

UNIVERSITÉ DU MANITOBA

NOURRITURE ET SOCIÉTÉ  
DANS LA COMÉDIE HUMAINE  
(1793-1823)

PAR

MARIE-CHRISTINE AUBIN

THÈSE PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE DOCTEUR EN  
PHILOSOPHIE  
(PH. D.)

OCTOBRE 1992

NOURRITURE ET SOCIÉTÉ DANS LA COMÉDIE HUMAINE (1793-1823)

BY

MARIE-CHRISTINE AUBIN

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements for the degree of

DOCTOR OF PHILOSOPHY

© 1993

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

## Chapitre 4

### Les consommations alimentaires dans

#### La Comédie humaine (1815-1823)

#### La Restauration sous Louis XVIII

On n'a jamais peint les exigences de la Gueule, elles échappent à la critique littéraire par la nécessité de vivre; mais on ne se figure pas le nombre des gens que la Table a ruinés. La Table est, à Paris, l'émule de la courtisane; c'est d'ailleurs la Recette dont celle-ci est la Dépense.

Honoré de Balzac. Le Cousin Pons, VII, p.492-493.

#### 4.1 Panorama statistique

La plus grande partie des romans que nous avons étudiés dans le cadre de cette recherche se situent pendant la Restauration, sous le règne de Louis XVIII. En effet, en dehors des quelques romans déjà abordés à l'époque napoléonienne et dont l'action se poursuit après 1815, Louis Lambert et Le lys dans la vallée notamment, cette période ne compte pas moins de 24 titres.<sup>1</sup>

Nous avons trouvé, pour illustrer les consommations alimentaires de cette époque, 1612 citations servant soit à caractériser des personnages soit à peindre l'époque, ses restaurants, ses auberges, etc. Comme précédemment, certaines de ces citations pouvaient s'appliquer à plusieurs personnes et nous les avons donc, pour nos statistiques, comptées autant

---

<sup>1</sup> Voici la liste complète de ces romans et la date où commence l'intrigue: La Vendetta (1815), Une double famille (1815), La Fille aux yeux d'or (1815), La Vieille fille (1816), Le Message (1818), Le Colonel Chabert (1818), César Birotteau (1818), Ferragus (1819), La Duchesse de Langeais (1819), La bourse (1819), Facino Cane (1819), La Grenadière (1819), Le Père Goriot (1819), L'Adieu (1819), Massimilla Doni (1820), La Messe de l'Athée (1821), Illusions perdues (1821), Le Cabinet des antiques (1822), La Rabouilleuse (1822), Un début dans la vie (1822), La Femme abandonnée (1822), Melmoth réconcilié (1822), Le contrat de mariage (1822), et Les Paysans (1819-1823).

de fois qu'elles étaient utiles pour tracer un panorama représentatif de la société créée par Balzac.

Sous Louis XVIII, nous remarquons de nouveau que les groupes sociaux présentés par Balzac subissent des modifications. L'aristocratie, quoique toujours scindée en aristocratie de première classe (à Paris, le Faubourg Saint-Germain) et aristocratie de seconde classe (la Chaussée d'Antin), est moins nettement coupée d'après l'ancienneté des quartiers de noblesse ou la date de l'anoblissement. En fait les deux sociétés se côtoient et ce n'est qu'à quelques rares occasions que la seconde ne peut participer aux activités de la première. Par ailleurs, les militaires anoblis par Napoléon s'intègrent progressivement à ce monde, au point que, vers 1823, le peuple ne fasse plus la différence entre les anciens maîtres et les nouveaux.

Ce qui est remarquable dans la répartition sociale de cette époque, c'est la prépondérance de la bourgeoisie: 51,05% des citations repérées s'y appliquent. Elle se subdivise par ailleurs en sous-catégories choisies d'après les activités exercées par les personnages représentatifs de cette classe. Autre élément significatif, les militaires n'existent plus en tant que groupe social. Plusieurs personnages, anciens militaires, ont réintégré avec plus ou moins de bonheur, le

monde civil. Les plus chanceux, anoblis et enrichis sous l'Empire, se sont intégrés à l'aristocratie. Les autres sont devenus employés pour la plupart, mais quelques-uns sont retournés dans leur famille, sans travail. Balzac explique toutes les difficultés que la réintégration de ces anciens militaires présente tant aux individus concernés qu'à leur famille, difficultés qui ne sont pas seulement financières. Quant au peuple, il est cette fois bien présent puisqu'il compose 10,08 % de la société. Nous avons regroupé sous cette catégorie les domestiques, les ouvriers et les paysans. Enfin, notons la présence de quelques étrangers: 14 personnages d'origines diverses se partagent 56 citations, soit 2,95 % de la société balzacienne.

Ce panorama nous a permis de tracer un tableau qui, comme aux autres époques, mène à une représentation de la société sous forme de secteurs (figures 5 et 6).

Groupes	Nombre de citations	Proportion
Aristocratie	553	29,05
Ecclésiastiques	25	1,31
Bourgeoisie:	972	51,05
-financiers	148	7,77
-entrepreneurs	15	0,78
-industriels	51	2,67
-hommes de loi	109	5,72
-médecins	31	1,62
-commerçants	274	14,39
-journalistes	96	5,04
-employés	246	12,92
-artistes	110	5,77
-hors-la-loi	32	1,68
Peuple:	298	15,64
-en général	8	0,42
-domestiques	106	5,56
-ouvriers	124	6,51
-paysans	60	3,15
Étrangers	<u>56</u>	<u>2,95</u>
	1904	100

Fig. 5

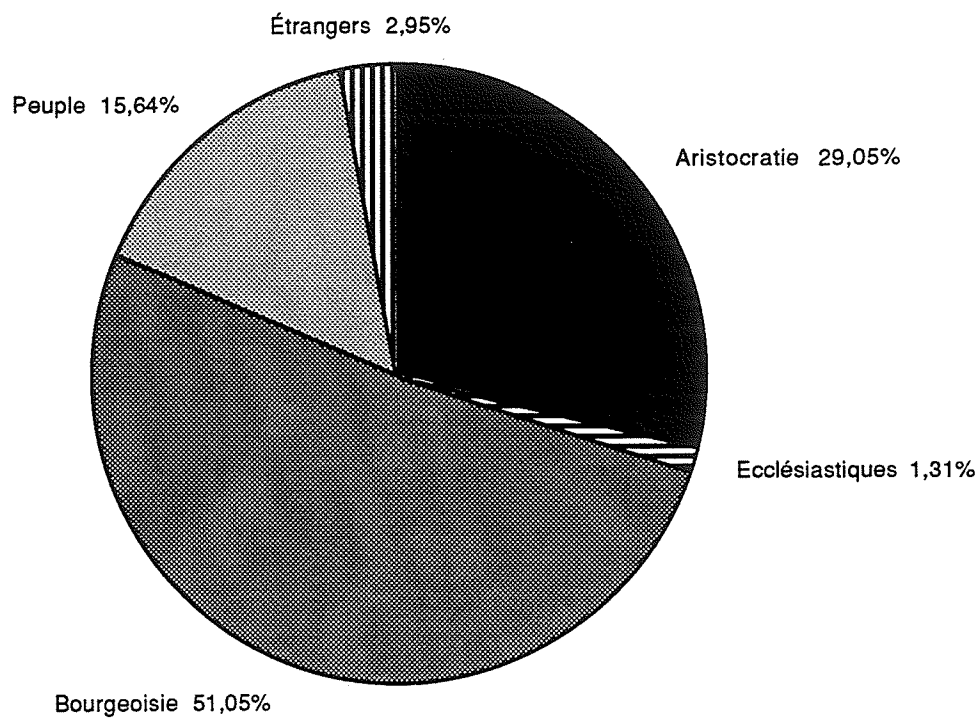


Fig. 6

## 4.2 Structure sociale du monde de La Comédie humaine entre 1815 et 1823

### 4.2.1 L'aristocratie

De même que Balzac partage sa Comédie humaine en «Scènes de la vie de province» et en «scènes de la vie parisienne», nous devons, sous la Restauration, distinguer entre aristocrates de province et aristocrates parisiens. Même si les liens sont fréquents entre ces deux groupes, ne serait-ce que parce que certains Parisiens comme les Montcornet passent une partie de l'année sur leurs terres, il faut distinguer entre deux styles de vie, l'un adapté à la vie parisienne, l'autre à la vie de château.

À Paris, la vie aristocratique est très animée. Natalie de Manerville, le type de la «femme à la mode» selon de Marsay, organise sa vie de la façon suivante:

Elle ne pensait qu'à ses succès, à sa toilette; elle allait aux Bouffons, à l'opéra, au bal, se levait tard, se promenait au bois; dînait en ville ou donnait elle-même à dîner.<sup>2</sup>

Cette organisation du temps correspond en tous points aux conseils reçus de sa mère. Mme Évangélista estime en effet que c'est le seul moyen de maintenir la bonne entente d'un couple

---

<sup>2</sup> CM, III, p.641.

aristocratique. Consciente des changements qui se produisent dans ce milieu elle s'en effraie:

La cause principale des désunions conjugales se trouve dans une cohésion constante qui n'existait pas autrefois, et qui s'est introduite dans ce pays-ci avec la manie de la famille. Depuis la révolution qui s'est faite en France, les moeurs bourgeoises ont envahi les maisons aristocratiques. . . . et, depuis, les femmes comme il faut ont nourri leurs enfants, ont élevé leurs filles et sont restées à la maison. . . . Il est peu d'âmes chez qui l'amour résiste à l'omniprésence, ce miracle n'appartient qu'à Dieu. Mets donc entre Paul et toi les barrières du monde, va au bal, à l'Opéra; promène-toi le matin, dîne en ville le soir, rends beaucoup de visites, accorde peu de moments à Paul. Par ce système, tu ne perdras rien de ton prix.<sup>3</sup>

«Dîner en ville» a de plus une signification sociale particulière. Cela signifie que l'on reconnaît, chez celui que l'on invite, une valeur. De même, «donner à dîner» indique que la position sociale de l'hôte est suffisamment bien assise et stable pour qu'il puisse se permettre de tenir maison ouverte un soir par semaine; car les dîners, comme les soirées, ont leur rythme: il y a les lundis de Mme d'Espard et les mercredis de Mlle des Touches. Les femmes du grand monde, comme Natalie de Manerville, peuvent donc recevoir un jour et dîner en ville les autres, ce qui laisse effectivement peu de place à l'interaction familiale. Mme de Bargeton, nouvellement arrivée à Paris, s'inquiète du coût de cette vie tout en souhaitant faire partie, elle aussi, des femmes à la mode:

Châtelet lui apprit que son appartement ne lui coûtait que six cents francs par mois.

---

<sup>3</sup> CM, III, p.609.

«Une misère , dit-il en voyant le haut-le-corps que fit Naïs. Vous avez à vos ordres une voiture pour cinq cents francs par mois, ce qui fait en tout cinquante louis. Vous n'aurez plus qu'à penser à votre toilette. Une femme qui voit le grand monde ne saurait s'arranger autrement. . . . Vous mangerez rarement chez vous, lancée comme vous allez l'être.»<sup>4</sup>

Plus tard, Victurnien d'Esgrignon emploie aussi ce moyen pour diminuer ses dépenses:

«Allons, il faut se réformer,» se dit-il. Au lieu de dîner au restaurant où il dépensait à chaque dîner entre cinquante et soixante francs, il fit l'économie de dîner chez la duchesse de Maufrigneuse.<sup>5</sup>

De même Rastignac, lorsqu'il se lance dans la société de sa cousine, fait des frais, heureusement compensés par ses dîners en ville.<sup>6</sup> Les compensations ne sont d'ailleurs pas seulement financières. En effet, c'est là aussi, bien souvent, que se décide l'avenir d'un individu. Félix de Vandenesse en prend soudainement conscience à son retour à Paris, après les Cent-Jours:

«Vous avez du bonheur, me dit le duc, dînez ici, venez avec moi ce soir au château, votre fortune est faite. Le Roi vous a nommé ce matin, en disant: "Il est jeune, capable et fidèle!" Et le Roi regrettait de ne pas savoir si vous étiez mort ou vivant, en quel lieu vous avaient jeté les événements, après vous être si bien acquitté de votre mission.»  
Le soir, j'étais maître des requêtes au Conseil d'État.<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup> IP, V, p.262.

<sup>5</sup> CA, IV, p.1025.

<sup>6</sup> PG, III, p.178.

<sup>7</sup> Lys, IX, p.1107-1108.

Si «dîner en ville» est le signe capital du poids social d'une personne, la façon dont on déjeune n'est pas moins importante pour exprimer l'appartenance sociale. Dans ce milieu l'omelette au thon, proposée par de Marsay à Paul de Manerville, est un «rien», une «bouchée». Ce que les deux amis mangent en réalité les classe bien plus haut qu'une simple omelette au thon ne le ferait. En fait, ce déjeuner se compose de mets choisis: des huîtres d'Ostende, alors à la mode, et du thé, adopté de l'Angleterre et par conséquent «fashionable.»<sup>8</sup>

Les jeunes gens déjeunent à Paris à des heures diverses. Les femmes aussi, car elles doivent se reposer après des bals tardifs et des fêtes aussi fatigantes pour l'estomac que pour le corps tout entier.<sup>9</sup> Ils dînent aussi assez tard et soupent parfois après le bal. À défaut de bal, la soirée peut s'organiser autour de jeux, comme c'est le cas chez Mme de Restaud:

C'était une de ces soirées sans cérémonie où l'on mange des petits gâteaux, où l'on boit du thé, mais où l'on peut perdre six mille francs au whist.<sup>10</sup>

En province, chaque chose suit son rythme et le rythme des repas n'est pas de moindre importance. Aux Aigues, le déjeuner se prend à onze heures et il n'est pas convenable d'y arriver, comme Émile Blondet le fait, en retard. La première règle des convenances aristocratiques, c'est en effet

---

<sup>8</sup> *FYO*

<sup>9</sup> *CM*, III, p.641.

<sup>10</sup> *PG*, III, p.184.

d'attendre que tous les convives soient arrivés pour se mettre à table. Le retardataire met donc tout le monde en retard.

Chez Mme de Montcornet, le temps s'organise comme partout en province:

Entre l'instant du réveil et celui du déjeuner, les femmes dorment ou font leurs toilettes et sont inabondables, le maître du logis est parti de bonne heure à ses affaires, un Parisien se voit donc seul de huit heures à onze heures, l'instant choisi dans presque tous les châteaux pour déjeuner. . . . Entre le déjeuner et le dîner, le temps appartenait à la châtelaine qui savait le rendre court.<sup>11</sup>

Le dîner se prend habituellement à trois heures, c'est-à-dire à l'ancienne heure, celle d'avant la Révolution. Cette précision montre que la province suit, à ce point de vue comme aux autres, la tradition, et ne suit pas les nouveaux usages. Ce respect de la tradition, en dépit de l'histoire, s'explique peut-être par le fait qu'elle s'inscrit dans l'organisation même des petites villes de province. C'est le cas par exemple à Angoulême, où les quartiers sont définis par l'appartenance sociale:

En haut la Noblesse et le Pouvoir, en bas le Commerce et l'Argent, deux zones sociales constamment ennemies en tous lieux. . . . Les préfets, les receveurs généraux, les administrations qui se sont succédé depuis quarante ans, ont tenté de civiliser ces vieilles familles perchées sur leurs roches comme des corbeaux défiants: les familles ont accepté leurs fêtes et leurs dîners, mais quant à les admettre chez elles, elles s'y sont refusées constamment. . . . Cette prudence peint les moeurs et les coutumes arriérées de ces familles atteintes d'un royalisme inintelligent, entichées de

---

<sup>11</sup> Pay., IX, p.66-67.

dévotion plutôt que religieuses, qui toutes vivent immobiles comme leur ville et son rocher.<sup>12</sup>

Le protocole tient dans ce monde une place primordiale. Félix de Vandenesse parle de l'«ennuyeux cérémonial»<sup>13</sup> des réceptions de Clochegourde. On se promène d'abord dans le jardin en attendant que tous les convives soient arrivés ou bien que le dîner soit prêt.<sup>14</sup> Aux Aigues comme à Frapesle ou à Moulins, chez le comte de Montpersan, on sonne la cloche pour appeler à table.<sup>15</sup> Dans le château lui-même, les habitants se rangent par deux, comme, à l'époque précédente, chez les d'Hauteville, tandis que les domestiques passent une livrée pour servir:

Le domestique, qui avait promptement mis une livrée, annonça le dîner. M. de Chessel présenta son bras à Mme de Mortsauf, et le comte prit gaiement le mien pour passer dans la salle à manger, qui, dans l'ordonnance du rez-de-chaussée, formait le pendant du salon.<sup>16</sup>

Puis il faut attendre la fin du repas pour quitter la table.<sup>17</sup> Les convenances sont le signe d'une bonne éducation, ce qui n'est pas le cas de Félix à son arrivée à Frapesle. Ne pouvant aborder Mme de Mortsauf sans avoir été présenté, il convainc M. de Chessel, son hôte, de rendre une visite de politesse à ses voisins et de le présenter. Après les quelques banalités

---

<sup>12</sup> *IP*, V, p.151.

<sup>13</sup> *Lys*, IX, p.1048.

<sup>14</sup> *CA*, IV, p.931.

<sup>15</sup> *Lys*, IX, p.989; *Mes.*, II, p.402.

<sup>16</sup> *Lys*, IX, p.1004.

<sup>17</sup> *IP*, V, p.248.

d'usage, Mme de Mortsauf fait une fausse invitation, non comprise par Félix:

«Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde?» ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.<sup>18</sup>

L'emploi du futur et de l'expression «sans doute» soulignent le caractère obligé de cette demande et le désir de remettre à plus tard le dîner proposé. Balzac précise d'ailleurs que cette «formule voulait un refus.» Mais Félix, jeune et inexpérimenté, n'ayant pas encore reçu l'éducation du monde, ne comprend pas. Les conséquences peuvent être graves dans ce milieu pour celui qui se permet de ne pas respecter les convenances, elles peuvent aller jusqu'à l'exclusion du groupe. C'est ce que M. de Chessel tâche d'expliquer à Félix:

«Je suis resté parce que vous en mouriez d'envie; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis peut-être brouillé avec mes voisins.»<sup>19</sup>

La situation s'arrangera pourtant et Félix comprendra l'importance des convenances pour se faire accepter dans ce milieu. Invité chaleureusement plus tard par Mme de Mortsauf et son mari, il refuse par égard pour son hôte qui a du monde.<sup>20</sup> Puis, lors d'un séjour ultérieur, alors qu'il est l'hôte du comte et de la comtesse, il n'oublie pas ses devoirs à l'égard de M. de Chessel:

---

<sup>18</sup> *Lys*, IX, p.993-994.

<sup>19</sup> *Lys*, IX, p.994.

<sup>20</sup> *Lys*, IX, p.1073-1074.

Je passai quelques jours à Clochegourde, n'allant faire que de courtes visites à Frapesle, où je dînai trois fois cependant.<sup>21</sup>

Le protocole et les convenances n'excluent cependant pas l'imprévu, particulièrement dans les moments historiques qui se décident vers 1815. Félix, chargé d'une mission délicate par Louis XVIII, se voit traqué par les bonapartistes. Il arrive à l'improviste à Clochegourde, où il est reçu avec la plus grande hospitalité.<sup>22</sup> De même, si un personnage arrive en retard parce qu'il a voyagé pour venir, il est aisément pardonné et l'on peut même modifier ses propres habitudes pour le recevoir:

Le bruit des gens occupés à servir m'annonçait qu'on avait retardé le déjeuner jusqu'à l'arrivée de la diligence.<sup>23</sup>

Il s'agit alors d'une marque d'affection de la comtesse de Montcornet pour Émile Blondet.

Tant à Paris qu'en province, l'aristocratie se caractérise par des défauts qui lui sont propres. Il y a chez certains membres de cette classe un manque d'intelligence marqué de la condition des pauvres et une forte propension à l'ennui. C'est Desplein, le médecin, qui rapporte ce qu'il a observé chez ses patients:

---

<sup>21</sup> *Lys*, IX, p.1107.

<sup>22</sup> *Lys*, IX, p.1100.

<sup>23</sup> *Pay.*, IX, p.55.

Ils me font l'effet de cette princesse qui, sachant que le peuple crevait de faim, disait: «Pourquoi n'achète-t-il pas de la brioche?»<sup>24</sup>

La vie des aristocrates, facile du point de vue matériel, peut néanmoins être difficile à d'autres points de vue.

«Animer son repos,» selon l'expression de Balzac, lorsqu'on est oisif, demande un savoir-faire particulier:

Chercher le plaisir, n'est-ce pas trouver l'ennui? Les gens du monde ont de bonne heure fourbu leur nature. N'étant occupés qu'à se fabriquer de la joie, ils ont promptement abusé de leurs sens, comme l'ouvrier abuse de l'eau-de-vie. Le plaisir est comme certaines substances médicales: pour obtenir constamment les mêmes effets, il faut doubler les doses, et la mort ou l'abrutissement est contenu dans la dernière.<sup>25</sup>

La condition humaine n'est donc jamais simple, à quelque hauteur que l'on se situe dans l'échelle sociale. Nous verrons maintenant de quoi la vie des aristocrates est faite et quelle place l'alimentation tient dans cette vie, à Paris d'abord, puis en province.

#### 4.2.1.1 L'aristocratie parisienne

À l'intérieur de la capitale, l'aristocratie n'est pas homogène. Quoique alliés à l'encontre des autres classes, deux groupes s'affrontent: ce sont les aristocrates du Faubourg

---

<sup>24</sup> Ath., III, p.395.

<sup>25</sup> FYO, V, p.1050.

Saint-Germain qui sont reçus à la cour et sont donc proches du roi, et ceux de la Chaussée d'Antin, mélange composite de nobles ruinés et de riches anoblis dont le meilleur représentant est peut-être le baron de Nucingen. Ces deux groupes se disputent la légitimité, tant du goût en toutes choses que du pouvoir. Les personnages qui symbolisent cette lutte sont les filles Goriot qui, par leur mariage, sont entrées dans ces groupes opposés. Or le symbolisme est ici d'autant plus puissant qu'il s'agit d'une lutte fratricide. Mme de Restaud, mariée à un aristocrate du Faubourg Saint-Germain, y a ses entrées; sa soeur Delphine, mariée au banquier Nucingen, en est bannie. Mme de Restaud, loin de l'aider, tâche par tous les moyens d'empêcher qu'elle ne soit admise dans les salons du Faubourg, ce qui fait dire à la duchesse de Langeais:

Ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père. Aussi Mme de Nucigen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon.<sup>26</sup>

Nous voyons que c'est encore une métaphore alimentaire, ou son contraire puisqu'il s'agit d'ingérer une matière qui est objet de dégoût, qui permet de mesurer la distance sociale qui sépare, au sein, notons-le, du groupe dominant, une Mme de Nucingen, roturière mariée à un roturier anobli et une duchesse de Langeais dont la grandeur n'a pas de prix. Nous

---

<sup>26</sup> PG, III, p.116.

tâcherons donc de comparer ces deux groupes à partir de leur alimentation et de leurs habitudes à table.

#### 4.2.1.1.a Le Faubourg Saint-Germain

Le premier personnage à noter est le roi lui-même. Personne réelle, il est intégré par Balzac comme personnage de roman, et l'on trouve chez lui quelques traits sous lesquels les contemporains de Balzac et Balzac lui-même le voyaient. Qu'il s'agisse de la vérité ou de simples oui-dire n'est pas notre propos. Nous rapporterons donc simplement ce que Balzac, ou plutôt ses personnages en disent.

Le premier rôle du roi dans La Comédie humaine, est un rôle social puisque c'est lui seul qui confère le statut, et donc la grandeur. Ainsi, seules les personnes présentées (donc présentables) à la cour peuvent appartenir au Faubourg Saint-Germain, même si cela ne suffit pas pour s'y faire respecter, comme la comtesse de Restaud et la comtesse Ferraud le constatent. Le roi, célèbre pour ses bons mots, ne les épargne même pas à ceux qu'on lui présente. C'est ainsi que le jour de la présentation de la comtesse de Restaud, fille d'un vermicellier, et d'une autre femme, fille de pâtissier, il fait cette remarque cinglante qu'elles sont toutes deux «ejusdem farinae» (de même farine).

Le roi est aussi un homme de goût, particulièrement en ce qui concerne l'alimentation. C'est du moins ce que laisse entendre Balzac par le biais de Rastignac, invité chez Mme de Beauséant :

Tous deux allèrent dans une salle à manger où le vicomte attendait sa femme, et où resplendissait ce luxe de table qui, sous la Restauration fut poussé, comme chacun le sait, au plus haut degré. M. de Beauséant, semblable à beaucoup de gens blasés, n'avait plus guère d'autres plaisirs que ceux de la bonne chère; il était en fait de gourmandise de l'école de Louis XVIII et du duc d'Escars. Sa table offrait donc un double luxe, celui du contenant et celui du contenu. Jamais semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eugène, qui dînait pour la première fois dans une de ces maisons où les grandeurs sont héréditaires.<sup>27</sup>

Puis Balzac fait dire à Florine: «Matifat a eu des vins, oh! mais des vins dignes de Louis XVIII.»<sup>28</sup> Si l'on admet, comme le disait Montesquieu un siècle plus tôt, que

le prince imprime le caractère de son esprit à la Cour; la Cour à la Ville; la Ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à tous les autres,<sup>29</sup>

on peut alors affirmer que la Restauration, époque bien nommée à tous points de vue, se devait d'être la grande époque de la cuisine française.

---

<sup>27</sup> PG, III, p.151.

<sup>28</sup> IP, V, p.376.

<sup>29</sup> Montesquieu. Lettres persanes (Paris: Garnier-Flammarion, 1964) p.161, lettre 99.

Louis XVIII, roi cuisinier selon Christian Guy<sup>30</sup> et André Castelot, aurait même créé, avec son favori le duc d'Escars, «des petits plats savoureux,»<sup>31</sup> notamment les truffes au Champagne et les perdreaux fourrés aux ortolans. Cette qualité de gastronome, le roi l'associait dans son esprit à l'ancienne France, à la tradition des Bourbons. Il offrit donc, pour fêter son retour, un grand festin dont parle Balzac car il fut l'occasion d'un bon mot que la princesse de Blamont-Chauvry n'apprécia guère et qui lui fit porter un jugement sévère sur le roi:

«L'homme qui disait à sa femme, le jour où celle-ci assista au premier grand couvert: "Voilà nos gens!" en lui montrant la Cour, ne pouvait être qu'un noir scélérat.»<sup>32</sup>

Nous voyons que la morgue du Faubourg Saint-Germain se retrouve, et même à un niveau supérieur, chez le roi, ce que tout le Faubourg n'apprécie pas. Il y a donc des divisions au sein même de ce groupe, d'ailleurs représenté par un assez grand nombre de personnages. En dehors de la princesse de Blamont-Chauvry et du duc et de la duchesse de Lenoncourt-Givry déjà nommés, il y a le duc de Grandlieu, le marquis d'Albon, la duchesse de Maufrigneuse, la marquise d'Espard, le vicomte et la vicomtesse de Beauséant, le duc de Navarreins, la duchesse de Langeais, le comte de Sérisy, le duc de

---

<sup>30</sup> Christian Guy. Une histoire de la cuisine (Paris: Les Productions de Paris, 1962).

<sup>31</sup> André Castelot. L'Histoire à table (Paris: Librairie académique Perrin, 1972) p.367.

<sup>32</sup> DL, V, p.1015.

Rhétoré, Mlle de Fontaine. Tous ces aristocrates se mettent à table à quelque moment des intrigues auxquelles ils participent. Doivent s'ajouter à cette liste des personnages admis «quand même» dans ce groupe, soit par le rôle qu'ils jouent dans cette société, soit parce que leur mariage les y a introduits. C'est d'abord Henri de Marsay, différent ne serait-ce que par ses origines mi-anglaises par son père Lord Dudley et mi-méridionales par sa mère; c'est l'homme politique de La Comédie humaine. Puis le comte de Manerville, son ami; Rastignac qui tient à ce groupe uniquement grâce à sa cousine, Mme de Beauséant, comme il le remarque lui-même:

Pendant cette fête, l'étudiant mesura tout à coup la portée de sa position, et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant cousin avoué de Mme de Beauséant.<sup>33</sup>

Il en est de même pour Mme de Bargeton, cousine de Mme d'Espard. Enfin, un autre personnage aurait dû appartenir à ce groupe mais n'est plus en mesure alors d'apprécier les privilèges sociaux: c'est Stéphanie de Vandières, devenue folle après avoir assisté aux atrocités de la défaite de la Bérésina. Nous parlerons d'elle cependant car, dans sa folie, son attitude vis-à-vis de la nourriture marque bien l'écart qui existe entre l'état de nature et la civilisation.

Citons enfin Mlle des Touches, admise partout quoique originale dans tous les groupes. Écrivain, artiste, sa forte

---

<sup>33</sup> PG, III, p.177.

personnalité est au-dessus des barrières posées par la société.

Dans ce milieu tout particulièrement, du fait du temps dont il dispose, l'interaction sociale se fait de façon privilégiée à table, à l'occasion de repas ou de fêtes. Les invitations à dîner, représentatives du poids social, sont nombreuses. Ainsi Lucien de Rubempré peut-il mesurer sa popularité au nombre de ces invitations. D'abord invité chez Mme d'Espard,<sup>34</sup> il en est ensuite banni à cause du patronyme de son père. Mme de Bargeton, alors peu au fait des méthodes parisiennes, s'inquiète du procédé que sa cousine compte utiliser. Mme d'Espard explique: «Je serai malade, vous l'en préviendrez, et je le consignerai sous son double nom à ma porte.»<sup>35</sup>

Lucien comprend le stratagème en rencontrant la marquise au bois:

Mme d'Espard pétillait de grâce et de santé: ainsi son indisposition était un prétexte pour ne pas recevoir Lucien puisqu'elle ne remettait pas son dîner à un autre jour.<sup>36</sup>

Plus tard, lorsqu'il rentre en grâce, il reçoit de multiples invitations: le duc de Rhétoré, rencontré chez

---

<sup>34</sup> *IP*, V, p.278.

<sup>35</sup> *IP*, V, p.284.

<sup>36</sup> *IP*, V, p.287.

Florine,<sup>37</sup> lui annonce qu'il va recevoir l'invitation d'un ministre; puis Mlle des Touches l'invite à ses «mercredis.»<sup>38</sup>

Quant au repas choisi pour l'invitation, il a lui aussi une signification sociale: le dîner est de loin le repas le plus prestigieux, il s'y greffe un peu de cérémonie, un certain protocole; le déjeuner pourtant est important aussi car il est signe d'intimité pour des membres d'une même famille, signe d'amitié autrement. Le fait, pour un membre de la famille, de quitter la table sera signe de rupture de cette intimité; nous en avons un exemple chez Nucingen qui quitte la table et cède sa place, en plus, à de Marsay, alors l'amant de sa femme!<sup>39</sup> Les invitations qu'échangent de Marsay et Manerville sont elles signe d'une amitié qui est d'autant plus vraie que l'invitation formelle n'est même plus nécessaire, l'ami pouvant venir à tout moment, même sans prévenir:

Pour se rapprocher du champ de bataille, de Marsay était venu déjeuner chez Paul, qui demeurait rue de la Pépinière.<sup>40</sup>

Puis quelque temps plus tard:

Vers midi de Marsay se détira les bras en se réveillant, et sentit les atteintes d'une de ces faims canines que tous les vieux soldats peuvent se souvenir d'avoir éprouvée au lendemain de la victoire. Aussi vit-il devant lui Paul de Manerville avec plaisir, car rien n'est alors plus agréable que de manger en compagnie.<sup>41</sup>

<sup>37</sup> *IP*, V, p.464.

<sup>38</sup> *IP*, V, p.488.

<sup>39</sup> *CB*, VI, p.233.

<sup>40</sup> *FYO*, V, p.1075.

<sup>41</sup> *FYO*, V, p.1094.

Nous remarquons qu'il s'agit plutôt d'une habitude d'hommes. Les femmes en effet ne sont visibles, par leurs amies aussi, qu'habillées et coiffées. Une invitation d'un homme à l'intention d'un autre est donc une façon de montrer que l'on veut se lier d'amitié. Toutefois certaines de ces amitiés peuvent n'être décidées que par simple arrivisme social, comme c'est le cas dans l'exemple suivant:

En sortant de table, (Lucien) offrit le bras à Mme d'Espard qui l'accepta. En voyant Lucien courtisé par la marquise d'Espard, Rastignac vint se recommander de son compatriotisme, et lui rappeler leur première entrevue chez Mme du Val-Noble. Le jeune noble parut vouloir se lier avec le grand homme de province en l'invitant à venir déjeuner chez lui quelque matin et s'offrant à lui faire connaître les jeunes gens à la mode. Lucien accepta cette proposition.<sup>42</sup>

Autre repas de jeunes gens: le souper. Ce souper remplace alors l'ambigu, repas-buffet introduit sous l'Empire pour les besoins des militaires. Le souper est plus intime, la conversation y tient plus de place. Les jeunes gens partagent alors leurs sentiments sur les affaires, les femmes, la politique, etc. Balzac nous signale ainsi que les soupers de Paul de Manerville «avaient quelque succès,» l'emploi restrictif du «quelque» indiquant que, malgré une position sociale enviable, il est loin d'atteindre l'envergure d'un de Marsay et, plus tard, d'un Rastignac.

Soupers et dîners peuvent aussi se prendre au restaurant que les nobles du Faubourg appellent «cabaret» comme s'il

---

<sup>42</sup> *IP*, V, p.484.

s'agissait d'auberges de campagne. Les cabarets qu'ils fréquentent n'ont pourtant rien de rustique, même pour des gens habitués au luxe. L'attrait du restaurant, en plus de la qualité de la nourriture que ces aristocrates ont déjà chez eux de toutes façons, c'est l'interaction sociale dans un cadre différent: voir et se faire voir entrent pour beaucoup dans ce plaisir. À son arrivée à Paris, Victurnien d'Esgrignon est ainsi invité par le vidame de Pamiers:

«Je vous donne à dîner demain au cabaret. Après l'Opéra où nous irons digérer, je vous mènerai dans une maison où vous trouverez des personnes qui ont le plus grand désir de vous voir.» Le vidame lui donna un délicieux dîner au Rocher de Cancale, où il trouva trois invités seulement: de Marsay, Rastignac et Blondet.<sup>43</sup>

Plus tard, le même d'Esgrignon initie la duchesse de Maufrigneuse aux plaisirs de ce même «cabaret»:

Elle ne connaissait pas le cabaret: d'Esgrignon lui arrangea une charmante partie au Rocher de Cancale avec la société des aimables roués qu'elle pratiquait en les moralisant, et qui fut d'une gaieté, d'un spirituel, d'un amusant égal au prix du souper.<sup>44</sup>

C'est encore au Rocher de Cancale que de Marsay tâche de brûler le temps en attendant l'heure de son rendez-vous avec Paquita Valdès.<sup>45</sup> En effet, c'est un restaurant, nous dit Briffaut,

---

<sup>43</sup> CA, IV, p.1011.

<sup>44</sup> CA, IV, p.1021.

<sup>45</sup> FYO, V, p.1078.

dont les perfections ont été poussées si loin, et chez lequel la chère et les vins avaient des qualités auxquelles ne pouvaient pas toujours atteindre les tables les plus opulentes. . . . Le Rocher de Cancale était alors la patrie et l'asile classique des beaux dîners, de ceux qui tenaient à une supériorité véritable et complète.<sup>46</sup>

Le choix de ce restaurant par Balzac pour cette catégorie de population est donc un choix judicieux.

Les heures des repas, à Paris, varient en fonction des personnes. Les personnes les plus âgées du Faubourg Saint-Germain, ou «débris du règne de Louis XV,»<sup>47</sup> gardent généralement les horaires de l'Ancien Régime: déjeuner à onze heures et dîner à trois heures. Les autres ont souvent adapté leurs horaires à leurs plaisirs ou à leurs activités. Ainsi de Marsay qui se couche tard, se lève très tard et déjeune vers midi. De nombreux aristocrates dînent alors à cinq heures, c'est le cas de Montriveau, de la duchesse de Langeais et du vidame de Pamiers. Les heures peuvent toutefois changer si l'on dîne en dehors de chez soi. C'est ainsi que le comte de Sérisy invite ses compagnons de voyage à venir dîner à six heures.<sup>48</sup> Quant au souper, il se prend après le spectacle.

---

<sup>46</sup> Eugène Briffaut. Paris à table (Genève-Paris: Slaktine, 1980, réimpression de l'édition de 1846) p.150.

<sup>47</sup> *DL*, V, p.1010.

<sup>48</sup> *DV*, I, p.817.

Les repas, dans ce milieu, se déroulent selon un certain protocole. Paul de Manerville, désireux de se marier, aspire à cette preuve d'établissement social. Il dit en effet à de Marsay: «Ris, si tu veux; moi, je me sentirai l'homme le plus heureux du monde quand mon valet de chambre entrera me disant: "Madame attend Monsieur pour déjeuner."»<sup>49</sup>

Balzac ne spécifie pas dans quelle pièce de leur demeure les aristocrates prennent leurs repas, mais une note de Rose Fortassier dans Le Père Goriot nous indique que «la salle à manger est de création récente et sent son bourgeois.»<sup>50</sup> Ceci explique pourquoi Balzac prend la peine d'en signaler la présence chez des aristocrates de fraîche date comme Mme de Restaud<sup>51</sup> et chez la comtesse Ferraud.<sup>52</sup> C'est donc probablement au salon que les repas se prennent et le décor doit y être soigné. La duchesse de Langeais le pare «de fleurs comme pour une fête.»<sup>53</sup> La comtesse Ferraud décore, dès le déjeuner, sa table et sa salle à manger: «L'argent, le vermeil, la nacre étincelaient sur la table, et il y avait autour d'elle des fleurs curieuses plantées dans de magnifiques vases en porcelaine.»<sup>54</sup> Il faut de plus distinguer entre les différents types de repas pour en choisir la décoration, dîner d'apparat, dîner d'affaires, etc. Le vidame, qui est gastronome, l'un des trois reconnus comme tels par

<sup>49</sup> *CM*, III, p.534.

<sup>50</sup> *PG*, III, p.96, note 1.

<sup>51</sup> *PG*, III, p.96.

<sup>52</sup> *Col.*, III, p.350.

<sup>53</sup> *DL*, V, p.1025.

<sup>54</sup> *Col.*, III, p.351.

Robert Courtine,<sup>55</sup> ne conçoit, quant à lui, que des dîners de gastronomes, alliant les plaisirs de la table à ceux de la compagnie. Il professait donc

une profonde mésestime pour les dîners où les convives dépassaient le nombre six. Selon lui, dans ce cas, il n'y avait plus ni conversation, ni cuisine, ni vins goûtés en connaissance de cause.<sup>56</sup>

Il est même sur ce point plus exigeant que Brillat-Savarin qui mettait ce nombre à douze.<sup>57</sup> Quant au contenu du dîner, Balzac ne prend pas toujours la peine de dire de quoi il se compose, il laisse le lecteur libre d'imaginer ce que suggère en lui la phrase: «Le repas fut exquis.»<sup>58</sup> Quelques aliments sont pourtant nommés à diverses occasions: les huîtres, le gibier, les ailes de volailles, les écrevisses ou autres crustacés pour les femmes particulièrement qui, comme la marquise d'Espard, aiment les nourritures légères qui se grignotent. C'est une aile de poulet que la marquise suce «dédaigneusement» dans Illusions perdues.<sup>59</sup> Les femmes se soignent aussi de toutes sortes de maux, dont la migraine, à l'aide de «quelques tasses d'infusion de feuilles d'oranger.»<sup>60</sup> Quant aux hommes, certains ont du goût pour le tabac, ce qui ne ferait pas d'eux de bons gastronomes. De

---

<sup>55</sup> Courtine, Balzac à table, p.16.

<sup>56</sup> CA, IV, p.1011-1012.

<sup>57</sup> Brillat-Savarin, Physiologie du goût, p.153.

<sup>58</sup> DL, V, p.1025.

<sup>59</sup> IP, V, p.481.

<sup>60</sup> DL, V, p.1023.

Marsay affirme: «La bonne chose qu'un cigare! Voilà ce dont un homme ne se lassera jamais.»<sup>61</sup>

La consommation d'huîtres est grande dans La Comédie humaine et elle n'est pas limitée au monde aristocratique. Pourtant, c'est un goût réservé aux riches. L'oncle de Montriveau avait pour elles une véritable passion, comme le rapporte le vidame:

«Le comte de Montriveau est mort à Pétersbourg où je l'ai rencontré, dit le vidame. C'était un gros homme qui avait une incroyable passion pour les huîtres.  
 - Combien en mangeait-il donc? dit le duc de Grandlieu.  
 - Tous les jours dix douzaines.  
 - Sans être incommodé?  
 - Pas le moins du monde.  
 - Oh! mais c'est extraordinaire! Ce goût ne lui a donné ni la pierre, ni la goutte, ni aucune incommodité?  
 - Non, il s'est parfaitement porté, il est mort par accident.  
 - Par accident! La nature lui avait dit de manger des huîtres, elles lui étaient probablement nécessaires; car, jusqu'à un certain point, nos goûts dominants sont des conditions de notre existence.»<sup>62</sup>

Cette conversation est intéressante à divers titres: elle montre que la passion, thème cher à Balzac, peut aussi se porter sur les aliments; quoique banale dans son contenu, cette conversation est représentative des préoccupations des personnes âgées, à quelque classe qu'elles appartiennent, préoccupations souvent liées à la santé; enfin, la conclusion semble bien contredire le système balzacien qui fait

---

<sup>61</sup> *FYO*, V, p.1093.

<sup>62</sup> *DL*, V, p.1014.

généralement mourir les personnages de ce par où ils ont péché: M. de Bargeton meurt ainsi d'indigestion comme quelques autres gourmands de La Comédie humaine. Pourtant, cette idée qui fait d'un goût dominant un appel de la nature proche de l'instinct se trouvait déjà chez Brillat-Savarin qui a pu influencer Balzac sur ce point. Il faut souligner enfin que ces goûts, même instinctifs, sont fortement influencés par le milieu social, le goût des huîtres pouvant difficilement venir à une personne ne se nourrissant que de soupe, ou à un habitant pauvre de région montagneuse.

Nous avons déjà vu, à l'époque postrévolutionnaire et sous l'Empire, que l'aristocratie apprécie le gibier. Ce goût se maintient ici et Balzac nous dit que Mme de Beauséant en est friande.<sup>63</sup>

Le marquis d'Albon et Philippe de Sucey, sortis tôt le matin pour aller à la chasse, ne prennent pour déjeuner que «deux tasses de lait.»<sup>64</sup> C'est pourtant du café que les aristocrates boivent le matin et même plus particulièrement du café à la crème. Le comte de Sérisy, en voyage incognito dans la voiture de Pierrotin, refuse les friandises proposées par Georges Marest en affirmant qu'il ne sort jamais de chez lui sans avoir pris sa tasse de café à la crème.<sup>65</sup> De même, la duchesse de Maufrigneuse, arrivée en hâte à Alençon, déguste le café à la crème préparé par Brigitte, la cuisinière de

---

<sup>63</sup> FA, II, p.501.

<sup>64</sup> Ad., X, p.975.

<sup>65</sup> DV, I, p.782.

maître Chesnel. Elle convient alors «de la supériorité des cuisinières de province sur les chefs de Paris, qui dédaignent ces menus détails si importants pour les gourmets.»<sup>66</sup> Enfin, opposant la nature à la civilisation du goût, le marquis d'Albon dit à Philippe de Sucs: «J'aime mieux trouver ici une omelette, du pain de ménage et une chaise, que d'aller chercher à Cassan des divans, des truffes et du vin de Bordeaux.»<sup>67</sup> La truffe est en effet la nourriture aristocratique par excellence; chère et rare, elle est, pour Brillat-Savarin, «le diamant de la cuisine.»<sup>68</sup>

Nous pouvons déduire de ces goûts quelques tendances du comportement alimentaire des aristocrates: ils préfèrent les aliments légers (fruits de mer, gibiers, volailles) et exotiques (thé, café). Ces aliments doivent être travaillés, cuisinés, même le café dont la confection et le mélange avec la crème suivent des règles strictes; ils doivent être présentés avec art, ces deux conditions étant indispensables pour que l'on obtienne un repas exquis, aristocratique. Les goûts de la comtesse Stéphanie de Vandières apparaissent donc comme d'autant plus intéressants qu'ils s'éloignent totalement de ceux mentionnés plus haut. Devenue folle, comme nous l'avons vu, à la suite d'un choc psychologique, elle perd totalement l'éducation que la société lui avait donnée et en perd de même ses anciens goûts alimentaires, ce que remarque

---

<sup>66</sup> CA, IV, p.1078.

<sup>67</sup> Ad., X, p.977.

<sup>68</sup> Brillat-Savarin, p.81.

Philippe: «Quand elle était femme, répondit tristement Philippe, elle n'avait aucun goût pour les mets sucrés.»<sup>69</sup>  
 Devenue folle, elle agit comme un petit animal: Balzac la compare à un chien, aux petits singes que certains nobles adoptaient parfois, à un écureuil. Craintive et sans défense, elle peut se laisser apprivoiser au moyen de quelques morceaux de sucre:

Lorsque le colonel agita vers Stéphanie le morceau de sucre qu'il tenait entre le pouce et l'index de la main droite, elle poussa de nouveau son cri sauvage, et s'élança vivement sur Philippe; puis elle s'arrêta, combattue par la peur instinctive qu'il lui causait; elle regardait le sucre et détournait la tête alternativement. . . . Enfin la passion bestiale triompha de la peur; Stéphanie se précipita sur Philippe, avança timidement sa jolie main brune pour saisir sa proie, toucha les doigts de son amant, attrapa le sucre et disparut dans un bouquet de bois.<sup>70</sup>

Le sucre, aliment brut habituellement utilisé comme friandise pour les animaux familiers, symbolise parfaitement la régression mentale de la comtesse qui la ramène à l'état d'animal, état compris ici comme sauvage, asocial.

Les métaphores alimentaires, comme les aliments, peuvent donc décrire une personne, sa nature ou son statut social. De Marsay compare Lucien de Rubempré à un fruit et affirme qu'«il se gâtera avant d'être mûr.»<sup>71</sup> Le père Goriot, comprenant trop tard les conséquences sur le caractère de ses filles d'une éducation trop douce, déclare: «Je les ai gâtées. Elles

---

<sup>69</sup> Ad., X, p.1006.

<sup>70</sup> Ad., X, p.1006.

<sup>71</sup> IP, V, p.486.

veulent aujourd'hui le plaisir comme elles voulaient autrefois du bonbon.»<sup>72</sup>

L'aspect physique d'un personnage peut aussi dénoter à la fois la façon dont il se nourrit et son tempérament. Ainsi Montriveau «avait un visage brillant de santé, jovial et digne d'un épicurien.»<sup>73</sup> On le devine un peu vif, plutôt impulsif. Le voyant un jour renfrogné, la duchesse de Langeais lui demande: «Qu'avez-vous, mon ami? - Mais j'ai votre abbé sur l'estomac.»<sup>74</sup> La dévotion ne va en effet pas très bien avec la philosophie épicurienne, pas plus que la cruauté que Montriveau accuse la duchesse de cultiver: «Vous avez apprivoisé le coeur de votre patient pour en mieux dévorer le coeur,»<sup>75</sup> ajoute-t-il.

De Marsay aussi, fruit d'une éducation peu habituelle pour un homme de cette société, se voit qualifié de «cervelle alcoolisée,»<sup>76</sup> terme qui souligne les abus en tous genres qu'il lui a été donné de faire. Ces abus le mènent vers un sentiment de lassitude blasée qu'il exprime ainsi: «Moi qui me soucie de vivre comme de boire une tasse de lait d'ânesse...»<sup>77</sup> Cette remarque prêterait sans doute à rire de nos jours, mais il semble que Balzac ait fait grand cas du lait d'ânesse, comme en témoigne la lettre de Villers-La Faye

---

<sup>72</sup> *PG*, III, p.276.

<sup>73</sup> *DL*, V, p.

<sup>74</sup> *DL*, V, p.964.

<sup>75</sup> *DL*, V, p.994.

<sup>76</sup> *FYO*, V, p.1056.

<sup>77</sup> *CM*, III, p.650.

à Balzac du 5 mai 1818.<sup>78</sup> Mais Balzac n'était pas un jeune homme blasé, il prenait soin de lui-même et de son alimentation, du moins chaque fois qu'il le pouvait. D'autres cultivaient au contraire le mal du siècle, surtout dans leurs manières. C'est le cas d'Auguste de Maulincour qui

avait constamment, même en buvant un verre de Champagne, cet air rêveur, ce silencieux dédain de l'existence, cette figure nébuleuse qu'ont, à divers titres, les gens blasés, les gens peu satisfaits d'une vie creuse, et ceux qui se croient poitrinaires ou se gratifient d'une maladie de coeur. Aimer sans espoir, être dégoûté de la vie, constituent aujourd'hui des positions sociales.<sup>79</sup>

Maulincour appartient en effet à cette jeunesse gâchée par le système de la Restauration:

À cette époque florissait une société de jeunes gens, riches ou pauvres, tous désœuvrés, appelés viveurs, et qui vivaient en effet avec une incroyable insouciance, intrépides mangeurs, buveurs plus intrépides encore.<sup>80</sup>

Malgré des apparences assez semblables, ces jeunes gens se répartissent en deux groupes:

(Tous) s'habillent, dînent, dansent, s'amuse le jour de la bataille de Waterloo, pendant le choléra, ou pendant une révolution. Enfin, ils font bien tous la même dépense; mais ici commence le parallèle. De cette fortune flottante et agréablement gaspillée, les uns ont le capital, et les autres l'attendent.<sup>81</sup>

---

<sup>78</sup> *Correspondance*, I, p.22.

<sup>79</sup> *Fe.*, V, p.809.

<sup>80</sup> *IP*, V, p.490.

<sup>81</sup> *FYO*, V, p.1060.

Les amitiés qui se nouent à table, dans des parties de garçons, comme celle qui unit Paul de Manerville à de Marsay, ne sont donc pas entièrement dépourvues de motifs d'intérêt personnel:

Quand un homme est de mes amis, quand nous avons reçu ensemble le baptême du vin de Champagne, communié ensemble à l'autel de la Vénus Commode, quand nous nous sommes fait confirmer par les doigts crochus du Jeu, et que mon ami se trouve dans une position fausse, je briserai vingt familles pour le remettre droit.<sup>82</sup>

De Marsay fait effectivement son possible pour aider Manerville, et il lui promet notamment une place dans le monde politique dans lequel de Marsay s'engage: «Viens avec nous, tu auras ta part dans le pudding que nous allons cuisiner,»<sup>83</sup> ajoute-t-il. Ce «pudding», il compte le réaliser grâce aux «fruits» de l'expérience, car l'apprentissage de la société et du monde politique a ses saisons, comme il l'explique à son ami:

Le grand secret de l'alchimie sociale, mon cher, est de tirer tout le parti possible de chacun des âges par lesquels nous passons, d'avoir toutes ses feuilles au printemps, toutes ses fleurs en été, tous ses fruits en automne.<sup>84</sup>

Cette métaphore qui propose une analogie entre la vie d'un être humain et celle d'un arbre ne se limite pas à la vie sociale et politique; elle vaut aussi pour la vie affective, et notamment pour l'amour. Ainsi, Montriveau «attendait

---

<sup>82</sup> CM, III, p.646.

<sup>83</sup> CM, III, p.652.

<sup>84</sup> CM, III, p.652.

patiemment la saison du soleil, ne doutant pas qu'il n'en recueillît les fruits dans leur primeur.»<sup>85</sup> Dans la description des personnages, cette métaphore apparaît encore, et elle est un cliché alors, mais il s'y ajoute des allusions à leurs habitudes alimentaires qui laissent des traces sur leur corps, comme chez les ducs de Grandlieu et de Navarreins:

Tous deux étaient des hommes âgés de cinquante-cinq ans, encore verts, gros et courts, bien nourris, le teint un peu rouge, les yeux fatigués, les lèvres inférieures déjà pendantes.<sup>86</sup>

L'embonpoint, l'air bien nourri, indiquent ici une position sociale confortable, bien assise dans le monde.

Les femmes n'échappent pas non plus à ces métaphores alimentaires à valeur sociale. De Marsay explique ainsi à Victurnien d'Esgrignon que les femmes «sont sublimes en ceci qu'elles n'entendent rien à l'argent, elles ne s'en mêlent pas, cela ne les regarde point; elles sont priées au banquet de la vie.»<sup>87</sup> C'est le cas particulièrement de la duchesse de Maufrigneuse qui, à la veille de fuir avec son amant, ne se préoccupe pas des modalités du départ: «Elle resta conviée . . . au banquet couronné de roses que tout homme devait lui apprêter.»<sup>88</sup> De Marsay tient quant à lui à ne pas confondre plaisir et mariage: il ne cherche pas l'âme soeur et ne croit pas à l'amour dans le mariage. Dans le mariage, la femme est

---

<sup>85</sup> DL, V, p.973.

<sup>86</sup> DL, V, p.1011-1012.

<sup>87</sup> CA, IV, p.1023.

<sup>88</sup> CA, IV, p.1038.

un «neutre,» une sorte d'objet assez semblable à un meuble: «Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire des enfants, les soigner, les élever admirablement, et ça joue la femme à croire que c'en est une.»<sup>89</sup> Mais ces paroles, pas plus que l'intervention de maître Mathias, n'empêcheront Paul de Manerville de succomber à ce «fléau antisocial» qu'est le mariage, comme le déplore Mathias: «Ce pauvre enfant que j'ai vu naître sera-t-il donc plumé vif par sa belle-mère, rôti par l'amour et dévoré par sa femme? Moi qui ai si bien soigné ces belles terres, les verrai-je fricassées en une seule soirée?»<sup>90</sup>

Voilà donc un tableau bien triste, mais combien pittoresque, du mariage vu par l'auteur de la Physiologie du mariage. Il est vrai pourtant que plus on occupe une position élevée dans la société, plus le mariage présente de risques non seulement pour l'individu mais encore pour toute sa descendance; c'est donc un problème de premier plan pour les aristocrates du Faubourg Saint-Germain.

La table, en plus de servir de métaphore aux institutions sociales, permet en outre de regrouper les individus en tenant compte de ceux avec lesquels ils partagent leurs repas. On pourrait en quelque sorte dire: «Dis-moi avec qui tu manges et je te dirai quelle est ta place dans la société.» On peut dire aussi: «Qui se ressemble s'assemble.» C'est précisément ce que

---

<sup>89</sup> *CM*, III, p.649.

<sup>90</sup> *CM*, III, p.574-575.

Rastignac découvre lorsqu'il se voit interdit chez Mme de Restaud pour lui avoir dit qu'il dînait avec son père, le père Goriot. Se mettre à table, c'est, comme l'emploi figuré de l'expression le souligne, se révéler, pour le meilleur et pour le pire, tout en risquant de se faire manipuler par plus habile que soi: «Pendant le souper de Florine, le jeune duc avait reconnu le caractère de Lucien, il venait de le prendre par ses vanités, et s'essayait sur lui à devenir diplomate.»<sup>91</sup>

L'alimentation est aussi, à cette époque comme aux précédentes, un élément de l'intrigue. Ainsi, dans La Fille aux yeux d'or, de Marsay se propose de griser le facteur pour faire parvenir une lettre à Paquita Valdès.<sup>92</sup> C'est le même moyen que Montriveau utilise pour enlever la duchesse de Langeais<sup>93</sup> tandis que Maulincour se protège d'ennemis éventuels en renvoyant ses domestiques et en faisant venir près de lui une vieille femme attachée depuis longtemps à sa grand-mère.<sup>94</sup> Cette préoccupation met en lumière l'un des paradoxes de la vie aristocratique: en n'étant jamais seul, un aristocrate est tantôt mieux protégé tantôt moins bien protégé, cela dépend de la fidélité des domestiques. Or ceux-ci se laissent souvent convaincre de donner des renseignements sur ceux qu'ils servent. Il n'y a donc jamais de solitude parfaite et de sécurité totale chez soi. C'est le revers de la médaille de la richesse et de la notoriété.

---

<sup>91</sup> *IP*, V, p.465.

<sup>92</sup> *FYO*, V, p.1073.

<sup>93</sup> *DL*, V, p.1031.

<sup>94</sup> *Fe.*, V, p.824.

## 4.2.1.1.b La Chaussée d'Antin

Nous avons en fait classé sous ce titre plus que la Chaussée d'Antin. Rose Fortassier, dans son étude des mondains de La Comédie humaine,<sup>95</sup> montre que le Paris de l'époque se divisait, pour les aristocrates, en trois quartiers et non en deux: le Faubourg Saint-Germain, la Chaussée d'Antin et le Faubourg Saint-Honoré, quartier des ambassades et des étrangers essentiellement. Toutefois ce dernier quartier n'apparaît pas dans les romans situés sous Louis XVIII, il faut attendre La Peau de Chagrin, dont l'action se situe en 1830, pour qu'il apparaisse dans La Comédie humaine. C'était, dans la réalité, un lieu de rencontre des deux groupes, une «transition entre le Faubourg Saint-Germain et la Chaussée d'Antin.»<sup>96</sup> Il semble donc significatif que l'auteur ait gommé sa présence, soulignant par ce moyen la coupure entre les deux groupes.

De quoi et de qui est donc composée cette noblesse de deuxième classe? Nous pourrions résumer en disant qu'il s'agit d'une noblesse sans nom, c'est-à-dire sans quartiers de noblesse, et d'une noblesse qui travaille. C'est en effet un milieu de parvenus dont la réussite sociale est due soit à un

<sup>95</sup> Fortassier, Rose. Les Mondains de La Comédie humaine (Paris: Klincksieck, 1974)

<sup>96</sup> Fortassier, p.83.

travail, la banque ou la magistrature par exemple, soit, sous l'Empire, à des exploits militaires. C'est un milieu de richesse et de dorures. Les ducs de Grandlieu et de Navarreins, inquiets du comportement social d'un jeune aristocrate du Faubourg Saint-Germain, le duc de Marigny qui, d'après eux, n'a «aucun esprit de conduite,» donne comme exemple de ce manque de conduite, le fait que «l'autre jour, il dînait au Cercle avec tous ces richards de la Chaussée d'Antin.»<sup>97</sup> Moins fermé que le Faubourg, ce milieu accueille plus facilement les étudiants ou les débutants d'une profession prestigieuse, jeunes banquiers comme Jules Desmarets, jeune avocat ou notaire, journaliste ou écrivain en herbe, artiste, etc. Cet accueil n'est pas total ni définitif: il faut faire ses preuves et réussir pour s'y intégrer durablement. Fréquenter les salons de la Chaussée d'Antin n'est donc pas un cachet de réussite. La preuve ne vient qu'avec l'achat d'un hôtel dans ce quartier ou par un mariage dans ce milieu.

Les personnages qui représentent ce milieu entre 1815 et 1823 sont d'abord le baron et la baronne de Nucingen. Ils ont pour voisins le comte Malin de Gondreville, héros d'Une ténébreuse affaire, et Frédéric Taillefer,<sup>98</sup> rencontré dans L'Auberge rouge, et dont la fille est à ce moment pensionnaire chez Mme Vauquer. Philippe de Sucey, fréquente ce milieu et Rastignac, par ses liens avec la baronne de Nucingen, en est

---

<sup>97</sup> DL, V, p.1013.

<sup>98</sup> DL, V, p.1014.

un habitué. C'est aussi l'un des rares personnages à nous promener dans les deux quartiers dès ses débuts mondains comme le souligne Balzac:

Être jeune, avoir soif du monde, avoir faim d'une femme et voir s'ouvrir pour soi deux maisons! mettre le pied au Faubourg Saint-Germain chez la vicomtesse de Beauséant, le genou dans la Chaussée d'Antin chez la comtesse de Restaud!<sup>99</sup>

Le comte de Granville, de noblesse de robe assez ancienne, y a ses entrées également malgré un logement, choisi par sa femme au Marais, le quartier bourgeois de La Comédie humaine.

Les autres personnages que nous avons raliés à ce groupe n'en fréquentent pas les salons. Ils ne fréquentent pas non plus ceux du Faubourg Saint-Germain où ils ne sauraient être admis. Ce sont d'abord les inconditionnels de Napoléon, anoblis par lui, tels le baron Bartholomeo Piombo et sa famille, et le colonel Chabert qui a reçu le titre de comte. C'est ensuite la petite aristocratie pauvre représentée par la baronne Leseigneur de Rouville, par Daniel d'Arthez, lui aussi baron, et par Maximilien Guiraudin de Longueville qui doit, à ce moment, tenir boutique pour permettre à son frère aîné de se faire un nom. Nous pourrions aussi placer là Lucien de Rubempré mais, par ses activités, il appartient au groupe des journalistes et des auteurs, comme d'Arthez.

---

<sup>99</sup> PG, III, p.77-78. La comtesse de Restaud appartient au Faubourg Saint-Germain par son mari, mais habite à la pointe extrême de ce faubourg, ce qui en fait, géographiquement parlant, et symboliquement, le trait d'union entre les deux quartiers.

La façon de vivre des nantis de la Chaussée d'Antin s'apparente assez à celle du Faubourg Saint-Germain, pour les femmes du moins. Le déjeuner se prend vers midi<sup>100</sup> et normalement en famille. Chez la baronne de Nucingen, l'amant peut toutefois remplacer le mari ou prendre sa place, tel de Marsay dans César Birotteau.<sup>101</sup> Le dîner, quant à lui, se prend à cinq heures. Cette régularité, qui ne peut être remise en cause que pour des questions graves, telles le risque pour Delphine d'être déshonorée aux yeux de tous si elle ne rembourse pas sa dette à de Marsay, est signe d'habitudes bourgeoises de travail, ce que souligne Balzac tout en montrant avec ironie le manque de moralité de ces milieux tandis qu'il présente les locaux de la banque:

Le concierge avait dit flegmatiquement dès quatre heures, suivant sa consigne: La caisse est fermée. En ce moment, les bureaux étaient déserts, les courriers expédiés, les employés partis, les femmes des chefs de la maison attendaient leurs amants, les deux banquiers dînaient chez leurs maîtresses. Tout était en ordre.<sup>102</sup>

Ce qui distingue par ailleurs les repas de ce milieu, c'est, malgré l'aisance, une simplicité voulue et affichée. Ainsi la première invitation de Delphine à Rastignac est un «dîner sans cérémonie.»<sup>103</sup> De même, Birotteau dont le rendez-vous avec Nucingen a été fixé à midi, se voit invité à «déjeuner sans cérémonie»<sup>104</sup> par la baronne, alors que la

<sup>100</sup> PG, III, p.256.

<sup>101</sup> CB, VI, p.233.

<sup>102</sup> Mel., X, p.347.

<sup>103</sup> PG, III, p.165.

<sup>104</sup> CB, VI, p.230.

table est «somp tueusement servie.» Nous pourrions nous risquer à interpréter cette expression en disant que, conscients de leurs origines, les représentants de ce groupe n'osent pas s'aventurer à se présenter comme un groupe à cérémonies, groupe que caractérise au contraire le Faubourg Saint-Germain. En se présentant sans prétentions, les membres appartenant à la Chaussée d'Antin se font valoir d'autant par le contraste que l'expression crée avec la réalité des faits. En effet, les somptuosités sont parfois outrées, forcées, soulignant partout et toujours la richesse à défaut du bon goût. Balzac souligne ce trait à diverses reprises: à propos de la chambre de Delphine «où respirait la voluptueuse élégance d'une riche courtisane,»<sup>105</sup> et donc une élégance de parvenue; et à propos de l'appartement de la comtesse de Restaud qui partage ce trait avec sa soeur: «Il avait vu là le luxe dont une demoiselle Goriot devait être amoureuse, des dorures, des objets de prix en évidence, le luxe inintelligent du parvenu, le gaspillage de la femme entretenue.»<sup>106</sup> Les repas sans cérémonie sont donc d'une simplicité jouée, hypocrite.

La table de la baronne semble toutefois être de bon goût, comme en témoigne cette description: «Le dîner était servi. Rastignac donna le bras à Mme de Nucingen, qui le mena dans une salle à manger délicieuse, où il retrouva ce luxe de table qu'il avait admiré chez sa cousine.»<sup>107</sup> Rien n'est dit

---

<sup>105</sup> PG, III, p.175.

<sup>106</sup> PG, III, p.117-118.

<sup>107</sup> PG, III, p.175.

pourtant de ce que contiennent ces luxueux accessoires de la table. Les goûts de ce groupe sont curieusement passés sous silence. Seul Chabert se caractérise par son goût du tabac, plus militaire qu'aristocratique même s'il le partage avec de Marsay.

Le seul restaurant nommé ici, c'est le Café des Anglais ou Café Anglais. Il est nommé à l'occasion du dîner que Mme de Nucingen se propose d'offrir à son père et à Rastignac pour pendre la crémaillère dans l'appartement qu'elle a préparé pour ce dernier. Heureux de passer la soirée avec sa fille et de faire plaisir à son ami, Goriot explique son bonheur ainsi:

Je ne vois que des figures gaies dans les rues, des gens qui se donnent des poignées de main, et qui s'embrassent; des gens heureux comme s'ils allaient tous dîner chez leurs filles, y gobichonner un bon petit dîner qu'elle a commandé devant moi au chef du Café des Anglais.<sup>108</sup>

Clouzot et Valensi classent ce café parmi les restaurants de luxe, comme le Rocher de Cancale. Le choix de Balzac est toutefois logique car le Café des Anglais était situé dans le quartier de la Chaussée d'Antin. Il semble avoir été surtout célèbre pour ses déjeuners.<sup>109</sup>

Les autres membres de cette classe ne jouissent pas d'un tel luxe. Les Piombo qui, sous l'Empire, avaient eu «un grand train de maison»<sup>110</sup> se sont repliés sur eux-mêmes après la

---

<sup>108</sup> PG, III, p.226.

<sup>109</sup> Briffaut, p. 151.

<sup>110</sup> Ve., I, p.1067.

chute de Napoléon. Ainsi, Balzac peut dire de Piombo: «Sa vie et celle de sa femme étaient si frugales, si tranquilles, que leur modeste fortune suffisaient à leurs besoins.»<sup>111</sup> Leur façon de vivre est ici symbolique: elle ne représente plus un milieu mais plutôt une classe politique. Bonapartiste convaincu, Piombo ne saurait accepter les honneurs d'une société qui a rejeté l'empereur. Sa simplicité marque sa constance et sa fidélité à l'empereur. De même, le colonel Chabert aspire à une retraite paisible et simple: il est même prêt à renoncer à tout ce que l'Empire lui avait permis d'avoir, la richesse, une femme jeune et jolie, un nom, pour vivre en paix:

Mais, reprit Chabert, est-ce que je ne puis pas vivre ici, dans votre petit pavillon, comme un de vos parents? Je suis usé comme un canon de rebut, il ne me faut qu'un peu de tabac et Le Constitutionnel.<sup>112</sup>

Quant au comte de Granville, sa femme étant bourgeoise et peu encline aux activités du grand monde, il voit son intérieur s'embourgeoiser, malgré une situation sociale qui lui aurait permis un meilleur train de vie. Là toutefois se greffe un autre élément, non étudié jusqu'à présent: il s'agit du rôle de la religion dans l'alimentation courante d'un ménage. La comtesse de Granville, élevée en bigote, respecte à la lettre les principes religieux et les fait respecter à son mari, même contre son gré:

---

<sup>111</sup> *Ve.*, I, p.1067.

<sup>112</sup> *Col.*, III, p.365.

Si, le vendredi, sa table se trouva servie en maigre, si par hasard il demanda sans l'obtenir un plat de viande, sa femme, à qui l'Évangile interdisait tout mensonge, sut néanmoins, par de petites ruses permises dans l'intérêt de la religion, rejeter son dessein prémédité sur son étourderie ou sur le dénuement des marchés; elle se justifia souvent aux dépens du cuisinier et alla quelquefois jusqu'à le gronder. À cette époque les jeunes magistrats n'observaient pas comme aujourd'hui les jeûnes, les quatre-temps et les veilles de fêtes; ainsi Granville ne remarqua point d'abord la périodicité de ces repas maigres que sa femme eut d'ailleurs le soin perfide de rendre très délicats au moyen de sarcelles, de poules d'eau, de pâtés au poisson dont les chairs amphibies ou l'assaisonnement trompaient le goût. Le magistrat vécut donc très orthodoxement sans le savoir et fit son salut incognito.<sup>113</sup>

Cette scène se situe sous l'Empire mais la bigoterie de Mme de Granville persiste tout au long de la période qui nous intéresse. La lutte du mari et de la femme va continuellement se concrétiser à table, celle-ci devenant un symbole du manque d'amour (Mme de Granville met en effet à ses devoirs conjugaux la même rigueur que pour observer les jeûnes imposés par l'Église) et de l'opposition de ces deux personnages vis-à-vis de la religion. Comme aucune communication n'est plus possible, chacun se retranche sur ses positions:

Le substitut s'aperçut de la stricte observance des lois ecclésiastiques que sa femme lui imposait les jours maigres et il ordonna à ses gens de lui servir du gras toute l'année. Quelque déplaisir que cet ordre causât à sa femme, Granville, qui du gras ou du maigre se souciait fort peu, le maintint avec une fermeté virile.<sup>114</sup>

---

<sup>113</sup> DF, II, p.61.

<sup>114</sup> DF, II, p.64.

Enfin la cohabitation devient impossible et M. de Granville s'installe à l'entresol de son hôtel :

Sur les huit heures du matin, une femme de chambre, assez semblable à une religieuse, venait sonner à l'appartement du comte de Granville. Introduite dans le salon qui précédait le cabinet du magistrat, elle redisait au valet de chambre, et toujours du même ton, le message de la veille. «Madame fait demander à monsieur le comte s'il a bien passé la nuit, et si elle aura le plaisir de déjeuner avec lui.-Monsieur, répondait le valet du comte après être allé parler à son maître, présente ses hommages à madame la comtesse, et la prie d'agréer ses excuses; une affaire importante l'oblige à se rendre au Palais.»<sup>115</sup>

Il renonce de plus à recevoir ses amis, à donner des fêtes ou un dîner car sa maison semble «s'être couverte d'un crêpe.»<sup>116</sup>

Ce qui est vrai de la bigoterie l'est également de son contraire. Balzac donne de nombreux exemples de personnages sacrifiant la nourriture à leur passion. Dans le milieu aristocratique, Mme de Nucingen affirme qu'«il se rencontre de pauvres femmes qui font jeûner leurs enfants, et grapillent pour avoir une robe.»<sup>117</sup> Les jeunes gens, de même, «riches ou pauvres, ils n'ont jamais d'argent pour les nécessités de la vie, tandis qu'ils en trouvent toujours pour leurs caprices.»<sup>118</sup> Les sentiments forts agissent aussi sur l'appétit. C'est le cas des Piombo: lorsque Ginevra annonce qu'elle veut épouser le fils rescapé de la famille ennemie de la sienne, «les gens servirent le dîner, auquel personne ne

---

<sup>115</sup> *DF*, II, p.69.

<sup>116</sup> *DF*, II, p.64.

<sup>117</sup> *PG*, III, p.173.

<sup>118</sup> *PG*, III, p.179.

toucha. L'horreur de la nourriture est un des symptômes qui trahissent les grandes crises de l'âme.»<sup>119</sup> L'amour ou la haine trouveront ainsi un moyen de s'exprimer. Ginevra garde son morceau de pain pour l'offrir à Luigi, pain symbolique puisque associé dans son esprit au sang et à la chair de son mari qui «se tue» au travail. Puis, alors que Luigi lui reproche de travailler la nuit: «Puis-je rester oisive, répondit la jeune femme dont les yeux se mouillèrent de larmes, quand je sais que chaque morceau de pain nous coûte presque une goutte de ton sang?»<sup>120</sup>

Comme chez Daudet plus tard dans sa nouvelle intitulée «L'homme à la cervelle d'or,» il y a ici équivalence entre sang et argent, cette équivalence n'étant possible que par le biais de la nourriture qui sert de lien. C'est ce lien précisément qui permettra à la mère de Ginevra de faire céder son père, mais trop tard:

«Elle a peut-être faim,» dit-elle en continuant. Le Corse laissa échapper une larme. «Elle a un enfant, et ne peut pas le nourrir, son lait s'est tari, reprit vivement la mère avec l'accent du désespoir. - Qu'elle vienne! qu'elle vienne, s'écria Piombo. Ô mon enfant chéri, tu m'as vaincu.»<sup>121</sup>

Cette équivalence se retrouve par ailleurs dans la lettre de Rastignac à sa mère lorsqu'il lui demande: «Ma chère mère,

---

<sup>119</sup> Ve., I, p.1078.

<sup>120</sup> Ve., I, p.1095-1096.

<sup>121</sup> Ve., I, p.1101.

vois si tu n'as pas une troisième mamelle à t'ouvrir pour moi.  
 . . . J'ai besoin de douze cents francs.»<sup>122</sup>

La nourriture et la façon de la servir ou de l'offrir trahissent donc à la fois l'appartenance sociale et les aléas de la pensée et des sentiments. Chez d'Arthez que nous étudierons plus en détail plus tard, le style de vie n'est pas le produit d'une nécessité sociale. Certes comme Rastignac il est pauvre et a sa fortune à faire. Comme lui aussi, c'est un aristocrate qui pourrait trouver dans ce monde quelque protection. Mais contrairement à celui-là, il choisit l'ascétisme pour parvenir à ses fins qui sont intellectuelles autant que sociales. Lucien qui l'observe chez Flicoteaux remarque: «Il y mangeait pour vivre, sans faire attention à des aliments avec lesquels il paraissait familiarisé, il buvait de l'eau.»<sup>123</sup>

Si un tel ascétisme n'était pas foncièrement nécessaire, il soutient la volonté de d'Arthez qui peut alors se comparer aux grands hommes qu'il admire, Desplein par exemple: «Je suis dans cette chambre où il a souvent mangé, comme Rousseau, du pain et des cerises.»<sup>124</sup> La souffrance et l'ascétisme jouent chez lui un rôle initiatique: elle est, à la base de son génie, la meilleure expression de sa volonté.

---

<sup>122</sup> PG, III, p.120.

<sup>123</sup> IP, V, p.308.

<sup>124</sup> IP, V, p.311.

Le refus de dîner, en revanche, avec quelqu'un qui partage habituellement un même repas, est un rejet: rejet de la baronne de Nucingen et de son égoïsme chez Rastignac alors que Goriot est mourant,<sup>125</sup> rejet de l'austérité de d'Arthez chez Lucien qui n'a pas le même courage ni la même volonté que son ami.<sup>126</sup> Rejet social, rejet d'une idée faisant pendant à l'acceptation d'un dîner dans un but particulier. Après avoir mûrement réfléchi à la grandeur et aux petitesse du monde, Rastignac, en acceptant de dîner chez la baronne, après l'enterrement de Goriot, lance un défi à ce monde: «Et pour premier acte du défi qu'il portait à la société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen.»<sup>127</sup>

#### 4.2.1.1.c Les restaurants des aristocrates

Pour clore ce chapitre consacré aux aristocrates parisiens, signalons les quelques restaurants qui les accueillent. Nous avons déjà vu que le Rocher de Cancale est le restaurant du Faubourg Saint-Germain et le Café des Anglais celui de la Chaussée d'Antin. D'autres restaurants sont prisés par l'aristocratie sans lui être pour autant réservés, ce qui explique qu'ils soient mentionnés dans La Comédie humaine dans d'autres circonstances. Selon Briffaut en effet, les

---

<sup>125</sup> PG, III, p.254.

<sup>126</sup> IP, V, p.335-336.

<sup>127</sup> PG, III, p.290.

restaurateurs «ont fait faire un grand pas à l'égalité sociale, qui s'établit par la communauté de jouissances bien plus que par des théories qui ne parviendront jamais à placer le pauvre au même rang que le riche.»<sup>128</sup>

Ce pas, c'est le fait d'avoir mis la bonne chère, anciennement privilège de l'opulent, à la portée de tout le monde. C'est ainsi que Lucien, fraîchement débarqué à Paris, s'aventure à dépenser ce qu'il dépensait en un mois à Angoulême pour un repas chez Véry:

Il entra chez Véry, commanda, pour s'initier aux plaisirs de Paris, un dîner qui le consolât de son désespoir. Une bouteille de vin de Bordeaux, des huitres d'Ostende, un poisson, une perdrix, un macaroni, des fruits furent le nec plus ultra de ses désirs. . . . Il fut tiré de ses rêves par le total de la carte qui lui enleva les cinquante francs avec lesquels il croyait aller fort loin dans Paris.<sup>129</sup>

Briffaut dit de ce restaurant qu'il est à la tête de ceux du Palais-Royal, donnant la deuxième place aux Trois Frères Provençaux, restaurant choisi par Mme de Vandenesse pour la petite fête familiale mais dont Félix sera finalement privé en punition de sa mauvaise conduite.<sup>130</sup>

Citons enfin le Café de Paris, rendez-vous de l'aristocratie selon Clouzot et Valensi, et le Café de la Rotonde, un des plus célèbres de Paris.<sup>131</sup> Quant à Chevet, souvent cité pour la qualité et la cherté de ses produits, il

<sup>128</sup> Briffaut, p.149.

<sup>129</sup> *IP*, V, p.271.

<sup>130</sup> *Lys.*, IX, p. 977-978.

<sup>131</sup> *R*, IV, p.338.

est marchand de comestibles au Palais-Royal. Chevet est le «grand» marchand de comestibles, dont on peut être sûr de la qualité, comme Carême est le «grand» artiste de la cuisine. César Birotteau, pour sa fête qui doit avoir l'apparat de la fête aristocratique (il prévoit en effet d'inviter quelques grands noms de la société aristocratique, Mlle de Fontaine par exemple) fait appel aux plus illustres fournisseurs de l'aristocratie parisienne:

Un traité diplomatique avait eu lieu entre l'illustre Chevet et Birotteau. Chevet fournissait une superbe argenterie, qui rapporte autant qu'une terre par location; il fournissait le dîner, les vins, les gens de service commandés par un maître d'hôtel d'aspect convenable, tous responsables de leurs faits et gestes. Chevet demandait la cuisine et la salle à manger pour y établir son quartier général, il devait ne pas désemparer pour servir un dîner de vingt personnes à six heures, et à une heure du matin un magnifique ambigu. Birotteau s'était entendu avec le café de Foy pour les glaces frappées en fruits, servies sur de jolies tasses, cuillers en vermeil, plateaux d'argent. Tanrade, autre illustration, fournissait des rafraîchissements.<sup>132</sup>

Le café de Foy était lui aussi un café célèbre et probablement l'un des plus vieux de Paris tandis que Tanrade était confiseur et préparait, pour les fêtes comme celles-ci, divers mets, boissons, fruits.<sup>133</sup> Mais nous devons maintenant quitter Paris et voir comment vivaient, entre 1815 et 1823, les aristocrates de province de La Comédie humaine.

---

<sup>132</sup> CB, VI, p.166-167.

<sup>133</sup> CB, VI, p.167, note 2.

#### 4.2.1.2 L'aristocratie de province

Plusieurs provinces sont représentées à cette époque de La Comédie humaine: la Normandie dans La Vieille Fille, Le Cabinet des antiques et La Femme abandonnée; la Bourgogne dans Les Paysans et la Touraine dans Le Lys dans la vallée; la région d'Angoulême dans Illusions perdues et jusqu'à un certain point Le Père Goriot; la région de Moulins dans Le Message et Bordeaux dans Le Contrat de mariage. Nombreux sont les personnages qui s'y rattachent. Néanmoins, si le nom de la province est mentionné, rares sont les éléments à proprement parler typiques de la région à être cités. Dans chacun de ces romans, les aristocrates ont valeur d'exemple de ce qui se passe en province. La distinction est bien davantage Paris-province que Bourgogne-Bordelais par exemple. Ceci est important car on sait combien Balzac attachait d'importance à la responsabilité des nobles vis-à-vis de leurs terres et de ceux qui y habitaient.

En fait Balzac fait une distinction subtile entre noblesse et aristocratie. Les aristocrates sont ceux qui vivent du produit financier de leurs terres en en laissant l'exploitation à un régisseur tout puissant. Ils mènent une vie de loisirs dans la capitale, où la fonction officielle qu'ils exercent n'est qu'un prétexte social à leur séjour permanent à Paris. Les nobles sont ceux qui, comme Mme de

Mortsauf, dirigent tout sur leurs terres, ne demandant à leurs régisseurs que l'exécution de leurs décisions et, le cas échéant, quelques conseils. Ils prennent l'entière responsabilité non seulement de leurs terres mais encore des habitants qui s'y trouvent. Ils ont donc un rôle fondamental de gouvernement, qu'il s'agisse de l'économie ou de la paix sociale. Par la voix du marquis d'Esgrignon, Balzac s'inquiète: «Il n'y a plus de noblesse, il n'y a plus que de l'aristocratie.»<sup>134</sup> En effet, ce n'est pas en vivant luxueusement à Paris que l'aristocratie réussira à maintenir l'ordre social. Rose Fortassier remarque:

Si elle avait été présente dans la province en acceptant des fonctions départementales, l'aristocratie parisienne aurait eu de la force dans le pays, tout en régnant dans le gouvernement central par la Pairie.<sup>135</sup>

Nous voyons alors toute l'importance qu'il y a pour Balzac de dresser un tableau de cette noblesse de province, non pas de son idéal, mais des observations qu'il a pu faire à l'occasion de ses divers voyages. Étant donné le nombre de personnages concernés et le nombre de références à l'alimentation, nous allons regrouper ces données et les présenter de la façon suivante: nous nous pencherons d'abord sur le style de vie de certains types sociaux particuliers, l'émigré par exemple, puis nous analyserons les rapports que les aristocrates de province entretiennent entre eux, à table

---

<sup>134</sup> CA, V, p. 232.

<sup>135</sup> Fortassier, p.101.

particulièrement. Enfin nous tâcherons de voir si, pour ces personnages, Balzac utilise un symbolisme particulier de la nourriture.

#### 4.2.1.2.a Quelques types sociaux

Un type social nouveau apparaît vers 1815: c'est celui de l'émigré, parti pendant la Révolution et resté en exil jusqu'à la Restauration. Il est représenté surtout par le comte de Mortsauf, revenu d'émigration quelques années avant la Restauration, épuisé par la guerre (il a servi dans l'armée des Princes) mais aussi par les abus de toutes sortes. En 1815 il a quarante-six ans mais ressemble à un vieillard. Le marquis d'Esgrignon est en quelque sorte le pendant du comte de Mortsauf, l'autre choix qui s'offrait aux nobles pendant la Révolution. À l'émigration, il préfère la retraite sur ses terres et l'action contre l'usurpateur avec les Chouans. Il n'admet aucun compromis ni avec le gouvernement révolutionnaire ni avec l'Empire, même si, pour parvenir à ses fins, il se fait appeler M. Carol. Il se cache ainsi assez bien pour que le gouvernement local le croie émigré alors qu'il a réintégré son château dès 1800. Nous étudierons donc ce personnage parallèlement au comte de Mortsauf.

Le comte de Mortsauf retourne sur ses terres parce que, usé moralement et physiquement, il ne saurait faire figure dans la capitale. Même en province, il ne parvient pas à prendre en mains ses propres affaires et c'est sa femme qui doit diriger Clochegourde tout en lui faisant croire que c'est lui le maître. Mortsauf est pauvre; il doit donc surveiller ses dépenses. La vie à Clochegourde est donc fort peu aristocratique:

Abondamment servie, la table n'offrait rien de luxueux: de l'argenterie de famille sans unité de forme, de la porcelaine de Saxe qui n'était pas encore redevenue à la mode, des carafes octogones, des couteaux à manches en agate, puis sous les bouteilles des ronds en laque de la Chine; mais des fleurs dans des sceaux vernis et dorés sur leurs découpures à dents de loup.<sup>136</sup>

Nous voyons bien à table où se trouve la priorité de ce ménage: offrir suffisamment à manger plutôt que suivre les modes de présentation de la nourriture. Ici le contenu prend le pas sur le contenant, le luxe étant celui que fournit gratuitement la nature: les fleurs. La pauvreté du comte n'est toutefois pas seulement le fruit du hasard: Félix pense en effet qu'il n'eût peut-être pas «la force d'abdiquer son nom pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé.»<sup>137</sup> L'éducation que le comte a reçue, longtemps avant la Révolution, lui interdit de déroger et les événements récents de l'histoire n'ont pas réussi à remettre en question chez lui cet impératif de la noblesse comme chez d'autres aristocrates

---

<sup>136</sup> *Lys*, IX, p.1005.

<sup>137</sup> *Lys*, IX, p.1008.

plus jeunes. Sa pauvreté, à laquelle s'ajoute une mauvaise santé, font du comte un homme aigri ayant sans cesse besoin d'une «pâture,» de quelqu'un sur qui s'acharner et passer sa mauvaise humeur. En effet,

il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts et veulent augmenter l'espace de leurs empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine.<sup>138</sup>

Malheureux lui-même, il rend sa famille et ses amis malheureux. Les repas sont autant d'occasions de scènes et de reproches:

Malgré les maternelles attentions de sa femme, il ne trouvait aucune nourriture à son goût, car il prétendait avoir un estomac délabré dont les douloureuses digestions lui causaient des insomnies continuelles; et néanmoins il mangeait, buvait, digérait, dormait avec une perfection que le plus savant médecin aurait admirée.<sup>139</sup>

Cette maladie, toute morale, disparaît lorsque le comte est véritablement malade. Puis, dès la convalescence, elle réapparaît avec son cortège de scènes portant essentiellement sur «ce grand et universel moyen d'existence auquel Dieu a condamné ses créatures»<sup>140</sup> :

Mais il y eut surtout à propos de la nourriture, que le docteur déterminait sagement en s'opposant à ce qu'on satisfît la faim du convalescent, des scènes de violence et des criaileries qui ne pouvaient se comparer à rien dans le passé.<sup>141</sup>

---

<sup>138</sup> *Lys*, IX, p.1024.

<sup>139</sup> *Lys*, IX, p.1117.

<sup>140</sup> *VF*, IV, p.880.

<sup>141</sup> *Lys*, IX, p.1135.

Se croyant malade de l'estomac, le comte attache une importance démesurée, même en province, à son alimentation. Cette boulimie n'a que des causes mentales. Selon le comte pourtant, elle est une compensation nécessaire à l'abstinence sexuelle que lui impose la comtesse. À l'occasion d'une scène en effet, le comte affirme que la comtesse le rend fou à force des privations qu'elle lui impose, et il s'apprête à l'agresser, telle une bête féroce: «Il s'avança sur elle en lui présentant sa tête de loup blanc devenue hideuse, car ses yeux jaunes eurent une expression qui le fit ressembler à une bête affamée sortant du bois.»<sup>142</sup>

Le résultat de l'émigration, chez le comte de Mortsauf, c'est donc, en plus de la pauvreté, cette maladie morale qui fait de lui une bête sauvage. Au contraire, le marquis d'Esgrignon se caractérise par l'égalité d'humeur et l'extrême prévisibilité de son comportement. Balzac nous le présente comme un «digne gentilhomme qui vivait noblement mais sans le moindre faste.»<sup>143</sup> Son style de vie se présente de la façon suivante:

Les gages d'une cuisinière, ceux d'une femme de chambre pour Mlle Armande, du vieux valet de chambre de M. le marquis et de deux autres domestiques, la nourriture de quatre maîtres, les frais d'une éducation pour laquelle on ne négligea rien, absorbaient entièrement les revenus, malgré l'économie de Mlle Armande, malgré la sage administration de Chesnel, malgré l'affection des domestiques.<sup>144</sup>

---

<sup>142</sup> *Lys*, IX, p.1072.

<sup>143</sup> *CA*, IV, p.982.

<sup>144</sup> *CA*, IV, p.982.

C'est donc encore la pauvreté qui caractérise cette famille qui, comme de simples bourgeois, doit mesurer ses dépenses, gardant le surplus pour sa priorité: l'éducation du fils unique. Le château lui aussi est soumis à quelques aménagements qui doivent garantir les économies: on installe la cuisine dans des caves «où gisaient jadis des criminels de province,» et la salle à manger dans l'ancienne chambre des délibérations.<sup>145</sup> On voit que malgré un attachement profond aux plus anciennes traditions, ces familles antiques se modernisent malgré tout, tâchant de donner à leur demeure un caractère plus fonctionnel, plus confortable aussi. Dans cette famille, la nourriture ne joue pas d'autre rôle que de répondre à un besoin de la nature. Malgré un protocole et une qualité qui devraient s'apparenter à ceux des autres aristocrates de province, bien peu est dit du contenu des repas. Pourtant, il est permis de penser que le désir d'éloignement du marquis vis-à-vis des besoins naturels pourraient signifier le degré de distinction auquel cet homme place sa famille.

La pauvreté n'est toutefois pas le seul apanage des émigrés ou des vieux aristocrates de province. Quoique nous ne sachions pas l'histoire détaillée du père de Rastignac, nous savons qu'en dépit du renom de cette famille en Angoumois, il s'agit d'une famille pauvre. Cette pauvreté est rendue par Vautrin dans les termes suivants: «La famille mange plus de

---

<sup>145</sup> CA, IV, p.975.

bouillie de marrons que de pain blanc. . . . Nous avons une cuisinière et un domestique, il faut garder le décorum, papa est baron.»<sup>146</sup> Cette dernière phrase laisse entendre que la cuisinière ne sert en fait qu'au décorum, et qu'elle n'a que fort peu de travail à faire pour une famille qui vit, comme le marquis d'Esgrignon, sous la bannière de l'économie, d'autant qu'en plus d'Eugène, il y a quatre autres enfants:

Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux soeurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre de Rastignac. Ce domaine d'un revenu d'environ trois mille francs était soumis à l'incertitude qui régit le produit tout industriel de la vigne.<sup>147</sup>

Une nombreuse famille sur une petite terre exige une discipline de tous les jours, discipline qui fouette encore l'ambition acquise par Eugène au cours de sa première année à Paris:

La parcimonieuse attention avec laquelle il vit serrer les plus minces productions, la boisson faite pour sa famille avec les marcs du pressoir, enfin une foule de circonstances inutiles à consigner ici décuplèrent son désir de parvenir et lui donnèrent soif de distinctions.<sup>148</sup>

Cette remarque montre combien la table souffre de la pauvreté de la famille: en effet, la boisson, sous-produit du vin, sorte de vin reconstitué à l'aide des restes utilisés pour la fabrication du vin véritable, n'est sûrement pas une boisson aristocratique. Si les paysans et les pauvres ont recours à ce

---

<sup>146</sup> PG, III, p.137.

<sup>147</sup> PG, III, p.74.

<sup>148</sup> PG, III, p.75.

breuvage dans leur alimentation quotidienne, ordinaire, il paraît tout à fait déplacé chez des aristocrates. Le style de vie de cette famille semble donc proche de l'indigence, toutes proportions gardées, au sein de ce milieu. En se réservant le «paraître» minimum de la classe, les Rastignac pourront cependant continuer à être reçus dans la meilleure société d'Angoulême, au contraire de Mme Chardon, anciennement Mlle de Rubempré, qui en perdant son nom puis son mari, perd encore le prestige en se faisant garde-malade, et fait descendre ainsi sa famille de plusieurs échelons dans le monde social. Les Rastignac sont donc admis d'emblée dans le salon de Mme de Bargeton, alors que Lucien, le fils de Mlle de Rubempré, a besoin de toute la protection de cette grande dame de province pour y être toléré.

Mme de Bargeton est, dans La Comédie humaine, le type social de la «reine de salon de province.» C'est aussi, pour reprendre une expression dont Balzac fera un titre de roman, la «muse du département.» Elle reçoit chez elle ce qu'il y a de mieux dans la hiérarchie sociale, mais, par son goût des belles-lettres, elle peut aussi y admettre de jeunes auteurs ou artistes dont elle sera la muse en effet, voire la mécène.

Si l'alimentation n'est pas la première cause des réunions mondaines de province, elle y joue divers rôles qu'il est bon de souligner. Ainsi, au moment où Mme de Bargeton décide de lancer Lucien en Angoumois, elle propose une

soirée à glaces, à gâteaux et à thé, grande innovation dans une ville où le thé se vendait encore chez les apothicaires comme une drogue employée contre les indigestions. La fleur de l'aristocratie fut conviée pour entendre une grande oeuvre que devait lire Lucien.<sup>149</sup>

L'innovation alimentaire va donc de pair avec l'innovation littéraire et caractérise l'esprit avant-gardiste de cette reine de province. Chez une telle femme, une invitation à dîner est une marque d'estime réservée à quelques personnes choisies. Lucien, à Angoulême, a droit à cet honneur: «Les choses arrivèrent à un tel point que Louise avait fait dîner Lucien avec elle dans la semaine précédente, en tiers avec M. de Bargeton.»<sup>150</sup> À ce moment, on peut mesurer par ce moyen toute la distance qui sépare dans son esprit Lucien de Châtelet. En effet, non seulement Mme de Bargeton n'invitait pas Châtelet à dîner mais elle «allait à ses soirées, à ses concerts, et ne dînait jamais chez lui.»<sup>151</sup> Une telle sévérité vis-à-vis d'un homme possédant déjà une certaine renommée dans les milieux aristocratiques face à un tel engouement pour un jeune homme, beau et poète mais presque roturier, devaient, dans un salon, être interprétée avec malice. Le salon est en effet, en province comme à Paris, le lieu privilégié des commérages. Tâchant d'utiliser ce phénomène à son avantage, le chevalier de Valois y fait courir des bruits:

En rentrant chez lui, le chevalier de Valois se disait: «Il est temps de faire courir le bruit de mon mariage avec Mlle Cormon. La nouvelle sortira du

---

<sup>149</sup> *IP*, V, p.173.

<sup>150</sup> *IP*, V, p.170.

<sup>151</sup> *IP*, V, p.163.

salon d'Esgrignon, ira droit à Séez chez l'évêque, reviendra par les grands vicaires chez le curé de Saint-Léonard, qui ne manquera pas de le dire à l'abbé Couturier.<sup>152</sup>

L'honneur de Mlle Cormon étant ainsi mis en jeu, le chevalier compte bien lui proposer de devenir son chevalier servant, ou pour tout dire son mari. Il sera ainsi parvenu à ses fins : épouser la vieille fille.

À Angoulême, la faveur de Lucien fait donc jaser les habitués du salon de Mme de Bargeton. Balzac est sans pitié dans sa description des personnages qui composent ce salon. Nous sommes loin ici de l'élégance et de l'intelligence (qui n'exclut pas une cruauté semblable) des salons parisiens. Quelques exemples suffiront. M. du Hautoy «s'occupait de sa toux, de son sommeil, de sa digestion et de son manger.»<sup>153</sup> Zéphirine, Mme de Sénonches, sa maîtresse aux yeux de tous, «l'empâtait de mets choisis comme un bichon de marquise; elle lui ordonnait ou lui défendait tel ou tel aliment.»<sup>154</sup> Monsieur de Saintôt, «ignorant comme une carpe, il n'en avait pas moins écrit les articles Sucre et Eau-de-Vie dans un dictionnaire d'agriculture,»<sup>155</sup> ce qui dénote des préoccupations scientifiques majeures! Ces exemples montrent que les activités des aristocrates de province n'ont pas grand-chose de noble et que la poésie doit leur être particulièrement étrangère. Mme de Bargeton, par son goût des

---

<sup>152</sup> VF, IV, p.888.

<sup>153</sup> IP, V, p.196.

<sup>154</sup> IP, V, p.196.

<sup>155</sup> IP, V, p.193.

arts, se distingue donc nettement de ceux qu'elle reçoit dans son salon, différence que Balzac souligne au moyen d'une métaphore alimentaire: «Parmi ces figures fantasques, Mme de Bargeton se trouvait comme un affamé devant un dîner de théâtre où les mets sont en carton.»<sup>156</sup> Puis, il la compare à l'hermine, symbole par excellence de l'aristocratie: «Comme l'hermine, elle serait morte de chagrin si, par hasard, elle se fût souillée au contact d'hommes qui ne pensaient qu'à jouer quelques sous, le soir, après avoir bien dîné.»<sup>157</sup>

La faveur de Lucien s'explique donc par le fait que les aristocrates de province attachent trop d'importance à la vie matérielle, et notamment à leur alimentation. Les exemples sont nombreux dans les romans de cette époque, à commencer par M. de Bargeton qui mourra même d'indigestion.<sup>158</sup> Au moment où Lucien le rencontre, il a déjà des digestions difficiles, mais il tire de ce problème une philosophie inattendue: il considère «l'indigestion de son dîner comme une maladie qui devait se guérir par celle de son souper.»<sup>159</sup>

D'autres personnages lui ressemblent: le comte de Montpersan, le chevalier de Valois, sont de hardis mangeurs. Ils affectionnent tout particulièrement le gibier, lièvre<sup>160</sup> ou venaison,<sup>161</sup> et c'est à contrecœur que M. de Bargeton

---

<sup>156</sup> *IP*, V, p.164.

<sup>157</sup> *IP*, V, p.159.

<sup>158</sup> *IP*, V, p.479.

<sup>159</sup> *IP*, V, p.233.

<sup>160</sup> *VF*, IV, p.873.

<sup>161</sup> *Mes.*, II, p.404.

mange du veau que sa femme, elle, aime beaucoup.<sup>162</sup> L'appétit du chevalier de Valois est même un trait de sa personnalité et apparaît, comme il se doit, sur sa physionomie:

Au nombre des propriétés du chevalier, il faut compter le nez prodigieux dont l'avait doué la Nature. Ce nez partageait vigoureusement une figure pâle en deux sections qui semblaient ne pas se connaître, et dont une seule rougissait pendant le travail de la digestion. Ce fait est digne de remarque par un temps où la physiologie s'occupe tant du coeur humain. Cette incandescence se plaçait à gauche. Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle et le teint blafard de M. de Valois n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de foie chaud, sans doute pour faire excuser son excessif appétit. La circonstance de sa rougeur appuyait ses prétentions; mais dans un pays où les repas se développent sur des lignes de trente ou quarante plats et durent quatre heures, l'estomac du chevalier semblait être un bienfait accordé par la Providence à cette bonne ville.<sup>163</sup>

Ainsi la question doit se poser: les aristocrates boulimiques tels le chevalier sont-ils victimes de maladies diverses responsables d'aiguiser leur appétit, ou sont-ils victimes de ces maladies du fait de leurs habitudes boulimiques? Nous serions tentée d'opter pour la seconde proposition, mais nous devons alors nous demander pourquoi les aristocrates de province sont tellement prédisposés à la boulimie. C'est peut-être dans La Femme abandonnée que se trouve la réponse à cette question. Gaston de Nueil, surmené par ses études à Paris, est envoyé en Normandie pour se refaire une santé. «Là, ne pensant à rien, mais digérant un de

---

<sup>162</sup> *IP*, V, p.187.

<sup>163</sup> *VF*, IV, p.812-813.

ces dîners exquis, l'avenir de la journée de province, il se surprit à justifier les usages du pays.»<sup>164</sup> Il semble que ce soit le manque d'activité et la vie routinière qui soient cause de cet engouement gastronomique. La journée du chevalier de Valois tourne en effet autour de ses repas:

Le digne gentilhomme, qui dînait en ville tous les jours, ne rentrait jamais que pour coucher. Sa seule dépense était donc son déjeuner, invariablement composé d'une tasse de chocolat, accompagnée de beurre et de fruits selon la saison.<sup>165</sup>

De même, si nous savons peu de choses du comte de Montpersan, près de Moulins, il paraît certain que sa vie se concentre sur cette activité quotidienne qui consiste à se nourrir. Le jeune messenger nous le décrit en effet comme un véritable glouton:

Je suivis le maître de maison qui me conduisit dans une salle à manger où je vis un repas servi avec tout le luxe auxquels les tables parisiennes nous ont accoutumés. Il y avait cinq couverts: ceux des deux époux et celui de la petite fille; le mien, qui devait être le sien, le dernier était celui d'un chanoine de Saint-Denis qui, les grâces dites, demanda: «Où donc est notre chère comtesse? - Oh! elle va venir,» répondit le comte qui, après nous avoir servi avec empressement le potage, s'en donna une très ample assiettée et l'expédia merveilleusement vite. . . .

Un instant après ce singulier épisode gastronomique, et au moment où le comte découpait avec empressement je ne sais quelle pièce de venaison, une femme de chambre entra et dit: «Monsieur, nous ne trouvons pas Madame!» . . . .

Il y avait déjà quelque temps que nous avions quitté le comte, je ne pensais plus guère à lui qu'au moment où je me trouvais sous le péristyle, son indifférence me surprit; mais mon étonnement

---

<sup>164</sup> FA, II, p.468.

<sup>165</sup> VF, IV, p.815-816.

augmenta quand je le trouvai philosophiquement assis à table: il avait mangé presque tout le dîner.<sup>166</sup>

Cette description détaillée d'une petite scène de la vie de province nous renseigne sur l'importance qu'on y accorde à la nourriture sans doute, mais aussi sur le personnage lui-même et sur les relations qu'il entretient avec ses proches et avec ses invités. Perdant, pour sa passion, toutes les manières attendues d'un homme de son rang, le comte commet plusieurs fautes graves dans le code de l'aristocratie. Tout d'abord, il n'attend pas sa femme pour se mettre à table et l'on sait combien cette règle du savoir-vivre aristocratique est fondamentale: Mme de Montcornet l'avait bien fait comprendre à Blondet le premier jour de son séjour aux Aigues. Le savoir-vivre exige que les convives soient à l'heure, mais aussi que les hôtes attendent que tous les convives soient là pour passer à table comme c'est le cas chez Mlle Cormon.<sup>167</sup> Ensuite, M. de Montpersan mange seul, les autres convives étant partis à la recherche de la comtesse, et ne leur laisse presque rien. Une telle glotonnerie est évidemment un non-sens dans ce milieu, et doit être interprétée à la lumière de l'attitude de M. de Troisville chez Mlle Cormon:

Le vicomte était beaucoup trop homme de bonne compagnie pour parler de l'excellence du dîner; mais son silence était un éloge. En buvant les vins délicieux que lui servait profusément Jacquelin, il paraissait reconnaître des amis et les retrouver avec un vif plaisir, car le véritable amateur n'applaudit pas, il jouit.<sup>168</sup>

<sup>166</sup> *Mes.*, II, p.403-405.

<sup>167</sup> *VF*, IV, p.

<sup>168</sup> *VF*, IV, p.901.

La discrétion est à la base de la politesse aristocratique, ce que, de toute évidence, le comte de Montpersan oublie.

#### 4.2.1.2.b Symbolisme social

La nourriture, en province comme à Paris, symbolise souvent les rapports sociaux. Nous en avons des exemples parmi les aristocrates de province, et notamment au niveau des relations familiales. Les groupes se divisent le plus souvent en proies et en prédateurs. Peu de situations intermédiaires sont possibles. La société gravite donc autour des mangeurs et de leurs victimes et les métaphores animales viennent renforcer les métaphores alimentaires. Ainsi, le visage du comte de Mortsauf «ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau.»<sup>169</sup> Le comte appartient aux prédateurs et sa femme aux victimes, mais Félix peut être parfois prédateur, parfois victime. Avec le comte il est victime: «J'amusais le comte, je fus une pâture à ce lion sans ongle et sans crinière.»<sup>170</sup>

Cette métaphore peut aussi avoir une signification politique. C'est le cas dans Le Cabinet des antiques, où du Croisier, le bourgeois enrichi par la révolution et les diverses spéculations qu'elle avait rendu possible, continue à

---

<sup>169</sup> *Lys*, IX, p.1020.

<sup>170</sup> *Lys*, IX, p.1020.

hair les aristocrates, qui refusent de l'admettre chez eux. La vengeance qu'il médite doit toucher le fils de la maison, par définition le plus faible: «Du Croisier avait aperçu la possibilité d'une terrible vengeance dans le contresens de l'éducation donnée à ce jeune noble. Il espérait . . . . noyer l'agneau dans le lait de sa mère.»<sup>171</sup> Le lait est d'ailleurs profondément symbolique dans La Comédie humaine. Nous avons déjà vu qu'une aristocrate qui nourrit son enfant elle-même doit être une bonne mère, aimante et affectueuse, comme c'est précisément le cas de Mme de Mortsauf.<sup>172</sup> Mais il n'est pas seulement le symbole de l'amour maternel, il est le symbole de tout amour. Félix utilise ce symbole pour exprimer son propre amour lorsqu'il explique: «Après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'âme le goût et l'espérance de voluptés surhumaines.»<sup>173</sup>

Sorte de philtre d'amour, il peut aussi être une potion magique dans un contexte social, il représente alors l'argent, élément premier des relations sociales comme il est l'élément premier du maintien de la vie. Par l'argent, dans la société, il devient chair par la nourriture ou capital social par les vêtements. C'est ainsi que s'explique la requête de Rastignac à sa mère. Enfin, le lait est symbole de l'éducation:

---

<sup>171</sup> CA, IV, p.985.

<sup>172</sup> Lys, IX, p.1084.

<sup>173</sup> Lys, IX, p.999.

éducation de l'amour par la mère, éducation en général dans la citation présentée plus haut, éducation du monde enfin:

L'usage du monde, quand il n'est pas un don de haute naissance, une science sucée avec le lait ou transmise par le sang, constitue une éducation que le hasard doit seconder par une certaine élégance de formes, par une distinction dans les traits, par un timbre de voix.<sup>174</sup>

Mais le lait peut aussi être le contenu même d'un enseignement. C'est le cas par exemple dans la remarque de Mme de Mortsauf à Félix: «Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la Révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir.»<sup>175</sup> L'idée de lait peut faire naître d'autres métaphores qui s'apparentent à lui: une bonne éducation est nécessairement «nourrissante,» de même que la personne qui la dispense;<sup>176</sup> il fait le lien entre l'éducation reçue par Victurnien, véritable contresens social, ou celle de Natalie Évangélista, contresens moral, et celle prônée par la comtesse de Mortsauf, celle que Balzac aurait sans doute aimé recevoir. L'apprentissage de Natalie Évangélista pêche par son manque de profondeur, par son manque d'intelligence:

Reine de tous les bals, blasée sur les propos flatteurs, sur les sourires et les admirations qu'elle recevait partout à son passage, Natalie ne connaissait rien à l'existence. . . . Peut-être croyait-elle que chaque maison avait ses cuisiniers, ses cochers, ses femmes de chambre et ses gens, comme les prés ont leurs foins et les arbres leurs fruits.<sup>177</sup>

---

<sup>174</sup> *IP*, V, p.177.

<sup>175</sup> *Lys*, IX, p.1043.

<sup>176</sup> *Lys*, IX, p.998.

<sup>177</sup> *CM*, III, p.540.

Si elle s'adapte finalement bien au monde, c'est sans doute que le monde ne requiert pas des intelligences supérieures et que la morale ne lui encombre pas l'esprit: sans soucis financiers (ils sont pour son mari) elle se contente des plaisirs de la vie mondaine, conseillée à tout moment par sa mère.

L'enseignement que Mme de Mortsauf veut donner à ses enfants au contraire vise à faire d'eux des personnes responsables, capables de prendre des décisions et d'agir avec intelligence et en respectant les lois morales. C'est l'enseignement que devraient recevoir les nobles pour qu'ils soient utiles à leur nation. Il vise à former un équivalent français du «gentleman farmer» tel qu'on l'imaginait dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle: le noble vivant sur sa terre, et non seulement des revenus de sa terre, en en régissant les activités dans l'intérêt commun des paysans, de ses gens et du sien. Au contraire aussi de la comtesse de Montcornet qui remet une décision grave d'un «nous verrons» égoïste qui lui sera fatal, Mme de Mortsauf fait passer ses propres besoins après ceux de la petite communauté qu'elle dirige:

On sut par Manette, sa confidente, que pour secourir les pauvres elle économisait sur sa toilette, quand ses épargnes ne suffisaient plus. C'était des enfants nus habillés, des layettes envoyées, des mères secourues, des sacs de blé payés aux meuniers en hiver pour des vieillards impotents, une vache donnée à propos à quelque pauvre ménage; enfin les oeuvres de la chrétienne, de la mère et de la châtelaine.<sup>178</sup>

---

<sup>178</sup> *Lys*, IX, p.1212.

Vue ainsi, la noblesse est aimée, elle joue, pour tout le petit peuple qui dépend d'elle, le rôle du bon chef de famille dans une famille unie: elle sert de guide, de conseiller, à des gens moins chanceux, moins bien nés, moins instruits. L'exemple que Mme de Mortsauf donne à ses enfants est incontestablement la clé de voûte de leur éducation, mais celle-ci ne se limite pas là. Les enfants doivent en effet apprendre à prendre leurs responsabilités et à accepter les lois, fussent-elles injustes, de la nature:

Mme de Mortsauf voulait habituer ses enfants aux choses de la vie, et leur donner une connaissance des pénibles labeurs par lesquels s'obtient l'argent, elle leur avait donc constitué des revenus soumis aux chances de l'agriculture: à Jacques appartenait le produit des noyers, à Madeleine celui des châtaigners.<sup>179</sup>

Au moment de la récolte, les enfants assistent ou participent à la cueillette. Cette présence est un autre principe cher à Balzac caractérisant une bonne gestion. Ainsi, de même que les enfants assistent ici à la cueillette, les nobles devraient être présents à la moisson ou aux vendanges. C'est ce que Montcornet tente de faire, mais il est vu alors comme un gendarme qui veut empêcher les paysans de glaner. En effet, les mauvaises habitudes se prennent vite, et celles prises par les paysans de Blangy semblent impossibles à changer sans un certain montant de répression. Rien de tel à Clochegourde, chez des habitants habitués à la présence de leurs châtelains pendant les récoltes et où les travaux des

---

<sup>179</sup> *Lys*, IX, p.1062.

champs mènent à des fêtes auxquelles participent toutes les classes. Montcornet n'est aux Aigues que l'été; pour ses paysans, il n'est pas du pays, il vient simplement prendre les richesses du pays au détriment de ceux qui y habitent. La comtesse au contraire est toujours sur ses terres, prête à donner son appui à celui qui en a besoin. Cette présence utile aux paysans est aussi utile quand vient le temps de répartir à chacun son dû.

Les revenus de la terre sont en effet soumis aux intempéries et il faut, par une bonne gestion, compenser les mauvaises années en tirant le meilleur parti possible des bonnes. C'est précisément ce que doivent apprendre les enfants de la comtesse par la récolte de leurs produits: dans l'épisode raconté par Félix, Madeleine obtient de bons revenus tandis que Jacques est moins chanceux. Pourtant, en vendant ses noix sous forme d'huile plutôt que de fruits, il parvient à contrecarrer les désagréments de la nature: «Jacques devait trouver au moins quarante sous de chaque noyer, il en avait deux cents, la somme était donc considérable!»<sup>180</sup>

Mme de Mortsauf, en plus d'être l'idéal de la noblesse et de l'enseignement à dispenser aux jeunes aristocrates, est aussi un personnage dont la vie morale et affective est entièrement symbolisée par la nourriture. Nourriture elle-même par son lait, par son dévouement, par son enseignement, elle est aussi tout amour. Le fait, pour Félix, d'être près d'elle

---

<sup>180</sup> *Lys*, IX, p.1062.

le nourrit déjà, mais le fait en plus de «manger son pain»<sup>181</sup> est ressenti par lui comme une forme d'intimité, comparable à ce que peuvent éprouver les chrétiens à la communion lorsqu'ils mangent l'hostie, symbole de Dieu. Pendant la maladie du comte, Mme de Mortsauf se croit punie d'aimer Félix plus que son mari, contrairement aux ordres de l'Église. Se sentant coupable, elle oublie de manger, ce qui permet à Félix de lui exprimer, chastement, son propre amour en lui servant des repas qu'elle prenait en hâte, parfois sur ses genoux.<sup>182</sup> De même, et continuant ainsi l'échange amoureux au moyen de la nourriture, la comtesse, dit Félix,

usait de mille supercheries pour conquérir le droit de mettre elle-même mon couvert; enfin, elle me servait, avec quel pétilllement de joie dans les mouvements, avec quelle fauve finesse d'hirondelle, quel vermillon sur les joues, quel tremblement dans la voix, quelle pénétration de lynx!<sup>183</sup>

L'interaction amoureuse de la comtesse et de Félix a donc lieu aux repas, ou au moyen de la nourriture. Puis, lorsqu'elle apprendra les infidélités de son ami, la réaction de Mme de Mortsauf se concrétisera par un refus de nourriture qui provoquera chez elle la maladie dont le comte se croyait atteint. Elle apparaît «mortifiée comme le fruit sur lequel les meurtrissures commencent à paraître, et qu'un ver intérieur fait prématurément blondir.»<sup>184</sup> Cette maladie, causée à la fois par une trop grande sensibilité et par un

---

<sup>181</sup> *Lys*, IX, p.1005.

<sup>182</sup> *Lys*, IX, p.1130.

<sup>183</sup> *Lys*, IX, p.1132.

<sup>184</sup> *Lys*, IX, p.1154.

chagrin trop fort, lui ôte le pouvoir de s'alimenter,  
l'amenant ainsi à une sous-nutrition grave:

Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique. Cette exaltation de la sensibilité entretient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste, il amène des perturbations d'abord insensibles dans les fonctions digestives: les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave et la digestion se fait capricieuse: bientôt des douleurs poignantes apparaissent, s'aggravent et deviennent de jour en jour plus fréquentes, puis la désorganisation arrive à son comble comme si quelque poison lent se mêlait au bol alimentaire.<sup>185</sup>

Le poison qui tue la comtesse, c'est d'une part la chasteté à laquelle elle veut s'astreindre pour respecter les dogmes de l'Église, et ce malgré la sincérité de son amour pour Félix, et d'autre part la conscience que cette chasteté n'est pas possible pour l'homme qu'elle aime. Comme Félix l'explique,

Lady Arabelle contente les instincts, les organes, les appétits, les vices et les vertus de la matière subtile dont nous sommes faits; elle était la maîtresse du corps. Mme de Mortsauf était l'épouse de l'âme.<sup>186</sup>

Cette distinction ne la satisfait pas pourtant. Sa volonté de rester chaste ne la rend malgré tout pas heureuse. À la veille de mourir, les commandements de la société et de la religion lui apparaissent comme autant de mensonges:

---

<sup>185</sup> *Lys*, IX, p.1152-1153.

<sup>186</sup> *Lys*, IX, p.1146.

Oui, vivre! dit-elle en me faisant lever et s'appuyant sur moi, vivre de réalités et non de mensonges. Tout a été mensonge dans ma vie.<sup>187</sup>

Les mots arrivent alors en grand nombre, qui expriment sa faim, faim d'amour comme de nourriture:

Félix! Les vendangeuses vont dîner, et moi, moi, dit-elle d'une voix d'enfant, qui suis la maîtresse, j'ai faim. Il en est ainsi de l'amour, elles sont heureuses, elles!<sup>188</sup>

Malgré des projets trop tardifs de bonheur et d'amour, Mme de Mortsauf meurt, n'ayant pu assouvir sa faim amoureuse, elle meurt d'inanition, comme l'explique le docteur Origet à Félix:

Elle meurt d'une mort affreuse, elle meurt d'inanition. . . . C'est l'incurable résultat d'un chagrin, comme une blessure mortelle est la conséquence d'un coup de poignard. Cette affection est produite par l'inertie d'un organe dont le jeu est aussi nécessaire à la vie que celui du coeur. . . . Depuis quarante jours, l'estomac étant comme fermé rejette tout aliment sous quelque forme qu'on le présente.<sup>189</sup>

Dans cette triste fin, n'y a-t-il pas une morale en faveur de la vie de nature par opposition à la vie de culture au sens sociologique du terme? Mme de Mortsauf a suivi en tout les règles de la société, et elle en meurt. Lady Dudley vit aux yeux de tous une vie non conforme aux principes de la société, et elle se maintient en parfaite santé. En effet, si Balzac pensait que le but des institutions était le bonheur des peuples, il était aussi parfaitement conscient de

<sup>187</sup> *Lys*, IX, p.1202-1203.

<sup>188</sup> *Lys*, IX, p.1203.

<sup>189</sup> *Lys*, IX, p.1192.

l'inadéquation de la plupart de ces institutions pour offrir le bonheur à ceux qui s'y conformaient.<sup>190</sup> Dans La Physiologie du mariage, il présente même, sur le ton humoristique bien sûr, le mariage à trois comme une solution souhaitable pour le bonheur de tous. Derrière l'humour pourtant se cache le procès de tout un système, procès qui semble le fruit d'une analyse se rapprochant de celle de Fourier sur la société civilisée.

La lutte de la comtesse contre la mort est donc symbolique: c'est celle du monde contre la nature, lutte qui contient la révolte contre les institutions qui auraient dû la protéger mais qui la tuent, lutte qui préfigure peut-être l'avenir de toute cette classe à laquelle la comtesse appartient:

Ce n'était plus ma délicieuse Henriette, ni la sublime et sainte Mme de Mortsauf; mais le quelque chose sans nom de Bossuet qui se débattait contre le néant, et que la faim, les désirs trompés poussaient au combat égoïste de la vie contre la mort.<sup>191</sup>

Mais cette classe vouée à la mort est, au contraire de Mme de Mortsauf, pleinement responsable de son sort, par son insouciance, par ses négligences; car en dépit de la morale qu'elle affiche, elle s'incline toujours face à l'argent:

Si les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son infamie.<sup>192</sup>

---

<sup>190</sup> *Phy.*, XI, p.1005.

<sup>191</sup> *Lys*, IX, p.1200.

<sup>192</sup> *PG*, III, p.143.

En dépit de ses idées politiques conscientes et avouées, Balzac n'a aucune indulgence à l'égard de cette classe sociale qui ne remplit pas sa mission. Qu'importe s'il s'agit d'une aristocratie imaginaire ou de celle qu'il a sous les yeux, le constat vaut pour les deux: «Le festin de Balthazar sera donc le symbole éternel des derniers jours d'une caste, d'une oligarchie, d'une domination.»<sup>193</sup>

L'abbé Brossette, qui fait cette remarque, souligne ainsi que ce qui perd les classes dominantes, c'est toujours le refus d'admettre leur incompétence et même de reconnaître qu'ils font face à des problèmes, s'empêchant ainsi de trouver quelque solution que ce soit. En attendant l'issue inévitable de leurs erreurs, ils festoient, comme Balthazar, roi de Babylone, tandis que Cyrus était occupé à prendre la ville. Il est impardonnable que des responsables ne prennent pas leurs responsabilités qui sont pourtant la seule justification de leurs privilèges.

---

<sup>193</sup> Pay., IX, p.220.

#### 4.2.2 Les ecclésiastiques

Comme nous avons déjà pu le constater dans notre panorama statistique, le rôle des ecclésiastiques reste peu important pendant la période 1815-1823. Le nombre de citations les concernant ne représente que 1,31 % de l'ensemble, tandis qu'elles représentaient 1,86 % sous l'Empire et 5,29 % à l'époque postrévolutionnaire. Cette classe semble donc sous-représentée.

Nous pouvons nous hasarder à donner quelques explications de ce phénomène: la concordance des vues de l'aristocratie et du clergé, ou le manque d'intérêt romanesque des personnages; mais ceci ne serait que pure spéculation. À d'autres époques, les ecclésiastiques ont tenu une place centrale dans des romans qui leur étaient soit entièrement soit partiellement consacrés: Un épisode sous la Terreur, Les Chouans, Le Curé de Tours en sont des exemples. À l'époque qui nous intéresse pourtant, leur rôle se borne aux quelques fonctions pour lesquelles ils existent: confession, direction de conscience, conseils divers. Douze personnages composent pourtant cette classe dont nous pouvons malgré tout avoir un portrait d'un grand intérêt social. Ces personnages sont l'abbé Loraux, l'abbé Gondrand et l'abbé Fontanon à Paris; l'abbé François Birotteau et l'abbé de Dominis en Touraine; le curé d'Alençon et l'abbé de Sponde en Normandie; l'abbé de Montpersan à Moulins; l'abbé Brossette et l'abbé Taupin en Bourgogne; M. Marron et le grand vicaire d'Angoulême dans cette ville. Pour la caractérisation sociale,

il faut toutefois ajouter un défroqué, Rigou, car il sert d'exemple pour définir les goûts typiques des curés et des moines.

Ce qui caractérise un ecclésiastique, à cette époque, c'est son goût des nourritures fines. Les allusions à ce goût sont nombreuses. Ainsi, Jean-Jacques Rouget, lorsqu'il veut fêter son neveu, organise «un dîner comme pour l'archevêque de Bourges.»<sup>194</sup> Cardot, arrivé trop tôt chez Florentine, sa maîtresse, lui explique qu'il s'est levé «de bonne heure pour commander chez Chevet un dîner d'archevêque.»<sup>195</sup> En quoi consistent donc ces repas fins?

Les renseignements que nous avons à ce sujet nous viennent surtout de Rigou qui représente, à cette époque, «l'avarice ecclésiastique, le moine demeuré moine pour exprimer le jus du citron appelé le bien-vivre, et devenu séculier pour happer la monnaie publique.»<sup>196</sup> Il s'agit donc d'un homme qui applique à la lettre le vieux dicton: «Charité bien ordonnée commence par soi-même.» Une fois séculier, Rigou épouse l'ancienne gouvernante du curé Niseron dont elle hérite. Il récupère ainsi l'héritage du curé et bénéficie des talents de cuisinière de cette gouvernante:

Le dîner, de même que le déjeuner, toujours composés de choses exquisés, étaient cuisinés avec cette science qui distingue les gouvernantes de curés entre toutes les cuisinières. Ainsi, Mme Rigou battait elle-même le beurre deux fois par semaine. La crème entrait comme un élément dans toutes les sauces. Les

---

194 R, IV, p.438.

195 DV, I, p.869.

196 Pay., IX, p.237-238.

légumes étaient cueillis de manière à sauter de leur planche dans la casserole. . . . Le boucher de Soulanges apportait sa meilleure viande, sous peine de perdre la pratique du redoutable Rigou. Les volailles, élevées à la maison, devaient être d'une excessive finesse.<sup>197</sup>

La maison elle-même est conçue pour le plus grand profit culinaire:

Le jardin, d'environ un arpent et clos de murs, était un jardin de curé, c'est-à-dire plein d'espaliers, d'arbres à fruits, de treilles, aux allées sablées et bordées de quenouilles, à carrés de légumes fumés avec le fumier provenant de l'écurie.<sup>198</sup>

Ainsi, c'est d'abord la qualité des produits puis la science culinaire qui font les repas d'archevêques. Les vins aussi, choisis avec soin, et l'ordonnance des repas qui accorde la place qui convient à chaque particularité culinaire: salé, sucré, texture et goût des vins, etc. Les moines et les religieuses sont par ailleurs connus par certaines de leurs créations gastronomiques. C'est le cas par exemple des religieuses d'Issoudun, dont parle Balzac dans La Rabouilleuse:

En disant cette triste parole, elle tirait d'une armoire une fiole contenant du cassis, une liqueur de ménage faite par elle, car elle en avait eu la recette de ces si célèbres religieuses auxquelles on doit le gâteau d'Issoudun, l'une des plus grandes créations de la confiserie française, et qu'aucun chef d'office, cuisinier, pâtissier et confiturier n'a pu contrefaire.<sup>199</sup>

Un goût si prononcé pour la bonne chère doit laisser quelques traces sur l'apparence physique des personnages. En effet, le grand vicaire d'Angoulême «offrait un visage

---

197 Pay. IX, 243-244.

198 Pay., IX, p.239.

199 R, IV, p.428.

empourpré par la plus riche santé.»<sup>200</sup> Quant à l'abbé Taupin, curé de Soulanges, c'était «un gros prêtre retiré dans sa cure comme le rat dans son fromage.»<sup>201</sup>

En plus de leurs repas fins quotidiens, les ecclésiastiques, de par leurs fonctions, se trouvent très souvent invités chez leurs ouailles. Ainsi l'abbé Taupin «dînait toujours en ville, il économisait, il allait aux noces en s'en retirant avant le bal.»<sup>202</sup> L'abbé de Montpersan est un habitué chez son neveu<sup>203</sup> et l'abbé de Sponde, en l'absence de sa nièce, Mlle Cormon, était reçu dans toutes les maisons d'Alençon, y compris chez le marquis d'Esgrignon.<sup>204</sup> À Paris, César Birotteau invite l'abbé Loraux au dîner qui précède son bal<sup>205</sup> et l'abbé Gondrand n'exerce ses fonctions de directeur de conscience qu'après avoir bien dîné chez sa pénitente:

Un soir, Armand, venu fortuitement de très bonne heure, trouva M. l'abbé Gondrand, directeur de conscience de Mme de Langeais, établi dans un fauteuil au coin de la cheminée, comme un homme en train de digérer son dîner et les jolis péchés de sa pénitente.<sup>206</sup>

L'abbé Fontanon est en revanche beaucoup moins bonhomme dans l'exercice de ses fonctions. C'est lui qui recommande à Mme de Granville ses jeûnes et la «manière d'observer le carême, les quatre-temps et les veilles de grandes fêtes.»<sup>207</sup> L'histoire ne

---

200 *IP*, V, p.192.

201 *Pay.*, IX, p.271.

202 *Pay.*, IX, p.271.

203 *Mes.*, II, p.403-404.

204 *VF*, IV, p.892.

205 *CB*, VI, p.165.

206 *DL*, V, p.968.

207 *DF*, II, p.67.

dit pas cependant si l'abbé Fontanon est aussi rigide avec lui-même qu'avec sa pénitente.

Un style de vie si visiblement enviable doit nécessairement faire des envieux dans un monde fondé sur une relation prédateur-victime. À Angoulême en effet, M. Postel, petit-neveu de M. Marron, et sa femme «hypothéquaient leur bien-être sur sa succession.»<sup>208</sup> Ils l'invitent donc hypocritement à déjeuner ou à dîner, dans le but unique de ne pas s'attirer une défaveur qui les ruinerait. C'est l'intérêt seul qui détermine leur conduite.

Les paysans ont quant à eux une grande méfiance des curés. Cela se comprend puisque ceux-ci sont reçus par leurs ennemis, qu'ils soient aristocrates ou bourgeois. En effet, l'abbé Brossette est un habitué des Aigues où il dîne en compagnie du comte et de la comtesse de Montcornet, et l'abbé Taupin s'attable avec tous les représentants de la «médiocratie» bourgeoise de Soulanges. Tonsard et Vaudoyer sont même persuadés que l'abbé Brossette, le «mangeux de bon-dieu,» est un ennemi pire que les propriétaires des Aigues; ils l'accusent entre autres d'influencer Montcornet contre eux parce qu'ils ne vont pas à l'église. Apprenant la décision de Montcornet de surveiller le glanage, Tonsard s'exclame: «Hé! c'est le damné curé! . . . un chercheur de péchés qui veut nous nourrir d'hosties.»<sup>209</sup>

---

208 *IP*, V, p.558.

209 *Pay.*, IX, p.233.

Gros et gras, bien nourris et bien reçus par les classes dominantes, les curés apparaissent incontestablement comme des satellites de ces classes. Leur action vis-à-vis des pauvres varie selon les individus, mais la méfiance du peuple à leur égard semble bien compréhensible. Une exception existe pourtant au sein de cette classe privilégiée, c'est le curé d'Alençon. Ancien curé assermenté, il souffre, sous la Restauration, de la défaveur de ses supérieurs. Ses conditions de vie n'ont donc rien à voir avec celles des privilégiés et se rapprochent plutôt de celles des petits employés de province, comme le constate Mme Granson: «Le curé quitta ses chanvres et s'empressa d'emmener Mme Granson dans sa salle où la mère désolée reconnut, en voyant le souper du curé, la frugalité de son propre ménage.»<sup>210</sup>

---

210 VF, IV, p.919.

#### 4.2.3 La bourgeoisie

Quelques remarques touchent à l'ensemble du groupe dont les limites sont pourtant assez floues. Les limites supérieures tiennent plutôt au nom ou au renom. Entre la Chaussée d'Antin et César Birotteau à son apogée, la distinction pourrait s'annuler si la prospérité de ce dernier demeurait. Entre Nucingen et Gobseck, la distinction tient au style de vie qui oppose un gros consommateur soucieux de son pouvoir social à un avare uniquement soucieux d'acquérir des biens matériels. Elle tient aussi dans les deux cas qui précèdent au titre, acquis il est vrai, et que Birotteau ou Gobseck auraient sans doute pu acquérir aussi dans des circonstances favorables. Toutefois, il ne faut pas tomber dans l'erreur de McVicker ou de Brown et supprimer la barrière car vers 1818, elle existe bel et bien. À l'autre extrémité, les employés peuvent rejoindre le peuple lorsque leurs ~~ap~~pointements ne leur permettent que de végéter. Entre ces deux extrêmes, il existe bien des échelons qui composent toute la bourgeoisie. Il s'agit donc d'une classe très diversifiée qui possède pourtant, à tous les échelons, quelques caractéristiques communes. D'abord, il s'agit de gens «occupés,» selon la terminologie de Balzac, pressés, le regard constamment tourné vers l'avenir et la réussite sociale. Balzac définit ainsi la tête de ce groupe:

Dans ce troisième cercle social, espèce de ventre parisien, où se digèrent les intérêts de la ville et où ils se condensent sous la forme dite affaires, se remue et s'agite, par un âcre et fielleux mouvement intestinal, la foule des avoués, médecins, notaires, avocats, gens d'affaires, banquiers, gros commerçants, spéculateurs, magistrats.<sup>211</sup>

Les métaphores utilisées ici renforcent cette idée déjà rencontrée de «corps» social, corps qui doit se nourrir et digérer. Quant à l'emploi de l'expression «âcre et fielleux mouvement intestinal» pour caractériser les activités mentionnées, il montre assez qu'il n'y a pas grand chose de «propre,» au sens moral du terme, dans celles-ci. Nous nous trouvons ici dans la catégorie de ceux qui possèdent quelque chose et veulent soit avoir mieux et plus, soit ne pas perdre ce qui a peut-être été péniblement acquis: «Que voulait le bourgeois? le briquet du garde national, un immuable pot-au-feu, une place décente au Père-Lachaise, et pour sa vieillesse, un peu d'or légitimement gagné.»<sup>212</sup>

Le pot-au-feu est au bourgeois ce que le gibier est à l'aristocrate: un symbole de classe. Il sert à Balzac pour caractériser l'ensemble de la classe car il représente le «plat complet» par excellence, nourrissant et économique, susceptible de fournir le meilleur profit de chacun des aliments. Il permet en effet de constituer l'ensemble du repas: le bouillon sert à quelque potage, la viande et les légumes fournissent le plat central et il n'y a plus guère que le pain et le dessert à y

---

<sup>211</sup> *FYO*, V, p.1046.

<sup>212</sup> *FYO*, V, p.1045.

ajouter. Pour utiliser une terminologie moderne, c'est un plat qui offre au consommateur un excellent rapport qualité-prix. C'est donc le symbole d'une classe qui veille à ses dépenses, qu'elles soient petites ou grandes. Le pot-au-feu néanmoins, c'est le quotidien. Les bourgeois aiment les fêtes qui tiennent chez eux une place d'exception: il y a le quotidien qui s'associe au travail, et il y a la fête qui s'associe au repos. Cela rappelle l'organisation balzacienne!

Vues de l'extérieur, les fêtes bourgeoises, surtout la «fête carillonnée,» semblent peu différentes des fêtes aristocratiques: le champagne coule à flot, la porcelaine remplace la vaisselle et les cristaux les verres ordinaires. Pourtant, à y regarder de près, il y a des différences sensibles. Les fêtes du dimanche aussi, ou les soirées organisées à l'imitation des aristocrates montrent des différences notables, notamment chez des bourgeois comme les du Ronceret, à Alençon:

Trois tables de jeu à tapis vert râpé, un trictrac suffisaient aux joies de la compagnie à laquelle Mme du Ronceret accordait du cidre, des échaudés, des marrons, des verres d'eau sucrée et de l'orgeat fait chez elle. Depuis quelque temps, elle avait adopté tous les quinze jours un thé enjolivé de pâtisseries assez piteuses. Par chaque trimestre, les du Ronceret donnaient un grand dîner à trois services, tambouriné dans la ville, servi dans une détestable vaisselle, mais confectionné avec la science qui distingue les cuisinières de province. Ce repas gargantuesque durait six heures. Le président essayait alors de lutter par une abondance d'avare avec l'élégance de du Croisier.<sup>213</sup>

---

<sup>213</sup> CA, IV, p.1062-1063.

L'analyse de ce texte permet de faire ressortir quelques traits qui s'appliquent à l'ensemble de la classe: l'avarice, le manque de goût, du goût légitime, cela s'entend, et une certaine mesquinerie qui n'a sûrement pas qu'une cause financière.

Le but du repas n'est pas de régaler les invités mais de les impressionner en dénigrant le rival sur ce plan comme sur le plan de l'influence social. Il est significatif d'ailleurs que ces deux plans se confondent. L'avarice apparaît par l'indifférence des maîtres de maison à l'égard de ce qu'ils présentent à leurs invités et surtout de la façon dont ils le présentent. Certes ils reçoivent régulièrement en soirée et proposent à leurs invités de jouer, comme c'est l'usage alors. Mais le choix de jeux est limité et le tapis vert est râpé. Mais aussi les friandises offertes ne présentent pas un grand intérêt gastronomique. Les échaudés en effet, sont de petits gâteaux triangulaires constitués uniquement de pâtes puis échaudés, c'est-à-dire en quelque sorte pochés dans de l'eau bouillante ou dans du lait. Ces pâtisseries avaient si peu l'air de pâtisseries qu'elles étaient autorisées pendant le carême!<sup>214</sup> Par ailleurs, les marrons sont un fruit populaire, nourrissant et bon marché.

Les boissons ne valent guère mieux. Sans doute le cidre est-il une spécialité gastronomique que partagent la Normandie et la Bretagne et il peut y en avoir de très bon, mais il est

---

<sup>214</sup> Castelot, p.236.

pris ici en remplacement de boissons plus prestigieuses, moins populaires, comme le vin, le thé ou le café. Peut-être n'est-il là que pour la couleur locale! Mais le sirop d'orgeat est une surprise chez des gens qui certes pourraient mieux faire. Le sirop d'orgeat, en effet, comme l'eau sucrée, s'offrent d'habitude aux estomacs délicats et les femmes sont, dit-on, de grandes consommatrices du premier. On sait toutefois que les femmes sont plus friandes que gourmandes et affectionnent particulièrement les mets sucrés: ce sont Brillat-Savarin et Balzac qui le disent. Ceci explique peut-être cela, car il est difficile de croire que des convives capables de s'attabler pendant quatre ou cinq heures soient affligés d'estomacs délicats!

Quant au thé que Mme du Ronceret offre tous les quinze jours, il n'est pas plus attrayant. Balzac s'amuse par un jeu de contraste: nous savons que le thé dénote l'influence de l'aristocratie, laquelle a subi l'influence anglaise. Par la mention du thé, Balzac nous conditionne à penser que, comme Mme de Bargeton à Angoulême, Mme du Ronceret est peut-être l'aile avant-gardiste de la bourgeoisie d'Alençon, d'autant que le mot qui suit, «enjolivé» nous fait attendre quelque recherche gastronomique. Puis, au contraire, ce qui accompagne ce thé, ce sont des «pâtisseries assez piteuses.» Il y a donc un manque de goût certain dans ce milieu, non seulement au niveau des aliments eux-mêmes, mais aussi de la présentation puisque la vaisselle est qualifiée de «détestable.»

Ce manque de goût est bien sûr, et c'est bien le message de l'ensemble de La Comédie humaine, un manque de goût aristocratique, légitime, seul point de référence en la matière. C'est ainsi que le cercle d'amis de Birotteau est présenté en négatif des réunions mondaines aristocratiques:

Les vingt ou trente amis qui se réunissaient entre eux disaient les mêmes niaiseries, répétaient les mêmes lieux communs, se regardaient tous comme des gens supérieurs dans leur partie. Les femmes faisaient assaut de bons dîners et de toilettes; chacune d'elle avait tout dit en disant un mot de mépris sur son mari.<sup>215</sup>

Les femmes de l'aristocratie ne disent rien de leur mari: si elles en sont mécontentes, elles prennent un amant; le dîner n'est que le décor de leurs sentiments ou de leurs aventures, non une fin en soi; leurs paroles sont aussi piquantes, mais, suggérées, elles sont plus puissantes. Chez les aristocrates, nul besoin de dire sa supériorité, elle va de soi. Par ailleurs, les fêtes se suivent et se ressemblent et il n'existe rien de tel que des fêtes décidées trois mois à l'avance ou fixées un jour précis de la semaine. Les bourgeois partagent avec le peuple le repos hebdomadaire, même s'il ne se prend pas le même jour:

Son lundi à lui, est le dimanche; son repos est la promenade en voiture de remise, la partie de campagne, pendant laquelle femme et enfants avalent joyeusement de la poussière ou se rôtissent au soleil; sa barrière est le restaurateur dont le

---

<sup>215</sup> CB, VI, p.71.

vénéneux dîner a du renom, ou quelque bal de famille où l'on étouffe jusqu'à minuit.<sup>216</sup>

Mais cela peut être aussi quelque incontournable dîner du dimanche. Les membres d'un même cercle se reçoivent alors, une fois chez l'un, une fois chez l'autre, à tour de rôle. Balzac nous en offre un exemple chez les Ragon, anciens patrons de Birotteau:

Parmi toutes leurs vertus, les Ragon se recommandaient par la conservation de vieux vins arrivés à un parfait dépouillement, et par la possession de quelques liqueurs de Mme Amphoux. . . . Aussi leurs petits dîners étaient-ils prisés!<sup>217</sup>

Malgré la qualité que peut avoir la cuisine bourgeoise, le manque de goût apparaît dans les manières des convives. Ainsi, malgré tous les soins de Birotteau pour organiser une fête irréprochable, la fin du bal trahit l'appartenance sociale des invités. Le bruit, d'abord, fait fuir Mlle de Fontaine, mais aussi la négligence des manières:

L'ivresse du mouvement, la chaleur communicative de l'air, les esprits cachés dans les boissons les plus innocentes ont amolli les callosités des vieilles femmes qui, par complaisance, entrent dans les quadrilles et se prêtent à la folie d'un moment; les hommes sont échauffés, les cheveux défrisés s'allongent sur les visages et leur donnent de grotesques expressions qui provoquent le rire; les jeunes femmes deviennent légères, quelques fleurs sont tombées de leurs coiffures. Le Momus bourgeois apparaît suivi de ses farces!<sup>218</sup>

---

<sup>216</sup> *FYO*, V, p.1045.

<sup>217</sup> *CB*, VI, p.226.

<sup>218</sup> *CB*, VI, p.178-179.

La peinture des bourgeois, dans La Comédie humaine, se fait par traits appuyés. Tout ce qui, chez les aristocrates, n'était que suggéré, décrit en flou ou en pastel, se trouve grossi chez les bourgeois, ce qui donne une impression de mauvaise copie à l'ensemble du groupe, mauvaise copie à l'image d'une classe incapable de s'approprier le je ne sais quoi qui fait le bon goût de l'aristocratie légitime, voire légitimiste.

Les autres références alimentaires repérées dans cette partie de La Comédie humaine et s'appliquant à l'ensemble du groupe servent à présenter des traits de caractère perçus comme socialement classants. Ainsi, le bourgeois, dans sa recherche du profit, ne considère pas l'individu pour ce qu'il est mais pour ce qu'il vaut et rapporte, profit ou plaisir. Sa perception de l'être humain est essentiellement utilitaire, fonctionnelle. Ainsi, «une mère n'est pas si caressante ni si prévoyante pour une fille adorée, que l'est tout commerçant en tartufferie pour sa vache à lait.»<sup>219</sup> Ce trait joue également dans les relations familiales. Du moins c'est ce qu'affirme Mme Évangélista lorsqu'elle met en garde sa fille contre la maternité: «Si tu as des enfants, j'espère qu'ils n'arriveront pas de manière à te gâter la taille le lendemain de ton mariage; rien n'est plus bourgeois que d'être grosse un mois après la cérémonie.»<sup>220</sup> Les enfants, chez les bourgeois, sont souvent perçus en effet comme un investissement: ils peuvent d'abord travailler, puis ils permettent des alliances soit

<sup>219</sup> *Pay.*, IX, p.131.

<sup>220</sup> *CM*, III, p.610-611.

utiles aux affaires, soit prestigieuses lorsqu'il s'agit d'entrer dans une famille aristocratique.

Enfin, ce qui caractérise le bourgeois, c'est la démesure: démesure dans le travail comme dans l'alimentation, cette association nous ramenant invariablement à l'auteur. Dans les milieux bourgeois, c'est Balzac qui le dit, «tous mangent démesurément, jouent, veillent, et leurs figures s'arrondissent, s'applatissent, se rougissent.»<sup>221</sup> La rougeur et la grosseur, chez Balzac comme chez Bourdieu, sont des caractéristiques populaires, et dans La Comédie humaine, elles trahissent les origines roturières des personnages.

Cumulant divers emplois, les bourgeois vivent encore à la course et doivent «trouver plus de vingt-quatre heures dans le jour et la nuit.»<sup>222</sup> Plus le bourgeois a de chances de monter sur l'échelle sociale et plus il s'épuise en courses interminables:

Levé tous les jours à cinq heures, il a franchi comme un oiseau l'espace qui sépare son domicile de la rue Montmartre. Qu'il vente ou qu'il tonne, pluie ou neige, il est au Constitutionnel et y attend la charge de journaux dont il a soumissionné la distribution. Il reçoit ce pain politique avec avidité, le prend et le porte. À neuf heures, il est au sein de son ménage, débite un calembour à sa femme, lui dérobe un gros baiser, déguste une tasse de café ou gronde ses enfants.<sup>223</sup>

---

221 *FYO*, V, p.1047-1048.

222 *FYO*, V, p.1045.

223 *FYO*, V, p.1042-1043.

De même, le juge-commissaire

se voit le matin, entre cinq et sept heures, à son chantier, s'il est marchand de bois; dans sa boutique, si, comme jadis Birotteau, il est parfumeur, ou le soir, après dîner, entre la poire et le fromage, d'ailleurs toujours horriblement pressé.<sup>224</sup>

Ces personnages sont si pressés qu'ils ignorent les convenances qui exigeraient que l'on ne reçoive pas de visites tandis que l'on est à table. Rigou reçoit ainsi, et bien d'autres. Ils partagent en cela la manière de vivre de quelques parvenus de la Chaussée d'Antin tels que Nucingen qui reçoit Birotteau précisément tandis qu'il déjeune. Il faut y voir sans doute un signe de ses origines roturières.

Nous avons tracé ici les grandes lignes du style de vie bourgeois: boulimique de travail et de nourriture, le bourgeois, hormis quelques exceptions qui seront signalées, tient davantage du gloton que du gourmet car c'est la quantité qui prime sur la qualité. Il s'agit de ne pas manquer, ou pour paraphraser les camarades de Félix de Vandenesse à la pension de Tours, il s'agit de montrer que l'on «a de quoi.» À table, «rien ne sort de sa bouche, tout y entre!»<sup>225</sup> Puis, peu spirituel, comme Camusot ou Matifat après leurs parties fines, «il dort, il ronfle, il geint après dîner.»<sup>225</sup>

<sup>224</sup> CB, VI, p.273.

<sup>225</sup> «Physiologie gastronomique» p. 352.

Ce groupe, très important à l'époque qui nous intéresse puisqu'il représente plus de cinquante pour cent des citations relevées, se subdivise d'après les activités professionnelles des membres qui le composent. En effet, toute leur vie tourne autour de leur travail et des repas, les seconds étant réglementés en fonction du premier. Nous établirons maintenant les particularités de ces différents groupes.

#### **4.2.3.1 Les financiers, usuriers, rentiers et leurs victimes**

Proches de l'aristocratie de la Chaussée d'Antin par leurs biens et par la possibilité qui en découle de ne pas exercer de métier contraignant, les personnages qui composent ce groupe sont les moins occupés des bourgeois. Ils peuvent en effet «agir le dos au feu, le ventre à table, assis sur un fauteuil.»<sup>226</sup> C'est le cas de Rigou, de du Tillet, de du Bousquier et de Gigonnet sans doute. C'est le cas aussi du rentier Jean-Jacques Rouget qui, lui, n'agit pas. Ce l'est beaucoup moins au contraire des usuriers et des avarés qui, comme Gobseck, Molineux et Hochon, ne savent pas s'octroyer les plaisirs que leur richesse leur permettrait de s'offrir facilement. L'avarice est d'ailleurs un défaut bourgeois: elle

---

<sup>226</sup> Pay., IX, p.308.

n'est en fait que l'excès de l'esprit d'économie qui est l'une des premières «vertus» bourgeoises.

Une caractéristique rassemble les financiers et les usuriers: ils tiennent tous du prédateur. Les métaphores animales sont dans cette catégorie très révélatrices. Rigou est un «condor»<sup>227</sup> qui souhaite le «dépeçage» du château<sup>228</sup> ou bien c'est un «tigre à griffes d'acier;»<sup>229</sup> du Tillet est un «tigre» lui aussi<sup>230</sup> et Molineux un «chacal.»<sup>231</sup> Du Bousquier est lui aussi qualifié de «tigre»<sup>232</sup> mais c'est encore un «crapaud» dont le «regard venimeux» s'abat «sur sa proie.»<sup>233</sup> Ailleurs c'est encore «un chat qui sent du lait dans un office.»<sup>234</sup> Quant à Gigonnet, on le compare à un «loup»<sup>235</sup> mais surtout à une araignée: Gigonnet, dit Mme Madou, «il nous suce l'âme comme une araignée sirote une mouche.»<sup>236</sup> Adolph Keller a un regard de banquier, c'est-à-dire un regard de «vautour.»<sup>237</sup> Tous ces prédateurs s'attaquent aux mêmes proies pour les «déchirer» ou les «dépecer.» Leurs proies sont elles aussi typées: ce sont des «agneaux» comme Victurnien d'Esgrignon ou des «moutons» comme Jean-Jacques Rouget.<sup>238</sup>

---

227 Pay., IX, p.243.

228 Pay., IX, p.244.

229 Pay., IX, p.286.

230 CB, VI, p.218.

231 CB, VI, p.279.

232 CA, IV, p.1045.

233 CA, IV, p.909.

234 CA, IV, p.1028.

235 CB, VI, p.259.

236 CB, VI, p.116.

237 CB, VI, p.213.

238 R, IV, p.405.

Une fois classés dans la grande catégorie des prédateurs, ces personnages doivent être répartis selon leur genre de vie. Celui-ci dépend largement de la personnalité des individus concernés. Nous rassemblerons donc les «viveurs» d'une part: Claparon, du Tillet, Taillefer et sans doute les frères Keller, du Bousquier; les avares d'autre part: Molineux, Gobseck, Gigonnet, Rigou et Hochon; puis nous consacrerons une partie spéciale à leurs victimes: Mme Rigou, Mme Hochon, Victorine Taillefer et Mlle Cormon.

Du Bousquier, à Alençon, mène une vie de parasite<sup>239</sup> tout comme son rival le chevalier de Valois, mais contrairement à ce dernier, c'est un homme sans finesse dont la sensualité est grossière, tant au niveau alimentaire que sexuel. Balzac décrit son attitude avec les femmes, et celle de ses pareils ainsi: «Ils ressemblent à des gourmands qui prendraient la cuisine pour la salle à manger,»<sup>240</sup> autrement dit «la fabrique pour la boutique.»<sup>241</sup> Du Bousquier a un parcours social assez flou: il possède de vagues origines aristocratiques auxquelles se mêlent des spéculations douteuses. En fait, cette dernière caractéristique se retrouve chez les autres viveurs et notamment chez du Tillet dont la vie est peu commune. Né au Tillet, près des Andelys en Normandie, il ne connaît pas ses parents. C'est le curé de la paroisse qui le recueille et l'élève jusqu'en 1804. En 1813, il obtient de se faire appeler

---

239 VF, IV, p.832.

240 VF, IV, p.835.

241 CB, VI, p.212.

légalement Ferdinand du Tillet, titre grâce auquel il pourra plus tard faire illusion dans la société et se faire passer pour un véritable aristocrate. La qualité principale de cet homme, c'est en effet l'art du «bluff.» À défaut d'avoir de grandes qualités, il les joue. Pas plus honnête dans les questions d'argent que dans les sentiments, il vole 3000 Fr. à César Birotteau. C'est grâce à cet argent qu'il commence ses spéculations douteuses. Il se lie avec des banquiers, puis devient banquier lui-même. Dans César Birotteau, nous le voyons agir. Hypocrite, il accueille son ancien maître, qu'il déteste autant pour sa probité que parce que celui-ci l'a jadis renvoyé, avec une apparente bienveillance, comme un ami. Il fait passer celui-ci dans son appartement, mais c'est pour qu'il puisse bien en apprécier le luxe,<sup>242</sup> puis il l'invite à déjeuner:

Un tigre, gros comme le poing, vint déplier une table que Birotteau n'avait pas vue tant elle était mince, et y apporta un pâté de foie gras, une bouteille de vin de Bordeaux, toutes les choses recherchées qui n'apparaissaient chez Birotteau que deux fois par trimestre, aux grands jours.<sup>243</sup>

De même chez Claparon, César, venu chercher de l'aide, trouve un déjeuner qui, malgré les dires de l'auteur, n'a rien de vulgaire dans son contenu. C'est plutôt par sa présentation qu'il laisse à désirer:

---

<sup>242</sup> CB, VI, p.217.

<sup>243</sup> CB, VI, p.218.

Une table ronde, débarrassée à la hâte de ses papiers, accusait une jolie compagnie en montrant un pâté, des huîtres, du vin blanc, et les vulgaires rognons au vin de Champagne figés dans leur sauce. Devant le foyer à charbon de terre, le feu dorait une omelette aux truffes.<sup>244</sup>

Claparon est un viveur comme du Tillet, mais c'est un viveur de bas étage, dont la «figure, allumée par la joyeuse flamberie du punch, démentait la gravité des affaires,»<sup>245</sup> et dont la grossièreté s'entend avant de se voir: «Un singulier broum! broum! particulier aux buveurs de petits verres d'eau-de-vie et de liqueurs fortes annonça le personnage.»<sup>246</sup>

Claparon est en affaires, comme à table, brouillon et grossier. Sa philosophie en la matière lui permet de ne pas apparaître tel qu'il est réellement, un rapace. Ses dehors gouailleurs le rendent peut-être encore plus antipathique. Pour entraîner Birotteau à boire, il affirme: «La jovialité française, grave et légère tout à la fois, ne nuit pas aux affaires, au contraire! Des hommes qui trinquent sont bien faits pour se comprendre! Allons! encore un verre de Champagne?»<sup>247</sup>

Finalement, Birotteau ne peut parvenir à ses fins. Étourdi par le vin et par le flot de paroles, il se sauve presque: «La familiarité de cet homme et ses grotesques confidences allumées par le vin de Champagne avaient flétri l'âme de l'honnête parfumeur qui crut sortir d'un mauvais lieu financier.»<sup>248</sup>

244 CB, VI, p.239.

245 CB, VI, p.147.

246 CB, VI, p.146.

247 CB, VI, p.242.

248 CB, VI, p.244.

L'expression est effectivement bien choisie: nous nous trouvons, chez Claparon, comme chez du Tillet d'ailleurs, dans des mauvais lieux financiers, chez des rapaces, où la brutalité et la goinfrerie tiennent lieu d'intelligence. Nous nous trouvons là chez des personnages qui illustrent le type de l'arriviste, de celui qui cherche une proie sociale à dévorer pour en tirer de nouvelles forces, un nouveau capital, à la fois financier et social.

L'avarice est un thème récurrent de La Comédie humaine: c'est un trait de caractère fortement ancré dans un type de société, la société capitaliste fondée sur la propriété foncière et financière. Dans Les Paysans, roman publié vers 1844-1845, Balzac fait un rappel des types d'avares qu'il a déjà présentés avant de nous en présenter un nouveau:

D'abord l'avare de province, le père Grandet de Saumur, avare comme le tigre est cruel; puis Gobseck l'escompteur, le jésuite de l'or, n'en savourant que la puissance et dégustant les larmes du malheur, à savoir quel est son cru; puis le baron de Nucingen élevant les fraudes de l'argent à la hauteur de la Politique. Enfin, vous avez sans doute souvenir de ce produit de la Parcimonie domestique, le vieil Hochon d'Issoudun, et de cet autre avare par esprit de famille, le petit Baudraye de Sancerre! Eh bien, les sentiments humains, et surtout l'avarice, ont des nuances si diverses dans les divers milieux de notre société, qu'il restait encore un avare sur la planche de l'amphithéâtre des Études de Mœurs; il restait Rigou, l'avare égoïste.<sup>249</sup>

---

<sup>249</sup> *Pay.*, IX, p.237.

L'avare est bien un type social puisque le sentiment qui le pousse à agir s'exprime par un comportement social. Parmi les noms cités plus haut, quelques-uns n'appartiennent pas à l'époque qui nous occupe. C'est le cas par exemple du père Grandet dont l'histoire se situe principalement sous Charles X. Mais Hochon, Gobseck et Rigou nous sont déjà familiers. D'autres personnages peuvent encore se rallier aux trois types de base: Molineux et Gigonnet appartiennent ainsi au type Gobseck. Le style de vie de ces trois hommes est très semblable. Avides, ils le sont pour eux-mêmes comme pour les autres et mènent une vie d'ascète, mais sans idéal. Ce dénuement est sensible dès que l'on entre chez eux, comme l'illustre l'appartement de Molineux:

En entrant, une indécente nudité révélait aussitôt l'avarice de cet homme: dans l'antichambre, six chaises de paille, un poêle en faïence, et sur les murs tendus de papier vert-bouteille, quatre gravures achetées à des ventes. . . . Le carreau était encombré de plats pleins de restes destinés aux chats, et sur lesquels on craignait de mettre le pied.<sup>250</sup>

Le déjeuner de Molineux se compose de café au lait et non à la crème, signe d'économie. Lorsque Birotteau vient le trouver, il est en train de surveiller «son lait posé sur un petit réchaud en tôle dans le coin de sa cheminée et son eau de marc qui bouillait dans un petit pot de terre brune et qu'il versait à petites doses dans sa cafetière.»<sup>251</sup> Le terme eau de

---

<sup>250</sup> CB, VI, p.109.

<sup>251</sup> CB, VI, p.109.

marc est surprenant. S'agit-il d'un alcool ou bien, et cela nous semble plus probable, un café si pâle qu'on ne peut l'appeler autrement? Peut-être est-ce aussi une eau à laquelle l'avare aurait ajouté le marc d'un café déjà utilisé, dans le but d'économiser du nouveau café. Il verse ensuite cette eau dans la cafetière qui ne contient qu'une toute petite quantité de café. Compte tenu du contexte, nous pensons qu'il s'agit probablement de ce dernier cas.

Sa société, pour ne pas dire ses amis, car habituellement ces personnages n'ont pas d'amis, il la rencontre à l'extérieur de chez lui, au Café David. C'est là que souvent il prend «un modeste dîner.»<sup>252</sup> Il n'est donc pas complètement asocial, et peut même être bon et serviable, pourvu qu'il n'y ait pas d'affaires en jeu.<sup>253</sup> Dès que des relations commerciales s'établissent, l'oiseau de proie détruit tous les autres sentiments. Du Tillet, qui l'a jugé, a recours à lui pour se venger de Birotteau: «Molineux, le petit vieillard tracassier qui ne perdait rien, devait s'occuper de tout. Du Tillet avait jeté à ce petit chacal ce noble cadavre commercial à tourmenter en le dévorant.»<sup>254</sup> Là encore, la métaphore animale, associée à la métaphore alimentaire, rend compte du personnage social et de son rôle de prédateur. La victime est réduite au rôle d'aliment du prédateur comme l'indique encore la description de

---

252 CB, VI, p.108.

253 CB, VI, p.108.

254 CB, VI, p.279.

Gobseck par Claparon: «Tôt ou tard, zut! l'usurier siffle son homme comme moi ce verre de vin.»<sup>255</sup>

Être victime de ces hommes, c'est donc subir un long calvaire. Ceux qui ont emprunté de l'argent à ces usuriers méritent peut-être leur malheur puisqu'ils se sont à proprement parler jétés dans la gueule du loup, mais que dire de la famille des avarés? La famille est une victime de tous les jours. Le cas le plus excessif est sans doute celui de Rigou qui sacrifie tout à ses plaisirs et n'a de sentiment pour personne. Ses plaisirs sont donc solitaires et personne n'est convié à ses banquets. Il a choisi sa femme pour capter l'héritage du curé Niseron tout en héritant lui-même d'une excellente cuisinière. En l'épousant, il n'a pas besoin de la payer: le profit est donc sans partage. Mme Rigou joue dans son ménage le rôle d'une servante car Rigou «mangeait seul, servi par sa femme et par Annette qui se mettaient à table avec Jean, après lui, dans la cuisine, pendant qu'il digérait son dîner, qu'il cuvait son vin en lisant les nouvelles.»<sup>256</sup> De même, sa femme mange et boit ce que mangent et boivent les domestiques:

Sa femme, Annette et Jean buvaient le vin du pays, le vin que Rigou se réservait sur sa récolte; mais dans sa cave particulière, pleine comme une cave de Belgique, les vins de Bourgogne les plus fins côtoyaient ceux de Bordeaux, de Champagne, de Roussillon, du Rhône, d'Espagne, tous achetés dix ans à l'avance, et toujours mis en bouteille par frère

---

<sup>255</sup> CB, VI, p.243.

<sup>256</sup> Pay., IX, p.243.

Jean. Les liqueurs venues des îles procédaient de Mme Amphoux, l'usurier en avait acquis une provision pour le reste de ses jours, au dépeçage d'un château de Bourgogne. Rigou mangeait et buvait comme Louis XIV, un des plus grands consommateurs connus.<sup>257</sup>

Lui seul a donc droit aux plaisirs gastronomiques dont il prive sa femme. En plus, celle-ci doit lui servir ses repas comme s'il était prince. Balzac prend plaisir à nous décrire sa table, au dessert:

Sur une table carrée, éblouissante de linge, car, peu soucieux de la peine de sa femme et d'Annette, Rigou voulait du linge blanc tous les jours, le régisseur vit apporter une jatte de fraises, des abricots, des pêches, des cerises, des amandes, tous les fruits de la saison à profusion, servis dans des assiettes de porcelaine blanche et sur des feuilles de vigne, presque aussi coquettement qu'aux Aigues.<sup>258</sup>

Mme Rigou est victime sur toute la ligne: manque d'égard, absence des plaisirs réservés au maître de maison, travail pour satisfaire tous les caprices de celui-ci, tout contribue à faire d'elle une domestique et non la maîtresse de la maison.

Mme Hochon, au contraire, malgré de grandes privations, possède une certaine influence sur son mari. Chez Hochon, l'avarice est l'économie poussée à l'excès mais il n'y a pas de haine des autres ni de manque de respect vis-à-vis de sa famille. Il y a même une grande bonté, puisqu'il recueille tous ses petits enfants devenus orphelins. Toutefois, l'agrandissement de la famille est un prétexte supplémentaire, à supposer qu'il ait été nécessaire, pour veiller aux dépenses.

---

<sup>257</sup> Pay., IX, p.244.

<sup>258</sup> Pay., IX, p.249.

Ancien employé comme receveur des Tailles, il prend sa retraite en 1786 et devient alors rentier. Il pense que son aisance est le fruit de ses économies et entend bien persister dans un système qui lui a si bien réussi jusqu'alors, financièrement mais aussi physiquement, comme l'explique sa femme à Agathe Bridau, sa filleule: «À quatre-vingts ans, Hochon fait ses quatre repas, mange de la salade avec des oeufs durs le soir, et court comme un lapin.»<sup>259</sup> Son avarice se porte sur les moindres détails. Ainsi, le jour de la signature du contrat de mariage de sa fille, la cuisinière doit venir lui demander de la ficelle, car elle n'en possède pas en permanence dans sa cuisine:

L'ancien receveur des Tailles tira du fond de la poche de sa redingote un bout de ficelle qui sans doute avait déjà servi à quelque paquet, il le donna; mais avant que la servante eût atteint la porte, il lui cria: «Gritte, tu me le rendras!»<sup>260</sup>

Ceci dépeint bien le souci du détail chez cet homme. Toute dépense, y compris les dépenses alimentaires, sera donc pensée, pesée, avant d'être décidée. Depuis toujours, «il maintenait au logis un régime d'une grande sobriété, mesurant le boire et le manger à sa famille.»<sup>261</sup> Les quatre repas étaient les suivants: un «premier déjeuner» composé d'une «tasse de lait accompagnée d'une tartine de pain beurrée qui se prenait au lit ou au sortir du lit.»<sup>262</sup> Puis, à dix heures, la famille avait droit à

<sup>259</sup> R, IV, p.355.

<sup>260</sup> R, IV, p.419-420.

<sup>261</sup> R, IV, p.420.

<sup>262</sup> R, IV, p.434.

un «second déjeuner», à la fourchette, celui-là, mais dont nous ne savons rien. Le dîner se prend dans l'après-midi et le souper, en soirée, est ce repas composé d'oeufs durs et de salade dont parlait Mme Hochon plus haut.

C'est le dîner qui nous intéresse le plus ici car nous en avons une description complète. La description que nous possédons est celle du dîner d'accueil de Mme Bridau et de son fils, dîner extraordinaire dans cette maison. Les dîners ordinaires doivent donc être peu copieux, surtout pour de jeunes appétits comme ceux de ses petits-enfants. L'observateur de ce dîner est Joseph Bridau, le fils artiste d'Agathe, peu habitué, malgré sa sobriété et sa frugalité coutumières, à un tel régime:

Quand, en descendant, il aperçut M. Hochon coupant lui-même pour chacun des tranches de pain, il comprit pour la première fois Harpagon de Molière. «Nous aurions mieux fait d'aller à l'auberge,» se dit-il en lui-même.

L'aspect du dîner confirma ses appréhensions. Après une soupe dont le bouillon clair annonçait qu'on tenait plus à la quantité qu'à la qualité, on servit un bouilli triomphalement entouré de persil. Les légumes, mis à part dans un plat, comptaient dans l'ordonnance du repas. Ce bouilli trônait au milieu de la table, accompagné de trois autres plats: des oeufs durs sur de l'oseille placés en face des légumes; puis une salade tout accommodée à l'huile de noix en face de petits pots de crème où la vanille était remplacée par de l'avoine brûlée, et qui ressemble à de la vanille comme le café de chicorée ressemble au moka. Du beurre et des radis dans deux plateaux aux deux extrémités, des radis noirs et des cornichons complétaient ce service, qui eut l'approbation de Mme Hochon. La bonne vieille fit un signe de tête en femme heureuse de voir que son mari, pour le premier jour du moins, avait bien fait les choses. Le vieillard répondit par une oeillade et un

mouvement d'épaule facile à traduire: «Voilà les folies que vous me faites faire!»<sup>263</sup>

Quelques points sont à relever ici. Malgré le caractère exceptionnel de ce repas, certaines habitudes d'économie sont repérables: le maître de maison coupe lui-même le pain de même qu'il coupe la viande, le bouilli, en tranches si fines qu'elles ressemblent à «des semelles d'escarpin.»

Les légumes ne constituent pas ordinairement un plat; ils sont plutôt un supplément au contraire d'ici. La vanille est remplacée par de l'avoine, ce qui est inconcevable dans un repas soigné, à moins d'être d'une grande pauvreté. Le menu de ce repas est lui aussi très ordinaire, puisqu'il se compose du traditionnel pot-au-feu bourgeois: potage au bouillon, bouilli de viande et légumes tirés de ce même pot-au feu, auxquels s'ajoutent des oeufs durs et de la salade, plats on ne peut plus communs. Par la suite trois pigeons, probablement rôtis, prennent la place du bouilli, ce qui est très peu pour sept convives dont quatre jeunes gens. Quant au vin, c'est un vin du cru de 1811, vin qui aurait été gâté par le passage de la comète et a dû être vendu à bas prix.<sup>264</sup> Ce modeste repas s'accompagne donc en plus de mauvais vin. Puis, au cours de ce repas, deux scènes viennent compléter le portrait de l'avare domestique. C'est d'abord celle du pain: Joseph, ayant avalé sa première tranche de pain en redemande. La réponse d'Hochon fut alors la suivante:

---

<sup>263</sup> R, IV, p.426.

<sup>264</sup> R, IV, p.426, note 2.

M. Hochon se leva, chercha lentement une clef dans le fond de la poche de sa redingote, ouvrit une armoire derrière lui, brandit le châteaun d'un pain de douze livres, en coupa cérémonieusement une autre rouelle, la fendit en deux, la posa sur une assiette et passa l'assiette à travers la table au jeune peintre avec le silence et le sang-froid d'un vieux soldat qui se dit au commencement d'une bataille: «Allons, aujourd'hui, je puis être tué.» Joseph prit la moitié de cette rouelle et comprit qu'il ne devait plus redemander de pain.<sup>265</sup>

Le dessert de ce repas extraordinaire se compose de petits fromages mous de la Touraine et du Berry faits avec du lait de chèvre, présentés avec des noix et des biscuits. À Mme Hochon qui réclame des fruits, la servante répond: «Mais, Madame, n'y en a plus de pourri,»<sup>266</sup> signalant ainsi que «la précaution de commencer par les fruits attaqués était dégénérée en habitude.» Finalement, Hochon servira «des pêches de vigne, des poires et des prunes de Sainte-Catherine» et Mme Hochon, peu satisfaite de ce choix, enverra sa petite fille cueillir du raisin. Résumant en un mot le style de vie de la famille, Mme Hochon dit à Joseph: «Tu feras carême ici, tu ne mangeras que ce qu'il faut pour vivre, et voilà tout. Ainsi prends la table en patience...»<sup>267</sup>

Pourtant la victime par excellence dans cette catégorie, c'est sans doute Victorine Taillefer. Fille d'un riche banquier dont nous avons appris l'origine de la fortune dans L'Auberge rouge, elle ne peut obtenir de son père d'être reconnue au même

<sup>265</sup> R, IV, p.426-427.

<sup>266</sup> R, IV, p.427.

<sup>267</sup> R, IV, p.428.

titre que son frère, soit que Taillefer ait des doutes sur sa paternité, soit qu'il ne veuille pas partager l'héritage. Victorine en est donc réduite à manger les «ratatouilles» de la pension Vauquer ou bien, quand sa sensibilité est trop atteinte par la dureté de son père, à ne plus rien manger du tout, ce qui fait dire à Rastignac: «Mademoiselle pourrait tenter un procès sur la question des aliments puisqu'elle ne mange pas.»<sup>268</sup>

Dernière victime de la cupidité des êtres humains, mais non de financiers ou d'usuriers cette fois, c'est Jean-Jacques Rouget, le rentier mouton, victime de sa servante et de son ami qui veulent capter l'héritage du vieil homme. D'un esprit faible, toujours sous la domination de quelqu'un d'autre: son père d'abord, puis Flore Brazier, sa servante-maîtresse; peu intelligent mais naturellement doux et bon, il ne souffre pas directement de son alimentation mais plutôt de persécutions connexes qui lui coupent l'appétit. Flore, dans un premier temps, gave et gâte son maître, puis elle introduit, à partir de sa liaison avec Maxence Gilet, toutes sortes de désagréments pour le vieil homme. La première époque avait offert à Jean-Jacques le régime suivant:

Il dormait la grasse matinée. Flore qui, dès le matin, allait à la provision ou faisait le ménage, éveillait son maître de façon à ce qu'il trouvât le déjeuner prêt quand il avait fini sa toilette. Après le déjeuner, sur les onze heures, Jean-Jacques se promenait. . . . Le célibataire atteignait ainsi

---

<sup>268</sup> PG, III, p.93.

l'heure de son dîner, et il y employait le plus de temps possible.<sup>269</sup>

Bien traité alors, il l'est encore mieux dans le premier temps de l'arrivée de Max chez lui, car ceci correspond à une stratégie de ses persécuteurs:

D'abord, dès l'impatronisation de Max, Mlle Brazier mit la table sur un pied épiscopal. Rouget, jeté dans la voie de la bonne chère, mangea toujours davantage, emporté par les excellents plats que faisaient la Védie. Malgré cette exquise et abondante nourriture, il engrassa peu. De jour en jour il s'affaissa comme un homme fatigué, par ses digestions peut-être, et ses yeux se cernèrent fortement.<sup>270</sup>

Alors commencent les frustrations de toutes sortes, dont la pire, pour Jean-Jacques, est de manger seul: «Laisser le bonhomme déjeuner seul était celle de ses pénitences qui lui causaient le plus de chagrin: il aimait à causer en mangeant.»<sup>271</sup> Puis la qualité du déjeuner se détériore, la fréquence de la pénitence augmente: «Depuis une semaine, le père Rouget déjeunait seul, et Dieu sait comme!»<sup>272</sup> Enfin, après avoir épousé son bourreau et l'avoir suivi à Paris, Jean-Jacques Rouget meurt de la vie de débauche que celle-ci lui fait mener:

Rouget mourut après un souper splendide donné par Florentine, il fut donc assez difficile de savoir qui du souper qui de Mlle Lolotte avait achevé ce vieux Berrichon. Lolotte rejeta cette mort sur une tranche de pâté de foie gras; et, comme l'oeuvre de

---

<sup>269</sup> R, IV, p.401-402.

<sup>270</sup> R, IV, p.408.

<sup>271</sup> R, IV, p.415.

<sup>272</sup> R, IV, p.481.

Strasbourg ne pouvait répondre, il passe pour constant que le bonhomme est mort d'indigestion.<sup>273</sup>

#### 4.2.3.2 Les hommes de justice

Les hommes de justice, comme Balzac les nomme, comprennent diverses catégories: les huissiers ou huissiers audienciers chargés de faire exécuter les actes de procédure; les avocats chargés de plaider en Cour ou de conseiller leurs clients en matière juridique ou contentieuse; les procureurs chargés des intérêts du roi; les notaires dont la fonction est de recevoir tous les actes et contrats auxquels les parties doivent ou veulent faire donner le caractère d'authenticité attaché aux actes de l'autorité publique et d'en assurer la date, d'en conserver le dépôt ou d'en expédier les décisions; enfin, et surtout dans cette partie de La Comédie humaine, les avoués. Ceux-ci sont chargés de représenter les parties devant un tribunal (ils sont alors avoués plaidants), de faire les actes de procédure et de conclure au nom de leurs clients. À l'époque qui nous intéresse, Me Desroches fait son apprentissage dans ce métier avant d'ouvrir son propre cabinet en 1822. Il aura pour clerks Oscar Husson et Georges Marest qui ne réussiront pas dans ce métier faute de posséder les qualités requises. Il aura aussi Godeschal comme maître clerk qui sera longtemps son bras droit avant de succéder à Me Derville en 1839. Autre avoué,

<sup>273</sup> R, IV, p.521.

bien en place dès 1819, Me Derville qui succède à Me Bordin. Me Derville semble cumuler les charges d'avoué et d'avocat si l'on considère son parcours social, mais c'est en tant qu'avoué qu'il nous est présenté la plupart du temps. Parmi ses clercs se trouvent Simonnin Boucard, son maître clerc, Desroches avant son installation et Godeschal avant son départ pour l'étude de Desroches. À Paris, on trouve encore Me Roguin, le notaire véreux qui fuit après avoir ruiné ses associés, dont Birotteau, dans une affaire commerciale. En province, ce sont surtout des notaires qui composent cette classe: Me Solonet, à Bordeaux, qui représente le nouveau notariat et s'oppose à Me Mathias qui représente l'ancien, tout comme Choisnel (ou Chesnel) à Alençon. Me Lupin est notaire à Soulanges tandis que Me Brunet et Me Plissoud y sont huissiers audienciers. Quant à Petit-Claud, à Angoulême, il est avocat puis clerc chez Me Olivet avant de devenir avoué près le tribunal d'Angoulême en 1822. Sa carrière ne s'arrêtera pas là puisqu'il deviendra plus tard substitut à Angoulême avant d'être nommé procureur général à Poitiers puis premier président.

Le droit mène à une multitude de professions et non seulement aux métiers de la justice dans La Comédie humaine, peut-être parce que ces métiers sont des métiers ingrats qui couronnent des études poussées et difficiles. Comme l'explique Derville à Godeschal:

Il existe dans notre société trois hommes, le Prêtre, le Médecin et l'Homme de justice, qui ne peuvent pas estimer le monde. Ils ont des robes noires, peut-être

parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions. Le plus malheureux des trois est l'avoué. . . . Nos études sont des égoûts. . . . J'ai vu des femmes donnant à l'enfant d'un premier lit des goûts qui devaient amener sa mort, afin d'enrichir l'enfant de l'amour. . . . Enfin toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la vérité.<sup>274</sup>

La vie de ces hommes est une vie de labeur. Nous entrons donc ici dans le monde des «gens occupés.» Les deux personnages types sont Derville et Desroches. Ils se lèvent à cinq heures du matin pour la plupart, ou même plus tôt: dans Un Début dans la vie, Godeschal et Oscar Husson trouvent leur patron déjà levé et en train de travailler à cette heure.<sup>275</sup> Ils déjeunent alors en travaillant, comme chez Me Derville:

L'étude était une grande pièce ornée du poêle classique qui garnit tous les antres de la chicane. Les tuyaux traversaient diagonalement la chambre et rejoignaient une cheminée condamnée sur le marbre de laquelle se voyaient divers morceaux de pain, des triangles de fromage de Brie, des côtelettes de porc frais, des verres, des bouteilles et la tasse de chocolat du Maître clerc. L'odeur de ces comestibles s'amalgamait si bien avec la puanteur du poêle chauffé sans mesure, avec le parfum particulier aux bureaux et aux paperasses, que la puanteur d'un renard n'y aurait pas été sensible.<sup>276</sup>

Tout en faisant leurs travaux d'écriture, les clercs dévorent à belles dents leur pain et leur fromage. Si un client entre à ce moment, leur attitude varie selon la «qualité» du visiteur. Avec un «vieux carrick» comme le colonel Chabert, c'est l'insolence qu'ils expriment au moyen de l'alimentation:

---

<sup>274</sup> Col., III, p.373.

<sup>275</sup> DV, I, p.844.

<sup>276</sup> Col., III, p.313-314.

(Simonnin) arracha un peu de mie de pain pour faire une boulette et la lança railleusement par le vasistas d'une fenêtre sur laquelle il s'appuyait. Bien dirigée, la boulette rebondit presque à la hauteur de la croisée, après avoir frappé le chapeau d'un inconnu qui traversait la cour.<sup>277</sup>

Cet homme, le colonel Chabert, n'est pas mieux reçu à l'intérieur. Godeschal, alors troisième clerc de Me Derville, lui répond mais, tout en parlant,

il avalait une bouchée de pain avec laquelle on eût pu charger une pièce de quatre, brandissait son couteau, et se croisait les jambes en mettant à la hauteur de son oeil celui de ses pieds qui se trouvait en l'air.<sup>278</sup>

Tout le temps du passage de Chabert à l'étude, «les clercs continuèrent à manger, en faisant autant de bruit avec leurs mâchoires que doivent en faire les chevaux au râtelier.»<sup>279</sup> Ce déjeuner, pris de la façon la plus repoussante qui soit, est une insulte au visiteur que l'on considère de peu d'importance sociale; son contenu souligne pourtant une hiérarchie au sein même de l'étude puisque seul le maître clerc a droit au chocolat, denrée coloniale, donc chère. Le dîner, comme le déjeuner, est frugal: «Le dîner, celui du patron d'ailleurs, consistait en un gros plat de viande, un plat de légumes et une salade. Le dessert se composait d'un morceau de fromage de Gruyère.»<sup>280</sup>

---

<sup>277</sup> Col., III, p.312.

<sup>278</sup> Col., III, p.315.

<sup>279</sup> Col., III, p.316.

<sup>280</sup> DV, I, p.844.

Le quotidien de l'homme de loi est donc fait de travail et de ce qu'il faut pour maintenir ses forces. L'avoué responsable de l'étude mène une vie tout aussi régulière, quoique plus originale dans ses horaires. Me Derville étudie ses causes la nuit, entre minuit et quatre heures du matin. À ce moment, il donne ses instructions à son premier clerc chargé du suivi des dossiers. Sans doute prend-il alors quelque repos avant de rencontrer ses clients, entre dix heures et deux heures. Ses rendez-vous se prennent après cette heure, et, le soir, il va dans le monde où il doit cultiver ses relations.<sup>281</sup>

Pour compenser une telle ardeur, il faut des fêtes de temps en temps, comme l'explique Balzac: «Dans la vie cléricale, où l'on travaille tant, on aime le plaisir avec d'autant plus d'ardeur qu'il est rare.»<sup>282</sup> Ainsi, les loisirs d'Oscar Husson se présentent comme suit:

Une fois par mois, Oscar allait déjeuner chez son oncle Cardot, et il passait les dimanches chez sa mère. De temps en temps, Moreau, quand il venait à l'étude pour ses affaires, emmenait Oscar dîner au Palais-Royal et le régalaît en lui faisant voir quelque spectacle.<sup>283</sup>

Mais le grand défoulement, c'est le déjeuner de bienvenue qu'offrent les nouveaux de l'étude. Le compte rendu de ce déjeuner est ensuite porté au Grand Livre de la Basoche, mystification élaborée par les clercs de l'étude de Desroches,

<sup>281</sup> Col., III, p.320.

<sup>282</sup> DV, I, p.848.

<sup>283</sup> DV, I, p.844.

dont l'esprit joueur compense le sérieux des affaires quotidiennes. Il s'y trouve «sur les moeurs et la cuisine cléricale des indications historiques du plus haut prix» et les hommages rendus par les prédécesseurs de l'étude «à la dive bouteille et à la bonne chère.»<sup>284</sup> On y remarque le jeu de mot sur l'emploi de «cuisine,» cette dernière servant à la fois pour qualifier toutes les affaires, pas très propres, qui se font dans ces études, et bien sûr l'alimentation. L'un des premiers déjeuners partagés par les employés de l'étude a eu lieu au Cheval-Rouge, restaurant fictif de La Comédie humaine. Les clerks en ont rendu compte ainsi: «Ce dimanche, 27 juin, ont été bues douze bouteilles de différents vins trouvés exquis. On a remarqué les deux melons, les pâtés au jus romanum, un filet de boeuf, une croûte aux champignonibus.»<sup>285</sup> La dérision vient du pseudo-parler juridique auquel se mêlent des pseudo-plats tels que les pâtés au jus romanum, jus valant pour le jus de la viande et pour le droit romain!

Le contraste entre le quotidien de ces jeunes gens et ces déjeuners est particulièrement sensible dans la description du menu du déjeuner de bienvenue offert par Oscar à ses futurs collègues et immortalisé dans le Livre:

Aujourd'hui lundi, 25 novembre 1822, après une séance tenue hier rue de la Cerisaie, quartier de l'Arsenal, chez Mme Clapart, mère de l'aspirant basochien Oscar Husson, nous soussignés, déclarons que le repas de réception a surpassé notre attente. Il se composait de radis noirs et roses, de cornichons, anchois,

---

<sup>284</sup> DV, I, p.851.

<sup>285</sup> DV, I, p.852.

beurre et olives pour hors-d'oeuvre; d'un succulent potage au riz qui témoigne d'une sollicitude maternelle, car nous y avons reconnu un délicieux goût de volaille, et, par l'aveu du récipiendaire, nous avons appris qu'en effet l'abatis d'une belle daube préparée par les soins de Mme Clapart avait été judicieusement inséré dans le pot-au-feu fait à domicile avec des soins qui ne se prennent que dans les ménages.

«Item, la daube entourée d'une mer de gelée, due à la mère dudit.

«Item, une langue de boeuf aux tomates qui ne nous a pas trouvés automates.

«Item, une compote de pigeons d'un goût à faire croire que les anges l'avaient surveillée.

«Item, une timbale de macaroni devant des pots de crème au chocolat.

«Item, un dessert composé de onze plats délicats, parmi lesquels, malgré l'état d'ivresse où seize bouteilles de vins d'un choix exquis nous avaient mis, nous avons remarqué une compote de pêches d'une délicatesse auguste et mirobolante.

«Les vins de Roussillon et ceux de la côte du Rhône ont enfoncé complètement ceux de Champagne et de Bourgogne. Une bouteille de marasquin et une de kirsch ont, malgré du café exquis, achevé de nous plonger dans une extase oenologique.<sup>286</sup>

Nous remarquons, dans ce repas, les plats bourgeois déjà cités plus haut: les radis en entrée, que le vieil Hochon offre aussi à ses invités, le pot-au-feu, les pigeons, mais il s'y ajoute d'autres mets qui rehaussent le menu et font la différence entre le repas du vieil avare et celui d'une employée pauvre mais sachant ce qu'il faut à des jeunes gens comme les amis de son fils: langue de boeuf, timbale de macaroni, crème au chocolat et beaucoup de vins. Ceux-ci ne sont pas parmi les plus réputés: on devine qu'il s'est bu plus de vin de Roussillon et des côtes du Rhône que de Champagne ou de Bourgogne qui sont des vins plus chers. Pour ces jeunes

<sup>286</sup> DV, I, p.852-853.

gens, c'est plutôt la quantité que la qualité qui compte, caractéristique bourgeoise aussi. Pour contrecarrer leur frugalité quotidienne, ils fondent leurs fêtes sur le thème: «Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse,» appelée pompeusement ici «extase oenologique.»

Ces déjeuners de bienvenue tiennent compte des possibilités financières de la famille du nouveau. Ainsi, ce repas bourgeois est très bien reçu. Plus tard, Georges Marest, qui vient d'hériter et quitte son emploi, paie le repas de bienvenue de son cousin qui doit prendre sa place dans l'étude. Devenu riche, il invite ses collègues au Rocher de Cancale:

À trois heures et demie, on se mit à officier. Le dessert n'apparut qu'à huit heures. Chaque service exigea deux heures. Il n'y a que les clercs pour manger ainsi! Les estomacs de dix-huit à vingt ans sont, pour la Médecine, des faits inexplicables.<sup>287</sup>

C'est pourtant là encore que se reconnaissent les basochiens sérieux de ceux qui n'ont pas d'avenir dans ce métier. Tandis qu'Oscar reste jusqu'à la fin, malgré la délicate mission que son patron lui a confiée, «Godeschal disparut après avoir signé, laissant les onze convives. . . se livrer aux vins, aux toasts et aux liqueurs d'un dessert dont les pyramides de fruits et de primeurs ressemblaient aux obélisques de Thèbes.»<sup>288</sup> Savoir partir à temps est donc une condition de réussite dans ce métier. Oscar sera renvoyé pour avoir perdu au

---

<sup>287</sup> DV, I, p.863.

<sup>288</sup> DV, I, p.863.

jeu l'argent que son patron lui avait confié. De même, Roguin devient malhonnête pour entretenir sa débauche et finit par s'enfuir en Suisse, complice de du Tillet à qui il avait confié ses difficultés financières.<sup>289</sup>

En province, les notaires ne semblent pas se partager aussi nettement entre le travail et le plaisir. Des hommes comme Me Mathias et Me Choissnel, plus âgés sans doute, mènent une vie régulière, même en consacrant une place de choix à la gastronomie:

Il était cinq heures et demie du soir, moment où le vieillard digérait son dîner. . . . Le bonhomme avait l'habitude d'appuyer ses pieds sur la barre et de tisonner en digérant, il mangeait toujours trop: il aimait la bonne chère. Hélas! Sans ce petit défaut, n'eût-il pas été plus parfait qu'il n'est permis à un homme de l'être? Il venait de prendre sa tasse de café, sa vieille gouvernante s'était retirée en emportant le plateau qui servait à cet usage depuis vingt ans.<sup>290</sup>

Défaut bourgeois par excellence: manger trop. Certes nous avons rencontré des aristocrates gloutons par ennui de la vie de province ou gastronomes par goût des bonnes choses comme le vidame; mais le fait de manger trop ne vient pas, chez les bourgeois, de telles causes. Elle vient plutôt de la peur instinctive de manquer ou de son contraire la satisfaction de ne pas manquer. Elle est donc davantage un trait de classe ici

---

<sup>289</sup> CB, VI, p.87 et 91.

<sup>290</sup> CA, IV, p.1027.

qu'un trait de personnalité. Choissnel, comme Birotteau et bien d'autres, mange trop. Tous ces hommes ont donc tendance à l'embonpoint, autre caractéristique bourgeoise. Choissnel se distingue pourtant par la qualité de sa cuisine, puisque Mme de Maufrigneuse estime son café à la crème bien supérieur à celui des meilleurs chefs parisiens. Choissnel et Mathias sont des notaires intègres, liés par des liens d'affection aux familles dont ils gèrent les biens; leur fidélité les rapproche en fait des domestiques des époques précédentes. Ce n'est que par leur titre et leurs activités qu'ils s'en distinguent.

Les jeunes au contraire sont dominés par l'intérêt. Solonet s'oppose à Mathias à la fois sur le plan de la rigueur professionnelle et sur celui de l'honnêteté. Pour excuser la mauvaise situation financière de sa cliente, pourtant excessivement riche à la mort de son mari, Solonet déclare: «Si madame a mangé sa fortune, elle rend celle de sa fille, à une bagatelle près.»<sup>291</sup> Cette bagatelle n'est pas perçue comme telle par Mathias: tous les biens laissés à Natalie sont en argent, ils ne comprennent ni terres ni hôtels; or l'argent risque bien de disparaître aussi vite que la fortune de la mère. Mathias commente cette situation dans le style propre aux gens de sa profession, c'est-à-dire en prenant la place de leurs clients et en employant la première et la deuxième personnes uniquement:

---

<sup>291</sup> *CM*, III, p.568.

Avec les cinquante mille francs de rentes qui appartenaient à Mlle Natalie, vous pouviez l'élever richement sans vous ruiner. Mais si vous avez mangé de si bon appétit quand vous étiez fille, vous dévorerez donc quand vous serez femme.<sup>292</sup>

À quoi Solonet répond effrontément: «La plus belle fille du monde doit toujours manger plus qu'elle n'a.»<sup>293</sup> Avec pareil système, plus d'un client de Solonet a dû perdre sa fortune, et sa compétence semble peu convaincante. De plus, dans le langage des notaires, l'équivalence nourriture-argent est constante, comme chez les avarés. La dot elle-même se présente comme un repas:

Ces propriétés, dont les titres sont chez moi, proviennent de la succession de nos père et mère, excepté la maison de Paris, laquelle est un de nos acquêts. Nous avons également à compter le mobilier de nos deux maisons et celui du château de Lanstrac, estimés quatre cent cinquante mille francs. Voilà la table, la nappe et le premier service. Qu'apportez-vous pour le second service et pour le dessert?<sup>294</sup>

À Angoulême, toutes les actions de Petit-Claud visent à obtenir de l'avancement et de l'argent. Il n'y a aucun sentiment chez cet homme que Balzac compare à une «vipère gelée.»<sup>295</sup> Son mariage a donc pour seul mobile l'intérêt: quoique libéral, il épouse la fille de Zéphirine, fille illégitime que celle-ci a eue avec Francis du Hautoy. En procédant ainsi, il s'assure la protection du monde aristocratique en cas de besoin. Alors qu'il est reçu chez ses

<sup>292</sup> *CM*, III, p.564.

<sup>293</sup> *CM*, III, p.564.

<sup>294</sup> *CM*, III, p.563.

<sup>295</sup> *IP*, V, p.654.

futurs beaux-parents, l'atmosphère qui entoure cette réunion de famille montre bien l'absence de sentiments vrais:

Ce fut un de ces dîners de famille dont la solennité se trahit plus par les toilettes que par le nombre de convives. Quoique en famille, on se sait en représentation, et les intentions percent dans toutes les contenance.<sup>296</sup>

Même le banquet qu'il offre à Lucien à son retour de Paris a un but non louable: il s'agit de ne pas donner tort à Mme Bargeton d'avoir d'abord protégé Lucien. Après dix jours d'ovation, Lucien sera contraint à quitter Angoulême par quelque autre procédé, débarrassant ainsi la nouvelle comtesse du Châtelet de son ancien amant. Tout ce stratagème ne vise qu'à un but: obtenir la protection de la comtesse qui veillera à ce que l'avoué devienne rapidement procureur du roi. Le banquet de Lucien n'était donc qu'un leurre, un appât, un piège dans lequel celui-ci tombe naïvement.

#### 4.2.3.3 Les médecins

Les médecins que l'on rencontre à cette époque de La Comédie humaine sont des modèles du genre, des exemples que Balzac porte à l'attention de ses lecteurs: Desplein, personnage balzacien typique, pauvre mais génial et travailleur, dont la première chambre à Paris se situe au

---

<sup>296</sup> CM, III, p.653.

sixième étage d'une maison de la rue des Quatre-Vents et sera occupée plus tard par d'Arthez. Modèle de morale peut-être, c'est surtout un modèle social, sur lequel nous reviendrons. Autre médecin, ou plutôt futur médecin puisque nous le rencontrons ici tandis qu'il est étudiant, Horace Bianchon, un autre grand nom de La Comédie humaine. Le docteur Haudry est, à Paris, un collègue respecté de Bianchon et de Desplein. En province, nous rencontrons le docteur Origet, personne réelle ayant véritablement exercé à Tours; puis le docteur Fanjat qui soigne avec dévouement sa nièce Stéphanie de Vandière. Enfin, à Angoulême, nous rencontrons M. Marron qui soigne Lucien à son retour de Paris.

Tous ces hommes ont un point commun: le dévouement. De quelque milieu social que vienne le patient, qu'il soit riche ou pauvre, le médecin vient panser les plaies que, bien souvent, la vie sociale lui a faites. Son ministère, qui pour le corps ressemble à celui du prêtre, fait appel comme ce dernier aux blessures de l'âme. Nous avons déjà vu, avec Mme de Mortsauf, quels effets les plaies de l'âme pouvaient avoir sur le corps et notamment sur l'appétit, mais aussi sur la digestion. Le docteur Origet, d'abord sceptique relativement à l'amitié de la comtesse et de Félix de Vandenesse, est le témoin admiratif de la pureté de leurs sentiments, d'autant qu'il ne leur a pas caché la situation dans laquelle le comte se trouve: «Le médecin, la garde, les gens qui entourent le malade tiennent sa vie entre leurs mains, car alors un seul mot, une crainte vive

exprimée par un geste, ont la puissance du poison.»<sup>297</sup> Voilà donc le lien entre le physique et le moral réaffirmé par cette comparaison et nous en trouvons le principe dans la bouche de tous les médecins de La Comédie humaine. Les maladies sociales, par leurs effets sur le moral des êtres humains, produisent des maladies physiques. La pensée médicale mène naturellement à un constat critique des rapports sociaux tels qu'ils se présentent. Desplein en est l'un des meilleurs représentants.

Aidé, à une époque difficile de sa vie, par un pauvre porteur d'eau, il apprend de lui le dévouement gratuit, désintéressé. Cet homme, nommé Bourgeat, connaissait, bien qu'il ne fût pas médecin, l'importance de l'alimentation pour la santé. Il prit, explique Desplein à Bianchon, «des précautions maternelles pour que je substituasse à la nourriture insuffisante et mauvaise à laquelle j'étais condamné une nourriture saine et abondante.»<sup>298</sup> En effet, la santé, physique, mentale et morale (dans cet ordre sans doute) est le produit de l'alimentation. Le message que transmettent les médecins souligne ce fait et aborde le risque que prend la société en laissant ses jeunes gens les plus prometteurs mourir de faim: Desplein, Bianchon, Rastignac, Rubempré, plus tard Raphaël de Valentin, tous, à des degrés divers, ont souffert de la faim. Le Cénacle s'en accommode mais la folie de Louis Lambert n'a pas dû être améliorée par son régime débilisant. Ce régime de l'étudiant pauvre, Desplein nous le décrit ainsi:

---

<sup>297</sup> *Lys*, IX, p.1129.

<sup>298</sup> *Ath.*, III, p.398.

Je mangeais le matin un petit pain que le boulanger de la rue du Petit-Lion me vendait moins cher parce qu'il était de la veille, et je l'émiettais dans du lait: mon repas du matin ne me coûtait ainsi que deux sous. Je ne dînais que tous les deux jours dans une pension où le dîner coûtait seize sous. Je ne dépensais ainsi que neuf sous par jour. . . . Je ne buvais que de l'eau, j'avais le plus grand respect pour les cafés. Zoppi m'apparaissait comme une terre promise où les Lucullus du pays latin avaient seuls droit de présence. «Pourrais-je jamais, me disais-je parfois, y prendre une tasse de café à la crème, y jouer une partie de dominos?» Enfin je reportais dans mes travaux la rage que m'inspirait la misère. . . . Je consommais plus d'huile que de pain: la lumière qui m'éclairait pendant ces nuits obstinées me coûtait plus cher que ma nourriture.<sup>299</sup>

Un tel régime, s'il avait duré, aurait-il permis au grand homme Desplein de devenir le grand médecin de La Comédie humaine, le modèle de Bianchon et des jeunes gens du Cénacle? Sans l'aide du porteur d'eau, peut-être aurait-il perdu le goût d'étudier, peut-être se serait-il laissé corrompre comme Lucien plus tard. L'alimentation est si déterminante pour la santé que la belle action du porteur d'eau apparaît comme un sacrifice, au sens religieux du terme, fait pour le bénéfice de l'humanité tout entière, sacrifice réel aussi qui se solde par la mort, ce que Desplein explique ainsi à Bianchon: «Le pauvre homme s'était exterminé pour moi: il n'avait mangé que du pain frotté à l'ail, afin que j'eusse du café pour suffire à mes veilles.

Il tomba malade.»<sup>300</sup>

<sup>299</sup> *Ath.*, III, p.394-395.

<sup>300</sup> *Ath.*, III, p.400.

Malgré son dévouement et son talent, l'étudiant ne peut pas sauver son ami. Le sacrifice de cet homme, situé au plus bas qu'il est possible d'imaginer dans l'échelle sociale, amène une réflexion sur la morale des nantis qui mène à un refus en bloc.

Sur ce plan, Desplein est l'antithèse de Mme de Mortsauf. Athée, il respecte toutes les idées religieuses sans s'astreindre à quelque'une d'entre elles. Il respecte en elles le soulagement qu'elles peuvent apporter à la douleur humaine tout en rejetant l'influence nocive qu'elles exercent sur la société. Devenu riche, il n'oublie pas l'arbitraire de la richesse. En aucun cas Desplein ne pense que les riches tiennent leur richesse de leur mérite, même si la sienne est méritée. Dans la plupart des cas la richesse est le fruit de la malhonnêteté, d'intrigues de toutes sortes ou d'un héritage. Pourtant, ces riches s'attendent à des égards particuliers comme si cette richesse conférait une valeur quelconque à l'individu. Desplein n'est pas prêt à accorder aux riches autre chose que ce qu'il leur doit dans l'exercice de ses fonctions. Il commente ainsi leur attitude:

Je voudrais bien voir l'un de ces riches, qui se plaint que je lui prends trop cher quand il faut l'opérer, seul dans Paris, sans sou ni maille, sans un ami, sans crédit, et forcé de travailler de ses cinq doigts pour vivre? Que ferait-il? Où irait-il apaiser sa faim?<sup>301</sup>

Athée du point de vue religieux, Desplein pourrait être considéré comme asocial aussi du fait qu'il n'accorde aucune

---

<sup>301</sup> Ath., III, p.395-396.

valeur à la hiérarchie sociale. Il reste pourtant, dans le monde qu'André Wurmser a qualifié de «comédie inhumaine,» le personnage humain par excellence. Justement parce qu'il est capable de dépasser les préjugés engendrés par la religion et la société, et de ne considérer que l'être humain qui souffre et a besoin d'être soigné, aidé. C'est la grande leçon qu'il a apprise de Bourgeat, dont le sacrifice a alors été deux fois utile, et qui vaut sans doute autant que celles de médecine pure acquises à l'université.

Bianchon comprendra ce maître et se fera son disciple. Dans Le Père Goriot, il fait l'apprentissage des valeurs sociales et de leur influence sur la maladie. Il soignera Goriot jusqu'à la fin avec Rastignac, payant ses tisanes et le veillant. Ce dévouement à un homme réduit au rôle de «zéro social» puisqu'il n'a pas d'argent, de titre ni de famille, cette dernière l'ayant abandonné, est certes une belle représentation du «Serment d'Hippocrate.» Le temps et les soins que les deux étudiants offrent sans compter font évidemment contraste avec l'indifférence de la famille qui ne voyait chez Goriot qu'une proie sociale à dévorer. Les autres pensionnaires de Mme Vauquer choquent aussi par leur manque de pitié:

Lorsqu'Eugène et Bianchon eurent mangé, le bruit des fourchettes et des cuillers, les rires de la conversation, les diverses expressions de ces figures gloutonnes et indifférentes, leur insouciance, tout les glaça d'horreur.<sup>302</sup>

---

<sup>302</sup> PG, III, p.287.

Quoi de plus inhumain en effet que l'indifférence face à la souffrance et à la mort? Quelle meilleure expression de cette indifférence que la gloutonnerie en de semblables circonstances? Dans La Comédie humaine les deux aphorismes tirés de Brillat-Savarin se révèlent vrais tous deux: «Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es,» et »Dis-moi comment tu manges et je te dirai qui tu es.» La manière de s'alimenter exprime les valeurs profondes de l'individu comme son appartenance sociale.

Bianchon, comme tous les grands hommes de La Comédie humaine est «sobre comme un chameau, alerte comme un cerf, . . . . ferme dans ses idées et sa conduite,»<sup>303</sup> ce qui ne l'empêche pas de savoir s'amuser: «Ni puritain ni sermonneur, il jurait de bonne grâce en donnant un conseil, et faisait volontiers «un tronçon de chièrre lie» quand l'occasion s'en présentait.»<sup>304</sup> Avec le temps et l'expérience, sa philosophie s'affirme et se rapproche de celle de Desplein. À Rastignac, prêt à se laisser corrompre par Vautrin, il livre l'essentiel de sa pensée:

Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi pleinement que dans une immense circonférence. Napoléon ne dînait pas deux fois. . . Notre bonheur, mon cher, tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput; et qu'il coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même en dedans de nous.<sup>305</sup>

---

303 *Ath.*, III, p.389.

304 *Ath.*, III, p.389.

305 *PG*, III, p.165.

Balzac nous offre donc une magnifique illustration du médecin philosophe. Cette vision si favorable des médecins se détache nettement sur le fond de lutte acharnée que se livrent prédateurs et victimes des autres groupes. Par leur humanité, par leur humanisme, les médecins donnent un sens à l'existence. Il n'y a donc pas à s'étonner que ce soit un médecin qui se fasse le porte-parole de l'utopie balzacienne. Dans son village, le docteur Bénassis mène une expérience sociale visant au bien-être des habitants. Le médecin du corps humain pourrait bien être aussi le médecin du corps social. S'il y a un espoir de guérir les pathologies sociales, il passe sans doute par le message d'humanité que transmettent les médecins de La Comédie humaine.

#### 4.2.3.4 Entrepreneurs et industriels

Nous avons placé dans cette catégorie, un peu arbitrairement, soit des artisans, tel Lourdois qui vit de son métier de peintre tout en étant son propre patron, soit des industriels, quelles que soient leurs origines ou leur fortune, tels les frères Cointet, David Séchard et son père, Pierrotin, soit des voyageurs de commerce en France ou à l'étranger dont le salaire dépend de leur industrie, de leur dynamisme. C'est le cas à cette époque de Félix Gaudissart et de Louis-Gaston Willemsens.

Deux groupes apparaissent ici: les capitalistes dépourvus de la moindre sensibilité et les êtres sensibles au point d'être naïfs. On se doute lesquels joueront le rôle de prédateurs et lesquels en seront victimes. Appartiennent au premier groupe les frères Cointet et le père Séchard par exemple, au deuxième David, Gaudissart et Louis-Gaston Willemsens.

L'esprit capitaliste renie toute sentimentalité. Ainsi, les grands amis de Birotteau, ses fournisseurs, deviennent-ils de vagues connaissances, condescendant à peine à saluer celui qui a pourtant contribué plus tôt à leur richesse. À une visite de Birotteau, Lourdois se montre tout-à-fait méprisant:

Il pleuvait. César laissa son parapluie dans un coin de la porte. Le peintre enrichi, voyant l'eau faire son chemin dans la belle salle à manger où il déjeunait avec sa femme, ne fut pas tendre. «Allons, que voulez-vous, mon pauvre père Birotteau? dit-il d'un ton dur que beaucoup de gens prennent pour parler à des mendiants importuns.<sup>306</sup>

Puis, apprenant qu'il s'agit du remboursement intégral de la dette de Birotteau, l'attitude change soudain:

- Ah! c'est différent, asseyez-vous donc là, monsieur Birotteau. Mangez donc un morceau avec nous...  
 - Faites-nous le plaisir de partager notre déjeuner, dit Mme Lourdois.  
 - Ça va donc bien? lui demanda le gros Lourdois.  
 - Non, monsieur, il a fallu déjeuner tous les jours avec une flûte à mon bureau pour amasser quelque argent, mais avec le temps j'espère réparer les dommages faits à mon prochain.

---

<sup>306</sup> CB, VI, p.293.

- Vraiment, dit le peintre en avalant une tartine chargée de foie gras, vous êtes un homme d'honneur.<sup>307</sup>

Passé de «père» Birotteau à «monsieur» Birotteau, le parfumeur se voit offrir à déjeuner du moment où il ne mendie plus. La nourriture joue en outre ici un rôle fortement symbolique: le déjeuner de l'homme intègre qui souhaite réparer le tort fait à son prochain se compose d'une vulgaire flûte de pain tandis que le nouveau riche fait étalage de sa richesse en s'offrant du foie gras au déjeuner. Le foie gras, nous l'avons vu, se consomme plutôt dans les milieux aristocratiques ou chez les «viveurs» comme Claparon ou du Tillet. Il est donc un signe extérieur de richesse, qui montre à la fois l'espoir d'appartenir un jour à la classe la plus prestigieuse de la société, et d'autre part le désir d'en imposer aux visiteurs.

En fait, il se consomme, dans La Comédie humaine, des quantités anormales d'huîtres et de foie gras, non parce que cela est représentatif des habitudes de l'époque mais parce qu'il s'agit d'un signe d'aisance et de statut social. Les bourgeois mangeurs d'huîtres et de foie gras veulent se montrer encore plus riches qu'ils ne le sont. Toutefois, dans le passage que nous venons de citer, les manières démentent l'aliment, car seul un parvenu peut d'une part parler en mangeant, et avaler de façon gloutonne toute une tartine chargée de foie gras. Ce dernier trait est lui aussi représentatif: non seulement Lourdois s'offre du foie gras,

<sup>307</sup> CB, VI, p.294.

mais il se croit obligé d'en «charger» sa tartine. Autrement dit, il en fait trop, défaut typique d'un parvenu, et se trahit donc en voulant trop bien faire.

À Angoulême, l'alimentation sert de publicité aux frères Cointet. Dans une petite ville de province comme Angoulême, les commerçants-industriels devaient à cette époque «opter entre la pratique des Libéraux et celle des Royalistes.»<sup>308</sup> Or, «les frères Cointet se mirent à l'unisson des opinions monarchiques, ils firent ostensiblement maigre.»<sup>309</sup> Les opinions monarchiques vont en effet de pair avec les traditions religieuses, dont le jeûne le vendredi et pendant la période du carême. L'indifférence de David, tant en matière de politique que de religion, fut donc une des causes de ses difficultés professionnelles.

Ailleurs, l'ivresse jouée du père Séchard est un moyen, qui lui réussit bien, de mener ses affaires:

Le père Séchard se rendait impénétrable en restant toujours entre deux vins. L'ivresse est un double voile. À la faveur de sa griserie, aussi souvent jouée que réelle, le bonhomme essayait d'arracher à Ève les secrets de David.<sup>310</sup>

C'est ainsi qu'il parvient à tromper son fils et à le voler de quelque trente mille francs.<sup>311</sup>

---

308 *IP*, V, p.137.

309 *IP*, V, p.138.

310 *IP*, V, p.632.

311 *IP*, V, p.137.

Quand son fils arriva, le bonhomme lui témoigna la tendresse commerciale que les gens habiles ont pour leurs dupes. . . . Le lendemain, après avoir essayé de griser son fils durant un plantureux dîner, Jérôme-Nicolas Séchard, fortement aviné, lui dit un «Causons d'affaires?» qui passa si singulièrement entre deux hoquets, que David le pria de remettre les affaires au lendemain. Le vieil Ours savait trop bien tirer parti de son ivresse pour abandonner une bataille préparée depuis si longtemps.<sup>312</sup>

Non content d'avoir «égorgé,» commercialement parlant, son propre fils, le vieux Séchard vient habiter chez lui, dans la chambre qu'il s'était réservée. Il y vit «en fermant les yeux sur le dénuement pécuniaire qui affligeait le ménage de son fils,» dénuement qui s'exprime entre autres par l'emploi de «couverts en fer étamé.»<sup>313</sup> L'insensibilité commerciale n'atteint donc pas seulement des adversaires commerciaux mais dénature aussi les sentiments humains les plus instinctifs comme le sentiment de paternité.

Par ailleurs, manger ou ne pas manger peut déterminer la réussite commerciale. C'est le cas de Pierrotin, le voiturier de l'Isle-Adam. D'abord, à la vue des armoiries sur les bagages, il invite le valet à boire une absinthe, boisson courante au XIXe siècle, populaire dans les romans noirs par les effets qu'elle produit (hallucinations, irritabilité, etc.).<sup>314</sup> Tout en trinquant, il essaie de savoir qui est ce «monseigneur» qui désire voyager incognito.<sup>315</sup> Puis, à Saint-Brice, il refuse de déjeuner afin d'éviter des questions

---

<sup>312</sup> *IP*, V, p.128.

<sup>313</sup> *IP*, V, p.631.

<sup>314</sup> Castelot, p.8.

<sup>315</sup> *DV*, I, p.744.

risquant de rompre l'incognito demandé. Entre temps en effet, le comte de Sérizy lui avait fait la proposition suivante:

Si tu veux continuer à cacher mon nom, . . . je te donnerai demain matin, à ton passage, les mille francs pour achever de payer ta nouvelle voiture. Ainsi, pour plus de sûreté, dit le comte en frappant sur l'épaule de Pierrotin devenu pâle de plaisir, ne déjeune pas, reste à la tête de tes chevaux.<sup>316</sup>

Pierrotin se pliera, on s'en doute, aux impératifs de ce marché.

Les entrepreneurs qui réussissent sont généralement des prédateurs, mais il en existe quelques-uns qui sont quand même des hommes de coeur. Gaudissart, par exemple, est «le Français par excellence.»<sup>317</sup> Beau parleur, bon vivant, il fait métier de ces qualités en vendant entre autres des vins. Malgré ses affaires, il reste lié à Popinot par la reconnaissance. En effet, jadis, l'oncle de Popinot l'a aidé à se dépêtrer d'une affaire qui aurait pu le mener à l'échafaud. Il garde donc une reconnaissance sans réserve pour celui à qui il «doit d'avoir conservé la rigole par où passe le vin de Champagne.»<sup>318</sup> Sa reconnaissance est inconditionnelle et donne l'exemple d'une belle entraide commerciale qui vaut peut-être au jeune Anselme Popinot de réussir. D'abord, il l'aide à repeindre l'appartement du magasin qu'il vient de louer pour y installer sa boutique, ne ménage pas ses conseils à son ami, et paie à

---

<sup>316</sup> DV, I, p.798.

<sup>317</sup> CB, VI, p.136.

<sup>318</sup> CB, VI, p.159.

Finot un bon repas en remerciement de son prospectus publicitaire, repas bien arrosé car, dit-il, «les prospectus ont toujours soif.»<sup>319</sup> Pourtant, il veille à ce que le travail soit fait avant de se mettre à table car, dit-il, «après le dîner, on lit mal. La langue aussi digère.»<sup>320</sup> Puis les trois amis dégustent un repas qui laisse Popinot bouche-bée: «Un garçon suivi de deux marmitons apporta dans trois mannes un dîner orné de six bouteilles de vin choisies avec discernement.»<sup>321</sup>

Malgré le succès de ce personnage, et de Popinot aussi, il ne fait aucun doute que la sensibilité est vue comme un inconvénient qui nuit généralement à la réussite professionnelle dans La Comédie humaine. Ainsi, Louis-Gaston Willemsens, le fils de Lady Brandon, se montre «plein d'une sensibilité vraie.» Tandis que sa mère est à la veille de mourir, il est attentif à ses besoins: il «devinait quand les jeux de Marie commençaient à la fatiguer, et il savait alors dire à son frère: "Viens, Marie, allons déjeuner, j'ai faim."»<sup>322</sup> L'alimentation sert ici de prétexte à faire sortir son frère sans le heurter par des paroles brutales. À la mort de sa mère, il entre à Polytechnique puis s'embarque à Rochefort. Il meurt à Calcutta en 1834 en essayant de faire fortune.

---

319 CB, VI, p.153.

320 CB, VI, p.155.

321 CB, VI, p.153.

322 Gr., II, p.431.

L'homme sensible type, incompétent en affaires à cause de sa sensibilité, est pourtant ici surtout David Séchard. Inventeur et poète, ami et mari aimant, il échoue comme imprimeur à cause de toutes ces qualités. Amoureux d'Ève, la soeur de son ami Lucien, il veut l'épouser et la recevoir chez lui avec tout le luxe que ses moyens lui permettent, après qu'il a déjà été grugé par son père. Il ne s'agit pas pour lui de se montrer plus riche qu'il n'est ni de faire illusion dans la société mais plutôt d'exprimer par les objets qui vont accueillir Ève dans sa nouvelle maison la profondeur de ses sentiments et sa sincérité. Il est heureux de se marier avec la femme qu'il aime et entend bien la fêter comme il convient. Ève et sa mère font de même:

La mère et la fille avaient employé toutes leurs économies à fournir la maison de David des choses auxquelles ne pensent jamais les jeunes gens. En sachant combien il déployait de luxe, car il était question d'un service de porcelaine demandé à Limoges, elles avaient tâché de mettre de l'harmonie entre les choses qu'elles apportaient et celles que s'achetait David.<sup>323</sup>

Leur vie, essentiellement faite de travail, se fonde sur quelques loisirs dont l'attrait vient plus de la communauté de sentiment que du désir de paraître aux yeux des autres:

Plusieurs fois les trois amis et Mme Chardon firent des parties de plaisir, comme elles se font en province: ils allaient se promener dans les bois qui avoisinent Angoulême et longent la Charente; ils dînaient sur l'herbe avec des provisions que l'apprenti de David apportait à un certain endroit et

---

<sup>323</sup> IP, V, p.248.

à une heure convenue; puis ils revenaient le soir, un peu fatigués, n'ayant pas dépensé trois francs.<sup>324</sup>

De temps à autre, le «restaurat» remplaçait le dîner sur l'herbe, pour marquer quelque occasion exceptionnelle. Le but était le même: être ensemble, s'amuser. La nourriture partagée dans cet esprit de simplicité et de bonne entente vient sceller ces amitiés vraies: co-pain, com-pagnon ou com-pagne, autant de termes qui expriment l'amitié de ceux qui partagent leur pain ensemble. C'est ainsi qu'elle est présente ici, comme témoignage d'un partage qui symbolise une parfaite entente.

Les excès de Lucien à Paris, le désir de David de trouver une façon de fabriquer un papier moins cher pour faire fortune, non pour lui-même mais pour payer les dépenses de Lucien tout en pourvoyant à sa famille, désir qui lui fait négliger l'imprimerie, introduisent la gêne puis la misère chez les Séchard. Même après avoir trouvé le procédé de fabrication qu'il cherchait, David trouve la victoire amère car il souffre des privations imposées aux siens: «Ce secret, je l'ai trouvé, les pieds dans le feu, sans pain chez moi, tourmenté pour des dettes qui ne sont pas les miennes.»<sup>325</sup> Ce malheur s'accroît du fait que Lucien continue ses ponctions financières. Poursuivi pour dettes, David se cache pendant quelque temps, mais finalement il est arrêté et fait prisonnier. Sa vie en détention vient illustrer, non sans humour, le sort des prisonniers de l'époque:

---

<sup>324</sup> *IP*, V, p.234.

<sup>325</sup> *IP*, V, p.630.

Un geôlier est comme un aubergiste qui n'aurait pas de maison à payer, il se nourrit très bien en nourrissant très mal ses prisonniers qu'il loge, d'ailleurs, comme fait l'aubergiste, selon leurs moyens.<sup>326</sup>

De propriétaire et entrepreneur, David passera alors employé des Cointet, ses adversaires commerciaux, qui profiteront pleinement de son invention. Cette invention si utile, Balzac nous la présente au moyen d'une métaphore alimentaire. La découverte de David Séchard, écrit Balzac, «a passé dans la fabrication française comme la nourriture dans un grand corps,»<sup>327</sup> c'est-à-dire sans éclat mais contribuant jour après jour à la prospérité de cette industrie. Privé de la gloire qui aurait dû être le lot de son travail, David, pourtant, ne regrette rien: sa famille vit plus heureuse qu'auparavant, tandis qu'il était à la tête de son entreprise. L'argent, pour lui, n'est qu'une des nécessités de la vie. Il n'a de valeur qu'en autant qu'il apporte le bien-être quotidien à ceux qu'il aime. Il est donc clair, que, dans ce milieu du commerce et du profit, David est un inadapté social.

---

<sup>326</sup> *IP*, V, p.713.

<sup>327</sup> *IP*, V, p.732.

## 4.2.3.5 Les commerçants

Le commerce a toujours été soumis aux événements politiques et économiques. À l'époque postrévolutionnaire, nous avons vu les pâtisseries obligés de vendre des hosties en cachette à des prêtres non assermentés. Sous l'Empire, avec le retour d'une certaine stabilité, les commerçants courageux et économes comme les Guillaume peuvent améliorer sensiblement leur fortune, et même leur train de vie comme Joseph Lebas. La Restauration aussi est propice au commerce, plus encore peut-être avec le retour de quelques grandes fortunes. Il faut pourtant qu'il s'adapte aux nouvelles circonstances économiques fondées sur le capitalisme naissant. C'est par une métaphore alimentaire cruelle que Pillerrault tâche de faire comprendre à Anselme Popinot en quoi consistent ces nouvelles circonstances. Il déclare en effet: «Les événements sont la vis du pressoir, nous sommes le raisin, et les banquiers sont les tonneaux.»<sup>328</sup> Les événements déterminent les conditions générales: faudra-t-il, pour reprendre une métaphore similaire, se «serrer la vis» et vivre avec parcimonie, voire chichement, ou bien pourra-t-on desserrer cette vis et vivre plus confortablement? Dans un pressoir, la place du raisin est peu enviable. C'est celle pourtant qu'attribue Pillerrault aux commerçants dans la société: pressés par les circonstances à produire pour la société, pressés par les créanciers à recouvrer leurs dettes,

---

<sup>328</sup> CB, VI, p.259.

les commerçants sont les intermédiaires indispensables mais sacrifiés du bien-être de la société. Leurs profits servent essentiellement à payer les intérêts de leur dette, dette contractée pour l'achat du magasin ou pour l'embellissement de celui-ci conformément aux nouvelles modes, ce qui n'a pour effet que d'enrichir leurs créanciers, les banquiers qui reçoivent les fruits de leur travail à pleins tonneaux. C'est dans ces circonstances qu'évolueront les commerçants créés par Balzac pour représenter cette époque.

À la question: qui est le type du commerçant de l'époque de Louis XVIII? nous ne répondrons pas sans hésitation. En fait, il y a plusieurs types car il n'existe jamais de stéréotype parfait, de quelque classe qu'on parle, ou, comme l'explique Balzac:

Le événements ne sont jamais absolus, leurs résultats dépendent entièrement des individus: le malheur est un marche-pied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, pour les faibles un abîme.<sup>329</sup>

Nous disposons donc de plusieurs personnages qui tous illustrent les commerçants de cette époque: César Birotteau, mais aussi Joseph Lebas, Anselme Popinot, Cardot, Camusot, Matifat; les libraires, les tenanciers de cafés, pensions, auberges; mais aussi les anciens commerçants retirés des affaires comme Pillerrault, ou même Goriot. Nous commencerons d'abord par les commerçants en activité.

---

<sup>329</sup> CB, VI, p.54.

## 4.2.3.5.a Les commerçants en activité

La personnalité du commerçant est fortement influencée par celui qui se charge de son apprentissage. Sous l'Empire, nous avons vu comment étaient formés les commis de M. Guillaume. C'est ainsi que César Birotteau, qui d'ailleurs est à peu près du même âge que Joseph Lebas, a été formé par les Ragon; mais, contrairement à son confrère, César ne change rien à l'apprentissage de ses propres commis: en 1818 encore, ceux-ci doivent quitter la table des patrons au moment du dessert. Le confort des Birotteau est néanmoins meilleur que celui des Ragon car César a fait agrandir les appartements et aménager ceux-ci au goût du moment:

La salle à manger et la cuisine éclairée par une petite cour, et séparée de la salle à manger par un couloir où débouchait l'escalier pratiqué dans un coin de l'arrière-boutique, se trouvaient à l'entresol, où jadis était l'appartement de César et de Constance; aussi la salle à manger où s'était écoulée la lune de miel avait-elle l'air d'un petit salon. Durant le dîner, Raguet, le garçon de confiance, gardait le magasin; mais au dessert les commis redescendaient au magasin, et laissaient César, sa femme et sa fille achever leur dîner au coin du feu. Cette habitude venait des Ragon, chez qui les anciens us et coutumes du commerce, toujours en vigueur, maintenaient entre eux et les commis l'énorme distance qui jadis existait entre les maîtres et les apprentis. Césarine ou Constance apprêtait alors au parfumeur sa tasse de café qu'il prenait assis dans une bergère au coin du feu.<sup>330</sup>

<sup>330</sup> CB, VI, p.130-131.

Balzac insiste sur le caractère ancien et démodé de cette organisation: le terme «jadis» revient par deux fois, soulignant que les Ragon, même à leur époque, étaient déjà rétrogrades sous ce rapport. Le type courant, sous la Restauration, est plutôt celui de Joseph Lebas qui, dès 1812 avait réduit la distance qui existait entre le patron et ses employés et augmenté le confort de tout le monde. Il est probable pourtant que ces deux façons de faire devaient se côtoyer à ce moment.

Rien n'est dit dans ce passage sur le contenu du repas, mais, ailleurs, Mme Birotteau voyant César debout en pleine nuit, se demande s'il est malade d'avoir «mangé tant de veau.»<sup>331</sup> Cette remarque souligne que César est probablement un gros mangeur, peut-être même un homme gourmand, puisqu'il mange trop, caractéristique que nous avons déjà notée comme typiquement bourgeoise et représentative d'un statut élevé et stable. Il est donc certainement important pour lui d'avoir la quantité, de préférence même à la qualité, du moins dans les repas quotidiens. Il est peu probable alors qu'il limite la nourriture de ses employés qui mangent sans aucun doute en quantité suffisante, même sans dessert.

Ce passage nous montre encore le rôle de maître joué par l'homme dans ce milieu, de «chef» de famille à part entière, puisque c'est soit la fille soit la femme qui prépare le café de l'homme qui, lui, ne fait rien et se fait servir. Chez

---

<sup>331</sup> CB, VI, p.38.

Birotteau, il s'y ajoute pourtant une autre interprétation: nous savons en effet qu'il s'agit d'une famille unie, dont tous les membres se respectent, et ce geste pourrait alors signifier la tendresse, l'amour, la sollicitude de ces deux femmes pour cet homme qui fait tout pour leur confort et leur bien-être. Le dessert et le café sont une occasion, rare dans ce métier, d'être seuls, sans commis ni domestiques, en parfaite intimité.

L'influence des Ragon sur César dépasse toutefois largement l'organisation quotidienne du temps. Elle touche aussi les idées, les manières, transmises d'abord par ses patrons, répétées par les collègues: «Il épousa forcément le langage, les erreurs, les opinions du bourgeois de Paris.»<sup>332</sup> Et Balzac d'illustrer ces idées, qui sont en fait des clichés de classe, peu à l'honneur de ceux qu'ils représentent:

Potiers, Talma, Mlle Mars, étaient dix fois millionnaires et ne vivaient pas comme les autres êtres humains: le grand tragédien mangeait de la chair crue, Mlle Mars faisait parfois fricasser des perles, pour imiter une célèbre actrice égyptienne. . . Les écrivains, les artistes mouraient à l'hôpital par suite de leurs originalités; ils étaient d'ailleurs tous athées, il fallait bien se garder de les recevoir chez soi. . . Les astronomes vivaient d'araignées.<sup>333</sup>

L'intelligence, on le voit, n'est pas le fait des commerçants de La Comédie humaine. En fait, Balzac insiste sur ce point lorsqu'il écrit: «À quoi bon ce qu'on nomme à Paris l'esprit, dans une classe où l'élément principal du bonheur est le bon

<sup>332</sup> CB, VI, p.69.

<sup>333</sup> CB, VI, p.69-70.

sens et la vertu?»<sup>334</sup> L'intelligence est même plutôt un inconvénient dans ce milieu où le bon sens et surtout le sens des affaires en tiennent lieu. À ce titre, Constance est encore plus typique que son mari car ce dernier possède, pour le commerce, un gros défaut: il rêve! Sa femme, au contraire, reste toujours, selon l'expression consacrée, «les pieds sur terre»:

D'une intelligence étroite, Constance offrait le type de la petite bourgeoise dont les travaux ne vont pas sans un peu d'humeur, qui commence par refuser ce qu'elle désire et se fâche quand elle est prise au mot, dont l'inquiète activité se porte sur la cuisine et sur la caisse, sur les affaires les plus graves et sur les reprises invisibles à faire au linge, qui aime en grondant, ne conçoit que les idées les plus simples, la petite monnaie de l'esprit, raisonne sur tout, a peur de tout, calcule tout et pense toujours à l'avenir.<sup>335</sup>

Le rêve de Birotteau, rêve de grandeur sociale, n'est pas pour elle. Ce rêve, d'ailleurs, s'explique chez Birotteau non par une intelligence supérieure, nous avons vu plus haut combien il représente la médiocrité de sa classe du point de vue des idées, mais par son propre parcours social: parti à pied de Touraine, très jeune, ne sachant que lire, écrire et compter, son seul capital, il monte à Paris, à la recherche de travail. D'abord garçon de magasin chez les Ragon, il devient commis, puis tient la caisse. Très tôt, il commence à économiser et à spéculer, ce qui lui permet d'acheter la boutique de ses patrons lorsque ceux-ci décident de partir en

---

<sup>334</sup> CB, VI, p.104.

<sup>335</sup> CB, VI, p.61-62.

retraite, en 1799. Il devient en plus garde national de son quartier, se fait un nom dans la parfumerie par des inventions bien exploitées par des pamphlets publicitaires, procédé nouveau alors. Ayant bien assis sa situation, il est nommé en 1810 juge au tribunal de commerce, en 1815 chevalier de la Légion d'Honneur, devient le fournisseur officiel de Louis XVIII et est, au moment où l'histoire commence, adjoint au maire du II<sup>e</sup> arrondissement. Pendant vingt ans, il ne cesse de monter les échelons de la hiérarchie sociale. Pourquoi cette ascension devrait-elle s'interrompre? Son rêve est le produit d'un conditionnement: travailler, réussir, c'est continuer à monter. C'est un rêve réaliste et logique.

Le cas de Constance est assez différent. Née dans une famille de commerçants, elle grandit dans ce milieu et occupe, comme Césarine mais aussi les filles Guillaume plus tôt, les divers emplois réservés aux femmes. Vers 1800, elle est première demoiselle au Petit Matelot et son avenir semble tout tracé: elle se mariera avec un commerçant, deviendra patronne, tiendra la caisse et s'occupera des employés; puis, un jour, son mari et elle se retireront des affaires et prendront une retraite bien méritée, un peu ennuyeuse peut-être mais confortable, assurant le toit et le couvert jusqu'à la mort. Toute perturbation de ce schéma est perçu par Constance comme un risque que César, parti de plus bas et déjà arrivé plus haut que Constance ne le désirait, ne voit pas, ou dont il ne se soucie pas, persuadé qu'il va toujours réussir:

Nous aurons alors un grand appartement meublé aux oiseaux! Oui, je renouvelle ta chambre, je te ménage un boudoir, et donne une jolie chambre à Césarine. La demoiselle de comptoir que tu prendras, mon premier commis et ta femme de chambre (oui, madame, vous en aurez une) logeront au second. Au troisième, il y aura la cuisine, la cuisinière et le garçon de peine.<sup>336</sup>

À quoi Constance répond: «Quand tu seras millionnaire, dîneras-tu deux fois?»<sup>337</sup> C'est évidemment la voix de la raison, la voix de la stabilité qui s'oppose à tout changement et au rêve. Cette différence de perception de l'avenir crée chez Constance une inquiétude, fondée cette fois, mais non à cause de Birotteau, à cause des circonstances produites par l'escroquerie de Me Roguin. La part de responsabilité de Birotteau tient uniquement au fait que les commerçants devraient toujours, comme Constance, prévoir l'imprévisible. Dans l'ivresse de son rêve, César en oublie les plus banales activités quotidiennes, manger par exemple. Prêt à louer l'appartement de ses rêves, César

trouva le marchand de parapluies en grande tenue, et s'en allait avec lui chez le propriétaire, quand Virginie, sa cuisinière le saisit par le bras.

«Monsieur, madame ne veut pas que vous alliez plus loin...

- Allons, s'écria Birotteau, encore des idées de femme!

- ... sans prendre votre tasse de café qui vous attend.

- Ah! c'est vrai. Mon voisin, dit Birotteau à Cayron, j'ai tant de choses en tête que je n'écoute pas mon estomac.<sup>338</sup>

---

336 CB, VI, p.43.

337 CB, VI, p.48.

338 CB, VI, p.105.

On voit par ailleurs dans ce passage que ses idées sur les femmes sont aussi les fameuses «idées reçues» bourgeoises du moment!

La question de l'appartement est essentielle pour les visées sociales de Birotteau. Recevoir est en effet une condition nécessaire à tout avancement dans la société. L'appartement est donc une fenêtre ouverte sur le statut de celui qui reçoit. Ainsi, lorsque Birotteau signe avec ses associés les termes de la spéculation sur les terrains de la Madeleine, il se sent mal à l'aise de recevoir un «financier» qu'il croit très au-dessus de lui dans un entresol. Il s'inquiète auprès de Roguin: «Vous l'avez bien prévenu que nous dînions dans un méchant petit entresol?»<sup>339</sup> Son appartement, transformé déjà comme nous l'avons vu et très confortable, est devenu «un méchant petit entresol.» Avec l'ascension sociale, en effet, doivent venir toutes les choses qui «posent» un homme dans la société: l'appartement, le train de vie, la voiture, les habits, le mobilier, les repas, etc. La réussite sociale contient aussi son piège! Dans le cas qui nous occupe, César doit recevoir la croix, il s'agit de fêter l'occasion en emménageant dans le nouvel appartement où la réception aura lieu à la fois pour fêter cette croix et pour pendre la crémaillère. Cette grande fête se déroulera en deux temps: un dîner où seront conviés les amis du cercle de Birotteau et quelques autres personnes, soigneusement choisies; et un bal.

---

<sup>339</sup> CB, VI, p.145.

L'invitation à dîner est, comme il se doit, une marque d'amitié ou de respect quand ce n'est pas une invitation obligée. À ce dîner est invité Vauquelin, personnage réel, grand chimiste dont les travaux auraient permis à César de trouver les quelques cosmétiques qui ont fait sa fortune. En l'invitant, Birotteau rend hommage à la science, qu'il distingue des autres disciplines qui ne lui sont pas utiles. Le dîner, dont nous avons vu les préparatifs au début de la section sur les bourgeois, est dans son déroulement, et malgré un contenu qui aurait pu convenir à des aristocrates, un dîner typique de ce milieu:

Les convives furent exacts. Le dîner fut ce que sont les dîners de commerçants, extrêmement gai, plein de bonhomie, historié par de grosses plaisanteries qui font toujours rire. L'excellence des mets, la bonté des vins furent bien appréciées. Quand la société rentra dans les salons pour prendre le café, il était neuf heures et demie.<sup>340</sup>

La différence entre un dîner aristocratique et un dîner bourgeois est ici précisée: il ne s'agit pas du contenu puisque Chevet fournit à la fois les aristocrates et les bourgeois; la différence tient aux convives, stylés, réservés, maîtres du langage et du bruit dans le premier cas, mais bruyants, grossiers, exubérants dans le second. Le dernier gagne en gaieté ce qu'il perd en style. Mme Matifat est ici la bourgeoise par excellence:

Cette volumineuse reine des drogues fit perdre à Mlle de Fontaine sa contenance aristocratique,

---

<sup>340</sup> CB, VI, p.173.

l'orgueilleuse fille ne put s'empêcher de sourire en lui entendant dire à Matifat: «Ne te jette pas sur les glaces, mon gros! c'est mauvais genre.»<sup>341</sup>

La différence de goût nous est par ailleurs signalée par l'emploi du terme neutre d' «apprécié» en parlant du contenu du repas. Apprécier un mets ou un vin, c'est simplement reconnaître qu'il est bon, mais non discriminer entre les diverses qualités des bons vins. Le palais des convives est donc comme leur langage, assez grossier, preuve de leur appartenance à une classe inférieure.

Revenu de son rêve, Birotteau doit payer, c'est «le quart d'heure de Rabelais,» dans le langage de Pillerrault. Il doit payer les fournisseurs du repas, les décorateurs de l'appartement, le nouveau mobilier, mais aussi les pertes dues à la fuite de Roguin. Le spectre de la faillite le hante alors, avec d'autant plus de force qu'il a toujours associé réussite sociale et valeur personnelle. Perdre son magasin, c'est pour Birotteau, perdre son identité, sa raison d'exister. La peur qui le tenaille alors lui ôte l'appétit: «À dîner, César ne put manger. L'estomac, trop violemment contracté, rejetait les aliments.»<sup>342</sup> Il faut pourtant qu'il se rende à l'évidence: il doit faire faillite et se retrouver à un échelon social inférieur, comme employé. Il le fait pourtant, et c'est là que Birotteau prend un caractère exceptionnel et se montre au fond plus grand dans le malheur que dans la prospérité.

---

<sup>341</sup> CB, VI, p.174.

<sup>342</sup> CB, VI, p.248.

C'est là aussi que ses liens avec sa famille apparaissent comme des liens bien plus profonds que ceux qui unissent habituellement les familles de commerçants, comme celles de Matifat ou de Camusot, sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. Avec une solidarité parfaite, Césarine et Constance assument pleinement leur part pour tenter de réhabiliter César. Mme Birotteau tient la caisse chez Anselme Popinot et Césarine est vendeuse dans une maison de nouveautés. Tout l'argent gagné est confié à Pillerrault qui le fait fructifier. C'est au dessert d'un repas offert par celui-ci à Sceaux où il a loué une maison<sup>343</sup> que César récolte finalement le fruit de son labeur et de celui de sa famille: «une quittance du paiement intégral, intérêts compris, fait à tes amis. Le reste de la somme est chez Crottat, pour Lourdois, la mère Madou, le maçon, le charpentier, et tes créanciers les plus pressés.»<sup>344</sup>

Anselme Popinot, amoureux depuis longtemps de Césarine, a un peu aidé à ce dénouement. À cette époque en effet, il marche sur les traces de son ancien patron. Avant même le retour de fortune de Birotteau, il s'est installé à son compte. Il a dû travailler fort pour réussir, car «le débutant avait pris possession . . . des lieux les plus noirs et les plus dégoûtants. Son prédécesseur, marchand de mélasse et de sucre brut, avait laissé les stigmates de son commerce sur les murs,

---

<sup>343</sup> CB, VI, p.289.

<sup>344</sup> CB, VI, p.292.

dans la cour et dans les magasins.»<sup>345</sup> Sa détermination à réussir est pourtant renforcée par l'espoir d'épouser un jour Césarine. Pour la réhabilitation de César, il offre à celui-ci une fête qui s'apparente à celle que celui-ci avait organisée plus tôt, mais sans les «folies» de César:

Il avait préparé cette fête avec amour, en imitant son patron seulement dans les dépenses nécessaires et non dans les folies: les folies étaient faites. Ainsi le dîner dut être servi par Chevet, les convives étaient à peu près les mêmes.<sup>346</sup>

L'intrigue de César Birotteau tient donc entre deux repas, présentés en parallèle, et possédant une forte portée symbolique.

Dans un milieu où le travail tient tant de place, l'interaction sociale a lieu soit au travail, soit à table. L'amour naît de façon tout à fait prévisible à l'occasion de cette interaction. L'amour d'Anselme pour Césarine est donc dans la logique de la classe, comme celui de Joseph Lebas l'est pour Augustine, même si Césarine passe moins de temps au magasin que les filles Guillaume: son éducation est plus soignée, elle aime la musique, le dessin et lit les oeuvres permises aux jeunes filles bourgeoises. Les visites de Césarine au magasin étant plus rares, elles sont aussi plus précieuses pour le commis amoureux.<sup>347</sup> Mais c'est à table que le jeune homme trahit ses sentiments pour Césarine: «Le parfumeur, aussi

---

<sup>345</sup> CB, VI, p.152.

<sup>346</sup> CB, VI, p.310.

<sup>347</sup> CB, VI, p.104.

bien que ses commis, avait surpris pendant le dîner les regards jetés par Popinot sur Césarine.»<sup>348</sup> À ce moment, rien n'est gagné pour Anselme, car, dans le rêve de son patron, il y a un «beau mariage» pour sa fille, c'est-à-dire, à ses yeux, un mariage avec un avocat ou un notaire, Crottat, le premier clerc de Roguin par exemple. N'étant alors que premier commis, Popinot ne peut espérer épouser la fille de son patron et doit se contenter de ce que la vie de tous les jours lui offre: «Malgré ses doutes, ses inquiétudes, il était heureux: il dînait tous les jours auprès de Césarine!»<sup>349</sup>

Le repas est donc bien le lieu privilégié de l'interaction bourgeoise, qu'il s'agisse de sentiments ou d'affaires. Peu impressionné par Claparon à son arrivée, Pillerault se place de façon à le faire parler pendant le repas, puis «le dîner passa tout entier en attaques de Pillerault qui cherchait à sonder cet homme et qui ne rencontrait que le vide, il le regarda comme un homme dangereux.»<sup>350</sup> Ce dîner, révélateur pour Pillerault, n'empêchera pas la catastrophe. Pillerault est en effet le seul à avoir senti la vraie personnalité de Claparon.

Le langage bourgeois est lui aussi révélateur des préoccupations quotidiennes de cette classe. Nous avons vu à plusieurs reprises le jeu de l'équivalence nourriture-argent

---

<sup>348</sup> CB, VI, p.132.

<sup>349</sup> CB, VI, p.83.

<sup>350</sup> CB, VI, p.151.

dans les métaphores utilisées par Balzac. Le langage bourgeois est sans doute celui où cette équivalence se retrouve le plus souvent: c'est véritablement un signe de classe. L'aliment auquel on se réfère généralement est le pain, symbole de toute nourriture, comme dans le «Donnez-nous notre pain quotidien» du «Notre Père» chrétien. Cette phrase pourrait être d'ailleurs la devise des bourgeois qui souhaitent tous «avoir du pain de cuit pour longtemps,»<sup>351</sup> «avoir son pain gagné,»<sup>352</sup> et craignent par-dessus tout, comme César, de «manger le pain de leurs créanciers,»<sup>353</sup> ou de «ne pas avoir de pain,»<sup>354</sup> de «n'avoir que du pain sec pour le reste de ses jours.»<sup>355</sup> Les produits du commerce qui apportent argent et donc nourriture sont aussi comparée au pain comme dans cet exemple: «Une composition qui vous entretiendrait les cheveux en bonne santé se vendrait comme du pain.»<sup>356</sup>

De même que la nourriture sert d'équivalence à l'argent, elle sert d'équivalence à l'amour, ces trois éléments étant constamment liés dans La Comédie humaine: «(Popinot) ne doit pas, pour tes exagérations de probité, laisser passer sa jeunesse à manger du pain sec à la fumée d'un bon dîner.»<sup>357</sup> Le pain sec, c'est ici l'abstinence, le bon dîner étant Césarine qui doit attendre la réhabilitation de son père pour se marier.

---

351 PG, III, p.64.

352 CB, VI, p.190.

353 CB, VI, p.288.

354 CB, VI, p.167.

355 CB, VI, p.44.

356 CB, VI, p.52.

357 CB, VI, p.302.

Pillerault emploie constamment ces métaphores, y compris pour décrire les activités propres au commerce: «En commerce, il est des instants où il faut se tenir devant le monde trois jours sans manger, comme si l'on avait une indigestion, et le quatrième on est admis au garde-manger du Crédit.»<sup>358</sup>

Le langage bourgeois explique en partie, et après coup, la distance qui s'établit dans Les Chouans entre le chevalier du Vissard et le marquis de Montauran car des exemples semblables se retrouvent dans tous les romans qui mettent en scène des bourgeois. Enfin, la nourriture permet aussi d'exprimer la colère: c'est alors le lait l'aliment de référence, puisqu'il surprend toujours celui qui le surveille en débordant de la casserole au moment où on ne s'y attend pas: «Voilà mon oncle dans la politique. . . . M. Claparon lui fait bouillir du lait.»<sup>359</sup>

Le langage bourgeois est donc un langage concret, intermédiaire entre le langage aristocratique, limitant les allusions aux besoins de la nature, et le langage populaire, entièrement axé sur ces besoins. Il s'y établit des analogies argent-nourriture-amour, ces trois éléments formant tout l'avenir d'une vie bourgeoise.

---

<sup>358</sup> CB, VI, p.252.

<sup>359</sup> CB, VI, p.150.

## 4.2.3.5.b Les retraités

Plusieurs personnages bourgeois sont retraités à cette époque. Chez les riches en effet, l'activité mène au repos. Après avoir «gagné son pain,» le bourgeois peut «le manger» comme il l'entend. C'est le repos mérité du grand travailleur. Nous disposons, pour illustrer cette classe devenue inactive, de plusieurs personnages: Molineux, que nous avons déjà rencontré parmi les avarés et qui occupe sa retraite à la spéculation ou à l'usure. Mais il y a aussi le sage de ce milieu, Pillerault:

La sobriété de Claude Pillerault, devenue habitude, ne put se plier aux plaisirs d'une vie oisive; . . . il continua son genre d'existence et anima sa vieillesse par ses convictions politiques qui, disons-le, étaient celles de l'extrême-gauche. Pillerault appartenait à cette partie ouvrière agrégée par la révolution à la bourgeoisie. . . . Il donnait à dîner quatre fois par an à ses amis chez Roland, rue du Hasard, et les menait au spectacle.<sup>360</sup>

En dehors de ces quatre dîners, Pilleraut mène une vie très régulière:

Ses habitudes pour son lever, son déjeuner, ses sorties, son dîner, ses soirées et son retour au logis étaient marquées au coin de la plus stricte exactitude, car la régularité des moeurs fait la longue vie et la santé.<sup>361</sup>

---

<sup>360</sup> CB, VI, p.119.

<sup>361</sup> CB, VI, p.120.

Son déjeuner, qu'il prend au coin du feu en lisant Le Constitutionnel, se compose d'«un petit pain, du beurre, du fromage de Brie et [d'] une tasse de café.»<sup>362</sup> Cette frugalité est en rapport avec son esprit républicain mais aussi avec l'habitude d'économie acquise dans l'exercice de son métier. Elle n'est pas, chez lui, avarice comme chez Molineux ou Hochon. En effet, quand les malheurs s'abattent sur César, il est le premier à lui offrir son aide: «Pour économiser, dit l'oncle, tu logeras avec moi; garde ma chambre et partage mon pain.»<sup>363</sup> Il s'agit d'une aide raisonnée, ses moyens ne lui permettant pas une aide spontanée et totale: il ne peut en effet payer les dettes de César ni même les factures des fournisseurs les plus pressés car lui aussi a perdu de l'argent dans l'affaire des terrains de la Madeleine. En se mettant dans la gêne, il se mettrait aussi dans l'impossibilité d'aider César et sa famille sans pour autant résoudre définitivement leurs problèmes financiers.<sup>364</sup> Il préfère au contraire leur offrir le «pain quotidien» qui fait agir les bourgeois.<sup>365</sup>

Les retraités du commerce se retrouvent, le soir, au café David. Ils y discutent de politiques ou d'affaires diverses. Pillerault et Molineux y sont des habitués.

Les Ragon vivent, eux aussi, de leurs rentes, bien méritées par une vie de travail. Devenus amis de leur ancien

---

<sup>362</sup> CB, VI, p.198.

<sup>363</sup> CB, VI, p.270.

<sup>364</sup> CB, VI, p.256.

<sup>365</sup> CB, VI, p.199.

commis, ils font partie du cercle des Birotteau. Le dimanche, les bourgeois se reçoivent. Quand ce sont les Ragon qui offrent le dîner du dimanche, chacun s'attend à un festin:

Parmi toutes leurs vertus, les Ragon se recommandaient par la conservation de vieux vins arrivés à un parfait dépouillement et par la possession de quelques liqueurs de Mme Amphoux. . . . Aussi leurs petits dîners étaient-ils prisés!<sup>366</sup>

Ces retraités sont donc de bons hôtes, mais, pour aller chez eux comme pour les inviter, il faut se soumettre à une condition due à leur âge, l'obligation de dîner à 17 h: «Quand on invitait ce digne ménage, on avait soin de faire dîner à cette heure, car ces estomacs de soixante-dix ans ne se pliaient point aux nouvelles heures prises par le bon ton.»<sup>367</sup>

Un autre retraité du commerce, moins sage que Pillerrault et moins chanceux que les Ragon, est représenté dans la personne du père Goriot. Victime de son amour pour ses filles, veuf, il ne se réserve qu'une faible rente et choisit de vivre dans une pension bourgeoise, la maison Vauquer. À son arrivée, il fait l'effet d'un «monsieur» car il possède, parmi ses souvenirs, de nombreux ustensiles d'argent et de vermeil. D'une petite écuelle offerte par sa femme au début de leur mariage, il dit à Mme Vauquer:

«Voyez-vous, madame? j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci! je pourrai prendre dans cette écuelle mon

<sup>366</sup> CB, VI, p.226.

<sup>367</sup> CB, VI, p.227.

café, tous les matins durant le reste de mes jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour longtemps.»<sup>368</sup>

Mme Vauquer, veuve elle aussi, se prend alors à souhaiter devenir Mme Goriot. Elle introduit donc, dans ses repas, quelques améliorations visant à flatter le vieil homme et à le séduire. Elle peut d'ailleurs se permettre une telle générosité car, dans les premiers temps du mariage de ses filles, Goriot mange souvent chez elles, ce qui permet à Mme Vauquer d'économiser sur ses repas. Mais ensuite, il devient plus régulier:

Pendant la plus grande partie de cette première année, Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine; puis, insensiblement, il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines du sieur Goriot convenaient trop bien aux intérêts de Mme Vauquer pour qu'elle ne fût pas mécontente de l'exactitude progressive avec laquelle son pensionnaire prenait les repas chez elle.<sup>369</sup>

Ce mécontentement est d'autant plus grand que ses avances trouvent Goriot de glace. C'est à table que Mme Vauquer tente de punir le vieil homme:

La veuve employa sa malice de femme à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Elle commença par retrancher les superfluités introduites dans sa pension. «Plus de cornichons, plus d'anchois: c'est des duperies!» dit-elle à Sylvie, le matin où elle rentra dans son ancien programme.<sup>370</sup>

---

368 PG, III, p.64.

369 PG, III, p.69.

370 PG, III, p.68.

Sous ce rapport pourtant, elle ne peut parvenir à ses fins. Goriot, comme Pillerrault et bien d'autres, a la frugalité qu'engendre l'habitude d'économie des bourgeois:

M. Goriot était un homme frugal, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de légumes avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection.<sup>371</sup>

De plus, Goriot est un homme sensible, chez qui le coeur prime sur l'estomac. S'il est heureux, tout est bon; s'il est malheureux, il ne mange pas ou mange sans percevoir le goût de ce qu'il mange.<sup>372</sup> Le bonheur, pour Goriot, c'est la vie de famille, sa vie de père quand ses filles étaient petites: «Nous déjeunions tous les matins ensemble, nous dînions, enfin, j'étais père, je jouissais de mes enfants.»<sup>373</sup>

C'est à table en effet que ses liens avec ses filles se sont affirmés et exprimés, comme nous pouvions nous y attendre dans un milieu bourgeois. Sa séparation d'avec elles du fait de leur mariage marque donc le début de son malheur: malheur de ne plus prendre ses repas avec elles, surtout à partir du moment où son couvert cesse d'être mis chez elles;<sup>374</sup> malheur de ne plus les voir aussi régulièrement que l'on mange, car sa passion pour elles étaient comme une nourriture pour son âme comme le repas était la nourriture de son corps. Seul à la

---

<sup>371</sup> *PG*, III, p.68.

<sup>372</sup> *PG*, III, p.86.

<sup>373</sup> *PG*, III, p.272.

<sup>374</sup> *PG*, III, p.274.

pension, loin de celles qui auraient pu réchauffer son coeur, rien n'a plus d'importance, pas même les brimades de Mme Vauquer, des pensionnaires ou des employés. Ainsi, quand le chat renverse le lait, Sylvie répare la perte à sa façon: «Ne vous inquiétez pas, madame, ce sera le café du père Goriot. Je mettrai de l'eau dedans, il ne s'en apercevra pas. Il ne fait attention à rien, pas même à ce qu'il mange.»<sup>375</sup> Puis, plus tard, ce sont tous les convives qui se moquent de lui, l'empêchant de manger tranquillement: ils enfoncent son chapeau sur sa tête, provoquant la scène suivante:

Christophe emporta l'assiette du bonhomme, croyant qu'il avait fini sa soupe; en sorte que quand Goriot, après avoir relevé son chapeau, prit sa cuiller, il frappa sur la table. Tous les convives éclatèrent de rire.<sup>376</sup>

L'interaction à table peut donc aussi être cruelle, surtout quand des scènes de ce type reviennent jour après jour. La vie en communauté ne permet pas en effet de s'isoler, et Goriot doit subir les remarques que ses petites manies de vieil homme malheureux occasionnent.

Assis au bas bout de la table, près de la porte par laquelle on servait, le père Goriot leva la tête en flairant un morceau de pain qu'il avait sous sa serviette, par une vieille habitude commerciale qui reparaisait quelquefois.  
«Hé bien, lui cria aigrement Mme Vauquer d'une voix qui domina le bruit des cuillers, des assiettes et des voix, est-ce que vous ne trouvez pas le pain bon? - Au contraire, madame, répondit-il, il est fait avec de la farine d'Étampes, première qualité.

---

<sup>375</sup> PG, III, p.82.

<sup>376</sup> PG, III, p.93.

- À quoi voyez-vous cela? lui dit Eugène.
- À la blancheur, au goût.
- Au goût du nez, puisque vous le sentez, dit Mme Vauquer. Vous devenez si économe que vous finirez par trouver le moyen de vous nourrir en humant l'air de la cuisine.<sup>377</sup>

Cette scène est intéressante à divers titres. La place qu'occupe Goriot, d'abord, au bout de la table, près de la porte de la cuisine, montre le peu de cas que l'on fait de lui car c'est la plus mauvaise place. L'aptitude de Goriot à reconnaître, à l'odeur, de quelle farine un pain est fait, et aussi sa manie de le flairer avant de le manger sont des déformations professionnelles, puisque Goriot faisait le commerce des farines. Quant aux remarques de Mme Vauquer, elles soulignent sa déception face à un homme qui lui fait gagner de moins en moins d'argent. Elles montrent aussi que son esprit commercial prime sur le bien-être de ses pensionnaires. De toute évidence, Goriot n'est pas à sa place dans ce monde où la sensibilité n'existe pas. Seuls Rastignac et Bianchon peuvent encore communiquer avec lui, leur jeunesse expliquant sans doute en partie leur propre sensibilité.

Un autre retraité, Cardot, joue un rôle important à cette époque. Mais son genre de vie le rapproche d'autres commerçants qui ne sont pas retraités mais qui, comme lui, sont débauchés. Nous le considérerons donc avec ceux-là, Camusot et Matifat particulièrement.

---

<sup>377</sup> PG, III, p.92.

## 4.2.3.5.c Les commerçants débauchés

Cardot est veuf et retraité. Il tâche, dans sa vieillesse, de s'offrir les plaisirs dont il a dû se priver plus jeune. Son genre de vie reste relativement sage, malgré quelques écarts à la morale bourgeoise:

L'appartement, meublé par feu Mme Cardot, restait dans le même état depuis six ans, le vieillard s'en contentait; il ne dépensait pas en tout mille écus par an, car il dînait à Paris cinq fois par semaine, et rentrait tous les soirs à minuit dans un fiacre attitré dont l'établissement se trouvait à la barrière de La Courtille. La cuisinière n'avait guère à s'occuper que du déjeuner. Le bonhomme déjeunait à onze heures, puis il s'habillait, se parfumait et allait à Paris. Ordinairement les bourgeois préviennent quand ils dînent en ville; le père Cardot, lui, prévenait quand il dînait chez lui.<sup>378</sup>

Cette dernière remarque montre à elle seule que Cardot jure dans sa classe. En effet, malgré la régularité de sa vie, Cardot fait fi de nombre de vertus bourgeoises, d'autant qu'il n'a plus à travailler pour gagner sa vie. Les conseils qu'il donne à Oscar Husson, son neveu, tracent la ligne de ce que fut sa vie:

Jeune homme, de la discrétion, de la probité, du travail et l'on arrive! On a bien du plaisir à gagner sa fortune; et quand on a conservé des dents, on la mange à sa fantaisie dans sa vieillesse, en chantant, comme moi, de temps à autre, la Mère Godichon!<sup>379</sup>

---

<sup>378</sup> DV, I, p.835.

<sup>379</sup> DV, I, p.840.

Chanter la Mère Godichon, c'est, pour Cardot, entretenir une jeune fille, presque une enfant puisque, lorsqu'il rencontre Florentine, elle n'a que treize ans. Il lui meuble un appartement rue de Crussol avec femme de ménage et deux cents francs par mois. Vers 1820, il lui donne cinq cents francs par mois, ce qui, selon Coralie, représente tout juste «de quoi payer son loyer, sa pâtée et ses socques.»<sup>380</sup> C'est donc en homme chiche qu'il organise ses parties fines, même s'il y a des repas spéciaux, comme le «dîner d'archevêque» qu'il commande à Chevet dans Un Début dans la vie.<sup>381</sup>

Camusot et Matifat chantent aussi la Mère Godichon, mais eux doivent garder les apparences de la vertu bourgeoise car ils sont encore en activité et ont charge de famille. Camusot, amant de Coralie, est plus généreux que Cardot. Il est plus avancé aussi dans la débauche et y passe de grosses sommes. On ne compte plus les dîners chez Véry ou ceux commandés chez Chevet. Certains se font d'ailleurs sans lui, car il doit se soumettre aux obligations familiales. Dans Illusions perdues, il doit renoncer ainsi à un bon repas: «Allez-y seuls, dit tristement Camusot, je ne dîne pas avec vous, c'est la fête de ma femme, je l'avais oublié.»<sup>382</sup>

Nous nous trouvons ici bien loin des fameuses vertus bourgeoises et des plaisirs que procure la douceur du foyer. En

---

380 *IP*, V, p.392.

381 *DV*, I, p.869.

382 *IP*, V, p.415.

fait, c'est la démesure qui caractérise Camusot et Matifat dans leurs débauches: il leur faut des maîtresses, des repas gargantuesques, les deux allant de pair. Coralie se moque de Camusot dont la bouche est, dit-il, «empâtée» le lendemain d'un souper chez Florine et elle lui reproche de trop boire: «Voilà de vos soins! m'oublier pour des bouteilles.»<sup>383</sup> Et elle ajoute: «Vous avez été joliment paf, hier. Ah! papa Camusot, d'abord, moi je n'aime pas les hommes qui boivent...»<sup>384</sup> En fait, Camusot a été victime d'un coup monté par Florine et Coralie et exécuté en partie par Étienne Lousteau: tous trois s'organisent en effet pour le faire boire le plus possible de façon à laisser le champ libre à Coralie qui veut prendre Lucien pour amant. Non seulement ils ne cessent de remplir son verre et l'incitent à boire mais ils ajoutent même des alcools forts à son vin. Cette scène montre que Camusot n'est pas un connaisseur car il devrait se rendre compte, au goût, que le vin est mélangé à de l'alcool; de plus, il ne sait s'arrêter, ce qui est un défaut qui l'exclut irrémédiablement du monde de la gastronomie, car, comme aurait dit Brillat-Savarin: «Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.»<sup>385</sup>

L'existence, dans la classe bourgeoise de cette époque, montante et dynamique, d'éléments tels que Camusot et Matifat, laisse présager des difficultés à l'avenir, difficultés dues à

---

383 *IP*, V, p.412.

384 *IP*, V, p.412.

385 Brillat-Savarin, p.2, Aphorisme X.

un manque de cohésion de la classe mais surtout à une remise en question de ses valeurs fondamentales qui lui avaient jusqu'alors si bien réussi. Nous verrons ainsi la bourgeoisie se rendre coupable de tous les mêmes abus que ceux qu'elle reprochait plus tôt aux aristocrates de faire, mais elle les fera avec encore moins de retenue. La bourgeoisie est une classe d'excès, les excès alimentaires étant représentatifs d'une attitude face à la vie, d'une appétence excessive dont la passion de la consommation annonce l'activité économique de prédation outrancière qui la caractérise.

Nous avons vu jusqu'ici des représentants du commerce en général; nous nous pencherons maintenant sur d'autres commerçants qui se distinguent des précédents par ce qu'ils vendent: les libraires, puis les aubergistes et autres tenanciers d'établissements alimentaires. Ces deux catégories ont en effet une présence spécifique et il est intéressant de noter qu'il s'agit de vendre d'une part une «nourriture» spirituelle, et d'autre part une nourriture matérielle. Nous verrons que l'association a plus d'une raison d'être.

#### 4.2.3.5.d Les libraires

Nombreux sont les libraires de La Comédie humaine à avoir été anciennement vendeurs de salades en Normandie. Ceci n'est

pas une boutade. Roland Chollet, dans une note, explique qu'il y avait du vrai dans cette caricature du libraire parisien car de nombreux Normands étaient venus s'installer libraires ou bouquinistes à Paris malgré une faible instruction, ce que Balzac rend par une image puissante, le libraire ex-vendeur de salades, cette dernière activité demandant sans doute peu d'instruction. Nous en avons plusieurs exemples dans les romans de cette époque: Dauriat, pourtant devenu le libraire «fashionable» de la capitale, et Barbet, le libraire escompteur du quai des Augustins.

La librairie est soumise à toutes sortes de variables qui lui sont propres. Elle doit tenir compte, entre autres, des modes, de la lassitude des lecteurs et de leur goût pour la nouveauté. Elle se rapproche par là de l'industrie de l'alimentation. La librairie est donc un métier à risque: en effet, si, contrairement à l'alimentation, ses produits ne sont pas périssables, le fait de ne pouvoir les vendre provoque un encombrement inutile du magasin. De plus, les frais de publication sont une perte financière au même titre qu'une salade qui se dessèche pour un maraîcher. Le libraire de cette époque, qui cumule les fonctions actuelles d'éditeur et de vendeur de livres, doit trouver des auteurs susceptibles de faire leur fortune en faisant celle de leur éditeur.

La réussite dans ce métier est donc une question de jugement. Ainsi Barbet, qui n'a dans ce métier qu'un succès médiocre, se fera usurier pour assurer ses revenus. Cavalier et

Fendant publieront L'Archer de Charles IX de Lucien de Rubempré mais en le transformant, et notamment le titre, de façon à le rendre, d'après eux, plus commercial. Cette opération sera un échec et ils devront déposer leur bilan à la suite de cette entreprise hasardeuse. Ils vendront alors les livres «en bloc à des épiciers qui les revendaient à bas prix au moyen du colportage.»<sup>386</sup> Le roman du pauvre Lucien se retrouvera donc à côté de leurs salades, dans une alliance peu souhaitable de la littérature et de la nourriture!

Dauriat a, en revanche, une façon très personnelle de concevoir son métier: il vend ses livres comme Birotteau vend ses pommades, à grand renfort de publicité! Selon lui, «la gloire, c'est douze mille francs d'articles et mille écus de dîners.»<sup>387</sup> Pour lancer un auteur, il s'agit d'inviter des journalistes à dîner et de leur commander des articles, de préférence contradictoires, de façon à donner l'illusion d'un débat de fond. Il s'agit donc de savoir si l'on veut lancer un auteur ou non, quel que soit le talent de ce dernier.

C'est ainsi que, dans un premier temps il refuse de publier Lucien, le croyant sans appui. Lousteau propose alors à Lucien d'écrire un article «démolissant» le livre de Nathan, publié chez Dauriat, en lui faisant les recommandations suivantes: «Saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et Dauriat est frit dans la

---

<sup>386</sup> *IP*, V, p.541.

<sup>387</sup> *IP*, V, p.369-370.

poêle aux articles.»<sup>388</sup> Car il ne s'agit pas pour le libraire de laisser écrire n'importe quoi sur ses auteurs: même si les articles peuvent se contredire, il ne faut pas que le lecteur de l'article ait le sentiment qu'il s'agit d'un livre sans intérêt et qui ne vaut pas la peine d'être acheté. Lucien écrit cet article, et Dauriat accourt alors chez lui, dès le matin, prêt à lui acheter le recueil de poésie qu'il avait refusé plus tôt. Il tâche ce faisant de se montrer aimable, quoiqu'il s'agisse d'une amabilité purement commerciale:

Monsieur, avez-vous déjeuné, voulez-vous nous tenir compagnie? dit l'actrice.

- Mais oui, nous causerons mieux à table, répondit Dauriat. D'ailleurs, en acceptant votre déjeuner, j'aurai le droit de vous avoir à dîner avec mon ami Lucien, car nous devons maintenant être amis comme le gant et la main.<sup>389</sup>

Dauriat achète donc Les Marguerites, mais il se réserve le droit de le publier au moment qui lui conviendra le mieux. Il attendra ainsi jusqu'en 1825 pour les publier, à la grande déception de Lucien qui ne tire finalement rien de l'arrangement, si ce n'est les trois mille francs qu'il reçoit pour son recueil. L'amitié de Dauriat est jouée, empreinte de l'hypocrisie du commerçant qui se croit menacé et veut amadouer son adversaire: «Dauriat fut étrangement flatteur et courtisan, il craignait Lucien, il l'invita donc avec Coralie à un grand dîner qu'il donnait aux journalistes vers la fin de la

---

<sup>388</sup> *IP*, V, p.444.

<sup>389</sup> *IP*, V, p.451.

semaine.»<sup>390</sup> Son métier et les risques qu'il comporte agissent sur la personnalité même du personnage qui déclare: «Je suis libraire partout, même en soupant.»<sup>391</sup>

Au sommet de sa gloire, Lucien reçoit également une offre d'autres libraires, Cavalier et Fendant, pour la publication de L'Archer de Charles IX. Le contrat se signe chez Fendant, et est suivi

du plus vulgaire des déjeuners: des huîtres, des biftecks, des rognons au vin de Champagne et du fromage de Brie; mais ces mets furent accompagnés par des vins exquis, dus à Cavalier qui connaissait un voyageur de commerce des vins. . . . Le déjeuner, commencé vers midi, ne fut fini qu'à cinq heures.<sup>392</sup>

La ruine de ces libraires et le colportage du livre de Lucien auraient peut-être pu être évités, si Lucien avait plutôt suivi les conseils de d'Arthez et de Doguereau, un autre libraire, que Lucien va voir alors qu'il habite à Cluny.

Doguereau est le type du «libraire de la vieille école, un homme du temps où les libraires souhaitaient tenir dans un grenier et sous clef Voltaire et Montesquieu mourant de faim.»<sup>393</sup> Il reçoit Lucien avec bonhomie, lit son manuscrit et se rend chez lui pour faire affaire avec lui. Décidé à lui proposer mille francs pour son roman, il réduit cette somme

---

390 *IP*, V, p.453.

391 *IP*, V, p.475.

392 *IP*, V, p.499-500.

393 *IP*, V, p.305.

progressivement jusqu'à quatre cents francs lorsqu'il voit comment vit le jeune auteur:

La chambre était d'une nudité désespérante. Il y avait sur la table un bol de lait et une flûte à deux sous. Ce dénuement du génie frappa le bonhomme Doguereau.  
«Qu'il conserve, pensa-t-il, ces moeurs simples, cette frugalité, ces modestes besoins.»<sup>394</sup>

En lui proposant quatre cents francs, peut-être six cents à l'avenir, il compte bien maintenir le jeune homme dans la voie du travail. Pour justifier sa proposition, Doguereau tient à Lucien un langage proche de celui de d'Arthez, mais alors par esprit commerçant:

Dans ces logements-ci brille le feu du génie et se composent les bons ouvrages. Voilà comment doivent vivre les gens de lettres, au lieu de faire ripaille dans les cafés, dans les restaurants, d'y perdre leur temps, leur talent et notre argent.<sup>395</sup>

Face au refus prétentieux de Lucien, il se retire mais non sans faire quelque ironie. Il déclare: «Après tout, un roman dans un tiroir, ce n'est pas comme un cheval à l'écurie, ça ne mange pas de pain, ça n'en donne pas non plus!»<sup>396</sup> Par ce système, Doguereau doit nécessairement réussir dans les affaires.

La suite logique de cet épisode aurait été le retour de Lucien, lassé des multiples refus de son roman partout où il l'aurait proposé, lassé surtout de la désinvolture avec

---

394 *IP*, V, p.306.

395 *IP*, V, p.306.

396 *IP*, V, p.307.

laquelle les marchands, comme Vidal et Porchon par exemple, achètent et vendent effectivement les produits du génie comme des choux ou des salades. Si Lucien était retourné voir Doguereau, celui-ci lui aurait alors proposé encore cent francs de moins et Lucien serait retourné travailler dans son grenier, le temps de se faire un nom, temps qui se compte en années de labeur. Cette suite n'a pas lieu. Entre temps, Lucien découvre le journalisme et change de style de vie. Doguereau, quant à lui, n'a rien perdu, comme il n'a rien perdu sur le roman d'Étienne Lousteau, acheté plus tôt pour trois cents francs à son auteur. Lousteau estime que la vente de son roman aura servi à rembourser Doguereau de son investissement, ni plus ni moins. Ce que Doguereau attend, c'est le jeune auteur sérieux, constant, qui deviendra un jour un grand écrivain. Il en héritera alors argent et prestige, pour avoir découvert un homme de talent et pour lui avoir donné sa première chance. Car on voit bien qu'il est relativement facile de convaincre Doguereau de publier, la mise de fonds de sa part étant très médiocre. C'est une autre façon de voir le métier de libraire, moins éclatante que celle de Dauriat, mais plus stable et probablement plus utile au monde littéraire, car moins soumise aux modes et à la presse. Doguereau, libraire de la vieille école, c'est le petit libraire au travail routinier, constant, semblable à lui-même, médiocre peut-être mais exercé sans risque.

Grimod de La Reynière disait dans son Itinéraire nutritif qu'il se trouvait à Paris «cent restaurateurs contre un libraire.»<sup>397</sup> Malgré l'importance des libraires chez un auteur qui a dû passer par eux pour se faire connaître, la disproportion est aussi sensible dans La Comédie humaine. Nous verrons donc maintenant comment vivent ceux qui font métier de l'alimentation.

#### 4.2.3.5.e Tenanciers d'auberges, de cafés, de magasins d'alimentation etc.

##### Les magasins d'alimentation

À part Chevet, fournisseur de la meilleure partie de la société, les magasins d'alimentation, et surtout leurs propriétaires sont constamment dénigrés dans La Comédie humaine. Nous avons vu que, pour dénigrer l'ignorance des libraires, Balzac en fait d'anciens vendeurs de salades. Nous avons vu par ailleurs des épiciers acheter des ouvrages comme L'Archer de Charles IX ou, plus tôt, le Traité de la volonté, en bloc, pour les revendre à bas prix ou en faire du papier d'emballage, mais sûrement pas pour les lire. Nous trouvons de plus sous la plume de Balzac des remarques comme celle-ci:  
«L'épicier est entraîné vers son commerce par une force

<sup>397</sup> Grimod de La Reynière. Itinéraires nutritifs (Paris: Maradan, 1802), p.209.

attractive égale à la force de répulsion qui en éloigne les artistes.»<sup>398</sup>

Pourtant, parmi les nombreux projets de Balzac, on trouve l'ouverture d'une épicerie où il vendrait lui-même les ananas des Jardies, ceux qu'il devait y faire pousser, ainsi qu'un punch à l'ananas qui s'appellerait le mélino. Balzac, épicier, devait recevoir la clientèle comme Birotteau reçoit la sienne, et gagner beaucoup d'argent. Ce projet n'aura pas lieu, pas plus que celui d'ouvrir une pâtisserie spécialisée dans la confection des massepains d'Issoudun. Lui, artiste, semblait donc ne pas avoir une répulsion aussi grande qu'il le laissait entendre dans son oeuvre pour cette profession; ou était-ce par les recettes de cette profession qui attire le client par la nécessité qu'a chacun de manger, de préférence plusieurs fois par jour qu'il se sentait intéressé? Quoi qu'il en soit, il faut distinguer, parmi ces commerçants de vivres, deux types: l'artiste du domaine représenté par Chevet, et l'épicier ordinaire.

Chevet est au magasin d'alimentation ce que Carême est à la cuisine ou Rossini à la musique: un grand artiste. Comme Carême et Rossini, c'est aussi une personne réelle qui n'aurait sûrement pas apprécié de passer à la postérité dans le rôle de l'épicier ordinaire vu par Balzac. Ces derniers seront représentés par des personnages fictifs et Balzac pourra en dire ce qu'il voudra. Mais Chevet ne se laisserait sans doute

---

<sup>398</sup> R, IV, p.273.

pas faire aussi facilement. Par ailleurs, Balzac ayant été client de Chevet, ce dernier n'avait aucun intérêt à ne pas lui donner satisfaction, car la publicité que fait le client satisfait est toujours la meilleure, surtout quand ce client écrit des romans lus dans toutes les cours européennes et chez de nombreux bourgeois en France et à l'étranger.

Balzac n'avait néanmoins pas le monopole de cette publicité: Grimod de La Reynière, Briffaut, ont aussi parlé de Chevet et de son magasin situé, sous la Restauration, au Palais-Royal. Chevet n'a pas toujours eu ce magasin et son itinéraire social n'est pas commun. D'abord jardinier, il ouvre en 1793 un établissement de traiteur-restaurateur rue de Clichy. Sous le Directoire, il s'installe au Palais-Royal, dans la galerie vitrée et offre alors au public le meilleur magasin de comestibles qui ait jamais existé à Paris. Ce magasin, d'ailleurs petit, où les marchandises et les acheteurs s'entassent, doit à la qualité de ses produits et à l'amabilité de son propriétaire le succès qu'il connaît tant dans le monde réel que dans La Comédie humaine. Grimod de La Reynière décrit Chevet et son magasin ainsi:

Le petit trou obscur qui sert de boutique à M. Chevet . . . . est si noir qu'on y brûle de l'huile en plein midi: mais ce petit trou ne désemplit point d'acheteurs, alléchés par le fumet admirable des marchandises entassées dans cet étroit garde-manger. Des daims tout entiers, des chevreaux, des sangliers et des outardes pendent à sa porte et lui servent d'enseigne. . . . On s'étouffe dans cette petite boutique, le maître ne sait à qui répondre, mais il ne se plaint point du tout de l'embarras qu'on lui donne; au contraire, il n'épargne rien pour

entretenir, par la bonne qualité de ses marchandises et la modération de ses prix, cette bénigne et lucrative affluence.<sup>399</sup>

C'est bien ainsi que Balzac nous présente aussi Chevet: un homme actif, pas seulement dans son magasin mais partout où il loue ses services de traiteur. Comme Grimod, Balzac ne tarit pas d'éloges sur les qualités artistiques de cet homme dont le nom alterne avec celui de Carême pour exprimer le nec plus ultra de la gastronomie:

Coralie vint prendre Lucien par la main et l'initia par avance au coup de théâtre de la salle à manger, parée de son couvert splendide, de ses candélabres chargés de quarante bougies, aux recherches royales du dessert, et au menu, l'oeuvre de Chevet.<sup>400</sup>

C'est bien d'oeuvre qu'il faut parler en effet lorsqu'un repas est conçu pour le plaisir des sens gustatifs comme la musique l'est pour celui de l'ouïe. La gastronomie est un art éphémère, fondée sur le plaisir d'un moment et sans cesse à recommencer. La vie de Chevet est donc de sans cesse recréer cette magie du repas de conte de fée. C'est une vie de travail, pour lui comme pour sa famille qui était nombreuse et lui a été très utile dans son métier. Cette vie laborieuse lui rapporte gros, d'abord parce qu'il ne se contente pas de faire la cuisine, mais loue les porcelaines et les cristaux, l'argenterie, tout ce qu'il faut pour conditionner les convives à apprécier le repas. Chevet est donc un bourgeois artiste, travailleur comme un bourgeois, sensible à la beauté et à la qualité des mets

---

<sup>399</sup> Grimod de La Reynière, p.229-230.

<sup>400</sup> *IP*, V, p.472.

comme un artiste. Sa réussite est, dans l'oeuvre de Balzac comme dans la réalité, une consécration de ses talents.

Rien de tel évidemment chez le petit épicier de quartier. Le personnage qui représente l'épicerie à cette époque est une femme, retraitée, Mme Descoings. Le choix d'un magasin d'alimentation est dû parfois au hasard, mais parfois aussi à une affinité particulière pour ce commerce issue de la gourmandise. C'est le cas de Mme Descoings. La veuve Descoings, lorsqu'elle a vendu le magasin qu'elle avait hérité de son mari, n'a pas oublié d'emporter ce qui s'y trouvait de meilleur, comme les liqueurs de Mme Amphoux. Amie de Mme Bridau depuis longtemps, elle vit avec elle à l'époque qui nous intéresse. C'est elle, toujours, qui est chargée de préparer les repas de fête. Dans sa description du personnage, Balzac souligne d'ailleurs qu'«elle avait dans le mouvement des lèvres quelques indices de gourmandise,»<sup>401</sup> et qu'elle était grasse comme une grive après la vendange.»<sup>402</sup> Même lorsque l'argent manque, son ingéniosité lui permet d'arranger de bons «petits dîners chargés de friandises.»<sup>403</sup> Et, en plein drame, Philippe faisant à sa famille un chantage au suicide, «la Descoings trouva le moyen de servir un excellent dîner, d'y joindre deux bouteilles de vieux vin, et un peu de liqueur des îles, trésor provenant de son ancien fonds.»<sup>404</sup>

---

401 R, IV, p.326.

402 R, IV, p.273.

403 R, IV, p.286.

404 R, IV, p.321.

À un niveau inférieur encore de l'échelle sociale, nous trouvons Mme Madou, anciennement revendeuse de marée, devenue vendeuse de fruits secs puis marchande de noisettes en gros depuis 1818. Longtemps vendeuse aux Halles, elle a maintenant une boutique. Malgré une réussite professionnelle appréciable, Mme Madou appartient par son parler et sa façon de concevoir le commerce, au peuple plus qu'à la bourgeoisie. En 1818 pourtant, elle est propriétaire de son fonds et donc bourgeoise, quoique marquée par ses origines. Birotteau la considère comme une «sauvage marchande.»<sup>405</sup> Balzac nous la décrit ainsi:

Au demeurant bonne femme, haute en couleur, ayant sur la tête un foulard par-dessus son bonnet, se conciliant par son verbe d'orphicléide l'estime des charretiers qui lui apportaient ses marchandises et avec lesquels ses castilles finissaient par une bouteille de petit blanc.<sup>406</sup>

Il y a donc une hiérarchie des magasins d'alimentation comme il y a une hiérarchie des restaurants et des cafés. Nous nous tournerons maintenant sur les propriétaires de ces derniers, et non sur leur clientèle comme nous l'avons fait ailleurs. C'est maintenant les aubergistes et les restaurateurs, etc., en tant que groupe spécifique, que nous considérerons.

---

405 CB, VI, p.115.

406 CB, VI, p.114.

Restaurants, pensions, auberges

Nous ne possédons pas toujours de renseignements sur les propriétaires de ces établissements. Pourtant, quelques personnages font office de types. Ce sont eux que nous présenterons maintenant.

À Paris, Mme Vauquer est le type de la tenancière de pension bourgeoise. En 1819, voilà quarante ans qu'elle exerce ce métier. Elle se trouve donc dans sa pension comme un oeuf dans sa coquille: la pension l'explique comme elle explique sa pension. Gourmande, elle est «dodue comme un rat d'église,»<sup>407</sup> mais égoïste, elle garde pour elle-même sa liqueur de cassis et ses friandises.<sup>408</sup> C'est l'intérêt qui détermine toutes ses actions, de même que son appréciation des clients. Ainsi, elle apprécie Vautrin parce qu'il «prenait du gloria pour quinze francs par mois, et . . . . payait rubis sur l'ongle!»<sup>409</sup> Elle n'aime pas les étudiants parce qu'ils mangent trop de pain,<sup>410</sup> et ne se désole des malheurs survenus à ses pensionnaires que parce qu'elle ne sait que faire de ses provisions. En fait, elle ne s'apitoie que sur elle-même et n'hésite pas à renvoyer Christophe pour compenser ses pertes financières.<sup>411</sup>

Quant à la façon dont elle tient sa pension, elle est loin d'être attirante, et l'étranger ou le provincial chercherait

---

407 PG, III, p.54.

408 PG, III, p.66.

409 PG, III, p.233.

410 PG, III, p.56.

411 PG, III, p.234.

sans doute un autre moyen d'hébergement après avoir lu le Père Goriot! Pour y séjourner, il faut ne pas avoir d'autre recours, il faut y être condamné par la misère. De nouveau, le cadre s'associe à l'alimentation pour donner de cet endroit une image repoussante. Ainsi le salon, qui fait figure de boudoir parfumé à côté de la salle à manger, est décrit comme suit:

Cette première salle exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice.<sup>412</sup>

De cette présentation générale de la pension et de Mme Vauquer, il est facile d'imaginer les repas. Le manque d'hygiène fait pendant à la saleté de la maison, le chat flairant le lait des pensionnaires et se promenant sur les buffets.<sup>413</sup> Le déjeuner, que prennent les internes seulement, a «l'aspect d'un repas de famille.»<sup>414</sup> Vautrin aide à allumer le poêle, Mlle Michonneau ou Poirier va prévenir les pensionnaires que le déjeuner est prêt.<sup>415</sup> Ce repas se compose de pain beurré que les pensionnaires trempent dans leur café pour en faire des mouillettes.<sup>416</sup> Quoique Balzac ne le précise pas, ce déjeuner est sans doute le «premier déjeuner» car Mlle Taillefer dont il s'agit ici le prend à huit heures et demie tandis que le

---

<sup>412</sup> PG, III, p.53.

<sup>413</sup> PG, III, p.54.

<sup>414</sup> PG, III, p.56.

<sup>415</sup> PG, III, p.210.

<sup>416</sup> PG, III, p.195.

déjeuner habituel, celui que l'on appelle alors «déjeuner à la fourchette» se prend plus tard, vers dix heures à la pension Vauquer. Cette heure n'est cependant pas fixe et peut varier selon les circonstances: le lendemain de la fête offerte par Vautrin, ce déjeuner a lieu à onze heures et quart. Ce deuxième déjeuner se compose habituellement des restes du dîner de la veille, accommodés à l'aide d'un roux et accompagnés de pommes de terre ou de haricots. Pour dessert, les pensionnaires reçoivent par exemple «des poires cuites, de celles qui coûtent deux liards la pièce.»<sup>417</sup>

Au dîner se joignent aux sept internes les externes, ce qui fait une table de dix-huit personnes, spectacle peu engageant: «Dans cette salle à manger nauséabonde . . . . il aperçut, comme des animaux à un râtelier, les dix-huit convives en train de se repaître.»<sup>418</sup> Ce repas commence par une soupe, aux choux dans l'épisode sur les jeux de mots en -rama, jeux de mots que la faible intelligence de Mme Vauquer ne lui permet pas de comprendre:

- Ah! ah! voici une fameuse soupeaurama, dit Poiret en voyant Christophe qui entrait en tenant respectueusement le potage.  
 - Pardonnez-moi, monsieur, dit Mme Vauquer, c'est une soupe aux choux.  
 Tous les jeunes gens éclatèrent de rire.<sup>419</sup>

---

<sup>417</sup> PG, III, p.82.

<sup>418</sup> PG, III, p.118.

<sup>419</sup> PG, III, p.92.

Si l'on fait le bilan nutritif de la pension Vauquer, on voit que la nourriture, pour trente ou quarante-cinq francs par mois, y est grasse et lourde, bon marché, nourrissante. Exceptionnellement, et ce doit être à l'initiative d'un des pensionnaires, il peut y avoir quelque extra. C'est le cas dans la scène où Vautrin grise Rastignac et Goriot qui menacent de faire échouer ses plans. Vautrin offre huit bouteilles de Bordeaux, Eugène offre deux bouteilles de vin de Champagne, le peintre non identifié des marrons et Mme Vauquer des biscuits et du cassis. La fête se présente alors ainsi:

En quelques instants ce fut un tapage à casser la tête, une conversation pleine de coq-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisait comme un chef d'orchestre, en surveillant Eugène et le père Goriot, qui semblaient ivres déjà.<sup>420</sup>

Ce bruit, caractéristique des fêtes de milieux populaires ou de la petite bourgeoisie, montre, avec la nourriture que l'on y consomme en temps ordinaire, que cette pension bourgeoise s'adresse à la moins bonne partie de cette classe: les employés, les retraités pauvres, les étudiants. De même que Mme Vauquer touche au plus bas de la classe bourgeoise, sa pension est à un hôtel ce que la boisson est à un cru classé.

L'alimentation permet bien de caractériser socialement, non seulement les personnages, mais encore les maisons qui les reçoivent. La pension bourgeoise, par sa médiocrité même, devrait avoir un avenir stable. Or, les événements survenus à

---

<sup>420</sup> PG, III, p.202.

la maison Vauquer sont du jamais-vu; Mme Vauquer exprime ainsi sa surprise:

Nous avons vu Louis XVI avoir son accident, nous avons vu tomber l'Empereur, nous l'avons vu revenir et retomber, tout cela, c'était dans l'ordre des choses possibles; tandis qu'il n'y a point de chances contre les pensions bourgeoises: on peut se passer de roi, mais il faut toujours qu'on mange; et quand une honnête femme, née de Conflans, donne à dîner avec toutes bonnes choses, mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais c'est ça, c'est la fin du monde!»<sup>421</sup>

En province, il existe aussi des distinctions sociales entre les établissements, conformes d'ailleurs avec leurs propriétaires. Il y a d'abord les auberges de bord de route, celle de Saint-Brice et celle de Saint-Denis par exemple, où l'on peut se nourrir rapidement, ce qui n'exclut pas les spécialités. À Saint-Brice, les passagers de Pierrotin dégustent des talmouses, sortes de feuilletés au fromage blanc.<sup>422</sup> Il y a aussi les cafés, dont la fonction sociale est le regroupement des membres d'une même classe ou d'un même intérêt, pour parler ou préparer quelque action. C'est le cas par exemple du Grand-I-Vert de Blangy, du Café de la Paix d'Issoudun, des cafés militaires partout en province, et du «bouchon» de la Cognette à Issoudun. Les tenanciers y jouent un rôle essentiel car ils donnent le ton de ces groupes. Ainsi

---

<sup>421</sup> PG, III, p.233-234.

<sup>422</sup> Robert Courtine en donne la recette aux p.73 et 75 de son livre Balzac à table.

Tonsard et sa femme sont-ils, côté bourgeois, les porte-parole des paysans; Socquard celui de la petite bourgeoisie de Soulanges, même s'il y a dans sa clientèle un certain nombre de paysans des communes avoisinantes. Chez la Cognette se rencontrent les chevaliers de la Désœuvrance.

Dans ce cabaret de province, qui ne mérite même pas le nom de cabaret puisqu'il reçoit celui, péjoratif, de «bouchon,» les tenanciers, tous deux anciens domestiques de maisons aristocratiques, n'agissent que guidés par l'intérêt, ce qui ne nous surprend pas sous la plume de Balzac. Complices des chevaliers par leur discrétion même, ils ne se préoccupent pas de morale puisque les réunions nocturnes des chevaliers les enrichissent. Ces clients peu conformes aux habitudes sont bien reçus car ils paient bien. Il n'y a chez eux, comme chez Mme Vauquer, pas d'autre morale que celle de l'argent.

Ancienne cuisinière, la Cognette a su faire de ce bouchon, endroit où d'habitude on boit principalement, le meilleur des restaurants pour les jeunes chevaliers de la Désœuvrance. De plus, l'établissement est, pour eux, ouvert toute la nuit:

Ce bouchon consistait en une maison assez bien bâtie. . . . Le rez-de-chaussée se composait d'une immense salle servant à la fois de cuisine et de salle à manger, aux solives de laquelle pendaient accrochées à des clous les provisions nécessaires à l'exploitation du commerce. . . . À quelque heure de nuit que les Chevaliers tombassent chez la Cognette, en frappant d'une certaine manière, le père Cognet, averti par ce signal, se levait, allumait le feu et des chandelles, ouvrait la porte, allait chercher à la cave des vins achetés exprès pour l'Ordre, et la Cognette leur cuisinait un exquis souper, soit avant,

soit après les expéditions résolues ou la veille ou pendant la journée.<sup>423</sup>

Nous ne savons pas de quoi se composent ces exquis soupers, mais nous savons qu'ils sont copieux puisqu'ils sont une bonne compensation des maigres repas faits à la maison pour les petits-fils du vieil Hochon.<sup>424</sup> Ils sont aussi accompagnés de nombreuses bouteilles, puisque, le souper fini, les chevaliers continuent à boire:

Un souper digne de la Cognette égaya les vingt-deux convives, car l'Ordre fut au grand complet. À deux heures, au moment où l'on commençait à siroter, mot du dictionnaire de la Désœuvrance et qui peint assez bien l'action de boire à petites gorgées en dégustant le vin, Max prit la parole.<sup>425</sup>

Ailleurs, Balzac rapporte que les chevaliers n'avaient bu que «douze à quinze bouteilles de vins différents car la réunion ne comptait pas plus de onze chevaliers.»<sup>426</sup> Cela montre que les chevaliers sont effectivement de grands buveurs.

C'est aussi le vin qui domine au Grand-I-Vert et au Café de la Paix, mais celui du père Socquard est du vin cuit dont lui seul connaît la recette et que Tonsard lui envie. Au Grand-I-Vert en effet, le vin proposé est du vin ordinaire, un vin de pays sans nom particulier. Ce cabaret est le lieu de rassemblement des paysans, venus se plaindre des riches,

---

423 R, IV, p.377-378.

424 R, IV, p.428.

425 R, IV, p.432.

426 R, IV, p.380.

bourgeois ou aristocrates. La grand-mère Tonsard, ou Catherine, fait le guêt sur le devant de la porte, tandis que les paysans discutent, se laissant fortement influencer par Tonsard, le propriétaire de l'établissement. L'abbé Brossette, qui a bien compris le danger que représente ce cabaret pour les châtelains des Aigues, tâche de le leur expliquer:

Le père Fourchon est avec son gendre Tonsard, . . . .  
toute l'intelligence du menu peuple de la vallée, on  
les consulte pour les moindres choses. Ces gens-là  
sont d'un machiavélisme incroyable. Sachez-le, dix  
paysans réunis dans un cabaret sont la monnaie d'un  
grand politique.<sup>427</sup>

Tonsard donc, bourgeois par sa pratique, se fait le défenseur de ses clients, les paysans.

Toutefois, il sait bien faire la différence entre leur statut et le sien; il présente en action l'idée du proverbe: «Charité bien ordonnée commence par soi-même.» L'organisation de son ménage se présente comme suit:

Les deux veaux produisaient environ quatre-vingts francs. Le lait, déduction faite du temps où les vaches nourrissaient ou vélaient, rapportait environ cent soixante francs, et pourvoyaient en outre aux besoins du logis en fait de laitage. . . . La cuisine et le vin vendu donnaient, tous les frais déduits, une centaine d'écus, car ces régalades essentiellement passagères venaient en certains temps et pendant certaines saisons; d'ailleurs les gens à régalades prévenaient la Tonsard et son mari, qui prenaient alors à la ville le peu de viande et de provisions nécessaires. Le vin du clos de Tonsard était vendu, année commune, vingt francs le tonneau, sans fût, à un cabaretier de Soulanges avec lequel Tonsard entretenait des relations. Par certaines années plantureuses, Tonsard récoltait douze pièces

---

<sup>427</sup> Pay., IX, p.113.

dans son arpent; mais la moyenne était de huit pièces et Tonsard en gardait la moitié pour son débit. . . . Mais sur cette somme le Grand-I-Vert réalisait des pertes provenant de la consommation de Tonsard et de sa femme, habitués tous deux à manger les meilleurs morceaux, à boire du vin meilleur que celui qu'ils vendaient et fourni par leur correspondant de Soulanges, en paiement du leur.<sup>428</sup>

À peu de frais, les Tonsard vivent donc bien mieux que la moyenne de leurs clients, d'autant que le glanage leur apporte en plus les farines dont ils ont besoin, et le braconnage des viandes à satisfaire les plus difficiles: lièvres, lapins, perdrix, grives, chevreuils,<sup>429</sup> dont la Tonsard fait des pâtés s'il y en a de trop, ou bien qu'elle accommode en ragoût pour ses clients ou sa famille.<sup>430</sup> La nourriture confectionnée par la Tonsard est une nourriture paysanne:

En sa qualité de gourmande, la Tonsard devint excellente cuisinière, et quoique ses talents ne s'exerçassent que sur les plats en usage dans la campagne, le civet, la sauce du gibier, la matelote, l'omelette, elle passa pour savoir admirablement cuisiner un de ces repas qui se mangent sur le bout de la table et dont les épices, prodigués outre mesure, excitent à boire.<sup>431</sup>

Les clients doivent toutefois pouvoir manger dans des locaux sales, une partie du sol restant toujours humide parce que les buveurs y égouttent leur verre!<sup>432</sup> Il faut aussi accepter de manger ce que la patronne a préparé, car celle-ci ne fait pas de plats spéciaux s'ils n'ont pas été commandés à l'avance.

---

428 *Pay.*, IX, p.89.

429 *Pay.*, IX, p.87.

430 *Pay.*, IX, p.338.

431 *Pay.*, IX, p.87.

432 *Pay.*, IX, p.98.

Enfin les clients n'ont pas non plus le choix du vin: ils peuvent choisir le vin de pays en carafe remplie au tonneau ou le vin de pays en bouteille bouchée. La deuxième présentation coûte plus cher mais la qualité du vin est la même.

Au Café de la Paix au contraire, les clients ont un choix de consommations, mais nous savons en revanche peu de choses de la cuisine qui s'y fait. Le Café de la Paix a de plus une particularité que nous n'avons pas encore rencontrée dans La Comédie humaine: il fait guinguette, les gens peuvent y danser. Sous L'Empire, le café s'appelait Café de la Guerre:

Tous les bourgeois de Soulanges allaient jouer aux dominos et au brelan, en buvant des petits verres de liqueur, du vin cuit; en y prenant des fruits à l'eau-de-vie, des biscuits; car la cherté des denrées coloniales avait banni le café, le chocolat et le sucre. Le punch était la grande friandise, ainsi que les bavaroises. <sup>433</sup>

Sous la Restauration, si la clientèle a changé avec le nom du café, le choix des consommations semble être sensiblement le même. On y danse ou on y joue au billard et les clients s'y battent parfois. Le vin cuit, bien nommé selon Balzac parce qu'il subit derrière les vitrages du café «des cuissons périodiques,»<sup>434</sup> est de loin ce qui fait la réputation et la fortune de Socquard, car il ne sait faire ni le café ni le chocolat:

---

<sup>433</sup> Pay., IX, p.291-292.

<sup>434</sup> Pay., IX, p.290.

Les denrées coloniales étaient si peu dans les habitudes soulangeoises, qu'un étranger qui serait venu demander une tasse de chocolat aurait mis le père Socquard dans un étrange embarras; néanmoins, il aurait obtenu la nauséabonde bouillie brune que produisent ces tablettes où il entre plus de farine, d'amandes pilées et de cassonade que de sucre et de cacao. . . . Quant au café, le père Socquard le faisait tout uniment bouillir dans un vase connu de tous les ménages sous le nom de grand pot brun; il laissait tomber au fond la poudre mêlée de chicorée, et il servait la décoction avec un sang-froid digne d'un garçon de café de Paris, dans une tasse de porcelaine qui, jetée par terre, ne se serait pas fêlée.<sup>435</sup>

Quant à Socquart, nous savons peu de choses de sa manière de vivre personnelle. En a-t-il même une? Sa vie, en effet, comme celle de sa fille Aglaé qui sert la clientèle, se passe dans son café. Homme simple malgré sa célébrité dans la vallée et malgré son aisance, il porte «un gilet à peine boutonné, selon l'usage des cafetiers des petites villes.»<sup>436</sup>

#### 4.2.3.6 Les employés

Nous avons regroupé dans cette catégorie tous ceux qui, même s'ils exercent des charges prestigieuses, dans la magistrature ou l'administration notamment, sont nommés à leurs postes et peuvent aussi être à tout moment destitués. À la suite de ce regroupement, nous avons procédé à une répartition qui tenait compte des activités, mais surtout du style de vie

---

<sup>435</sup> Pay., IX, p.291.

<sup>436</sup> Pay., IX, p.293.

des personnages concernés. Ces sous-groupes sont la médiocratie; les anciens militaires devenus employés, parfois désœuvrés, et les désœuvrés qui se mêlent à eux, et enfin les petits employés ou bourgeoisie de dernière classe.

Le terme «médiocratie» est utilisé par Balzac pour la bourgeoisie, classe moyenne par définition puisqu'elle n'est ni peuple ni aristocratie, mais placée entre les deux, au milieu, par sa fonction sociale. Il ne s'agit pourtant que d'une partie de la classe bourgeoise. La médiocratie exclut tous ceux qui sont leurs propres patrons, commerçants, financiers, etc. Cette «médiocratie,» c'est la bourgeoisie qui attend son avancement de distinctions administratives. Cela peut être Camusot de Marville, petit juge d'Alençon qui voudrait bien accéder à un poste plus important dans la capitale, ou bien du Coudrai, destitué pour avoir fait un calembour au sujet du chevalier de Valois, ou peut-être pour avoir mal voté, ou bien tout ce peuple de régisseurs tels Moreau, Gaubertin, Sibilet, qui rêvent de devenir maîtres à la place de leur maître... C'est le groupe des employés qui peuvent espérer monter sur l'échelle sociale. Ils sont donc unis, en tant que classe, par un même intérêt, mais rivaux individuellement dans leur quête aux distinctions honorifiques. Leur lot, dans le langage de Vautrin, c'est de se «manger les uns les autres, comme des araignées dans un pot.»<sup>437</sup>

---

<sup>437</sup> PG, III, p.139.

Leur style de vie va de pair avec leurs prétentions. Il s'agit d'impressionner, les inférieurs, les supérieurs, et de se faire passer soi-même pour supérieur, mais sans blesser les supérieurs hiérarchiques qui risqueraient d'y voir un désaveu. C'est surtout dans Les Paysans que nous voyons ce petit monde s'agiter et tenter de se faire valoir.

Recevoir, ou comme les Soudry, tenir maison ouverte, est un moyen infailible d'asseoir sa réputation et de se faire des amis utiles. Mme Soudry, anciennement Mlle Cochet et domestique de Mlle Laguerre, la châtelaine des Aigues, non seulement «ne se souvenait plus de sa première condition, mais encore elle croyait être une femme comme il faut.»<sup>438</sup> Elle reçoit donc toute la médiocratie bourgeoise de Soulanges qui la paie en compliments et utilise son salon pour parvenir à leurs fins, en se faisant, eux aussi, des relations utiles:

Cette femme s'entendait aduler, diviniser, comme jadis on divinisait sa maîtresse, par les gens de sa société qui trouvait chez elle un dîner tous les huit jours, et du café, des liqueurs quand ils arrivaient au moment du dessert, hasard assez fréquent. . . . L'hiver, ce salon bien chauffé, bien éclairé en bougies, se remplissaient des bourgeois les plus riches, qui rembouraient en éloges les fines liqueurs et les vins exquis provenant de la cave de chère maîtresse. Les habitués et leurs femmes, véritables usufruitiers de ce luxe, économisaient ainsi chauffage et lumière. Aussi savez-vous ce qui se proclamait à cinq lieues à la ronde, et même à La Ville-aux-Fayes?  
«Mme Soudry fait à merveille les honneurs de chez elle, se disait-on en passant en revue les

---

<sup>438</sup> Pay., IX, p.260.

notabilités départementales; elle tient maison ouverte; on est admirablement chez elle.»<sup>439</sup>

La mesquinerie des membres de ce groupe apparaît presque systématiquement sous la plume de Balzac: c'est toujours l'esprit de profit qui domine, voire l'esprit profiteur, qu'il s'agisse de tirer quelque avantage matériel (chauffage, huile) ou social (réputation, avancement professionnel). Tous, quoique médiocres, se croient des êtres supérieurs. Comme dans le cercle d'amis des Birotteau, chez Mme Soudry: «Les vingt ou trente amis qui se réunissaient entre eux disaient les mêmes niaiseries, répétaient les mêmes lieux communs, se regardaient tous comme des gens supérieurs dans leur partie.»<sup>440</sup> Si ce n'est pas ici dans leur profession, puisqu'ils ne font que prêter leurs services à un employeur, fût-il l'État, c'est dans leurs passe-temps qu'ils se croient supérieurs. Ce passe-temps joue d'ailleurs un rôle social essentiel car il permet de se distinguer de la masse des employés et de se faire une personnalité. Le but est encore d'en tirer quelque avantage, Bourdieu dirait: de se faire du capital social.

On trouve ainsi, dans le cercle de Mme Soudry, Lupin, le petit notaire dont le «talent d'agrément» est le chant; Gourdon, le médecin, en est le savant: il répète les idées de Buffon et de Cuvier et fait une collection de coquilles et un herbier. Il sait aussi empailler les oiseaux et en possède une collection qu'il compte léguer à la ville de Soulanges, ce qui

---

<sup>439</sup> Pay., IX, p.260.

<sup>440</sup> CB, VI, p.71.

fait de lui aussi le philanthrope de cette ville. Gourdon, le greffier, son frère, est le poète de ce milieu: il se croit l'égal de Berchoux, l'auteur du poème sur La Gastronomie qui a mis ce mot à la mode au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et il se croit aussi le seul poète de Bourgogne. Apprenant un jour qu'un poète de Mâcon met le ciel et les lacs en vers, il commente: «Pauvre jeune homme! être Bourguignon et chanter l'eau, cela fait de la peine! S'il était venu me consulter, je lui aurais indiqué le plus beau sujet du monde, un poème sur le vin, la Bacchéide!»<sup>441</sup> Un autre habitué de ce salon, Sarcus, médite une Histoire de l'institution des juges de paix. C'est l'homme politique du salon, l'ennuyeux. Guerbet, le percepteur, donne, lui, dans la «Pomologie»:

Fier de posséder le plus beau fruitier de l'arrondissement, il obtenait des primeurs en retard d'un mois sur celles de Paris; il cultivait dans ses bâches les choses les plus tropicales, voire des ananas, des brugnons et des petits pois. Il apportait avec orgueil un panier de fraises à Mme Soudry, quand elles valaient dix sous le panier à Paris.<sup>442</sup>

Nous voyons combien les remarques touchant à l'alimentation permettent de caractériser les personnages, y compris leur médiocrité. Toutes ces élites se rencontrent donc chez Mme Soudry, soit en soirée, soit le dimanche, à dîner, avec quelques notables:

Tous les dimanches le procureur du Roi, sa femme, M., Mme et Mlle Élise Gaubertin, venaient dîner chez

---

<sup>441</sup> Pay., IX, p.269.

<sup>442</sup> Pay., IX, p.270.

les Soudry de Soulanges. Quand le sous-préfet était prié, quand le maître de poste, M. Guerbet de Couches, arrivait manger la fortune du pot, Soulanges avait le spectacle de quatre équipages départementaux à la porte de la maison Soudry.<sup>443</sup>

Voilà de quoi se faire, pour les Soudry, du capital social!  
Voilà qui pose une famille de notable et en fait l'arrêt obligé de ceux qui veulent avancer.

Ceux-ci doivent s'armer de patience et composer avec ces personnages, parfois longtemps, avant d'obtenir la mutation à Paris tant désirée:

Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le palais de sa langue. . . . Voulez-vous vous marier?. . . . Ce ne serait rien que de se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie, pouah!<sup>444</sup>

Vautrin, qui dit ces mots à Rastignac, ne présente sans doute pas la vie du médiocrate de province sous son meilleur jour, car cela sert ses desseins; mais ailleurs, la vie que mènent les personnages qui font partie de ce groupe ne vient pas contredire les affirmations de Vautrin, bien au contraire. Ainsi, à Camusot qui hésite entre soutenir la cause de du Croisier, chez qui il dîne régulièrement, et soutenir la famille d'Esgrignon, Chesnel tient ce discours:

Si vous nous êtes ennemi, je repars demain pour Paris et dépose entre les mains de sa Grandeur une plainte

---

<sup>443</sup> *Pay.*, IX, p.273-274.

<sup>444</sup> *PG*, III, p.138-139.

en suspicion légitime contre le tribunal, dont sans doute plusieurs membres étaient ce soir chez du Croisier, y ont bu, y ont mangé contrairement aux lois, et qui d'ailleurs sont ses amis.<sup>445</sup>

Manger chez l'une des parties, c'est en effet se montrer son ami, et prendre soi-même parti en sa faveur, en toute partialité. Camusot, conseillé par sa femme, choisit son camp: celui qui le mènera à la présidence du Tribunal de Paris, malgré son incompétence notoire. Ce camp, c'est celui de l'aristocratie et donc les ennemis de du Croisier. Ainsi la table n'est pas, dans ce milieu, une garantie de solidarité. Balzac le souligne ailleurs encore, à propos de du Coudrai, qui dit de Mlle Cormon, son hôtesse depuis de nombreuses années: «"Elle sera niaise jusqu'à son dernier soupir," dit le cruel conservateur des hypothèques destitué qui dînait cependant chez elle deux fois par semaine.»<sup>446</sup>

Ainsi, pour mille francs d'appointements que le gouvernement vous jette «comme on jette une soupe à un dogue de boucher,»<sup>447</sup> il faut faire sa place dans ce milieu de la médiocrité, s'y faire apprécier et en plus subir les aléas de la charge, tel le sous-préfet d'Issoudun, victime des chevaliers de la Désœuvrance:

Ce fonctionnaire avait l'habitude de déjeuner de deux oeufs frais. Il nourrissait des poules dans sa cour, et joignait à la manie de manger des oeufs frais celle de vouloir les faire cuire lui-même. Ni sa femme, ni sa servante, ni personne, selon lui, ne

---

<sup>445</sup> CA, IV, p.1052.

<sup>446</sup> CA, IV, p.934.

<sup>447</sup> PG, III, p.138.

savait cuire un oeuf comme il faut; il regardait à sa montre, et se vantait de l'emporter en ce point sur tout le monde. Il cuisait ses oeufs depuis deux ans avec un succès qui lui méritait mille plaisanteries. On enleva pendant un mois, toutes les nuits, les oeufs de ses poules, auxquelles on en substitua de durs. Le sous-préfet y perdit son latin et sa réputation de sous-préfet à l'oeuf. Il finit par déjeuner autrement.<sup>448</sup>

Il finit aussi par quitter ce pays si inhospitalier.

Les goûts alimentaires, dans ce groupe, dégénèrent vite en manie, ou servent à exprimer un tempérament maniaque à force d'être buté ou routinier. Le cas du sous-préfet à l'oeuf n'est donc pas exceptionnel. La cuisson de ses oeufs a, pour lui, la même valeur que la pomologie pour Guerbet, ou que pour Hochon, retraité mais ancien employé, la nécessité d'attendre que les fruits se tachent pour les manger. C'est le passe-temps nécessaire d'une vie monotone d'employé. Ces manies sont par ailleurs le fruit d'une imitation inintelligente de comportements qui servent de modèles: l'esprit d'économie implique que l'on commence par manger les fruits qui se gâtent mais non que l'on attende qu'ils se gâtent pour les manger. Le goût de la culture des beaux fruits est certes utile et souhaitable, mais mal imité, il devient ridicule. Cet esprit d'imitation ou de routine inintelligentes ne s'appliquent pas seulement à l'alimentation, mais celle-ci permet de mettre en lumière une caractéristique de l'esprit de ce groupe.

---

<sup>448</sup> R, IV, p.376.

L'imitation porte aussi bien, nous l'avons vu dans le salon de Mme Soudry, sur la poésie, celle de Gourdon étant imitée de Berchoux; sur le maquillage, celui de Mme Soudry reproduisant, en moins bien, celui de Mlle Laguerre, son ancienne maîtresse, elle-même ancienne actrice et donc très portée à abuser de ce type d'artifice. Quant à du Ronceret dont nous avons vu plus tôt l'esprit d'économie et la médiocrité des fêtes trimestrielles à Alençon, il joue au gastronome lorsqu'il dîne chez Mlle Cormon:

Mariette disait au président du tribunal, gourmand de haut bord, en le voyant passer: «Ah! monsieur du Ronceret, j'ai fait les choux-fleurs au gratin à votre intention, car Mlle sait combien vous les aimez, et m'a dit: "Ne les manque pas, Mariette, nous avons M. le président."»

- Cette bonne demoiselle Cormon! répondit le justicier du pays. Mariette, les avez-vous mouillés avec du jus au lieu du bouillon? C'est plus onctueux!»

Le président ne dédaignait point d'entrer dans la chambre du conseil où Mariette rendait ses arrêts, il y jetait le coup d'oeil du gastronome et l'avis du maître.<sup>449</sup>

Un autre exemple viendra confirmer, s'il est besoin, notre analyse de cette classe visiblement peu prisée par Balzac. C'est celui des Moreau de Presles. L'un et l'autre de milieu modeste, M. et Mme Moreau doivent tout ce qu'ils ont au comte de Sérisy, leur employeur:

Les concessions octroyées par M. de Sérisy leur permettaient de vivre dans cette abondance, le luxe de la campagne. Ainsi, laitage, oeufs, volailles, gibier, fruits, fourrage, fleurs, bois, légumes, le régisseur et sa femme récoltaient tout à profusion et

---

<sup>449</sup> VF, IV, p.873.

n'achetaient exactement que la viande de boucherie, les vins et les denrées coloniales exigées par leur vie princière. Enfin, depuis quelques années, Moreau payait son boucher avec des porcs de sa basse-cour, tout en gardant le nécessaire à sa consommation.<sup>450</sup>

Favorisés par un maître peu regardant, M. et Mme Moreau jouent aux princes: dans leur alimentation qui fait une place aux denrées coloniales, pourtant très chères, mais aussi dans leur comportement. À défaut d'accorder des grâces, Moreau rend des services, grâce à la complaisance de M. de Sérisy toujours:

À Nerville, à Chauvry, à Beaumont, à Maffliers, à Préroles, à Nointel, partout la belle régisseuse était reçue chez des personnes qui ne connaissaient pas ou feignaient d'ignorer sa première condition. Moreau rendait d'ailleurs des services. Il disposa de son maître pour des choses qui sont des babioles à Paris, mais qui sont immenses au fond des campagnes. Après avoir fait nommer le juge de paix de Beaumont et celui de L'Isle-Adam, il avait, dans la même année, empêché la destitution d'un garde général des forêts, et obtenu la croix de la Légion d'Honneur pour le maréchal des logis chef de Beaumont. Aussi ne festoyait-on jamais dans la bourgeoisie sans que M. et Mme Moreau fussent invités.<sup>451</sup>

L'invitation, comme nous l'avons déjà vu, dépend de la valeur que les hôtes attachent à la personne qu'ils invitent. Par son influence sur M. de Sérisy, capable, lui, d'obtenir des faveurs, Moreau est important dans ce petit monde d'arrivistes. En tant qu'intermédiaire de son maître, Moreau se pose dans ce monde comme s'il était le maître lui-même, et Mme Moreau pousse à son comble l'imitation des grandes dames, sans toutefois parvenir à faire autre chose que les singer:

---

<sup>450</sup> DV, I, p.810.

<sup>451</sup> DV, I, p.811.

Quoique, la veille et l'avant-veille, elle eût fait deux toilettes pleines de coquetterie, la jolie régisseuse avait trop bien échelonné ses ressources pour ne pas avoir réservé la plus charmante, en ne doutant pas que l'artiste ne vînt dîner le samedi. . . . Après avoir commandé le plus délicat dîner et passé son appartement en revue, elle s'était promenade de manière à se trouver devant la corbeille de fleurs dans la grande cour du château, comme une châtelaine, au passage des voitures.<sup>452</sup>

La belle régisseuse en effet ne peut soutenir une conversation et ses jolis atours ne font d'elle qu'une jolie poupée sans consistance. Du jour où Moreau perd son emploi, le couple doit retrouver un train de vie plus modeste. C'est le lot des employés de ne devoir leur statut qu'au bon vouloir de leur employeur. Pour plaire à ce dernier, modèle de la légitimité, ils l'imitent, mais non formés à ces comportements, ils peuvent aussi bien tout perdre qu'avancer très loin, quelles que soient leurs compétences d'ailleurs. Le type de Moreau, régisseur, appartient au groupe des employés et non des domestiques, comme c'était le cas de Michu sous l'Empire, car il possède l'individualisme de la classe bourgeoise et n'a pas de fidélité vis-à-vis de son maître. Le même cas se retrouve chez Gaubertin et Sibilet aux Aigues. Seule, leur réussite personnelle les préoccupe, mais non le désir de faire leur travail au mieux des intérêts de celui qui les emploie. Leur vie, ancrée dans l'insécurité, les pousse à prendre le plus possible, le plus vite possible. C'est aussi ce qui les rend particulièrement arrogants et antipathiques. Même s'ils sont parfois victimes de leur statut précaire, leur nature en fait des prédateurs: ils

---

<sup>452</sup> DV, I, p.813.

ne deviennent victimes qu'après avoir fait de leur employeur la première victime de leur malhonnêteté, qu'après avoir mangé, pour leur propre compte, une partie des biens de leur maître.

Tout aussi arrogants et antipathiques, les militaires que Balzac nous fait rencontrer à cette époque sont avant tout des hommes désorientés. Ayant tout perdu en perdant l'Empereur, ils doivent trouver quelque occupation qui leur permette de gagner leur pain. Ces militaires ont du mal à se reconvertir car «la vie militaire exige peu d'idées. . . . Ils frappent et boivent, ils frappent et mangent, pour mieux frapper encore.»<sup>453</sup>

Nombreux sont ceux qui essaient de se procurer un petit emploi qui leur permette de vivre ou de survivre. Les représentants de cette catégorie de population peuvent être de simples figurants venant grossir les statistiques de cette classe qui fut sûrement nombreuse dans la réalité. C'est le cas de Groison, ancien sous-officier de la garde impériale, employé comme garde-champêtre, de Vatel, ancien capitaine des Voltigeurs, garde-chasse aux Aigues, de Michaud, ancien maréchal des logis chef aux cuirassiers de la Garde, employé comme garde des Aigues, tous trois employés par Montcornet. C'est le cas aussi de l'invalidé Coloquinte qui garde les bureaux du journal de Finot, de Giroudeau, l'oncle de Finot, qui s'occupe des abonnements au journal de son neveu, et de divers anciens militaires, employés par la mairie d'Issoudun.

---

<sup>453</sup> *Mel.*, X, p.379.

Les autres personnages de ce groupe nous sont montrés plus en détail car ils jouent un rôle dans l'intrigue de certains romans. Ce sont surtout Philippe Bridau, ancien lieutenant-colonel qui occupe d'abord une place de caissier dans un journal puis un emploi dans une compagnie d'assurances mutuelles d'Issoudun; et Maxence Gilet, ancien capitaine de la Garde, avec rang de chef de bataillon, qui occupe une place à la mairie. Ces deux personnages, qui s'affrontent dans La Rabouilleuse, de même que les figurants, nous permettent d'avoir une idée assez précise de cette catégorie sociale telle que perçue par Balzac sous le règne de Louis XVIII.

Si les employés de Montcornet sont des militaires modèles ayant de plus surmonté les difficultés de la réintégration à la société civile, il est un groupe important de militaires qui, après de grands espoirs de réussite, se retrouvent dans une situation difficile non seulement financièrement mais aussi socialement car les valeurs auxquelles ils ont cru ont été bafouées par le nouveau régime. Déçus, aigris même, ils sont nombreux à se tourner vers des expédients, des compensations, dont l'alcoolisme et la glotonnerie ne sont pas les moindres. C'est le cas de Philippe Bridau, dont le style de vie est représentatif de celui de nombreux militaires de cette époque:

Voici les habitudes que ce militaire réformé contracta presque machinalement et qui s'enracinèrent: il faisait cirer ses bottes sur le Pont-Neuf pour les deux sous qu'il eût donnés en prenant par le pont des Arts pour gagner le Palais-Royal où il consommait deux petits verres d'eau-de-vie en lisant les journaux, occupation qui le menait

jusqu'à midi; vers cette heure, il cheminait par la rue Vivienne et se rendait au café Minerve où se brassait alors la politique libérale et où il jouait au billard avec d'anciens officiers. Tout en gagnant, Philippe avalait toujours trois ou quatre petits verres de diverses liqueurs, et fumait dix cigares de la régie en allant, revenant et flânant dans les rues. Après avoir fumé quelques pipes le soir à l'estaminet hollandais, il montait au jeu vers dix heures. . . . Quand il avait gagné, ce qui arrivait presque toujours, il consommait un bol de punch et regagnait sa mansarde.<sup>454</sup>

Il acquiert, de cette vie de désœuvré, «la contenance grossière, la voix altérée par l'usage des liqueurs, la phraséologie populaire»<sup>455</sup> de ces hommes mal adaptés au nouveau régime. Il rencontre ses anciens camarades au restaurant et dépense ainsi plus qu'il ne gagne, même après avoir trouvé une place:

Parmi ses anciens camarades retrouvés, Philippe affectionna particulièrement un vieux capitaine des Dragons de la Garde, nommé Giroudeau, dans la compagnie duquel il avait débuté. Cet ancien dragon fut cause que Philippe compléta ce que Rabelais appellerait l'équipage du diable, en ajoutant au petit verre, au cigare et au jeu, une quatrième roue. Un soir, au commencement de février, Giroudeau emmena Philippe, après dîner, à la Gaîté, dans une loge donnée à un petit journal de théâtre appartenant à son neveu Finot. . . . Les deux anciens troupiers s'étaient, pour employer une de leurs expressions, donné une culotte, et s'ouvraient mutuellement leurs coeurs en entrant dans la loge. À travers les vapeurs d'un certain nombre de bouteilles et de petits verres de diverses liqueurs, Giroudeau montra sur la scène à Philippe une petite, grasse et agile figurante nommée Florentine.<sup>456</sup>

---

454 R, IV, p.308.

455 R, IV, p.306.

456 R, IV, p.309.

C'est donc une vie de débauche que mènent ces anciens troupiers, que ce soit à Paris ou en province. À Issoudun aussi, Maxence Gilet complète son ordinaire par les banquets qu'il organise chez la Cognette grâce à ses mauvais coups à l'encontre des bourgeois de la ville. Dans cette entreprise, il se fait aider non seulement d'anciens militaires comme lui mais encore de jeunes désœuvrés comme les petits-fils de M. et Mme Hochon. La coopération de ces derniers avait en fait débuté même avant que Maxence entre dans l'armée. Dès 1806, ils apparaissent tous trois comme des délinquants: «Il s'entendait déjà avec les petit-fils de M. Hochon pour faire enrager les épiciers de la ville, il récoltait les fruits avant les propriétaires, ne se gênant point pour escalader les murailles.»<sup>457</sup> C'est à la suite d'un meurtre involontaire qu'il s'engage. De retour à Issoudun, il fait valoir ses galons pour obtenir un statut mais, non reçu par les bourgeois de la ville, il se venge de ceux-ci en créant son Ordre des Chevaliers de la Désœuvrance. Nous avons déjà vu le mauvais tour joué par cet ordre au sous-préfet à l'oeuf; il en est de plus cruels qui atteignent l'ensemble de la ville:

Entre minuit et une heure, les Chevaliers de la Désœuvrance commencèrent leur distribution gratuite de comestibles aux chiens de la ville. Cette mémorable expédition ne fut terminée qu'à trois heures, heure à laquelle ces mauvais drôles allèrent souper chez la Cognette. À quatre heures et demie, au crépuscule, ils rentrèrent chez eux.<sup>458</sup>

---

<sup>457</sup> R, IV, p.368.

<sup>458</sup> R, IV, p.455.

Tous les chiens périrent à la suite de cette expédition, sans que cela n'apportât quoi que ce soit aux auteurs de ce délit. Leurs actions ne sont le fruit que d'une malveillance gratuite dont la seule raison d'être est le désir de sortir de la routine quotidienne, de se trouver une occupation, de lutter contre la «désœuvrance».

Malgré leur vulgarité, Max, Philippe et leurs semblables attachent une certaine importance à leur habillement car ils peuvent ainsi courtiser les filles et éventuellement se faire entretenir par elles. C'est le cas de Bonnébault dans Les Paysans, mais aussi de Max qui réussit même l'exploit de se faire entretenir par l'amant âgé de sa maîtresse, Jean-Jacques Rouget. Ce dernier, dans une totale dépendance de sa servante-maîtresse, Flore Brazier, dite La Rabouilleuse, accepte de loger et de nourrir cet ancien militaire que les commérages de la ville disaient son demi-frère, le docteur Rouget ayant été l'un des pères présumés de ce jeune homme.

Dès que l'officier fut installé, Flore ne voulut plus être cuisinière. La cuisine, dit-elle, lui gâtait les mains. Sur le désir du Grand Maître de l'Ordre, la Cognette indiqua l'une de ses parentes, une vieille fille dont le maître, un curé, venait de mourir sans lui rien laisser, une excellente cuisinière, qui serait dévouée à la vie à la mort à Flore et à Max.<sup>459</sup>

Le litige entre Max et Philippe Bridau touche à la succession de Jean-Jacques Rouget. Agathe n'ayant rien reçu à la mort de son père, le docteur Rouget, tente une démarche

---

<sup>459</sup> R, IV, p.407.

auprès de son frère Jean-Jacques pour qu'il l'aide au moins à traverser les moments difficiles que le retour de Philippe de l'armée occasionne. Mais la concertation de Max et de Flore l'empêche de parvenir à ses fins. Philippe, le fils aîné d'Agathe, arrêté dans le cadre d'une conspiration bonapartiste, se trouve alors banni de Paris pour une durée de cinq ans. Il arrive donc à Issoudun avec l'intention de reprendre ce qui appartient à sa famille et de se débarrasser de son rival en matière de succession. Il refuse toutes les invitations de son oncle, car elles sont dictées par Flore et Max.<sup>460</sup> Quoique anciens militaires tous deux, Max et Philippe ne peuvent être camarades, car ils ont un même gâteau en vue. Il faut donc qu'ils s'affrontent, comme le rapporte la ville:

«Hé bien, capitaine Renard, disait un bourgeois, on disait qu'entre eux les loups ne se mangeaient point, mais il paraît que Max va en découdre avec le colonel Bridau.<sup>461</sup>

C'est en effet par un duel que va se terminer cette rivalité. À l'issue d'un banquet organisé pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon, les deux «loups» vont effectivement «se manger.» Ce banquet, «indiqué pour cinq heures, heure militaire,»<sup>462</sup> devait avoir lieu chez un restaurateur nommé Lacroix, place du marché, et ne devait réunir que les anciens officiers, les simples soldats célébrant cet anniversaire chez un marchand de vin de cette même place.

---

<sup>460</sup> R, IV, p.472.

<sup>461</sup> R, IV, p.502.

<sup>462</sup> R, IV, p.503.

Même après la chute de l'Empire, la hiérarchie se maintient, montrant que la soi-disant camaraderie militaire fondée sur l'égalité face à la mort n'est qu'un mythe, puisque tous ceux qui croient en une même chose ne peuvent manger à une même table! Les officiers se retrouvent donc chez Lacroix:

On se précipita dans la longue salle basse du restaurant Lacroix, dont les fenêtres donnaient sur le marché. Chaque convive se plaça promptement à table où, comme l'avait demandé Philippe, les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. . . . Tout alla bien jusqu'au dessert, quoique les deux athlètes conservassent, malgré l'entrain apparent du dîner, une espèce d'attention assez semblable à de l'inquiétude.<sup>463</sup>

C'est au dessert que, pour un prétexte quelconque, les deux hommes s'affrontent et s'entendent pour se battre en duel le lendemain.

C'est Philippe qui aura raison de son adversaire et héritera plus tard de Jean-Jacques Rouget. Devenu riche et titré, il oubliera ses amis et même sa famille, qui décidément reste dans le camp des victimes. Le train de vie de Philippe sera alors tantôt magnifique tantôt misérable selon les succès et les échecs du moment. Même après avoir réussi à capter pour lui seul l'héritage de son oncle, il restera le personnage inconstant des années précédentes, cette inconstance étant le fruit du choc produit par le changement de société mais aussi par la débauche qui avait même transformé son apparence. «Les veines du visage étaient injectées de sang, les traits

---

<sup>463</sup> R, IV, p.504.

grossissaient, les yeux perdaient leurs cils et se desséchaient.»<sup>464</sup>

Dans ce milieu, les cafés et les restaurants sont en effet des lieux d'interaction importants. À Paris, Philippe va au café Minerve, au café Lemblin, à l'Estaminet hollandais, mais aussi au Rocher de Cancale pour ses parties fines avec Giroudeau et les comédiennes. À Issoudun, comme «dans toutes les villes de province, il existe un café militaire» dans lequel les officiers passent le temps, «ne sachant que faire dans une ville aussi constitutionnelle qu'Issoudun.»<sup>465</sup> Max y est un habitué, mais non Philippe du fait de leur rivalité. Ces cafés reçoivent les journaux libéraux, la plupart des bonapartistes s'étant alliés aux libéraux sous la Restauration. Les clients y lisent les journaux tout en discutant de politique. À Paris, c'est au café Minerve que se fomentent la conspiration pour laquelle Philippe se fait arrêter et bannir de la capitale.

Le troisième groupe d'employés est constitué de personnages d'origines modestes, et dont le statut ne s'est pas amélioré, soit par malchance, soit par manque d'éducation; ou bien des familles dont le père est mort pendant les guerres napoléoniennes sans que celles-ci n'en aient obtenu de réparation, surtout après le retour de Louis XVIII.

---

<sup>464</sup> R, IV, p.331.

<sup>465</sup> R, IV, p.372.

La famille Bridau fait partie des malchanceux. M. Bridau occupait, sous l'Empire, un poste important auprès de l'empereur. Après sa mort, Napoléon paie l'éducation des deux fils sur sa caisse personnelle, mais, avec le retour des Bourbons, les revenus de Mme Bridau disparaissent. Celle-ci ne reçoit plus en effet qu'une faible pension tirée d'une rente placée sous l'Empire, qui, malgré une gestion sage et l'aide de Mme Descoings, venue vivre avec sa famille, ne suffit pas à couvrir les frais occasionnés par l'inconstance de Philippe. Mme Bridau doit donc trouver une place et accepter l'aide financière de son deuxième fils, Joseph. Sa vie s'organise alors de la façon suivante: «Le matin, après avoir fini sa chambre où il n'y avait plus ni chats ni petits oiseaux, et préparé le déjeuner au coin de la cheminée, elle le portait dans l'atelier, où elle déjeunait avec son fils.»<sup>466</sup> Elle va ensuite travailler au bureau de loterie dont elle a obtenu la responsabilité de la gestion, avant de dîner en compagnie de Joseph encore: «Obligée d'être au bureau dès dix heures du matin, la pauvre Agathe eut à peine le temps de dîner. Elle revenait à sept heures du soir au bureau, d'où elle ne sortait pas avant minuit.»<sup>467</sup>

Même avant qu'Agathe n'ait trouvé cet emploi, Joseph accompagnait sa mère à une table d'hôte pour le dîner:

Pour éviter à sa mère les ennuis les plus cruels des ménages parisiens, Joseph l'emmena tous les jours

---

<sup>466</sup> R, IV, p.345.

<sup>467</sup> R, IV, p.344.

dîner à une table d'hôte de la rue de Beaune où se trouvaient des femmes comme il faut, des députés, des gens titrés, et qui pour chaque personne coûtait quatre-vingt-dix francs par mois.<sup>468</sup>

À la pension Vauquer, le même arrangement aurait coûté trente francs. On voit que Joseph, par respect pour sa mère, veille à choisir une table d'hôte au-dessus de ses moyens. Toutefois, compte tenu du poste qu'occupait son mari sous l'Empire et ses habitudes de vie alors, il serait peu concevable de la voir s'attabler aux côtés des pensionnaires de Mme Vauquer. Cette table d'hôte, quoique trop chère à l'époque qui nous occupe pour les moyens d'Agathe, correspond bien à son milieu de prédilection. Du vivant de son mari, Agathe avait même eu cuisinière et valet de chambre.

Le style de vie est très semblable chez Mme Granson à Alençon. Veuve d'un lieutenant-colonel d'artillerie tué à Iéna, le retour des Bourbons coupe les vivres à ce pauvre ménage composé de Mme Granson et de son fils. Celui-ci, né en 1793, est employé à la mairie d'Alençon tandis que Mme Granson est trésorière de la Société maternelle, une oeuvre de bienfaisance visant à aider les jeunes filles enceintes et célibataires. La mère et le fils partagent, «rue du Bercail, un de ces tristes rez-de-chaussée qu'en passant dans la principale rue des petites villes le voyageur embrasse d'un coup d'oeil»<sup>469</sup> et que Balzac décrit ainsi:

---

<sup>468</sup> R, IV, p.344.

<sup>469</sup> VF, IV, p.838.

D'un côté du couloir, une salle à manger et la cuisine, de l'autre un salon à toutes fins et la chambre à coucher de la veuve. . . . La rigoureuse modestie de la pauvreté se faisait sentir dans tous les accessoires de ce ménage où respiraient d'ailleurs les mœurs probes et sévères de la province. En ce moment, le fils et la mère étaient ensemble dans la salle à manger, où ils déjeunaient d'une tasse de café accompagnée de beurre et de radis.<sup>470</sup>

Mme Granson et son fils sont reçus chez Mlle Cormon, la vieille fille, qui est une parente éloignée. Athanase, jeune homme intelligent mais détruit par la pauvreté, est amoureux de sa parente, sentiment que Balzac nous présente au moyen d'une métaphore alimentaire. Parlant de Mlle Cormon, il écrit :

Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs, comme Athanase, la nature d'attraits qui devait le séduire. Les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment à s'étendre sur ces belles nappes vives. C'était la perdrix dodue, alléchant le couteau du gourmet.<sup>471</sup>

Mais Athanase est timide et n'ose pas se déclarer, laissant le champ libre à ses rivaux, du Bousquier et le chevalier de Valois. Quant à Mme Granson, elle se sent en réalité plus à l'aise avec les domestiques qu'avec les amis de sa parente. Cette dernière pourtant tâche de faire plaisir à tous ses convives en veillant à respecter le goût de chacun. On apprend ainsi que Mme Granson aime particulièrement le poisson.<sup>472</sup>

À Paris, Poiret et Mlle Michonneau, les pensionnaires de Mme Vauquer, appartiennent aussi à cette catégorie. Ce sont des

---

470 VF, IV, p.838.

471 VF, IV, p.858.

472 VF, IV, p.873.

personnages fermés dont l'emblème animal est d'ailleurs, pour Poiret, l'huître. Poiret est encore un «grigou» pour Christophe et un «être nul» pour Bianchon. Cet ancien commis d'ordre au ministère se caractérise par sa capacité de passer inaperçu. C'est, dans les termes de Balzac, probablement la meilleure représentation du «zéro social.»

Font encore partie de ce groupe, à Paris, Clapart, autre personnage qualifié de «nul» par Balzac, d'ailleurs l'ami de Poiret qu'il retrouve au café pour jouer aux dominos.<sup>473</sup> Employé par le ministère des finances sous l'Empire, il devient, grâce à l'intervention de Moreau auprès du comte de Sérisy, employé dans les bureaux de la Ville de Paris. Sa femme, ancienne «belle» de l'Empire et maîtresse d'un des cinq directeurs, l'épouse en secondes noces après Husson qui, ruiné par Napoléon, se suicide tandis qu'elle est enceinte. Maîtresse alors de Moreau, elle est protégée par ce dernier ainsi qu'Oscar qui est peut-être son fils. Le ménage de cette famille, malgré l'aide de Moreau, est sous la Restauration, très modeste:

Quand le voiturier surprit M. et Mme Clapart à table, leurs assiettes, leurs verres, les plus petites choses, accusaient une effroyable gêne; néanmoins ils se servaient de couverts d'argent; mais les plats, la soupière, écornés et raccommodés autant que la vaisselle des pauvres gens, inspiraient la pitié.<sup>474</sup>

---

<sup>473</sup> DV, I, p.829.

<sup>474</sup> DV, I, p.759.

Le déjeuner se compose «d'une salade de hareng et de laitue, avec une tasse de lait pour dessert.»<sup>475</sup> C'est Mme Clapart qui prépare les repas et s'occupe de soigner son mari malade:

Clapart, assis au coin du feu, enveloppé dans une méchante robe de chambre, regardait sa femme, occupée à faire à la cheminée de la chambre à coucher tout ensemble le bouillon, la tisane de Clapart et son déjeuner à elle.<sup>476</sup>

Ce bouillon est sans doute le pot-au-feu bourgeois qui servira au dîner. Chez Mme Clapart, pourtant, on l'imagine assez maigre, du fait de la gêne du ménage.

Comme chez les commerçants et dans les milieux populaires, c'est par un verre de vin que Mme Clapart accueille ses visiteurs.<sup>477</sup> En 1823, la pauvreté et l'âge ont transformé la «belle» de l'Empire en une vieille femme, peu soignée, et qu'Oscar, son propre fils, compare à une domestique, du genre le plus bas puisqu'il parle de «femme de charge.» Il n'y a en effet plus chez elle le moindre désir de «faire semblant» d'être au-dessus de sa condition, caractéristique qui distingue les médiocrates de cette catégorie d'employés, plus proche du peuple. Cette franchise gêne Oscar qui espère, lui, s'élever au-dessus de cette condition misérable, espoir réaliste compte tenu des études qu'il a faites. À vingt ans, il doit subir

---

<sup>475</sup> DV, I, p.841.

<sup>476</sup> DV, I, p.873.

<sup>477</sup> DV, I, p.830.

cette franchise, avec tout l'embarras que cela entraîne pour lui:

La mère, ne se souciant plus qu'elle se trouvait en plein faubourg Saint-Denis, embrassa son Oscar, et lui dit en sortant un joli petit pain de son cabas: «Tiens, tu allais oublier ton petit pain et ton chocolat! Mon enfant, je te le répète, ne prends rien dans les auberges, on y fait payer les moindres choses dix fois ce qu'elles valent.» Oscar aurait voulu voir sa mère bien loin, quand elle lui fourra le pain et le chocolat dans sa poche.<sup>478</sup>

Ce conflit entre la mère et le fils n'est pas un conflit de générations. C'est à proprement parler un conflit social, fondé sur les espoirs d'avancement du fils, espoirs auxquels s'oppose l'indifférence de sa mère qui n'a plus guère d'illusions pour elle-même. Sa spontanéité vient de ce qu'elle n'attend plus rien de la société, comme la timidité d'Oscar vient de ses ambitions qui touchent à la démesure.

Malgré le caractère fantastique de la nouvelle de Melmoth réconcilié, les détails de la vie de Castanier, le caissier de Nucingen, apporte quelques précisions sur la vie des employés, ou plus exactement, sur les risques de la gourmandise dans un milieu qui n'en a pas les moyens. Castanier, ancien militaire, caissier depuis 1813, «avait la main potelée de l'homme gras,»<sup>479</sup> qui annonce le bourgeois gourmand. Ayant eu de meilleures conditions de vie plus tôt, il lui reste, une fois caissier, le goût de la bonne chère et des femmes. Après un

---

<sup>478</sup> *DV*, I, p.763.

<sup>479</sup> *Mel.*, X, p.349.

mariage déplorable, Castanier a quitté sa femme et entretient une de ces «jeunes filles qui, soit par la misère la plus profonde, soit par défaut de travail ou par l'effroi de la mort, souvent aussi par la trahison d'un premier amant, sont poussées à prendre un métier que la plupart d'entre elles font avec dégoût,»<sup>480</sup> le métier de prostituée. Aquilina, âgée de seize ans à sa première rencontre avec Castanier, par son goût des jolies choses, entraîne Castanier à des dépenses considérables. Ces dépenses visent aussi bien son confort à lui, mais lui font mener un train de vie bien supérieur à celui d'un caissier:

Ce fut le linge, l'argenterie et les mille accessoires d'une maison montée, la batterie de cuisine, les cristaux, le diable. . . . Castanier était gourmand, il eut une excellente cuisinière; et, pour lui plaire, Aquilina le régalaît de primeurs, de raretés gastronomiques, de vins choisis qu'elle allait acheter elle-même. . . . La table fut donc une source de dépenses considérables relativement à la fortune du caissier.<sup>481</sup>

Repoussant jour après jour ses projets de réforme, Castanier se trouve près de tomber au fond d'un précipice. Laissant ses scrupules et ses projets de réforme, il choisit de prendre dans la caisse de Nucingen ce qu'il lui faut pour fuir. Puis, ayant rencontré Melmoth, c'est encore conformément à sa gourmandise qu'il organise sa nouvelle vie:

Le premier usage que Castanier s'était promis de faire du terrible pouvoir qu'il venait d'acheter, au

---

<sup>480</sup> *Mel.*, X, p.355.

<sup>481</sup> *Mel.*, X, p.359-360.

prix de son éternité bienheureuse, était la satisfaction pleine et entière de ses goûts. . . . Il voulut une bacchanale digne des beaux jours de l'Empire romain, et s'y plongea désespérément comme Balthazar à son dernier festin.<sup>482</sup>

La gourmandise, dans ce milieu, doit être source de bien des malheurs, du moins celle qui dépasse les consommations alimentaires propres à la classe concernée. Nous verrons que c'est le lot des journalistes et des comédiens d'être en quelque sorte le trait d'union entre les pauvres et les riches, mais ceci le plus souvent au détriment de leur propre bonheur.

#### 4.2.3.7 La «bohème littéraire»

C'est à dessein que nous reprenons ici le terme de Pierre Labracherie dans son étude de La vie quotidienne de la bohème littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>483</sup> Le terme «bohème» auquel le Robert donne le sens de «personne qui vit sans règles ni souci du lendemain,»<sup>484</sup> rassemble des personnages d'origines diverses qui vivent dans une insécurité constante du fait de leur travail. Ce sont les journalistes, les comédiens ou artistes, et les écrivains, surtout les débutants. Ils sont liés entre eux par des activités complémentaires, les écrivains produisant par exemple les pièces qui sont jouées par les acteurs et

---

<sup>482</sup> Mel., X, p.374.

<sup>483</sup> Labracherie, Pierre. La vie quotidienne de la bohème littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle (Paris: Hachette, 1967).

<sup>484</sup> Robert I, p.195.

critiquées par les journalistes, ces derniers ayant souvent débuté comme écrivain mais n'ayant pas obtenu le succès escompté.

Tous sont soumis à un maître impitoyable: la mode. Or, chacun sait que la mode change souvent, ce qui entraîne une fluctuation constante des conditions de vie des personnages. Tantôt riches, tantôt pauvres, s'ils se font quand même du souci pour le lendemain, surtout lorsqu'ils sont pauvres, ils ne peuvent jamais prédire de quoi le lendemain sera fait. La plupart d'entre eux se laissent donc mener au gré des flots, par lesquels ils se laissent emporter parfois. Certains tâchent de lutter contre ce maître inintelligent et de s'imposer au monde intellectuel et artistique malgré tout. À ces deux attitudes correspondent deux styles de vie, le premier représenté par les journalistes, le second par d'Arthez et le Cénacle.

Devenus journalistes par impatience de la gloire, ces personnages se présentent comme des arrivistes insensibles, prêts à marcher sur le monde entier pour parvenir à leurs fins, prêts à «éventrer leur nourrice pour prédire l'avenir.»<sup>485</sup> Comme le dit Claude Vignon: «Le journal servirait son père tout cru à la croque au sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser son public.»<sup>486</sup> Anciennement idéalistes, mais ayant perdu leurs illusions, les journalistes sont des hommes

---

<sup>485</sup> *IP*, V, p.407-408.

<sup>486</sup> *IP*, V, p.405-406.

amers, acerbes, des «lions et des panthères» selon le ministre allemand qui soupe chez Florine.<sup>487</sup> Sans profondeur dans leurs sentiments comme dans leurs idées, ils peuvent s'attaquer les uns les autres au besoin et Balzac les compare alors à une meute en colère. Ailleurs, ce sont des oiseaux de proie<sup>488</sup> ou bien «un tigre à deux mains qui déchire tout, comme si ses plumes avaient la rage.»<sup>489</sup>

Le poète rencontrait à l'intérieur des journaux royalistes et ministériels une jalousie à laquelle il n'avait pas songé, la jalousie qui se déclare entre tous les hommes en présence d'un gâteau quelconque à partager, et qui les rend comparables à des chiens se disputant une proie: ils offrent alors les mêmes grondements, les mêmes attitudes, les mêmes caractères.<sup>490</sup>

Pourtant, avant d'en arriver là, Lucien pouvait croire que son talent lui garantirait un niveau de vie élevé. Certes, celui qui l'avait introduit dans ce milieu, Étienne Lousteau, lui avait expliqué les aléas du métier, mais Lucien, comme ses collègues, se croyait supérieur aux autres et ne pensait pas devoir subir le même sort. L'histoire d'Étienne Lousteau ressemble pourtant à la sienne. Arrivé à Paris dans l'espoir d'y trouver la gloire grâce à un roman, il connaît d'abord la faim et la déception:

Le peu d'argent que pouvait me donner ma famille fut bientôt mangé. . . . Où, comment et par quoi gagner mon pain, fut une question que je me suis faite en

---

487 *IP*, V, p.403.

488 *IP*, V, p.424.

489 *IP*, V, p.427.

490 *IP*, V, p.521.

sentant les atteintes de la faim. Après bien des tentatives, après avoir écrit un roman anonyme payé deux cents francs par Doguereau, qui n'y a pas gagné grand-chose, il m'a été prouvé que le journalisme seul pouvait me nourrir.<sup>491</sup>

Pourtant il n'y a pas de régularité non plus dans ce travail et la vie du journaliste se partage entre la bombance et l'abstinence: «Quand le Prospectus sort en éruptions miliaries, l'argent entre à flots dans mon gousset, je régale alors mes amis. Pas d'affaires en librairie, je dîne chez Flicoteaux.»<sup>492</sup>

Balzac utilise une métaphore animale significative pour décrire le destin de celui qui embrasse la profession de journaliste: la chenille mutilée. Le journaliste, en effet, aurait pu devenir écrivain, poète, auteur dramatique, quelque beau papillon, mais le métier ruine ses qualités premières, comme la chenille mutilée ne peut devenir papillon:

Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêtes à mordre ou à vanter un talent naissant, sur l'ordre d'un pacha du Constitutionnel, de La Quotidienne, des Débats, au signal des libraires, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner.<sup>493</sup>

Autrement dit, les journalistes s'achètent: nous avons vu que la gloire d'un écrivain tient aux dîners payés par le libraire aux journalistes et qu'un article écrit contre un de ses auteurs pouvait amener le libraire chez l'auteur de l'article

---

491 *IP*, V, p.343.

492 *IP*, V, p.344.

493 *IP*, V, p.346.

dans l'intention de se soumettre à ses volontés. Les journalistes sont achetés par les libraires mais aussi par les artistes, et notamment les comédiennes et les danseuses dont nous avons plusieurs exemples dans Illusions perdues.

Coralie, Mariette, Florine, en plus d'avoir un «protecteur» bourgeois capable de payer leurs dépenses et des dîners aux journalistes ont aussi pour amants ces mêmes journalistes. Lousteau évalue à mille francs par mois les cadeaux et dîners que Matifat offre aux journalistes pour que Florine obtienne des contrats dans des théâtres,<sup>494</sup> et celle-ci affirme: «Ces messieurs sont les arbitres de mes destinées, mon avenir est entre leurs mains.»<sup>495</sup> Cette situation peut donner aux journalistes l'illusion de la puissance, mais ce sont en fait les propriétaires de journaux qui ont la vraie puissance, les journalistes n'en étant que l'instrument. Ce sont eux qui dictent aux journalistes ce qu'ils doivent dire et même penser, comme l'affirme Balzac: «En 1821, les journaux avaient donc droit de vie et de mort sur les conceptions de la pensée et sur les entreprises de la librairie.»<sup>496</sup> Par conséquent, pour ce milieu,

travailler n'est pas le secret de la fortune en littérature, il s'agit d'exploiter le travail d'autrui. Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi, plus un homme est médiocre, plus promptement arrive-t-il; il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout,

---

<sup>494</sup> *IP*, V, p.385.

<sup>495</sup> *IP*, V, p.375.

<sup>496</sup> *IP*, V, p.449.

flatter les petites passions basses des sultans littéraires.<sup>497</sup>

Le but de tout journaliste réaliste est donc de devenir lui-même propriétaire de journal. Connaissant déjà le métier et ses collègues, il sera alors encore plus à même de les exploiter. C'est le cas de Finot, journaliste dans César Birotteau devenu propriétaire dans Illusions perdues.

Le «Journal,» terme employé par Balzac pour qualifier la corporation des journalistes, patrons et employés, apparaît d'abord à Lucien comme un esprit bienfaisant: «Après tant de factions montées en vain rue du Sentier, il trouvait le Journal attablé, buvant frais, joyeux, bon garçon.»<sup>498</sup> La vie se déroule en effet au fil des soupers nocturnes et des articles écrits entre deux repas, sur un bout de la table, ou à la suite de longues discussions devant un bol de punch. À son premier souper chez Florine, Lucien est ébloui, et cette révélation soudaine contribue grandement à lui faire quitter la vie d'austérité prônée par le Cénacle:

Il savourait les premières délices de la richesse, il était sous le charme du luxe, sous l'empire de la bonne chère; ses instincts capricieux se réveillaient, il buvait pour la première fois des vins d'élite, il faisait connaissance avec les mets exquis de la haute cuisine.<sup>499</sup>

C'est à ce souper qu'il rencontre Coralie. Comme Lousteau, Lucien deviendra l'amant d'une actrice, mais contrairement à

---

<sup>497</sup> *IP*, V, p.346.

<sup>498</sup> *IP*, V, p.402.

<sup>499</sup> *IP*, V, p.408.

son ami, il ne gardera pas sa chambre rue de Cluny. Lousteau, en effet est ici le journaliste typique. Il se conforme à la vie à trois que mènent la plupart des actrices. Matifat entretient Florine qui a Lousteau pour amant. Pourtant, comme Lousteau ne vit pas officiellement chez Florine, celle-ci peut faire croire à Matifat qu'il est son seul amant. Lucien et Coralie, parce qu'ils ne sont pas encore complètement corrompus par le monde, ne peuvent supporter de vivre ainsi à trois. Ils s'installent ensemble, perdant par le même coup l'aide financière de Camusot. Devenu couple, leur vie devient difficile par manque d'argent.

Dans un premier temps, Coralie flatte tous les goûts de Lucien. Après avoir emmené Lucien chez elle, le soir du souper chez Florine, celui-ci dort dix heures d'affilé. Puis Bérénice, la femme de chambre et amie de Coralie lui apporte

un magnifique guéridon chargé de mets dérobés au dîner de sa maîtresse, afin que la cuisinière ne pût soupçonner la présence d'un amant. . . . Lucien dîna très bien, servi par Bérénice dans une argenterie sculptée, dans des assiettes peintes à un louis la pièce.<sup>500</sup>

Avec ce dîner, Bérénice lui fait boire «le plus délicieux vin que Bordeaux ait soigné pour le plus riche Anglais.»<sup>501</sup> Plus tard, les journalistes, les actrices et leurs bourgeois dînent au Rocher de Cancale puis chez Véry au Palais-Royal. Et cette vie de dîners et de soupers continue: Lucien «avait déjà

---

<sup>500</sup> *IP*, V, p.414.

<sup>501</sup> *IP*, V, p.414.

soif des plaisirs parisiens, il aimait la vie facile, abondante et magnifique que lui faisait l'actrice chez elle.»<sup>502</sup>

Les déjeuners aussi sont choisis. Rappelons celui offert au libraire Dauriat, venu acheter Les Marquerites, le recueil de poésie de Lucien: «des huîtres, des citrons, du beurre frais et du vin de Champagne.»<sup>503</sup> Elle commande aussi ses déjeuners au «Cadran-Bleu, le restaurant le plus voisin.»<sup>504</sup> Le paroxysme de cette vie de luxe, c'est le repas que Coralie et Lucien offrent chez eux. Les trente convives étaient les journalistes et leurs maîtresses, Dauriat et quelques directeurs de théâtre. C'est là que Finot improvise l'intronisation de Lucien au métier de journaliste:

Mes enfants, dit alors Finot en se levant et tenant une bouteille de vin de Champagne à la main, nous avons protégé tous et tous encouragé les débuts de notre amphitryon dans la carrière où il a surpassé nos espérances. En deux mois il a fait ses preuves par les beaux articles que nous connaissons: je propose de le baptiser journaliste authentiquement. . . . Une couronne de roses fut bientôt tressée dès que la grosse femme de chambre eut apporté des fleurs avec lesquelles se parèrent grotesquement ceux qui se trouvaient les plus ivres. Finot, le grand prêtre, versa quelques gouttes de vin de Champagne sur la belle tête blonde de Lucien en prononçant avec une délicieuse gravité ces paroles sacramentales: «Au nom du Timbre, du Cautionnement et de l'Amende, je te baptise journaliste. Que tes articles te soient légers!»<sup>505</sup>

---

502 *IP*, V, p.428.

503 *IP*, V, p.456.

504 *IP*, V, p.456.

505 *IP*, V, p.476.

Les repas du journaliste dont les articles se vendent bien se prennent sans régularité et sont relevés assez souvent de soupers orgiaques, le but de ces soupers étant précisément l'ivresse. Ainsi, malgré la qualité des mets consommés, c'est la quantité des boissons qui compte surtout, car l'ivresse amène l'oubli de la conscience. À ce propos, Étienne Lousteau déclare: «La conscience, mon cher, est un de ces bâtons que chacun prend pour battre son voisin, et dont il ne se sert jamais pour lui.»<sup>506</sup> Alors que Lucien hésite à s'engager dans la voie du journalisme, Étienne lui reproche, pour faire taire sa conscience, de barboter «dans des scrupules de religieuse qui s'accuse d'avoir mangé son oeuf avec concupiscence.»<sup>507</sup>

Les journalistes boivent donc en quantité, cela noie leur conscience et les aide, semble-t-il, à avoir de l'esprit. Blondet déclare en effet: «Ah! ça, vous autres, ayez de l'esprit pour les cinquante-six bouteilles de vin que nous boirons.»<sup>508</sup> Lucien s'habitue à cette vie et «pendant tout l'hiver, la vie de Lucien fut une longue ivresse coupée par les faciles travaux du journalisme.»<sup>509</sup> Mais une telle consommation n'est pas longtemps propice au travail et peu à peu le courage le quitte:

Travailler, n'est-ce pas la mort pour les âmes avides de jouissances? Aussi avec quelle facilité les écrivains ne glissent-ils pas dans le farniente, dans

---

506 IP, V, p.382.

507 IP, V, p.382.

508 IP, V, p.395.

509 IP, V, p.490.

la bonne chère et les délices de la vie luxueuse des actrices et des femmes faciles! 510

Très vite donc, Lucien perd le goût du travail. Il compte alors sur ses anciennes connaissances aristocratiques, avec lesquelles il s'est réconcilié, pour réussir: celles-ci semblent en effet avoir changé d'attitude vis-à-vis de lui depuis sa réussite dans le milieu journalistique. Mais le monde est encore un autre prétexte à dissipation, et Lucien en arrive à ne plus avoir le temps de travailler:

À travers cette vie où toujours le Lendemain marchait sur les talons de la Veille au milieu d'une orgie et ne trouvait pas le travail promis, Lucien poursuit donc son idée principale: il était assidu dans le monde, il courtisait Mme de Bargeton, la marquise d'Espard, la comtesse de Montcornet, et ne manquait pas une seule des soirées de Mlle des Touches; il arrivait dans le monde avant une partie de plaisir, après quelque dîner donné par les auteurs ou par les libraires; il quittait les salons pour un souper, fruit de quelque pari; les frais de la conversation parisienne et le jeu absorbaient le peu d'idées et de forces que lui laissaient ses excès.<sup>511</sup>

Le mot est donc lâché: les «excès» doivent nécessairement mener à une décadence, à la dégénérescence des facultés de Lucien qui, alors, ne se rend pas compte qu'il commet des fautes:

Si le poète rendit à Rastignac et à ses amis du monde un splendide déjeuner, il commit la faute de le donner chez Coralie; car il était trop jeune, trop poète et trop confiant pour connaître certaines nuances de conduite.<sup>512</sup>

---

510 *IP*, V, p.416.

511 *IP*, V, p.491.

512 *IP*, V, p.489.

Il s'endette et Coralie est menacée de saisie. Le genre de vie de Lucien change alors du tout au tout, d'autant que ses camarades, jaloux de ses succès, et Finot, vexé de sa conversion au légitimisme, décident sa perte:

Trois jours après la démarche inutile faite par Lucien chez Lousteau, les deux amants déjeunaient tristement au coin du feu dans leur belle chambre à coucher; Bérénice leur avait cuisiné des oeufs sur le plat dans la cheminée, car la cuisinière, le cocher, les gens étaient partis.<sup>513</sup>

Si tous les journalistes passent par des temps difficiles pendant lesquels ils doivent jeûner ou prendre leurs repas chez Flicoteaux, Lucien connaît une chute dont il ne peut se relever. Sa sensibilité, nous l'avons vu, l'a conduit à se mettre en ménage avec Coralie qu'il aime sincèrement. Mais Coralie est une actrice, elle a été entretenue plus tôt et fait donc, pour le monde, partie des femmes de mauvaise vie. Quelle que soit la profondeur de ses sentiments pour Lucien, et malgré le rachat de ses fautes, au moins aux yeux du lecteur, du fait de sa sincérité, vivre avec une femme comme elle est la plus grande des fautes sociales que Lucien pouvait faire, faute à laquelle s'ajoute celle de recevoir chez elle. Par ailleurs, s'il est concevable, dans le milieu des journalistes, d'écrire un article pour, et un article contre une même chose, une conversion politique sincère est inacceptable; c'est une trahison selon ses anciens amis et la deuxième faute sociale de Lucien.

---

<sup>513</sup> *IP*, V, p.495.

Lucien pêche donc par ce qui fait de lui un poète: la sensibilité, la sincérité de ses sentiments et de ses idées. Sa chute ne peut donc pas n'être que provisoire comme elle l'a été pour Lousteau, car ce sont ses amis eux-mêmes, y compris les aristocrates qui ne l'ont converti à leurs idées que pour mieux se venger de lui, qui ont juré sa perte. Finot déclare en effet: «Lucien ne pourra pas donner une ligne, nous lui couperons ainsi les vivres.»<sup>514</sup> C'est la première attaque et ses «amis» légitimistes du journal Le Réveil fondé en sa compagnie, l'achèvent:

Aussi la perte de Lucien, de cet intrus, de ce petit drôle qui voulait avaler tout le monde, fut-elle unanimement résolue et profondément méditée. . . . Pendant les premiers quinze jours, Lucien . . . fit feu de tout son esprit, appuyé d'ailleurs par Martainville, le seul qui le servît sans arrière-pensée, et qu'on ne mit pas dans le secret des conventions signées par des plaisanteries après boire.<sup>515</sup>

La sensibilité fait de Lucien, en fait, un inadapté dans ce milieu particulièrement dur et cruel, comme les métaphores animales l'avaient bien suggéré. Au lieu d'être tigre, oiseau de proie ou loup, il devient agneau, comme le lui dit Finot: «Les loups ne se mangent point. Vous avez eu, vous, en cette affaire, l'innocence d'un agneau.»<sup>516</sup>

Lucien ne parvient donc pas à s'intégrer au milieu journalistique, au contraire de Lousteau qui devient rédacteur

---

<sup>514</sup> *IP*, V, p.524.

<sup>515</sup> *IP*, V, p.518-519.

<sup>516</sup> *IP*, V, p.533.

en chef comme il le souhaitait, tandis que Finot prend la direction d'un journal plus important et continue son ascension sociale. Finot, qui, lorsqu'on le rencontre chez Anselme Popinot en 1818, fait ses débuts dans le journalisme et dîne alors chez Tabar à dix-huit sous<sup>517</sup> est, en 1822, devenu un grand nom du journalisme qui a maintenant «tous les jours les plus somptueux dîners du monde.»<sup>518</sup> C'est un bon vivant et on peut l'acheter ou l'amadouer par des dîners. C'est ainsi que Gaudissart le convainc de «limousiner» le prospectus de Popinot gratis. La récompense, ce sera «un bol de punch et des gâteaux.»<sup>519</sup>

À l'époque où Lucien le rencontre, il «déjeune encore deux ou trois fois par mois au café Voltaire.»<sup>520</sup> Sa vie mouvementée l'amène en effet à prendre pratiquement tous ses repas à l'extérieur de chez lui, mais jamais aux mêmes heures. Il est donc très difficile à rejoindre. Lucien, dans sa première tentative de le rencontrer, s'en rend compte:

De grand matin, Finot n'était pas rentré. À midi, Finot était en course: «il déjeunait, disait-on, à tel café.» Lucien allait au café, demandait Finot à la limonadière, en surmontant des répugnances inouïes: Finot venait de sortir.<sup>521</sup>

C'est donc un homme «occupé» mais surtout insaisissable, trait qu'il sait utiliser pour ses intérêts. Il devient le

---

517 *IP*, V, p.384.

518 *IP*, V, p.384.

519 *CB*, VI, p.138.

520 *IP*, V, p.343.

521 *IP*, V, p.335.

propriétaire capitaliste par excellence de divers journaux, capitaliste au point, par exemple, de ne pas payer les blancs des articles soumis par ses journalistes.<sup>522</sup> C'est un «homme d'une incontestable adresse à deviner le talent comme un ogre sent la chair fraîche.»<sup>523</sup> C'est un prédateur qui fera sa place, définitivement, dans cette société.

L'autre côté de la médaille du monde intellectuel est représenté par le Cénacle. Les intérêts des jeunes gens qui le composent sont variés mais «tous portaient au front, comme d'Arthez, le sceau d'un génie spécial.»<sup>524</sup> Font partie de ce Cénacle Horace Bianchon, que nous avons déjà rencontré parmi les médecins, Léon Giraud, «profond philosophe,»<sup>525</sup> Joseph Bridau, l'artiste peintre, Fulgence Ridal, poète, et bien sûr d'Arthez, écrivain, qui est le chef du Cénacle depuis la mort de Louis Lambert, son fondateur. Il y a aussi Meyraux, médecin comme Bianchon, et Michel Chrestien, républicain «qui rêvait la fédération de l'Europe et qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens.»<sup>526</sup>

Ces jeunes gens sont unis par leur idéalisme et leur volonté de tenir leur gloire à leur mérite. Tous partagent la même profondeur de sentiments, la sincérité, la droiture, tant

---

522 *IP*, V, p.330.

523 *IP*, V, p.416.

524 *IP*, V, p.315.

525 *IP*, V, p.315.

526 *IP*, V, p.317.

de leur comportement que de leurs idées. Toutes ces qualités font d'eux des hommes incompris, surtout par ceux qui leur envient leur profondeur et, pour les détruire, les tournent en dérision:

Ils n'en sont encore, dit Bixiou, qu'à chercher la pensée providentielle du vin de Champagne, le sens humanitaire des pantalons et la petite bête qui fait aller le monde. Ils ramassent des grands hommes tombés, comme Vico, Saint-Simon, Fourier.<sup>527</sup>

Ces jeunes gens placent les questions matérielles bien au-dessous de leurs préoccupations intellectuelles. Ils croient même qu'une vie assez austère permet de mettre à l'épreuve leur volonté et leur vocation. Ils ne recherchent donc pas la vie facile, sans pour autant fuir, quand cela se présente, les réjouissances gastronomiques. Toutefois, comme ils sont pour la plupart pauvres, ou qu'ils veulent économiser pour publier éventuellement à compte d'auteur, sur le modèle de Fourier qui dépensa tout l'argent qu'il gagna à la publication de ses ouvrages,<sup>528</sup> les jeunes gens du Cénacle ne s'accordent que ce qu'il faut pour vivre et étudier sans avoir besoin de travailler pour gagner de l'argent. Lousteau, qui se croit supérieur, réagit en se moquant avec condescendance de ce style de vie qu'il n'a pas pu supporter et montrant par là que sa vocation de romancier n'était pas sérieuse. Il déclare en effet: «Il y a des gens de talent, comme ce pauvre d'Arthez,

---

<sup>527</sup> *IP*, V, p.477.

<sup>528</sup> S. Debout, Introduction à la Théorie des Quatre Mouvements de Charles Fourier (Paris: Pauvert, 1969, réédition de 1834)

qui dîne tous les jours chez Flicoteaux, ils sont dix ans avant de gagner cent écus.»<sup>529</sup>

La condescendance est ici gratuite, sans raison d'être: les jeunes gens du Cénacle ne mettent pas dans l'argent gagné la valeur de l'individu, mais dans la valeur de son projet. Il s'agit de faire oeuvre utile à la société, par sa beauté ou par l'amélioration qu'elle peut apporter au sort de l'humanité. La mention de Saint-Simon et de Fourier est à ce titre révélatrice, mais nous pourrions mentionner aussi Pierre Leroux, qui serait selon René Guise le modèle de Léon Guiraud, ou Auguste Comte. Comme eux, les jeunes gens du Cénacle tâchent d'ouvrir des voies nouvelles pour l'humanité, de faire progresser les sciences et le monde, de trouver des solutions aux problèmes philosophiques ou sociaux qui se présentaient alors. Comme l'expliquait Louis Lambert à son oncle: «Ces grandes masses humaines souffrantes, plus ou moins actives, plus ou moins nourries, plus ou moins éclairées, constituent des difficultés à résoudre, et qui crient contre Dieu.»<sup>530</sup> Pourtant leur réponse n'est pas forcément l'athéisme, quoiqu'elle le soit chez certains.

Il y a chez eux une grande tolérance aussi: tous cherchent, et écoutent comment les autres analysent le problème. Dans ce contexte, l'argent n'a pas de valeur en soi. À part le travail, ce sont les sentiments qui comptent, et par-dessus tout

---

<sup>529</sup> *IP*, V, p.383.

<sup>530</sup> *LL*, X, p.655.

l'amitié dont Lucien bénéficiera de façon même abusive. Tandis qu'il travaille fort à la reconstitution de son roman d'après les conseils de d'Arthez, Lucien, sans argent, décide d'économiser le prix du repas chez Flicoteaux. Alors, Daniel va le voir chez lui: «Lucien, mon ami, lui dit Daniel, tu n'es pas venu dîner hier chez Flicoteaux, et nous savons pourquoi. . . . Voilà deux cents francs. . . . Accepte-les et qu'on ne t'y reprenne plus.»<sup>531</sup> Plus tard, à l'occasion d'une réunion du Cénacle, tous, unanimes dans leur sensibilité, ont la même idée:

Par une journée où le froid se fit prématurément sentir, cinq des amis de d'Arthez arrivèrent ayant eu la même pensée, tous apportaient du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres où, chaque invité devant fournir son plat, tout le monde donne un pâté.<sup>532</sup>

Leur vision du monde s'oppose sur bien des points à celle de Lucien. Ils essaient de diverses façons de lui expliquer l'intérêt de la patience pour le génie et utilisent, pour le convaincre, des métaphores alimentaires qui ont le pouvoir de rendre les idées si faciles à comprendre:

«Pour toi les petits pois devraient pousser tout accommodés au beurre.  
- Ils ne poussent ainsi que pour les fils aînés des pairs de France, dit Michel Chrestien. Mais, nous autres, nous les semons, les arrosons et les trouvons meilleurs.»<sup>533</sup>

---

531 *IP*, V, p.321.

532 *IP*, V, p.319.

533 *IP*, V, p.326.

D'origines diverses, ces jeunes gens ont adopté, pour atteindre leur but, la morale bourgeoise du travail. Réguliers dans leurs horaires, ils sont même routiniers, réservant leur originalité à leurs travaux. Le narrateur de Facino Cane, jeune homme de la même trempe que ceux du Cénacle, décrit ainsi le style de vie de l'intellectuel passionné, qui fut aussi celui de Balzac dans sa mansarde de la rue Ladiguère:

L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour dans une bibliothèque voisine, celle de MONSIEUR. Je vivais frugalement, j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs.<sup>534</sup>

La science, au sens large du terme puisqu'elle peut tout aussi bien comprendre les arts, est vue en effet comme un sacerdoce peu compatible avec les abus, qu'ils soient d'ordre sexuel ou alimentaire. Dans Le Cousin Pons, Balzac affirmera d'ailleurs que tous les grands hommes ont été sobres.<sup>535</sup> La sobriété est, selon lui, une condition de la grandeur d'âme, de la profondeur de la pensée, de la lucidité. Mais la sobriété en période de travail n'exclut pas de bons repas en période de détente. Fulgence Ridal, poète comique et grand philosophe pratique, ressemble à s'y méprendre à l'idée que Balzac se fait de Rabelais: il «pouvait rire et riait en effet de tout» mais surtout, il «ne hait pas la bonne chère et ne la recherche point.»<sup>536</sup> Il s'agit, pour tous ces jeunes gens de manger pour

---

<sup>534</sup> FC, VI, p.1019.

<sup>535</sup> CP, VII, p.495.

<sup>536</sup> IP, V, p.317.

vivre et non de vivre pour manger. Leur raison de vivre se situe en effet au-delà des dîners et des fêtes. Ceux-ci ne peuvent être que la récompense exceptionnelle de travaux bien menés.

Le cas de Joseph Bridau est intéressant car il apporte encore un nouvel éclairage de la conception de ces jeunes gens de l'alimentation. Nous avons pu constater leur frugalité et leur sobriété; toutefois, à moins de difficultés financières graves qui, seules, pourraient justifier de graves restrictions, ils mangent à leur faim. Leur frugalité n'est pas avarice comme celle du vieil Hochon qui reçoit Joseph avec sa mère à Issoudun. Ce dernier a du mal à croire que l'on puisse être riche comme Hochon et faire manger à sa famille des repas de miséreux. Pour le Cénacle, il faut manger en quantité suffisante pour réparer ses forces et avoir l'énergie nécessaire au travail. Si leurs moyens le leur permettent, ils tâchent aussi de manger des aliments de qualité: du pain blanc, fait de blé, le «père de la pensée» d'après Balzac,<sup>537</sup> des laitages, des oeufs, des fruits, du fromage. Joseph est en fait mieux nourri que ses amis car il accompagne sa mère à une table d'hôte rue de Beaune pour le dîner qui y est probablement assez agréable et suffisant. Ainsi, seule la misère justifie l'abstinence (mais est-il possible de la justifier?) et s'il est vrai que, dans La Comédie humaine, cette misère met en péril la santé et l'intelligence de nombreux jeunes gens, il

---

<sup>537</sup> *Phy.*, XII, p.309, et aussi *MC*, IX, p.413 et 418-419.

s'agit non d'un apprentissage initiatique à la gloire, mais d'un problème de société, d'un gâchis des facultés humaines contre lequel la société devrait se prémunir.

La nourriture est donc, pour les jeunes du Cénacle, une de ces nécessités de la vie qui, comme le logement, doit être résolue. Alors, tout leur esprit peut se porter sur l'étude, et leur coeur sur l'amitié qu'ils partagent, ou sur d'autres sentiments, tels les sentiments d'amour filial que Joseph éprouve à l'égard de sa mère.

Jamais Joseph, pendant deux ans, ne faillit un seul jour à venir chercher sa mère le soir pour la ramener rue Mazarine, et souvent il l'allait prendre pour dîner; ses amis lui virent quitter l'Opéra, les Italiens et les plus brillants salons pour se retrouver avant minuit rue Vivienne.<sup>538</sup>

Joseph est en effet un peu plus avancé que ses amis dans la voie de la gloire: il est déjà associé à Schinner en 1822, puisqu'il refait avec ce dernier la décoration du château de Presle pour le comte de Sérisy. S'il va dans le monde où il rencontre des personnes utiles à son travail, il peut aussi passer des jours et des nuits à peindre et, s'il n'est pas satisfait de sa toile, il n'hésite pas à la détruire et à recommencer, mettant en pratique, comme ses amis, le conseil de Boileau: «Vingt fois sur le mestier remettez votre ouvrage.»<sup>539</sup> Il s'interrompt pourtant pour faire des travaux de commandes,

---

<sup>538</sup> R, IV, p.344-345.

<sup>539</sup> Boileau, Nicolas. L'Art poétique (Paris: Gallimard, Pléiade, 1966, Oeuvres complètes, Chant I, p.161).

portraits, décoration d'intérieur, copies. Ceux-ci lui permettent de gagner sa vie et d'étudier encore davantage les ressources techniques des grands peintres:

Il copiait les tableaux des vieux maîtres en se pénétrant de leurs procédés; aussi sa brosse était-elle une des plus savantes.<sup>540</sup>

Cette avance, toute relative et due peut-être au hasard de son domaine qui admet des travaux d'appoints sans détruire son génie, ce que le journalisme ne peut faire pour les écrivains, Joseph ne s'en targue pas pour nuire à autrui ni pour rabaisser ses amis. Il y a en fait chez lui, comme chez d'Arthez mais non chez tous les membres du Cénacle, une grande tolérance vis-à-vis des faiblesses humaines:

Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies, ils se les expliquent et en retrouvent dans le coeur ou dans la tête. Selon Joseph, son frère aimait le tabac et les liqueurs, sa vieille maman Descoings aimait les ternes, sa mère aimait Dieu, Desroches fils aimait les procès, Desroches père aimait la pêche à la ligne, tout le monde, disait-il, aimait quelque chose. Il aimait, lui, le beau idéal en tout; il aimait la poésie de Byron, la peinture de Géricault, la musique de Rossini, les romans de Walter Scott.<sup>541</sup>

Voilà qui donne un portrait assez juste, nous semble-t-il, de l'idéalisme de ces jeunes gens, idéalisme auquel se mêle une grande tolérance et, malgré un athéisme possible, une grande force de pardon. Lorsque Lucien, forcé par la misère d'écrire un article contre le livre que d'Arthez vient de publier, il ne

---

<sup>540</sup> R, IV, p.327.

<sup>541</sup> R, IV, p.325-326.

trouve pas d'autre solution que d'aller voir son ami afin de lui en demander pardon à l'avance. D'Arthez va plus loin: il lui propose de corriger son article sous le prétexte que lui seul connaît bien ses défauts. Lucien, sensible à l'amitié que ce geste exprime, s'exclame: «En montant une côte aride, on trouve quelquefois un fruit pour apaiser les ardeurs d'une soif horrible; ce fruit, le voilà!»<sup>542</sup> L'amitié vraie est un fruit qui apaise les maux causés par la sécheresse des rapports sociaux lorsqu'ils sont fondés sur la lutte prédateur-proie. Il semble que, par cette présentation de ces jeunes gens comme plus tôt des médecins, Balzac cherche à transmettre une vision critique des rapports sociaux fondés sur une lutte mortelle tout en nous proposant quelques suggestions susceptibles de modifier ces rapports. La lutte entre prédateurs et proies est en effet incontestablement une plaie sociale, une pathologie, qui, en nuisant au bonheur individuel, nuit au bonheur de la société tout entière. Nous devons nous demander de quelle nature sont ces suggestions.

Comme d'Arthez est exceptionnel dans le monde littéraire, Joseph est exceptionnel dans le monde des artistes. En effet, les artistes, comme les journalistes, sont en concurrence constante pour avoir des rôles dans les divers théâtres parisiens. Ils se font donc une guerre féroce, malgré une apparente solidarité ou amitié. La concurrence dépend chez eux,

---

<sup>542</sup> *IP*, V, p.530.

comme chez les journalistes, moins de leurs compétences artistiques que de leurs compétences sociales: trouver des protecteurs, séduire des journalistes qui feront de bons articles, inviter les directeurs de théâtre à dîner sont des choses presque aussi importantes que de savoir tenir un rôle.

Les artistes peuvent aussi se spécialiser pour assurer leur quotidien: nous avons vu que Joseph copie des tableaux ou fait des portraits, Servin donne des leçons de dessin aux jeunes filles de bonnes familles.<sup>543</sup> À défaut d'avoir une spécialité à proprement parler artistique, on peut se faire claqueur, comme Braulard, le «gastronome» du groupe. Pour garder sa réputation, il invite Lucien et Lousteau à dîner et leur prédit qu'«il y aura noces et festins»<sup>544</sup> selon l'expression de Brillat-Savarin, et il ajoute: «nous rirons bien! nous boirons mieux.» Boire est encore l'élément essentiel du repas dans cette catégorie sociale qui a bien des ressemblances avec celle des journalistes. Balzac nous décrit Braulard ainsi:

Lucien vit en lui l'homme du peuple enrichi: un visage commun, des yeux gris pleins de finesse, des mains de claqueurs, un teint sur lequel les orgies avaient passé comme la pluie sur les toits, des cheveux grisonnants, et une voix assez étouffée.<sup>545</sup>

Les femmes sont danseuses comme Thullia ou Mariette, actrices comme Florine ou Coralie. Mi-actrices, mi-courtisanes,

---

<sup>543</sup> *Ve.*, I, p.1040-1041.

<sup>544</sup> *IP*, V, p.469.

<sup>545</sup> *IP*, V, p.469.

elles offrent, en périodes fastes, des soupers orgiaques. Voici celui qu'offre Florine aux journalistes, souper pendant lequel journalistes et actrices se sont entendus pour griser Camusot afin de libérer Coralie qui désire faire plus ample connaissance avec Lucien:

Pendant cette discussion, tout le monde avait remarquablement bien mangé, supérieurement bu. Lousteau, le voisin de Camusot, lui versa deux ou trois fois du kirsch dans son vin sans que personne y fît attention, et il stimula son amour-propre pour l'engager à boire. Cette manoeuvre fut si bien menée que le négociant ne s'en aperçut pas, il se croyait dans son genre aussi malicieux que les journalistes. Les plaisanteries acerbes commencèrent au moment où les friandises du dessert et les vins circulèrent. Le diplomate, en homme de beaucoup d'esprit, fit un signe au duc et à la danseuse dès qu'il entendit ronfler les bêtises qui annoncèrent chez ces hommes d'esprit les scènes grotesques par lesquelles finissent les orgies, et tous trois disparurent.<sup>546</sup>

Dans ce milieu, le protocole est une parodie. Ainsi, lorsque Matifat crie «À table!»: «Le duc donna le bras à Florine, Coralie prit celui de Lucien, et la danseuse eut d'un côté Blondet, de l'autre le ministre allemand.»<sup>547</sup> Les règles du savoir-vivre sont volontairement laissées de côté car la vie artiste se veut sans contrainte, même si les artistes eux-mêmes doivent en subir de toutes sortes. On cultive dans ce milieu l'originalité, et les convenances bourgeoises et aristocratiques n'existent que pour s'en moquer, comme on se moque des bourgeois présents tout en acceptant leurs repas.

---

<sup>546</sup> *IP*, V, p.408.

<sup>547</sup> *IP*, V, p.401.

Connaissant les goûts et les habitudes de ses invités, Florine annonce aux journalistes: «J'ai fait garder des voitures cette nuit, car je vous renverrai soûls comme des mardi-gras.»<sup>548</sup> Même si les actrices ont un protecteur bourgeois qui paie leurs dépenses, l'amant de coeur peut trouver que sortir avec l'une de ces femmes revient très cher. C'est ce que Georges Marest découvre dans Un début dans la vie:

Quoique désintéressée, la fantaisie d'un Premier sujet est toujours une passion qui coûte quelques bagatelles à l'heureux mortel choisi. C'est les dîners chez les restaurateurs, les loges au spectacle, les voitures pour aller aux environs de Paris et pour en revenir, des vins exquis consommés à profusion, car les danseuses vivent comme vivaient autrefois les athlètes.<sup>549</sup>

Le monde des artistes est un monde brillant en apparence comme les théâtres dans lesquels ils jouent. Le luxe, comme au théâtre, peut apparaître dans leur vie aussi rapidement qu'il peut disparaître. Lucien, admirant son appartement le jour du souper que lui et Coralie offrent chez eux, «ne s'expliquait plus ni comment ni par qui le coup de baguette avait été frappé.»<sup>550</sup> Mais la magie du théâtre ne dure que l'espace d'une soirée, et sur la scène sociale elle ne dure pas beaucoup plus. Après ces orgies et la vie brillante qui devaient frapper les sens d'une poète puisque le poète, selon Michel Chrestien, «aime les brillantes étoffes, les festins, les triomphes,

---

<sup>548</sup> *IP*, V, p.376.

<sup>549</sup> *DV*, I, p.858.

<sup>550</sup> *IP*, V, p.471.

l'éclat,»<sup>551</sup> Lucien et Coralie voient l'arrière du tableau, la saisie, qui les force à déménager:

Bérénice avait sauvé du désastre une pendule et deux vases de porcelaine, quatre couverts en argent et six petites cuillers. La salle à manger, qui se trouvait avant la chambre à coucher, ressemblait à celle du ménage d'un employé à douze cents francs. La cuisine faisait face au palier. Au-dessus, Bérénice couchait dans une mansarde. Le loyer ne s'élevait pas à plus de cent écus.<sup>552</sup>

Malgré des économies et une vie en rapport avec celle des employés les plus pauvres, la situation ne s'arrange pas car Lucien tombe malade tandis que Coralie s'épuise au travail:

Coralie joua dans la pièce de Camille Maupin, et contribua beaucoup à ce succès de l'illustre hermaphrodite littéraire. La création de ce rôle fut la dernière étincelle de cette belle lampe. À la vingtième représentation, . . . Coralie tomba malade.<sup>553</sup>

Sans argent, les artistes peuvent difficilement obtenir les soins qui leur sont nécessaires, d'autant que les commerçants sont sans complaisance vis-à-vis d'eux:

Enfin il n'y eut plus que le pharmacien et le charcutier qui fissent crédit à ces malheureux enfants. Lucien, Bérénice et la malade furent obligés pendant une semaine environ de ne manger que du porc sous toutes les formes ingénieuses que lui donnent les charcutiers. La charcuterie, assez inflammatoire de sa nature, aggrava la maladie de l'actrice.<sup>554</sup>

---

551 *IP*, V, p.325.

552 *IP*, V, p.512.

553 *IP*, V, p.542-543.

554 *IP*, V, p.543.

Victime du paradoxe du comédien, adulé sur scène, méprisé en ville, Coralie meurt. En effet, les artistes, par leur esprit d'indépendance et leur comportement épicurien, se situent en dehors des normes sociales:

Au-dessus de cette sphère, vit le monde artiste. . .  
Excédés par un besoin de produire, dépassés par leurs coûteuses fantaisies, lassés par un génie dévorateur, affamés de plaisir, les artistes de Paris veulent tous regagner par d'excessifs travaux les lacunes laissées par la paresse, et cherchent vainement à concilier le monde et la gloire, l'argent et l'art.<sup>555</sup>

Leur non-conformisme, leur appétit de vivre, leur goût du luxe et de la vie facile, les rapprochent des personnages qui constituent le groupe des «hors-la-loi.»

#### 4.2.3.8 Les hors-la-loi

Les prostituées font par définition partie de ce groupe puisqu'elles font fi des lois sociales, et des institutions de la société comme le mariage. C'est rarement par choix que ces femmes deviennent prostituées, ou lorettes, comme Balzac les appelle encore, ou courtisanes. Les cas les plus typiques sont représentés par Suzanne du Val-Noble et par Aquilina.

Dans le roman de La Vieille Fille, Suzanne est ouvrière. C'est une grisette: elle est blanchisseuse chez Mme Lardot, la

---

<sup>555</sup> FYO, V, p.1049.

logeuse du chevalier de Valois. Ce dernier est le confident des grisettes en général et de Suzanne en particulier. Suzanne aime s'amuser et voit avec consternation son avenir dans sa ville natale d'Alençon. Elle rêve d'aller à Paris, d'y faire fortune.

Anciennement maîtresse de du Bousquier, elle fait croire à ce dernier qu'elle est enceinte pour en obtenir de l'argent. Elle lui joue une scène mélodramatique sur le thème suivant: «Pauvre ouvrière que je suis, irai-je à l'hôpital, irai-je mendier mon pain?»<sup>556</sup> Du Bousquier, quoique avare, lui donne six cents francs. Elle part à Paris avec cette somme, prend le nom de Suzanne du Val-Noble, d'après une rue d'Alençon, et trouve un protecteur, écrivain et journaliste, Hector Merlin. Elle se fait alors entretenir, et Balzac écrit à son propos: «Grâce à la première éducation que lui a donnée le chevalier de Valois, elle a presque l'air d'une femme comme il faut, en n'étant qu'une femme comme il en faut.»<sup>557</sup> Elle mène la grande vie des actrices et des danseuses sans en avoir ni les craintes ni les succès. Elle n'a pas à obtenir, en plus d'une protection financière, celle des journalistes. La vie des femmes entretenues est, de ce point de vue, plus simple. Elle est aussi sans avenir, car passé l'âge de la beauté, ces femmes n'ont plus de ressources.

---

556 *VF*, IV, p.835.

557 *VF*, IV, p.936.

De goûts assez semblables à ceux des actrices, les courtisanes de La Comédie humaine côtoient celles-ci. Chez Suzanne du Val-Noble, Lucien et Coralie rencontrent :

Rastignac, Bixiou, des Lupeaux, Finot, Blondet, Vignon, le baron de Nucingen, Beaudenord, Philippe Bridau, Conti le grand musicien, tout le monde des artistes, des spéculateurs, des gens qui veulent opposer de grandes émotions à de grands travaux.<sup>558</sup>

Le risque de ce «métier,» c'est par contre d'être abandonnée, comme c'est le cas de la belle Hollandaise, Sarah Gobseck, la maîtresse de Roguin. Ces femmes font donc, par nécessité, du Carpe diem leur philosophie de la vie: «Pour elle, l'avenir était son après-dîner, et la fin du mois l'éternité, même quand elle avait des mémoires à payer.»<sup>559</sup> C'est aussi le cas d'Aquilina, la maîtresse de Castanier. Prostituée à seize ans, elle tâche de tirer de cette vie tous les avantages que sa jeunesse et sa beauté peuvent lui apporter, sans penser au lendemain:

Aquilina ne condamnait pas l'ennui de cette vie, elle en jouissait, comme font beaucoup de femmes, sans plus se demander comment venait l'argent que certaines gens ne se demandent comment poussent les blés en mangeant leur petit pain doré.<sup>560</sup>

Malgré une apparente indifférence à leur situation hors du monde des conventions sociales, ces femmes sont en fait des juges sévères tant de la société que de leurs protecteurs.

---

558 *IP*, V, p.454.

559 *CB*, VI, p.87.

560 *Mel.*, X, p.361.

Lorsque Castanier lui reproche d'avoir un amant, elle lui fait, pour se défendre, un bilan cruel des années passées avec lui:

Tu m'as nourrie et logée par le même sentiment qui porte à nourrir un chien et à le mettre dans une niche, parce qu'il nous garde bien, qu'il reçoit nos coups de pied quand nous sommes de mauvaise humeur, et qu'il nous lèche la main aussitôt que nous le rappelons.<sup>561</sup>

Si elle se permet de lui en faire le reproche, c'est que son amant va pouvoir devenir son nouveau protecteur et qu'elle ne craint donc pas de perdre Castanier, car, pendant les quelques années qu'a duré le ménage Castanier-Aquilina, elle a tout supporté de l'homme qui l'a nourrie, comme un chien supporte tout de son maître. Il faut néanmoins reconnaître que c'est elle qui a choisi ce rôle, alors que le chien n'a pas de choix!

Si elles ont de la chance, les prostituées terminent leur «carrière» par un mariage: Suzanne se mariera en 1838 avec Théodore Gaillard, un autre journaliste. Sinon, elles peuvent se résoudre à «travailler» pour une maison de prostituées, maison où elles sont sûres au moins d'être nourries et logées: c'est le cas de Sarah Gobseck après l'abandon de Roguin et d'Ida Gruget lorsque Ferragus la quitte. Enfin, cela peut être l'hôpital lorsqu'elles sont trop vieilles ou malades.

Cet avenir peu reluisant les entraîne à chercher dans l'alcool le même oubli que cherchent les journalistes, et à faire du vin le même usage qu'eux. Peut-être ont-elles moins à

---

<sup>561</sup> *Mel.*, X, p.363.

soulager leur conscience qu'eux mais elle doivent toutefois éviter de penser au lendemain. Ces deux groupes s'entendent donc bien pour organiser des orgies. En 1823, la fille de Sarah, Esther, entre elle aussi dans ce monde. Les amis de Philippe Bridau la lui décrivent ainsi:

Elle a l'air céleste de la pauvre Coralie, elle sait pleurer, elle a une voix qui vous tire un billet de mille francs du coeur le plus granitique, et la luronne sable mieux que nous le vin de Champagne.<sup>562</sup>

Les filles nées dans ce milieu sont donc nécessairement prédestinées à marcher sur les traces de leur mère.

Les hommes hors-la-loi sont, eux, de fortes personnalités qui, par révolte le plus souvent, ont commis des actions irréparables. Ferragus, ancien entrepreneur en bâtiment et riche, entre dans l'ordre des Dévorants, dont nous admirons la pertinence du nom pour un ordre réunissant des espèces sociales appartenant toutes aux prédateurs. Cet ordre comprend treize membres et Ferragus en est le chef. Il s'agit d'une association plus maçonnique que criminelle, quoique les crimes puissent être un moyen de parvenir aux buts que l'ordre s'est fixé. Si nous ne savons pas exactement qui sont ces treize membres, nous savons qu'en dehors de Ferragus, il y a de Marsay et Montriveau, et probablement le marquis de Ronquerolles.

---

<sup>562</sup> R, IV, p.517.

De son vrai nom Gratien Bourignard, Ferragus est arrêté en 1806 et condamné à vingt ans de bagne. Il s'évade, et tente par tous les moyens de se refaire une innocence. Il fait effacer les lettres brûlées sur sa peau et prend une nouvelle identité. Il veut en effet redevenir «quelque chose de social.»<sup>563</sup> La vie de cet homme est un mélange de dureté et de sensibilité. Capable de remuer ciel et terre pour sa fille, Mme Jules, il laisse mourir Ida parce qu'elle serait un témoin gênant de son ancienne identité. Il possède plusieurs appartements, car il peut à tout moment devoir fuir la police. Ceux-ci se trouvent plutôt dans des quartiers pauvres qui le protègent mieux des regards indiscrets. C'est ainsi que l'intrigue du roman commence: Mme Jules ne devrait pas se promener à pied dans le quartier de la rue Pagevin et de la rue de Soly.

Malgré un environnement aussi dégoûtant physiquement que moralement, Ferragus vit dans un confort relatif. Surpris par la pluie au cours de l'une de ses enquêtes, Auguste de Maulincour se réfugie sous un porche et se trouve juste à côté de Ferragus. Le ruisseau de cette rue faisait voir

mille débris dont l'inventaire curieux révélait la vie et les habitudes de chaque locataire de la maison. C'était des découpures d'indienne, des feuilles de thé, des pétales de fleurs artificielles, décolorées, manquées; des épluchures de légumes, des papiers, des fragments de métal.<sup>564</sup>

---

<sup>563</sup> *Fe.*, V, p.874-875.

<sup>564</sup> *Fe.*, V, p.815.

Dans ces quartiers en effet, les travailleurs peuvent tout aussi bien travailler chez eux à la fabrication de fleurs ou à la confection de tissus. Les détritius de leur travail se mêlent donc à ceux de leurs repas, ces pauvres gens passant inexorablement leur vie entière dans ces taudis. Mais il se fait en plus, dans l'esprit du personnage qui découvre ce quartier, une association entre ces détritius et ceux qui habitent le quartier, ce qui a pour effet de présenter Ferragus comme le déchet de la société.

Par un stratagème, Maulincour parvient jusqu'à l'appartement de Ferragus tandis que Mme Jules s'y trouve. Il y découvre un intérieur en contraste avec l'aspect extérieur de la maison: «Il y avait du feu dans la cheminée; tout auprès était une table servie plus somptueusement que ne le comportaient l'apparente situation de cet homme et la médiocrité de son loyer.»<sup>565</sup> En effet, les hommes de la trempe de Ferragus ou de Vautrin cachent sous la pauvreté de multiples identités et peuvent renaître soudainement sous les traits d'un noble portugais ou d'un Grand d'Espagne. Jacques Collin vit sous le nom de Vautrin à la pension Vauquer à côté de petits bourgeois. Il sait très bien se montrer sous des dehors plaisants, «un homme gai comme ça»<sup>566</sup> pour Mme Vauquer. Chez lui non plus, rien de sa jeunesse ne pouvait laisser prévoir qu'il deviendrait un hors-la-loi. Il a une enfance heureuse et fait de bonnes études dans un collège d'oratoriens. En 1812, il

---

<sup>565</sup> *Fe.*, V, p.821-822.

<sup>566</sup> *PG*, III, p.233.

est condamné pour faux. Conscient des faiblesses de la société et de son injustice flagrante, c'est la révolte qui l'amène à agir contre l'ordre établi. À Lucien qui s'apprête à se suicider, il tente d'expliquer le monde et lui présente les leçons qu'il a tirées de ses observations: «Si vous vous permettez de petites infamies, que ce soit entre quatre murs. Dès lors vous ne serez plus coupable de faire tache sur les décorations de ce grand théâtre appelé le monde.»<sup>567</sup>

Le monde est en effet un théâtre, un monde d'illusions, il s'agit donc pour réussir, de faire illusion. Il ne s'agit pas d'être un bon prêtre, par exemple, mais de faire le bon prêtre, d'être bon comédien. À tous les niveaux de la société, il y a des rôles à jouer: écrivain engagé, homme politique, et même roi, toute fonction, surtout s'il s'y attache quelque prestige, est un rôle. Il explique ainsi sa propre théorie de l'«illusionisme social»:

Mon jeune ami, reprit Vautrin d'un air paternellement railleur, si vous voulez faire figure à Paris, il vous faut trois chevaux et un tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf mille francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez trois mille francs chez votre tailleur, six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le chapelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûtera mille francs. . . . Ajoutez à ces nécessités premières trois cents louis pour la pâtée, mille francs pour la niche. Allez, mon enfant, nous en avons pour nos petits vingt-cinq mille par an dans les flancs.<sup>568</sup>

---

<sup>567</sup> IP, V, p.700.

<sup>568</sup> PG, III, p.178.

Avec l'argent qu'il possède, Jacques Collin pourrait fort bien mener lui aussi cette vie. Il le fera d'ailleurs plus tard en se faisant jésuite mondain sous le nom de Carlos Herrera. Dans Le Père Goriot pourtant, il joue le rôle d'un vieux négociant et l'exécute fort bien. Mais le contact quotidien avec une vieille fille inoccupée perturbe ses plans: Mlle Michonneau se fait en effet espionne au bénéfice de la police et verse dans le café de Vautrin une drogue qui provoque chez lui un malaise. Transporté dans sa chambre par Poiret, complice de Mlle Michonneau, les deux espions font reparaître sur son épaule les lettres de bagnard et le feront arrêter de nouveau.

À la maison Vauquer, cet homme met une vie extraordinaire. Il aide Mme Vauquer à allumer le feu, il discute avec les autres pensionnaires, et offre, sous quelque prétexte, une petite fête. C'est le «boute-en-train de la pension.»<sup>569</sup> Il est alors particulièrement généreux: «Je vous propose une petite bouteillorama de vin de Bordeaux, que le nom de Lafitte rend doublement illustre.»<sup>570</sup> Puis suivent d'autres bouteilles, du champagne, les gâteaux. La première bouteille contenait une drogue à l'intention de Rastignac et du père Goriot qui allaient perturber ses plans. Le langage de Vautrin est toujours concret, représentation de ses origines probablement modestes. À Rastignac endormi, il tient ce langage:

Le four est chaud, la farine est pétrie, le pain est sur la pelle; demain nous en ferons sauter les

---

<sup>569</sup> PG, III, p.216.

<sup>570</sup> PG, III, p.201.

miettes par-dessus notre tête en y mordant; et nous empêcherions d'enfourner?...non, non, tout cuira! Si nous avons quelques petits remords, la digestion les emportera.<sup>571</sup>

De même, son analyse des passions humaines passe par des comparaisons alimentaires:

[Les gens à passion] n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants; ils vendraient leur âme au diable.<sup>572</sup>

Nous ne savons pas si Jacques Collin fait lui aussi partie de l'ordre des Dévorants, mais nous savons qu'il est le trésorier des trois bagnes, caissier des Dix-Mille et des Grands Fanandels. C'est un «sphinx,» un lion; il a les yeux d'un chat sauvage: c'est de toute évidence un prédateur. D'ailleurs, Balzac dit de Carlos Herrera: «Ce voyageur ressemblait à un chasseur qui trouve une proie longtemps et inutilement cherchée.»<sup>573</sup> C'est aussi le conseil qu'il donne à Lucien: «Soyez chasseur, mettez-vous à l'affût, embusquez-vous dans le monde parisien, attendez une proie...»<sup>574</sup>

Jacques Collin est un homme de contraste qui peut passer de l'extrême bonhomie à la dureté la plus grande. C'est pour Balzac «le type de toute une nation dégénérée, d'un peuple sauvage et logique, brutal et souple,»<sup>575</sup> d'un homme qui «proteste contre les profondes déceptions du contrat

---

571 PG, III, p.202.

572 PG, III, p.88.

573 IP, V, p.690.

574 IP, V, p.701.

575 PG, III, p.219.

social.»<sup>576</sup> Seul contre la société entière, il peut pourtant en prendre tous les rôles, toutes les manières, toutes les habitudes de vie. C'est le personnage déclassé et inclassable par excellence, celui qui est en dehors des lois mais aussi en dehors des normes.

---

<sup>576</sup> PG, III, p.220.

#### 4.2.4 Le peuple

##### 4.2.4.1 Les domestiques

Une nette évolution de la mentalité apparaît à cette époque chez les domestiques de La Comédie humaine. Nous avons vu précédemment (périodes postrévolutionnaire et napoléonienne) que l'une des caractéristiques dominantes des domestiques était d'épouser parfaitement les intérêts et les goûts de leurs maîtres, autrement dit d'être inconditionnellement fidèles à la main qui les nourrit. Le retour du roi et la restauration de la monarchie aurait pu faire renaître les anciens rapports, idéalisés par Balzac, du bon maître et du fidèle serviteur. Il est vrai que nous allons rencontrer de tels rapports encore, mais dans une si faible proportion et dans des circonstances si différentes de celles rencontrées plus tôt qu'il faudra bien admettre qu'il s'agit d'exceptions et non de la norme.

Ce qui change à cette époque, c'est la montée de l'individualisme des domestiques, caractéristique nettement influencée par les valeurs bourgeoises, et par la force de cette classe malgré les apparences d'un régime monarchique. Nous voyons, par ce trait social, qu'il y a, chez les domestiques au moins, une lutte qui se produit entre les valeurs des deux classes que l'on peut considérer comme

dominantes puisqu'elles s'affrontent toutes deux dans l'esprit des classes inférieures pour en obtenir la légitimité.

Les domestiques fidèles se trouvent dans les deux catégories sociales suivantes: chez les personnes âgées et chez les personnages situés en dehors des normes sociales. Les domestiques des personnes âgées sont généralement des domestiques âgés, ayant passé toute leur vie chez le même maître et liés à la famille qu'ils servent comme à leur propre famille. Ce sont des domestiques d'un autre temps, comme leurs maîtres sont des maîtres d'un autre temps. Justin, par exemple, ancien valet du vidame de Pamiers, est un «Scapin émérite. . . . attaché à son maître comme à un être supérieur»<sup>577</sup> dont l'amitié est renforcée par une pension assez élevée pour valoir au vieillard «des soins que la maîtresse la plus aimante n'eût pas inventés pour son ami malade.»<sup>578</sup> Prêté à Auguste de Maulincour par le vidame, le valet déclare avec emphase: «Que monsieur mange, boive et dorme tranquillement. Je prends tout sur moi.»<sup>579</sup> Il prend en effet tant sur lui qu'il se fait assassiner par Ferragus et ses complices sans que cela paraisse être un assassinat:

- Mort, s'écria M. de Maulincour, mort? Et quand? et comment?
- Hier, dans la nuit. Il est allé souper avec d'anciens amis, et s'est enivré sans doute; ses amis, pris de vin comme lui, l'auront laissé se coucher

---

<sup>577</sup> *Fe.*, V, p.826.

<sup>578</sup> *Fe.*, V, p.826-827.

<sup>579</sup> *Fe.*, V, p.827.

dans la rue, et une grosse voiture lui a passé sur le corps...

- Le forçat ne l'a pas manqué.<sup>580</sup>

C'est donc jusqu'à la mort que Justin pousse la fidélité à son maître.

D'autres personnages, eux aussi «débris du dernier siècle»<sup>581</sup> font preuve d'une grande fidélité. Non confiant en ses propres domestiques, plus jeunes et influencés par les mœurs modernes, Maulincour fait appel à

une vieille femme attachée depuis longtemps à sa grand-mère, une femme qui avait pour lui un de ces sentiments à demi maternels, le sublime du commun. Sans s'ouvrir entièrement à elle, il la chargea d'acheter secrètement, et chaque jour en des endroits différents, les aliments qui lui étaient nécessaires, en lui recommandant de les mettre sous clef, et de les lui apporter elle-même, sans permettre à qui que ce fût de s'en approcher quand elle les lui servirait.<sup>582</sup>

Cette femme s'acquitte fort bien de sa charge et ce ne sera pas d'empoisonnement que le baron mourra. Enfin, dernier représentant de ces vieux domestiques fidèles, la cuisinière des Ragon, Jeannette:

Une vieille cuisinière, Jeannette, servait les deux vieillards avec un aveugle dévouement, elle aurait volé des fruits pour leur faire des confitures! Loin d'amasser son argent, elle le mettait sagement à la Loterie, espérant apporter un jour le gros lot à ses maîtres. Le dimanche où ses maîtres avaient du monde, elle était, malgré ses soixante ans, à la cuisine pour surveiller les plats, à la table pour servir

---

580 *Fe.*, V, p.860.

581 *Fe.*, V, p.827.

582 *Fe.*, V, p.824-825.

avec une agilité qui eût rendu des points à Mlle Mars dans son rôle de Suzanne du Mariage de Figaro.<sup>583</sup>

La fidélité des domestiques ne dépend donc pas du milieu, mais bien plutôt de la façon dont ils sont considérés, de la place qu'ils occupent dans la famille. C'est ainsi que nous la trouvons également chez Bérénice, la femme de chambre de Coralie. Anciennement compagne d'enfance de Coralie dont elle connaît tous les malheurs, elle se fait domestique pour rester avec Coralie, qu'elle aime comme si c'était sa propre fille, lorsque la mère de cette dernière, qui d'ailleurs la battait, la vend à de Marsay pour soixante mille francs.<sup>584</sup> Contrainte à mener la vie d'une prostituée, Coralie se tourne vers le théâtre dans l'espoir de se sortir de cette situation. Abandonnée par de Marsay, c'est Camusot qui prend sa place. Mais toujours, Bérénice est là, pour l'aider à traverser les moments difficiles.

Cette femme, «grosse Normande aussi laide que Coralie était belle,»<sup>585</sup> mais «aussi fine et déliée d'esprit qu'elle était corpulente,»<sup>586</sup> tâche par tous les moyens de rendre Coralie heureuse: l'argent n'y a donc aucune part. Quand Coralie, sur un coup de tête, décide de quitter sa vie d'actrice et d'aller vivre avec Lucien dans sa mansarde, elle voit, si cela devait se produire, son avenir sans ambiguïté:

---

583 *CB*, VI, p.226-227.

584 *IP*, V, p.388.

585 *IP*, V, p.409.

586 *IP*, V, p.412.

«Je vous suivrais, . . . je vous ferais votre ménage.»<sup>587</sup> Plus tard, elle les suit effectivement lorsqu'ils prennent l'appartement rue de la Lune, elle seule parmi les domestiques qui sont partis dès que Coralie s'est trouvée dans l'incapacité de les payer. Elle prend l'initiative de «sauver du désastre» quelques ustensiles, comme Durieu avait sauvé l'argenterie de ses maîtres sous la Révolution. Elle leur fait la cuisine quoiqu'elle ne soit pas cuisinière et soigne Coralie malade avec le dévouement d'une mère. La mort de sa maîtresse est donc un drame pour elle comme pour Lucien. Reconnaisante à ce dernier d'avoir donné à Coralie le peu de bonheur qu'elle ait jamais connu, Bérénice va jusqu'à se prostituer à son tour pour lui fournir de quoi rentrer à Angoulême.

Enfin, pour clore cette partie sur les domestiques fidèles, nous devons signaler un cas un peu particulier, celui de la Péchina, la petite protégée de la comtesse de Montcornet. Cette enfant de treize ans en 1823, orpheline de père et mère, est élevée religieusement par son grand-père, le vieux Niseron. La comtesse confie Geneviève, la Péchina, à son ancienne femme de chambre, devenue Mme Michaud, pour que celle-ci lui apprenne le rôle de femme de chambre tout en se faisant aider, tandis qu'elle est enceinte, par la jeune enfant. Sa fidélité à ses maîtres, Geneviève la doit peut-être à son éducation religieuse; mais elle la doit surtout aux sentiments qu'elle éprouve, sans en connaître les conséquences, à l'égard de

---

<sup>587</sup> *IP*, V, p.412.

Michaud. Ces sentiments, reconnaissables à son comportement, lui donnent un attrait dont d'autres moins scrupuleux que Michaud aimeraient bien profiter, et notamment Nicolas Tonsard et Rigou. Balzac explique par une métaphore alimentaire la nature de cet attrait:

Les observateurs comprendront alors que la Péchina, chez qui la passion sortait par tous les pores, réveillât en des natures perverses la fantaisie endormie par l'abus; de même qu'à table l'eau vient à la bouche à l'aspect de ces fruits contournés, brouis, tâchés de noir que les gourmands connaissent par expérience, et sous la peau desquels la nature se plaît à mettre des saveurs et des parfums de choix.<sup>588</sup>

C'est par le vin cuit que Nicolas et sa soeur Catherine tâcheront d'amadouer la Péchina. En effet, la célébrité de cette boisson dans la vallée rendait celle-ci alléchante, même pour une enfant bien élevée:

Ce privilège, acquis aux grandes personnes, de se gargariser de temps en temps avec un verre de vin cuit, excite à un si haut degré la curiosité des enfants au-dessous de douze ans, que Geneviève avait une fois trempé ses lèvres dans un petit verre de vin cuit, ordonné par le médecin à son grand-père malade. Cette épreuve avait laissé dans le souvenir de la pauvre enfant une sorte de magie...<sup>589</sup>

Les cas mentionnés ci-dessus sont donc exceptionnels à cette époque de La Comédie humaine car il entre généralement quelque intérêt dans la fidélité des autres domestiques. Ainsi

---

<sup>588</sup> Pay., IX, p.212.

<sup>589</sup> Pay., IX, p.209.

Jacquelin, l'homme à tout faire de Mlle Cormon, épouse les intérêts de sa maîtresse car ils vont dans le même sens que les siens: son propre mariage avec Josette ne pourra avoir lieu qu'après le mariage de Mlle Cormon. Il est donc tout à fait intéressé à ce que celle-ci trouve un mari aussi vite que possible.

Jacquelin, homme de quarante ans, gros et court, rougeaud, brun, à figure de matelot breton, était au service de la maison depuis vingt-deux ans. Il servait à table, il pansait la jument, il jardinait, il cirait les souliers de l'abbé, faisait les commissions.<sup>590</sup>

Apprenant qu'un M. de Troisville va venir rendre visite à sa maîtresse, les domestiques s'affolent presque autant que leur maîtresse. Josette, qui a le sens pratique, réagit la première et suggère à sa maîtresse de se calmer afin de paraître sous son meilleur jour: «Achevez donc au moins votre café, ne vous tournez pas le sang! Regardez comme vous êtes rouge.»<sup>591</sup> Plus tard, pendant la réception, Jacquelin fait de son mieux pour faire valoir les atouts de sa maîtresse, atouts parmi lesquels la richesse tient une place incontestable:

Impatiente de se montrer dans sa gloire, Mlle Cormon dit à Jacquelin que l'on prendrait le café et les liqueurs dans le salon où le domestique alla, devant l'élite de la société, étaler les magnificences d'un cabaret de Saxe qui ne sortait de son armoire que deux fois par an.<sup>592</sup>

---

590 VF, IV, p.865.

591 VF, IV, p.889.

592 VF, IV, p.902.

Puis, entendant que M. de Troisville est marié, il réagit au dépit de sa maîtresse, et au sien, par une petite mesquinerie:

«Ah! tu es marié? dit Jacquelin en regardant M. de Troisville qui buvait son café à petits coups.

Le fidèle domestique épousa le désappointement de sa maîtresse, il la devina, il remporta les liqueurs de Mme Amphoux offertes au célibataire et non au mari d'une Russe.<sup>593</sup>

L'intérêt qui fait agir les domestiques n'est pas toujours un bien-être promis ou de l'argent; cela peut être aussi une espèce de solidarité masculine ou féminine qui dépasse le statut social et reporte le problème ailleurs dans l'échelle sociale. C'est ainsi que les domestiques de M. et Mme Jules s'affrontent par maîtres interposés:

Le valet de chambre et le valet d'office attendirent dans la salle à manger pendant environ un quart d'heure sans voir arriver leurs maîtres.

«Madame ne dînera pas, vint dire la femme de chambre.

- Qu'y a-t-il donc, Joséphine? demanda le valet.

- Je ne sais pas, répondit-elle. Madame pleure et va se mettre au lit. Monsieur avait sans doute une inclination en ville. . . .

- Pas du tout, reprit le valet à voix basse, c'est au contraire Madame qui... enfin vous comprenez. Quel temps aurait donc Monsieur pour aller en ville, lui qui depuis cinq ans n'a pas couché une seule fois hors de la chambre de Madame; qui descend à son cabinet à dix heures, et n'en sort qu'à midi pour déjeuner!» . . . .

M. Jules entra.

«Où est Madame? demanda-t-il.

- Madame va se coucher, elle a la migraine,» répondit la femme de chambre en prenant un air important.

M. Jules dit alors avec beaucoup de sang-froid en s'adressant à ses gens: «Vous pouvez desservir, je vais tenir compagnie à Madame.»<sup>594</sup>

---

593 VF, IV, p.904.

594 Fe., V, p.854.

On remarque, dans cette scène, tout le jeu des personnages qui font semblant de savoir alors qu'ils ne font en fait que spéculer à partir des apparences. La table joue pleinement son rôle ici puisque, préparée pour l'interaction familiale habituelle, dès que les conditions d'interaction sont perturbées, la table est rejetée. Le changement, le nouveau, l'inhabituel s'exprime encore au moyen de la table dans la suite de la scène que nous venons de voir. Mme Jules demande alors à son mari:

«Veux-tu dîner près de moi?

- Oui, répondit-il. . . .

Quand il revint, il trouva son dîner préparé sur une petite table, près du lit de Clémence, et Joséphine prête à servir.<sup>595</sup>

Les suppositions des domestiques étaient donc fausses, et c'est au moyen de la table que le jeu des domestiques s'exprime, comme les relations de M. et de Mme Jules.

Moins complet que la table dans sa valeur sociale puisqu'il n'en est qu'une partie fort limitée, le vin joue un rôle fondamental dans les milieux populaires, et notamment chez les domestiques. Il sert de récompense au commissionnaire ayant bien rempli sa mission, tel le postillon venu apporter la nouvelle de l'arrivée de M. de Troisville à Mlle Cormon: «Quant au postillon, vous comprenez qu'il s'en alla bien et dûment grisé par Jacquelin.»<sup>596</sup> Quant à Pierrotin, pour savoir qui est

---

<sup>595</sup> *Fe.*, V, p.872.

<sup>596</sup> *VF*, IV, p.897.

le gentilhomme qui veut voyager incognito dans sa voiture, il interroge son valet devant un verre d'absinthe:

«Venez donc prendre un petit verre,» dit Pierrotin en clignant et allant vers le Café de l'Échiquier où il amena le valet. «Garçon, deux absinthes! cria-t-il en entrant... Qui donc est votre maître, et où va-t-il? Je ne vous ai jamais vu, demanda Pierrotin en trinquant.<sup>597</sup>

Pierrotin obtient des réponses satisfaisantes à toutes ses questions, en plus d'une promesse d'un bon pourboire si le comte voyage «en cognito,» comme le dit le domestique.

C'est aussi au moyen de la table que Laurent, le domestique de de Marsay obtient des renseignements sur la fille aux yeux d'or:

«Seriez-vous cruel à une bouteille de vin de Chablis accompagnée d'un filet sauté aux champignons, et précédé de quelques douzaines d'huîtres? dit Laurent qui voulait conquérir la précieuse amitié du facteur.<sup>598</sup>

Laurent, qui espionne pour le compte de son maître, a, comme on le voit, l'argent nécessaire à l'accomplissement de sa tâche. Il peut donc faire un repas digne d'un aristocrate. Le restaurant qu'il choisit s'appelle Au Puits Sans Vin et se trouve dans le quartier de la Chaussée d'Antin. Là, les deux hommes conviennent de leur collaboration.

---

<sup>597</sup> DV, I, p.744.

<sup>598</sup> FYO, V, p.1067.

À Issoudun aussi, le domestique de Fario se laisse débaucher «par un mauvais drôle, avec lequel il se grisa du matin jusqu'au soir, sans prendre aucun soin des grains de son maître.»<sup>599</sup> Ce domestique perd bien sûr son emploi, la griserie n'ayant eu d'intérêt ni pour lui ni pour son maître.

Enfin, tout au bas de l'échelle des domestiques, Paquita Valdès n'a pas même un semblant de liberté: elle est esclave de la marquise de San-Réal qui a sur elle droit de vie et de mort... Paquita n'est pas fidèle, elle prend la vie comme elle vient; tout ce qu'elle demande à de Marsay, c'est: «Donne-moi une fête. . . . . à moi pour toujours.»<sup>600</sup>

Sous Louis XVIII, le groupe qui domine au moins en nombre chez les domestiques, c'est celui des domestiques individualistes, entièrement acquis aux valeurs bourgeoises. Agissant uniquement dans leurs intérêts, ces domestiques soumettent leur fidélité au plus offrant. S'ils n'obtiennent pas le salaire ou le traitement qu'ils souhaitent, ils quittent leur place et en cherchent une autre. Ils ont à proprement parler l'esprit bourgeois et la même volonté que les bourgeois de s'enrichir, le cas échéant par quelque escroquerie domestique. Les meilleurs représentants de ce groupe se trouvent parmi les cuisinières, mais il y en a d'autres aussi. Leurs procédés sont très proches de ceux des régisseurs

---

<sup>599</sup> R, IV, p.445.

<sup>600</sup> FYO, V, p.1090.

auxquels Balzac les compare d'ailleurs. Il dit en effet à propos de Moreau:

Il faut lui rendre cette justice, que s'il accepta des pots-de-vin, s'il eut soin de lui dans les marchés, s'il poussa ses droits jusqu'à l'abus, au terme du Code il restait honnête homme, et aucune preuve n'eût pu justifier une accusation portée contre lui. Selon la jurisprudence de la moins voleuse cuisinière de Paris, il partageait entre le comte et lui les profits dus à son savoir-faire.<sup>601</sup>

Les cuisinières ont en effet une grande responsabilité dans une maison. Elles doivent faire le marché et peuvent à leur gré dépenser beaucoup ou peu pour un même repas. Elles peuvent aussi tenter de marchander et garder pour elles l'argent ainsi économisé. C'est ce que fait Moreau dans les marchés passés au nom du comte de Sérisy, et c'est aussi ce que fait Gaubertin, à l'époque où il est régisseur des Aigues. Le raisonnement que partagent ces deux groupes sociaux est le suivant:

L'intendant a forgé pour son usage un raisonnement que pratiquent aujourd'hui les cuisinières et que voici dans sa simplicité.  
«Si ma bourgeoise, se dit chaque cuisinière, allait elle-même au marché, peut-être paierait-elle ses provisions plus que je ne les lui compte; elle y gagne et le bénéfice qu'on m'abandonne est mieux placé dans mes poches que dans celles du marchand.<sup>602</sup>

Il peut aussi y avoir quelques avantages en nature au fait d'être cuisinière ou domestique. C'est le cas pour René, le domestique gourmand de du Bousquier, comme pour Sylvie et

---

<sup>601</sup> DV, I, p.752.

<sup>602</sup> Pay., IX, p.140.

Christophe à la maison Vauquer. René est «une espèce de Jocrisse, garçon du pays, assez niais.»

Comme certains êtres ce garçon n'avait d'étoffe que pour un vice, il était gourmand. Souvent lorsqu'il se donnait des dîners d'apparat, du Bousquier lui faisait quitter sa veste de cotonnade bleue carrée à poches ballotantes sur les reins et toujours grosses d'un mouchoir, d'un eustache, d'un fruit ou d'un casse-museau, il lui faisait endosser un habillement d'ordonnance et l'emmenait pour servir. René s'empiffrait alors avec les domestiques. Cette obligation que du Bousquier avait tournée en récompense lui valait la plus absolue discrétion de son domestique breton.<sup>603</sup>

Les domestiques, nourris des restes des maisons qui les emploient, peuvent donc avoir, en prime de leur emploi, la qualité de la nourriture. Toutefois, la présentation n'y est plus, et surtout les manières de table, puisque Balzac emploie à dessein un terme très péjoratif: le terme «s'empiffrer» pour qualifier les manières de René. On imagine donc qu'il mange salement et le plus vite possible. René ferait en fait plutôt partie des gloutons que des gourmands, au sens que Brillat-Savarin donne à ce dernier terme.

À la maison Vauquer, Sylvie et Christophe prennent eux-même l'initiative de leur récompense:

Christophe et la grosse Sylvie, attardés aussi, prenaient tranquillement leur café, préparé avec les couches supérieures du lait destiné aux pensionnaires, et que Sylvie faisait longtemps bouillir, afin que Mme Vauquer ne s'aperçût pas de cette dîme illégalement levée.<sup>604</sup>

---

<sup>603</sup> VF, IV, p.832.

<sup>604</sup> PG, III, p.80.

Le terme de «dîme» est particulièrement bien choisi car il montre que les cuisinières peuvent ainsi prélever quelque chose pour elles de tout. En plus d'être intéressées, et parfois voleuses, les cuisinières sont aussi curieuses et peuvent espionner pour leur propre compte ou pour celui de leur maître. Intriguée par la beauté et la jeunesse des femmes qui viennent voir Goriot, Sylvie mène l'enquête:

Quand M. Goriot reconduisit sa dame, la grosse Sylvie prit aussitôt son panier, et feignit d'aller au marché pour suivre le couple amoureux.<sup>605</sup>

Toutefois les domestiques doivent veiller à satisfaire leurs maîtres s'ils veulent conserver leur place car, de même que les domestiques ne se croient plus tenus au service d'une famille et peuvent en changer s'ils ne sont pas satisfaits de leurs conditions de travail, de même les maîtres peuvent décider de changer de domestiques et ne se croient plus obligés de garder à leur service, de génération en génération, la même famille de domestiques. La solidarité qui existait aux époques précédentes entre maîtres et valets est en voie de disparition. Or si elle complique la vie des maîtres, elle rend les conditions de vie des domestiques hasardeuses aussi car il n'y a pas plus dans La Comédie humaine que dans la société du temps de Droit du Travail protégeant les salariés. Les domestiques apprennent donc à ménager leurs intérêts tout en gardant les apparences de l'intégrité: «En entendant trotter sa

---

<sup>605</sup> PG, III, p.70.

maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes.»<sup>606</sup>

Le métier de cuisinier est aussi un métier de responsabilité: en plus de savoir équilibrer le budget alimentaire de la maison que l'on sert, il faut savoir choisir les ingrédients et les travailler de façon à satisfaire le goût des maîtres. Il faut aussi savoir rapidement mettre sur pied un dîner d'apparat digne de l'invité imprévu mais important, comme c'est le cas à l'arrivée de M. de Troisville chez Mlle Cormon. Voici la scène qui se produit juste avant l'arrivée du vicomte:

- Mais je n'ai rien, dit Mariette en se mettant les poings sur les hanches. Mademoiselle sait bien que, pendant son absence, monsieur l'abbé dîne toujours en ville. . . .

- N'aurait-il pas dû te dire d'aller au marché! Mariette, vas-y; sans jeter l'argent, n'épargne rien, prends-y tout ce qu'il y aura de bien, de bon, de délicat. Va t'informer aux diligences comment l'on se procure des pâtés. Je veux des écrevisses des rus de la Brillante.<sup>607</sup>

La responsabilité de la réussite de cette réception repose donc entièrement sur les épaules de la cuisinière.

C'est le cas également dans les pensions bourgeoises, même médiocres. La cuisinière en est l'élément indispensable: elles pourraient se passer de propriétaire avant de se passer de cuisinier. Ce sera donc le dernier domestique à être renvoyé en cas de difficultés financières. À la maison Vauquer, après le

---

<sup>606</sup> PG, III, p.55.

<sup>607</sup> VF, IV, p.893.

départ de plusieurs pensionnaires, ce sera effectivement Christophe qui sera renvoyé. Si la place de Christophe est moins stable que celle de Sylvie, celle-ci estime que leurs «places sont encore les meilleures du quartier: on y est bien.»<sup>608</sup> Christophe en veut pourtant à certains locataires, et notamment à Poiret, de leur avarice, car il dépend sûrement plus que Sylvie des pourboires des pensionnaires pour avoir quelque argent.<sup>609</sup> Il se console par les moyens qu'il trouve: le vin par exemple. Le soir de la fête improvisée par Vautrin, celui-ci offre à Christophe la bouteille de Bordeaux dans laquelle est contenue la drogue devant faire dormir Rastignac et Goriot, sous prétexte que le vin a le goût de bouchon. Christophe finit la bouteille après son service, ce qui explique le retard du lendemain: Christophe, en plus de boire sa bouteille de vin, a été drogué lui aussi!

Le long sommeil de Christophe, qui avait achevé le vin offert par Vautrin, causa des retards dans le service de la maison. . . . Vers onze heures et demie, Sylvie et Christophe allèrent frapper à toutes les portes, en disant que le déjeuner attendait.<sup>610</sup>

Par ailleurs, cela montre que Christophe n'est pas un connaisseur et qu'il se satisfait d'un vin de piètre qualité, particularité distinctive du peuple, quoique ce soit par nécessité et par habitude plus que par goût. Puis, après l'arrestation de Vautrin et le départ de Mlle Michonneau et de

---

<sup>608</sup> PG, III, p.80.

<sup>609</sup> PG, III, p.80.

<sup>610</sup> PG, III, p.210.

Poiret, c'est le malheur culinaire qui s'abat sur la pension:  
 «Par exemple, dit la grosse Sylvie, tout est malheur  
 aujourd'hui, mon haricot de mouton s'est attaché. Bas! vous le  
 mangerez brûlé, tant pire!»<sup>611</sup>

Toutes les cuisinières n'ont pas l'amour de l'art! Il y a  
 les cuisinières de pensions, les chefs de restaurants - des  
 hommes généralement - les cuisinières de familles bourgeoises  
 ou aristocratiques et les artistes de la cuisine comme Carême  
 qui louent leurs services, cher, aux familles de grand  
 renom.<sup>612</sup> En province, une cuisinière comme Mariette, chez Mlle  
 Cormon, «savait accommoder tous les plats en honneur dans le  
 pays,»<sup>613</sup> ce qui ne l'empêche pas de recevoir les critiques de  
 sa maîtresse. Si celle-ci se trouve un bouton, c'est à cause de  
 la cuisinière; c'était le lièvre qu'elle avait préparé qui en  
 était cause:

Mariette l'avait trop épicé, reprenait Mademoiselle,  
 je lui dis toujours de faire doux pour mon oncle et  
 pour moi, mais Mariette n'a pas plus de mémoire  
 que...

- Que le lièvre, disait Josette.

-C'est vrai, répondait Mademoiselle, elle n'a pas  
 plus de mémoire que le lièvre, tu as bien trouvé  
 cela.<sup>614</sup>

La solidarité entre domestiques n'existe pas non plus, comme  
 nous pouvons le constater ici. C'est vraiment l'individualisme  
 qui prime ici.

---

611 PG, III, p.225.

612 S&MC, VI, p.443.

613 VF, IV, p.865.

614 VF, IV, p.867.

Les meilleures cuisinières, ce sont les gouvernantes de curés. Nous en avons quelques exemples, en dehors de Mme Rigou et de la Cognette déjà mentionnées. Il y a aussi la Védie, d'ailleurs recommandée par la Cognette, et qui sert à Rouget et à Flore Brazier, la Rabouilleuse, «une abondante et exquise nourriture.»<sup>615</sup> Mais il y a aussi les cuisinières qui se rendent maîtresses (dans tous les sens du terme) de leur maître et mènent la maisonnée à leur façon: Flore Brazier obtient même de son maître qu'il loge son amant chez lui! Quant à Mlle Cadot, la servante du juge Blondet, elle dirige tout chez lui, et chacun doit supporter les désagréments qui découlent de cette organisation:

La jolie servante, devenue mûre et ridée comme une pomme à Pâques, avait soin de la maison, tenue selon les us et coutumes d'une avarice rigoureuse. Mlle Cadot avait toujours sur elle les clefs des armoires et du fruitier; elle était infatigable: elle allait elle-même au marché, faisait les appartements et la cuisine, et ne manquait jamais d'entendre la messe le matin. Pour donner une idée de la vie intérieure de ce ménage, il suffira de dire que le père et le fils ne mangeaient jamais que des fruits gâtés, par suite de l'habitude qu'avait Mlle Cadot de toujours donner au dessert les plus avancés; que l'on ignorait la jouissance du pain frais et qu'on y observait les jeûnes ordonnés par l'Église. Le jardinier était rationné comme un soldat, et constamment observé par cette vieille Validé, traitée avec tant de déférence qu'elle dînait avec ses maîtres. Aussi trottait-elle continuellement de la salle à la cuisine pendant les repas.<sup>616</sup>

Sa présence à la table de ses maîtres, comme celle de Flore Brazier à celle de Jean-Jacques Rouget, dénote l'importance que

---

<sup>615</sup> R, IV, p.408.

<sup>616</sup> CA, IV, p.1068.

ceux-ci accordent à leur servante. La Rabouilleuse finira d'ailleurs par épouser son maître et par en hériter, mais elle ne saura pas profiter de cet héritage car, en épousant Philippe Bridau en secondes noces, elle le perdra au bénéfice de ce dernier qui lui reproche «ses goûts de cuisinières.»<sup>617</sup> Il y ajoute le goût des liqueurs qui sera cause de sa maladie, puis de sa mort après de longues souffrances supportées dans la misère.

Pour terminer, nous pourrions dire que les domestiques sont avec leurs maîtres ce que les maîtres sont avec eux. Si les maîtres les considèrent comme des membres à part entière de la famille qu'on ne renvoie pas plus qu'un fils ou une fille, les serviteurs sont alors fidèles. En revanche, si les maîtres font peu de cas de leurs gens, ces gens jouent un double jeu, tâchant parfois d'espionner pour leur maître, parfois d'espionner leur maître pour le compte de quelqu'un d'autre. Charles, le valet du comte de Montcornet en est un bon exemple: il courtise Catherine Tonsard et laisse filtrer ainsi des renseignements sur ses maîtres, mais il peut aussi être l'informateur de ses maîtres sur les paysans.

Un autre exemple illustre encore mieux ce phénomène, car que peut-on attendre de maîtres qui comparent une servante à un

---

<sup>617</sup> R, IV, p.524.

jambon, comme c'est le cas de Soudry et de Rigou dans le passage suivant?

L'ex-gendarme cligna d'un air goguenard, et montra le jambon que Jeannette, sa jolie servante, apportait.

«Ça vous réveille, un joli morceau comme celui-là? dit le maire; c'est fait à la maison, entamé d'hier...

- Mon compère, je ne vous connaissais pas celle-là? Où l'avez-vous pêchée? dit l'ancien bénédictin à l'oreille de Soudry.

- Elle est comme le jambon, répondit le gendarme en recommençant à cligner, je l'ai depuis huit jours. .

- En honneur, Jeannette ressemble au jambon, dit Rigou. Si je n'avais pas une Annette, je voudrais une Jeannette.<sup>618</sup>

Même si Balzac a parfois pris des positions réactionnaires du point de vue politique, il a bien montré, comme cette scène en témoigne, qu'il y a une réciprocité qui s'établit dans les relations humaines et particulièrement dans les relations sociales, de quelque groupe qu'il s'agisse d'ailleurs. Si un être humain n'est vu que comme un produit de consommation, qu'il s'agisse d'érotisme ou de travail, il ne saurait s'établir de «contrat social» solide et durable. Or la mentalité bourgeoise s'adapte encore moins bien à cette réciprocité que les anciens seigneurs.

En se faisant le défenseur des anciennes valeurs aristocratiques, Balzac fait preuve d'une volonté de critiquer des relations fondées sur un caractère uniquement utilitaire, relations bourgeoises, et du souhait de rétablir un contrat social qui aurait existé sous l'ancienne France et réservé une

<sup>618</sup> Pay., IX, p.301.

place importante aux relations véritablement humaines. En idéalisant les valeurs aristocratiques, il donne la mesure de l'importance qu'il attache à cette question. Or, l'alimentation, le repas qui rassemble maîtres et valets autour d'une même table, les uns pour déguster, les autres pour servir, mais qui rassemble aussi, par l'intermédiaire de l'objet lui-même, les producteurs de ces denrées et ceux qui les ont travaillées, permet d'aborder ce problème sous un angle quelque peu différent et de montrer combien la solidarité sociale est une condition nécessaire à la guérison des maladies sociales dont l'indigence et l'indifférence envers autrui ne sont pas les moindres. Le contrat que Balzac souhaite se montre comme un contrat de respect de l'être humain fondé sur l'idéalisme social, voire l'utopie sociale ou le socialisme utopique. Les relations maîtres et valets ouvrent en effet la question de la lutte des classes, lutte que nous retrouverons de façon encore plus nette chez les ouvriers et les paysans.

#### 4.2.4.2 Les ouvriers

Nous disposons, dans La Comédie humaine, de plusieurs descriptions physiques d'ouvriers. C'est d'abord la force qui caractérise les travailleurs manuels et Balzac nous présente Jean-François Niseron comme l'image mythique de cette force:

Jean-François Niseron, fabriqué du même bois dont furent faits les Apôtres, offrait jadis le portrait, toujours pareil sous tous les pinceaux, de ce saint Pierre en qui les peintres ont tous figuré le front quadrangulaire du Peuple, la forte chevelure naturellement frisée du Travailleur, les muscles du Prolétaire, le teint du Pêcheur, ce nez puissant, cette bouche à demi-railleuse qui nargue le malheur, enfin l'encolure du Fort qui coupe des fagots dans le bois voisin pour faire le dîner, pendant que les doctrinaires de la chose discourent.<sup>619</sup>

Ce personnage, mythique lui aussi comme son portrait, est la conscience du peuple. C'est l'homme droit, le républicain qui croit que la dignité humaine n'est pas une question de classe. À l'autre extrémité de Niseron, Balzac nous trace le portrait, réaliste celui-là et non plus mythique, de quelques figures populaires:

De toutes les figures bourguignonnes, Vermichel vous eût semblé la plus bourguignonne. Le praticien n'était pas rouge, mais écarlate. Sa face, comme certaines parties tropicales du globe, éclatait sur plusieurs points par de petits volcans desséchés qui dessinaient de ces mousses plates et vertes appelées assez poétiquement par Fourchon des fleurs de vin. Cette tête ardente, dont tous les traits avaient été démesurément grossis par de continuelles ivresses, paraissait cyclopéenne. . . Le nez en trompette ressemblait à un point d'interrogation auquel la bouche, excessivement fendue, paraissait toujours répondre, même au repos.<sup>620</sup>

Toutes les caractéristiques de cette description, et notamment la bouche fendue, font penser au Pantagruel de Rabelais, et Balzac fait d'ailleurs de ce personnage un adepte de la philosophie rabelaisienne, de même que son ami Fourchon

---

<sup>619</sup> Pay., IX, p.221.

<sup>620</sup> Pay., IX, p.99.

qui porte lui aussi sur son visage les effets de son style de vie:

À la manière dont les joues rentraient en continuant la bouche, on devinait que le vieillard édenté s'adressait plus souvent au Tonneau qu'à la Huche.<sup>621</sup>

À ces figures, soit sobres et puissantes, soit allumées par le vin, il faut en ajouter une troisième, celle de l'ouvrier ambitieux que représente Godain:

Ce manouvrier, petit homme réformé comme n'ayant pas la taille exigée pour le service militaire, naturellement sec, encore desséché par le travail et par la stupide sobriété sous laquelle expirent dans la campagne les travailleurs acharnés, comme Courtecuisse, montrait une figure grosse comme le poing, qui tirait son jour de deux yeux jaunes tigrés de filets verts à points bruns, par lesquels la soif du bien à tout prix s'abreuvait de concupiscence, mais sans chaleur, car le désir d'abord bouillant s'était figé comme une lave.<sup>622</sup>

Par de telles descriptions, Balzac fait germer en nous l'idée d'un malaise de cette classe qui tient son bonheur du vin, dont les passions sont désir maladif de biens matériels, et pour qui l'idéal ne mène pas au bonheur. Niseron, le modèle auquel on aimerait que les ouvriers se conforment, est un tableau. Les autres expriment une vie qu'il faut soit combattre, soit oublier.

L'ouvrier «commence sa vie avant le jour.»<sup>623</sup> Sur le chemin du travail, il achète parfois «de l'eau-de-vie et du

---

621 *Pay.*, IX, p.71.

622 *Pay.*, IX, p.227.

623 *FYO*, V, p.1093.

café» à quelque marchande de rue. À deux heures, il retourne chez lui pour dîner<sup>624</sup> avant de se remettre au travail. À Paris, il vit en appartement, sous les toits, appartement auquel on parvient par un escalier obscur et sale. L'intérieur aussi est sale, encombré, comme chez Mme Gruget :

Jules suivit cette femme dans la première pièce où il vit, mais en masse, des cages, des ustensiles de ménage, des fourneaux, des meubles, des petits plats de terre pleins de pâtés ou d'eau pour le chien et les chats, une horloge de bois, des couvertures, des gravures d'Eisen, de vieux fers entassés, mêlés, confondus de manière à produire un tableau véritablement grotesque, le vrai capharnaüm parisien, auquel ne manquait même pas quelques numéros du Constitutionnel. . . . Un fauteuil de canne jaune. . . semblait son quartier général. Elle y gardait son mouchoir, sa tabatière, son tricot, des légumes épluchés à moitié, des lunettes, un calendrier. . . Jules étudia tout. . . sa table chargée de plats et de soieries, d'ouvrages en coton, en laine, au milieu desquels s'élevait une bouteille de vin.<sup>625</sup>

Ce débarras, signe déjà d'une très relative aisance, s'oppose au ménage de Caroline Crochard et de sa mère qui ne possèdent rien :

À l'aspect fortuit de cet intérieur, le passant le plus égoïste emportait une image complète de la vie que mène à Paris la classe ouvrière, car la brodeuse ne paraissait vivre que de son aiguille. Bien des gens n'atteignaient pas le tourniquet sans s'être demandé comment une jeune fille pouvait conserver des couleurs en vivant dans cette cave. Un étudiant passait-il par là pour gagner le pays latin, sa vive imagination lui faisait comparer cette vie obscure et végétative à celle du lierre qui tapisse de froides murailles, ou à celle des paysans voués au travail,

---

<sup>624</sup> *IP*, V, p.144.

<sup>625</sup> *Fe.*, V, p.868-869.

et qui naissent, labourent, meurent ignorés du monde qu'ils ont nourri.<sup>626</sup>

L'appartement des pauvres, s'il n'est pas sous les toits, se terre donc dans un entresol humide comme celui de Caroline. Les Crochard sont, parmi les ouvriers, les plus pauvres, car elles travaillent à la pièce et ne reçoivent leur salaire qu'après avoir terminé leur ouvrage. Or, s'il s'agit d'un travail long, il faut attendre longtemps le prix du labeur, d'autant que certains clients, comme Mme Roguin, se font prier pour payer.<sup>627</sup>

Les repas sont donc ceux des pauvres gens, limités à leur plus simple expression: «Le matin, après le plus modeste de tous les déjeuners, elle revenait prendre son tambour.»<sup>628</sup> Le dîner est tout de même un peu plus copieux, et c'est Mme Crochard qui le prépare:

Le soir, vers les trois heures, une fois la chandelle allumée, on pouvait apercevoir, à travers la fenêtre, une vieille femme assise sur une escabelle au coin d'une cheminée où elle attisait un réchaud sur lequel mijotait un de ces ragoûts semblables à ceux que savent faire les portières. Quelques rares ustensiles, de cuisine ou de ménage accrochés au fond de cette salle, se dessinaient dans le clair-obscur. À cette heure, une vieille table, posée sur un X, mais dénuée de linge, était garnie de quelques couverts d'étain et du plat cuisiné par la vieille. Trois méchantes chaises meublaient cette pièce, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.<sup>629</sup>

---

<sup>626</sup> DF, II, p.20.

<sup>627</sup> DF, II, p.27.

<sup>628</sup> DF, II, p.21.

<sup>629</sup> DF, II, p.18-19.

Dans ce milieu, les repas sont frugaux par nécessité. Vergniaud les décrit comme suit à Derville, venu rencontrer le colonel Chabert: «J'ai partagé avec lui ce que j'avais. Malheureusement, ce n'était pas grand-chose, du pain du lait, des oeufs.»<sup>630</sup> Pour leurs ragoûts, les ouvriers utilisent des légumes, «des choux, des oignons, de l'ail, les légumes favoris de la classe ouvrière,»<sup>631</sup> favoris sans doute à cause de leur bas prix. Dans les familles moins pauvres que les Crochard, il peut y avoir un potage en plus du ragoût. C'est le cas, par exemple, chez les Chardon à Angoulême:

Lucien trouva la porte ouverte par Ève et s'assit, sans lui rien dire, à une petite table posée sur un X, sans linge, où son couvert était mis. Le pauvre petit ménage ne possédait que trois couverts d'argent, Ève les employait tous pour le frère chéri. . . . «Nous serons tous heureux,» s'écria Lucien en avalant son potage à grandes cuillérées. . . . Ève lui tendit la main pour presser la sienne; puis elle ôta l'assiette vide, la soupière en terre brune, et avança le plat qu'elle avait fait.<sup>632</sup>

Nous remarquons que, dans ce milieu, on utilise des tables que l'on pose sur des X. Cette caractéristique est étrangement commune avec les milieux aristocratiques. La raison et les modalités de l'emploi diffèrent pourtant. Chez les aristocrates, il s'agit de cacher tout ce qui rappelle les nécessités biologiques de la vie: pas de salle à manger, pas de table ne servant qu'à cette fonction. On utilise donc, pour les grandes réceptions, de grandes tables à tréteaux que l'on

---

<sup>630</sup> Col., III, p.345.

<sup>631</sup> Pay., IX, p.81.

<sup>632</sup> IP, V, p.181-182.

installe dans le salon qui convient le mieux à la circonstance. Pour le «tous les jours,» on utilise des tables plus petites, et même presque invisibles lorsqu'elles sont pliées: César Birotteau, en visite chez du Tillet, est ainsi surpris de voir le domestique faire une table d'un objet qu'il n'avait même pas remarqué tant il prenait peu de place. Chez les pauvres gens, la table à tréteaux sert à gagner de la place car l'espace des appartements ouvriers est très restreint.

Autre différence encore, les tables aristocratiques ont du linge et de beaux couverts tandis que les tables posées sur les X dans les familles ouvrières sont nues, vieilles, et les couverts sont habituellement en étain. Mme Gruget, dans Ferragus, se plaint en effet de devoir manger, à son âge, «dedans du métal allemand.»<sup>633</sup> L'absence de linge sur la table est un signe évident de pauvreté, tandis que la possession, même de quelques couverts d'argent seulement, est déjà un signe d'aisance. Chez les Chardon, l'utilisation des plus jolies choses pour Lucien est signe d'affection, bien sûr, tout comme l'ajout d'un dessert bien présenté au modeste repas signalé plus haut: «Ève prit une petite assiette coquettement arrangée avec des feuilles de vigne, et la mit sur la table avec une jatte pleine de crème."Tiens, Lucien, je t'ai eu des fraises."»<sup>634</sup>

---

<sup>633</sup> Fe., V, p.870.

<sup>634</sup> IP, V, p.181.

Certains ouvriers doivent se contenter du minimum pour vivre, tels Bourgeat, l'ami de Desplein, et Kolb, l'ouvrier de David Séchard, qui se contentent de pain frotté à l'ail.<sup>635</sup> D'autres doivent exercer deux métiers pour parvenir, même difficilement, à faire vivre leur famille. Le narrateur de Facino Cane nous présente ainsi le ménage de Mme Vaillant:

Je donnais quarante sous par mois à cette pauvre créature, qui venait tous les matins faire mon lit, nettoyer mes souliers, broser mes habits, balayer la chambre et préparer mon déjeuner; elle allait pendant le reste du temps tourner la manivelle d'une mécanique, et gagnait à ce dur métier dix sous par jour. Son mari, un ébéniste, gagnait quatre francs. Mais comme ce ménage avait trois enfants, il pouvait à peine honnêtement manger du pain.<sup>636</sup>

Le travail des ouvriers est si mal payé qu'il ne suffit pas à les nourrir convenablement, même ceux qui ont le courage d'exercer deux métiers! Cet exemple explique à lui seul que Karl Marx ait vu chez Balzac le grand peintre de l'exploitation ouvrière et des abus du capitalisme. Mais d'autres exemples illustrent encore cette situation. Le peintre forain qui peint l'enseigne du Grand-I-Vert ne reçoit qu'un simple déjeuner en paiement de son travail.<sup>637</sup> Dans de telles circonstances, comment espérer améliorer sa situation et connaître des jours meilleurs? Sans espoir d'améliorer ses conditions de vie, la classe ouvrière ne peut certes pas être tenue coupable de se

---

635 *IP*, V, p.574.

636 *FC*, VI, p.1021.

637 *Pay.*, IX, p.82.

jeter dans des plaisirs passagers et de ne pas penser au lendemain.

Le lundi est le jour de congé des ouvriers. Ce jour-là, la plupart des ouvriers sont au cabaret,<sup>638</sup> occupés à boire pour oublier leur misère d'hier et de demain. L'ouvrier y boit du vin surtout et se repose à sa façon:

Son repos est une lassante débauche, brune de peau, noire de tapes, blême d'ivresse, ou jaune d'indigestion qui ne dure que deux jours mais qui vole le pain de l'avenir, la soupe de la semaine, les robes de la femme, les langes de l'enfant, tous en haillons. Ces hommes, nés sans doute pour être beaux, car toute créature a sa beauté relative, se sont enrégimentés dès l'enfance sous le commandement de la force, sous le règne du marteau, des cisailles, de la filature, et se sont promptement vulcanisés. Vulcain, avec sa laideur et sa force, n'est-il pas l'emblème de cette laide et forte nation, sublime d'intelligence mécanique, patiente à ses heures, terrible un jour par siècle, inflammable comme la poudre et préparée à l'incendie révolutionnaire par l'eau-de-vie.<sup>639</sup>

Cette description, de nouveau mythique, de la grandeur et de la décadence du peuple, Balzac y revient sans cesse, faisant une place déterminante à l'insuffisance alimentaire. Celle-ci, à laquelle s'ajoute l'abus de l'eau-de-vie, fait dégénérer la race, selon Balzac, non seulement l'individu mais toute sa descendance.

Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'il est pauvre que l'homme du peuple est moins fasciné par l'or que le riche, au

---

<sup>638</sup> Pay., IX, p.312.

<sup>639</sup> FYO, V, p.1041-1042.

contraire! En fait, l'or est pour lui l'équivalence de tous les plaisirs, de tous les bonheurs, pour tout dire du Bonheur. Nombreux sont les gens de cette classe qui jouent à la loterie, gardant ainsi l'espoir de devenir riches. La loterie, seule, leur offre cet espoir que le travail ne leur permet pas d'avoir. En attendant, l'ouvrier rejette sur son repos hebdomadaire ses souhaits du moment, et «sa moralité, fille des cabarets parisiens,» prend alors, comme celle de Cérizet, «l'intérêt personnel pour unique loi.»<sup>640</sup>

Alors ces quadrumanes se sont mis à veiller, pâlir, travailler, jurer, jeûner, marcher; tous se sont excédés pour gagner cet or qui les fascine. Puis, insouciants de l'avenir, avides de jouissances, comptant sur leurs bras comme le peintre sur sa palette, ils jettent, grands seigneurs d'un jour, leur argent le lundi dans les cabarets, qui font une enceinte de boue à la ville; ceinture de la plus impudique des Vénus, incessamment pliée et dépliée, où se perd comme au jeu la fortune périodique de ce peuple, aussi féroce au plaisir qu'il est tranquille au travail.<sup>641</sup>

Le cabaret prend ainsi une importance prodigieuse dans ce milieu: il s'y prépare en effet aussi bien des émeutes ou des révoltes que des fêtes anodines. Chez les paysans comme chez les ouvriers, le cabaret est le lieu d'expression par excellence de toutes les frustrations. De ces lamentations pourront naître, avec l'aide de l'alcool, le courage d'une «action punitive» telle que l'assassinat de Michaud dans Les Paysans. Le peuple rassemblé au cabaret s'enivre non seulement

---

<sup>640</sup> IP, V, p.567.

<sup>641</sup> FYO, V, p.1041.

pour oublier sa misère, mais aussi pour «agir» au sens politique du terme, au moins une journée par semaine. L'alcool qui peut soutenir cette action peut aussi l'annuler, la laissant au stade de la parole qui la désamorce alors:

Sans les cabarets, le gouvernement ne serait-il pas renversé tous les mardis? Heureusement, le mardi, ce peuple est engourdi, cuve son plaisir, n'a pas le sou, et retourne au travail, au pain sec, stimulé par un besoin de procréation matérielle qui, pour lui, devient une habitude.<sup>642</sup>

Quand le peuple est moins pauvre, il peut, à Paris, aller au spectacle. Son théâtre, c'est l'Ambigu-Comique. C'est là que M. Jules propose à Mme Gruget d'aller dépenser l'argent qu'il va lui donner, c'est de là aussi que revient le couple que le narrateur de Facino Cane suit et dont il rapporte la conversation:

Lorsque, entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant ensemble de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires, la mère tirait son enfant par la main, sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes, les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain, ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'était alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre, ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger.<sup>643</sup>

---

642 *FYO*, V, p.1042.

643 *FC*, VI, p.1019-1020.

Cet extrait donne une idée assez nette de la vie des pauvres gens, tiraillés entre le désir de profiter de la vie et la nécessité d'un travail dur qui ne suffit même pas à payer le boulanger. En fait, si le lundi est jour d'oubli et de défoulement, les fêtes le sont aussi, et notamment les noces, même si celles-ci sont généralement l'aube d'une vie de soucis et non de plaisirs. Ces fêtes ne se font pas au cabaret ni au restaurant mais chez des marchands de vin, ce qui crée un cadre peu en rapport avec les goûts de l'auteur comme du narrateur:

Le festin, le bal, tout eut lieu chez un marchand de vin de la rue de Charenton, au premier étage, dans une grande chambre éclairée par des réflecteurs en fer-blanc, tendue d'un papier crasseux à hauteur des tables et le long des murs de laquelle il y avait des bancs de bois. . . . Retenez seulement la bizarrerie du cadre. Figurez-vous bien la boutique ignoble et peinte en rouge, sentez l'odeur du vin, écoutez les hurlements de cette joie, restez bien dans ce faubourg, au milieu de ces ouvriers, de ces vieillards, de ces pauvres femmes livrés au plaisir d'une nuit!<sup>644</sup>

L'orchestre qui fait danser ces gens bruyants est composé d'un violon, d'une clarinette et d'un flageolet, les trois musiciens étant des aveugles de l'hospice des Quinze-Vingts. Tous trois, entre chaque contredanse, boivent un verre de vin. Quant aux invités, ce sont principalement des ouvriers du faubourg Saint-Antoine,

ce séminaire des révolutions qui renferme des héros, des inventeurs, des savants pratiques, des coquins, des scélérats, des vertus et des vices, tous

---

<sup>644</sup> FC, VI, p.1021-1022.

comprimés par la misère, étouffés par la nécessité,  
noyés dans le vin, usés par les liqueurs fortes.<sup>645</sup>

Cette remarque nous semble importante. En effet, il y a les mêmes valeurs humaines chez les pauvres que chez les riches: seules les conditions d'existence empêchent les valeurs positives d'apparaître au grand jour. Nous voyons ici que Balzac excuse par avance les débordements des pauvres, tandis que ceux des riches sont inexcusables. Le message politique qui apparaît dans cette constatation, c'est que le gouvernement devrait prendre des mesures visant à améliorer les conditions de vie de ces gens afin d'empêcher que renaisse l'esprit révolutionnaire, autrement dit pour garantir l'ordre social. L'ordre prôné par Balzac n'est donc pas un ordre réactionnaire comme on l'a dit trop souvent. Il passe au contraire par la reconnaissance des besoins humains fondamentaux, «du pain et des jeux», et par une politique sociale susceptible d'y répondre.

En plus de nous présenter le mode de vie des ouvriers en général Balzac en expose quelques cas particuliers. Il y a d'abord Vergniaud, ancien soldat de la campagne d'Égypte, loueur de voiture en 1816, puis «nourrisseur» rue du Petit-Banquier dans le faubourg Saint-Marceau. Son activité professionnelle a lieu chez lui, si bien que tout dans sa demeure porte la trace de son travail.<sup>646</sup> Cette description du logis et de l'activité de Vergniaud n'est pas sans annoncer le

---

<sup>645</sup> FC, VI, p.1020.

<sup>646</sup> Col., III, p.336-337.

style et les thèmes de Zola, le peintre du peuple comme Balzac est, dit-on, celui des bourgeois. Ces idées reçues nous paraissent inexactes comme cette partie de notre étude le montre. Non seulement le petit peuple est présent dans La Comédie humaine mais le soin que Balzac apporte à le décrire montre l'importance qu'il y accorde dans son désir de panser les plaies de la société. Parmi ces plaies, il y a l'immoralité, produit dans cette classe par des conditions de vie insoutenables, comme celles d'Ida Gruget, alors qu'elle marche sur les pas de Suzanne du Val-Noble, ou celles de Caroline Crochard. Ida nous est présentée ainsi:

Cette demoiselle était le type d'une femme qui ne se rencontre qu'à Paris. . . . Elle personnifie trop bien Paris, auquel elle fournit des portières édentées, des laveuses de linge, des balayeuses, des mendiante, parfois des comtesses impertinentes, des actrices admirées, des cantatrices applaudies; . . . c'était une grisette de Paris. . . ; une véritable lionne sortie du petit appartement dont elle avait tant de fois rêvé. . . . bref toutes les joies de la vie des grisettes: la femme de ménage. . . . les marrons à discrétion, les robes de soie et les chapeaux à gâcher.<sup>647</sup>

Cette femme tente tout pour améliorer ses conditions d'existence, mais sa sensibilité l'amène à se faire exploiter par des hommes sans principes ou sans scrupules. Ida vit alors au jour le jour, comme tous ceux de sa classe: «Elle va au Cadran-Bleu dîner à cinquante francs par tête, roule en voiture comme une princesse, et se moque de sa mère comme de Colin-

---

647 Fe., V, p.850-851.

Tampon.»<sup>648</sup> Sa mère, qui dit cela, n'est pas juste envers elle car, en réalité, Ida fait de son mieux pour l'aider: elle lui paie son loyer, lui donne du bois, et trente-six francs par mois.<sup>649</sup>

Être grisette, même si ce n'est pas un état prestigieux, c'est déjà détenir un statut dans la société, statut que tout le monde n'acquiert pas: il faut pouvoir payer son apprentissage et sa pension, comme Henriette Signol qui, à Angoulême, est placée chez Basine, qui succède à Mme Prieur et est une femme d'excellente réputation. En échange de cet apprentissage, les parents d'Henriette paient une pension.<sup>650</sup> Or, certaines ouvrières savent, par la qualité de leur travail, se rendre indispensables à leurs patrons, comme Marion, formée à l'imprimerie par le vieux Séchard:

Marion était une grosse fille de campagne indispensable à l'exploitation de l'imprimerie: elle trempait le papier et le rognait, faisait les commissions et la cuisine, blanchissait le linge, déchargeait les voitures de papier, allait toucher l'argent et nettoyait les tampons. Si Marion eût su lire, le vieux Séchard l'aurait mise à la composition.<sup>651</sup>

Cette énergie qui fait de Marion à la fois la domestique de la maison et une ouvrière accomplie lui garantit une certaine sécurité d'emploi et lui permet de faire de petites économies. Rien de tel chez l'ouvrière à la pièce comme Caroline Crochard:

---

<sup>648</sup> *Fe.*, V, p.870.

<sup>649</sup> *Fe.*, V, p.871.

<sup>650</sup> *IP*, V, p.681.

<sup>651</sup> *IP*, V, p.136.

Dans ces circonstances et vers la fin du mois de décembre, à l'époque où le pain était le plus cher, et où l'on ressentait déjà le commencement de cette cherté des grains qui rendit l'année 1816 si cruelle aux pauvres gens, le passant remarqua sur le visage de la jeune fille, dont le nom lui était inconnu, les traces affreuses d'une pensée secrète que ses sourires bienveillants ne dissipèrent pas. Bientôt il reconnut, dans les yeux de Caroline, les flétrissants indices d'un travail nocturne. . . . Le curieux passant vit un papier timbré sur la table. . . . À côté de l'assignation, se trouvait un morceau de pain triangulairement coupé, posé sans doute là pour la nourrir pendant la nuit, tout en lui rappelant la récompense de son courage.<sup>652</sup>

Mais tous les métiers ne sont pas aussi soumis aux conjonctures économiques que celui de Caroline. Ainsi, le concierge du Père-Lachaise ne se plaint pas de son sort, si ce n'est qu'il doit subir, jour après jour, les inconvénients de son métier et écouter les pleurs et les plaintes des visiteurs: «Ce sont les ennuis de sa charge, il ne déjeune ni ne dîne jamais sans essayer la pluie d'une inconsolable affliction.»<sup>653</sup> Si cela nuit à ses repas, et à sa digestion peut-être, au moins a-t-il de quoi manger, comme Fourchon qui, après le décès de sa femme, «se trouva marié, selon une plaisanterie du village, avec la Boisson,»<sup>654</sup> et exerce le métier de piéton:

Dans ce poste, qui sert de retraite à tant de vieux soldats, le père Fourchon fut réprimandé tous les jours. Tantôt il oubliait les lettres dans les cabarets, tantôt il les gardait sur lui. Quand il était gris, il remettait le paquet d'une commune dans

---

<sup>652</sup> *DF*, II, p.27-28.

<sup>653</sup> *Fe.*, V, p.895.

<sup>654</sup> *Pay.*, IX, p.84.

une autre, et quand il était à jeun, il lisait les lettres. Il fut donc promptement destitué.<sup>655</sup>

D'abord paysan, puis employé, le père Fourchon devient ouvrier:

En peu de temps, de fermier le beau-père redevint ouvrier, mais ouvrier buveur et paresseux, méchant et hargneux, capable de tout comme les gens du peuple qui, d'une sorte d'aisance, retombent dans la misère.<sup>656</sup>

Parasite aussi, ayant peu à attendre de ses enfants et moins encore de lui-même, car, si la qualité du travail n'empêche pas forcément la misère comme nous l'avons vu, le manque de qualité en revanche mène forcément à cette misère. Toute insuffisance, qu'elle soit physique ou morale, mène dans ce milieu à une grande pauvreté. Fourchon, qui fait de son petit-fils «l'associé» de son entreprise de ficelle, lui apprend surtout ses vices:

Mouche et Fourchon, unis par le Vice comme Mentor et Télémaque le furent jadis par la Vertu, voyageaient, comme eux, à la recherche de leur pain, Panis angelorum, seuls mots latins qui restassent dans la mémoire du vieux Figaro villageois. Ils allaient haricotant les restes du Grand-I-Vert, ceux des châteaux; car, à eux deux, dans les années les plus occupées, les plus prospères, ils n'avaient jamais pu fabriquer en moyenne trois cent soixante brasses de corde. D'abord, aucun marchand, dans un rayon de vingt lieues, n'aurait confié d'étope ni à Fourchon ni à Mouche. Le vieillard, devant les miracles de la chimie moderne, savait trop bien changer l'étope en benoît jus de treille.<sup>657</sup>

---

655 Pay., IX, p.85.

656 Pay., IX, p.84.

657 Pay., IX, p.86.

Si Fourchon trouve des solutions à son incompetence et réussit à se nourrir et à s'enivrer grâce à ses revenus, la vieillesse est, dans ce milieu, un risque de tous les instants: risque de perdre la vue pour une couturière ou une brodeuse, risque de perdre l'agilité des doigts; risque d'éprouver des difficultés à marcher pour les garçons de courses, etc., perdant par la même occasion le gagne-pain. Sans retraite, sans compensation financière en cas d'invalidité ou de maladie, le vieillard est pour ses enfants une charge supplémentaire. Consciente de cette situation, Mme Crochard souffre d'angoisse chronique. Quant à Caroline, son rêve de réussite n'est même pas pour elle-même: elle voudrait pouvoir offrir à sa mère une vieillesse décente, sans crainte d'être expulsée du misérable logement qu'elles occupent ni de manquer de pain. À Mme Crochard qui s'inquiète de l'avenir, Caroline répond:

Pourquoi tant te désoler, ma mère? M. Molineux ne vendra pas nos meubles et ne nous chassera pas avant que j'aie terminé cette robe; encore deux nuits et j'irai la porter chez Mme Roguin.  
- Et si elle te fait attendre comme toujours? mais le prix de ta robe paiera-t-il aussi le boulanger?

La situation de Caroline explique qu'elle ne résiste pas aux avances de M. de Granville, dont la générosité fait, dans sa vie, l'effet d'une baguette magique, ou de la loterie pour d'autres. Elle explique à son bienfaiteur ce que serait, pour elle, la réussite sociale:

Je songe souvent, quand je m'endors surtout, au plaisir que j'aurais de voir ma pauvre mère ne pas être obligée d'aller par le mauvais temps chercher

nos petites provisions, à son âge. Je voudrais que le matin, une femme de ménage lui apportât, pendant qu'elle est encore au lit, son café bien sucré avec du sucre blanc. . . . Il lui faudrait aussi un peu de bon vin.<sup>658</sup>

Mme Crochard aura tout cela, et sa fille, devenue la maîtresse de M. de Granville, entretenue par lui, habite dans un joli appartement rue Taitbout, dans un nouveau quartier. Comme une fée, M. de Granville transforme le triangle de pain, récompense du courage de Caroline, en un véritable festin:

Le jeune homme s'absenta pendant quelques instants pour aller commander un repas chez le meilleur traiteur de Taverny; puis il revint chercher les deux femmes, et les y conduisit en les faisant passer par les sentiers de la forêt. Le dîner fut gai. Roger n'était déjà plus cette ombre sinistre qui passait naguère rue du Tourniquet, il ressemblait moins au monsieur noir qu'à un jeune homme confiant, prêt à s'abandonner au courant de la vie, comme ces deux femmes insouciantes et laborieuses qui, le lendemain peut-être, manqueraient de pain. . . . Quand, sur les cinq heures, le joyeux dîner fut terminé par quelques verres de Champagne, Roger proposa le premier d'aller sous les châtaigners au bal du village, où Caroline et lui dansèrent ensemble.<sup>659</sup>

D'ouvrière, Caroline devient femme entretenue, mère de deux enfants, la deuxième famille du jeune magistrat. Mme Crochard a un appartement, une domestique et de quoi vivre sans travailler. M. de Granville est la bonne fée qui a transformé leur quotidien. Aussi ne sommes-nous plus dans une situation réaliste de la classe ouvrière: M. de Granville est le rêve de l'ouvrière comme la loterie est celui des cuisinières, il représente l'occasion unique de quitter sa classe et son

---

<sup>658</sup> DF, II, p.31-32.

<sup>659</sup> DF, II, p.33-34.

travail, autrement dit sa chaîne. Ce rêve est peut-être immoral, mais il n'y a pas d'autre issue de réussite. En effet, tous les travailleurs sérieux, comme M. et Mme Vaillant dont le narrateur dit qu'il n'a jamais «rencontré de probité plus solide que celle de cet homme et de cette femme,»<sup>660</sup> ont à peine de quoi nourrir leurs enfants. En fait, c'est la société qui paraît immorale ici en ne donnant pas de quoi vivre à ceux qui vivent selon ses préceptes. La même situation se retrouve en effet avec le père Niseron: celui-ci exécute, malgré son âge, diverses fonctions, «dont l'avait investi l'abbé Brossette qui voulut donner à ce brave homme, non pas de quoi vivre, mais de quoi ne pas mourir de faim.»<sup>661</sup> Cet homme, qui occupe trois fonctions, ne devrait-il pas être riche au contraire, en récompense de son courage et de sa probité?

Il y a, chez les ouvriers, tous les degrés de probité et de moralité que l'on remarque dans les autres classes. Les meilleurs sentiments sont pourtant bafoués par les nécessités de la vie. Les mères aimantes y sont sûrement aussi nombreuses qu'ailleurs mais les soucis peuvent tarir le lait de la mère et la résoudre à donner le biberon à son enfant, comme c'est le cas d'Ève Séchard.<sup>662</sup> Rappelons aussi Bourgeat, le bienfaiteur de Desplein, Vergniaud, qui nourrit gratis le colonel Chabert pendant un an. Leur amitié est rendue au moyen d'une expérience alimentaire, si l'on peut dire, symbole de la plus profonde

---

<sup>660</sup> FC, VI, p.1021.

<sup>661</sup> Pay., IX, p.223.

<sup>662</sup> IP, V, p.

solidarité: «Nous avons partagé de l'eau dans le désert,»<sup>663</sup> dit le colonel Chabert à Derville. La mère Vaillant est elle aussi une femme sensible et fidèle en amitié, comme l'explique le narrateur: «Quand j'eus quitté le quartier, pendant cinq ans, la mère Vaillant est venue me souhaiter ma fête en m'apportant un bouquet et des oranges, elle qui n'avait jamais dix sous d'économies.»<sup>664</sup> Les ouvriers ont encore le sens de l'hospitalité, comme Mme Gruget qui prépare du café à l'intention de son visiteur, M. Jules.<sup>665</sup> Toutefois, l'amitié, la probité, l'honnêteté, l'hospitalité, ne mènent nulle part dans cette classe. César Birotteau peut croire qu'il doit à sa probité d'avoir réussi dans la société, mais que dire du père Niseron? «Le grand-père de Geneviève, le père Niseron, est un de ces hommes qui se laisseraient couper le cou plutôt que de mentir, il mourrait de faim auprès d'un dépôt, cela tient à ses opinions.»<sup>666</sup>

Ces personnages admirables apparaissent, dans le monde social, comme des victimes de la morale légitime. Ils se laissent maltraiter par un monde qui devrait les récompenser sans leur faire la charité. L'aide de l'abbé Brossette, quoique bien intentionnée, fait plus pour la bonne conscience du curé que pour donner envie aux autres ouvriers de suivre l'exemple de Niseron:

---

<sup>663</sup> Col., III, p.340.

<sup>664</sup> FC, VI, p.1021.

<sup>665</sup> Fe., V, p.874.

<sup>666</sup> Pay., IX, p.200.

Le pauvre vieillard de soixante-douze ans ramasse, honnêtement d'ailleurs, près d'un boisseau et demi par jour, reprit le curé; mais la rectitude de ses opinions lui défend de vendre ses glanes comme les vendent tous les autres, il les garde pour sa consommation. À ma considération, M. Langlumé, votre adjoint, lui moult son grain gratis, et ma domestique lui cuit son pain avec le mien.<sup>667</sup>

Comment ne pas comprendre, lorsqu'on voit l'inadéquation du traitement de Niseron, le cynisme de Fourchon et de Tonsard. S'ils nous font horreur, nous devons admettre que leur raisonnement est exact. L'abbé Brossette a compris le risque que représentent de tels hommes et de telles idées pour l'ordre établi: en demandant aux châtelains d'agir, il se fait le porte-parole de l'auteur qui croit que ce sont ces hommes qui déclenchent des révolutions: «Le père Fourchon est avec son gendre Tonsard, reprit le curé, toute l'intelligence du menu peuple de la vallée, on les consulte pour les moindres choses. Ces gens-là sont d'un machiavélisme incroyable.»<sup>668</sup> Ce machiavélisme répond pourtant à celui des dirigeants, bourgeois ou aristocrates, qui pensent «à vous comme un aubergiste pense aux goujons en nettoyant sa poêle,»<sup>669</sup> dit Fourchon à propos de Rigou; et il dit encore, sur les riches en général cette fois:

Les Soudry, les Gaubertin, les Rigou vous feront danser sur l'air de J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas! L'air national des riches, quoi!... Ne voyez-vous pas . . . que le gouvernement n'a mis tant de droits sur le vin que pour nous repincer notre quibus et nous maintenir dans la misère.<sup>670</sup>

---

667 Pay., IX, p.115.

668 Pay., IX, p.113.

669 Pay., IX, p.253.

670 Pay., IX, p.253.

Dans une société où la moralité est l'exception, à tous les niveaux de l'échelle sociale, et où, en plus, elle n'obtient pas de récompense, une nouvelle morale se crée, immorale, individualiste, insouciante de l'avenir. Le père de Maxence Gilet, «vieil ivrogne à triple broc, favorisait les désordres de sa femme par une collusion et une complaisance qui ne sont pas sans exemple dans la classe inférieure.»<sup>671</sup> Cette immoralité a sa récompense: Maxence reçoit de l'argent de ses pères présumés. À Blangy, le père Niseron apparaît aux ouvriers et aux paysans réunis au cabaret comme «la vivante image de leur conscience,»<sup>672</sup> et ils soufflent lorsqu'il s'en va, ils se sentent mal à l'aise avec lui. Mais c'est peut-être Mouche et Fourchon, en visite aux Aigues pour y vendre une loutre, qui donnent la mesure de ce machiavélisme populaire. La comtesse de Montcornet, qui tente de sermonner Mouche, obtient, après un démenti, un exposé complet de sa philosophie, fruit de l'éducation de Fourchon:

Ne vole rien, fais-toi donner! Le vol mène à l'assassinat, et l'assassinat appelle la justice e'd'z hommes. E'l'rasoir de la justice, v'là ce qu'il faut craindre, il garantit le sommeil des riches contre les insomnies des pauvres. . . . Le fin est d'être à côté des riches, il y a des miettes sous la table!<sup>673</sup>

---

<sup>671</sup> R, IV, p.367.

<sup>672</sup> Pay., IX, p.229.

<sup>673</sup> Pay., IX, p.118.

Aussi, lorsque les riches se mêlent d'empêcher les pauvres de ramasser ces miettes, ne faut-il pas qu'ils s'étonnent que ceux-ci se fâchent :

Faut pas nous faire nout procès à tout moment. Nous vous laissons tranquille, laissez-nous vivre... Autrement, si ça continue, vous serez forcés de nous nourrir dans vos prisons où l'on est mieux que sur nout paille.<sup>674</sup>

Nous nous trouvons là précisément face à la responsabilité des riches: faut-il nourrir le peuple pour qu'il soit sage tandis qu'il travaille et mène sa vie à sa guise, ou faut-il le nourrir en prison, après qu'il a commis quelque délit? En effet, le délit peut être perçu comme une bonne action lorsqu'il débouche sur une prison où, contrairement aux habitudes, on mange à sa faim. Par la voix de Mouche, être asocial de naissance puisqu'il n'a été ni déclaré ni reconnu par ses parents, Balzac montre jusqu'où va l'absurdité des lois relatives au peuple: ces lois sont répressives: elles visent à protéger les biens et les possédants de ceux qui ne possèdent rien, mais elles ne prévoient pas de nourrir le peuple. Il n'y a donc pas à s'étonner que celui-ci se mette en colère de temps en temps, et l'on doit même s'estimer heureux que ce ne soit pas plus d'un jour par siècle, comme Balzac le disait plus tôt. «Comment pouvons-nous exiger de malheureux sans pain résignation à leurs peines et respect aux propriétés?»<sup>675</sup> demande encore Balzac dans Le Médecin de campagne. Faute

---

<sup>674</sup> Pay., IX, p.119.

<sup>675</sup> MC, IX, p.460.

d'avoir pris leurs responsabilités vis-à-vis du peuple, les classes dominantes risquent encore de tout perdre et la société monarchique de s'effondrer, laissant place à une nouvelle Terreur peut-être. Ceci, c'est précisément la peur viscérale de Balzac. La réponse semble évidente: la seule solution est de nourrir le peuple comme il convient.

Quant à la moralité, aux messages d'honnêteté et de probité de l'abbé Brossette par exemple, ils n'ont aucun sens chez des gens dont l'avenir est incertain. Sans avenir, comment blâmer ces familles de vivre au jour le jour? La notion même de moralité apparaît comme un concept de classe: on ne peut vivre selon les préceptes de la morale que si on en a les moyens! C'est de plus un concept qui apparaît comme un outil de la classe légitime pour annuler la force du peuple, pour l'empêcher d'agir. Tout ce qui sauve les riches dans la situation que nous expose Balzac, c'est que les ouvriers ne sont pas organisés, ils ne sont pas non plus solidaires les uns des autres. Ils peuvent même aller jusqu'à se vendre les uns les autres pour quelques sous. C'est le cas de Bonnébault qui, «pour quelques écus perdus au jeu, pouvait livrer au brigadier les secrets des paysans sans savoir l'importance de ses bavardages après avoir bu quelques bols de punch de trop.»<sup>676</sup> Certes la lecture de Balzac a dû inspirer quelques stratégies à Marx, même si la société dont rêvait Balzac était rien moins que marxiste!

---

<sup>676</sup> Pay., IX, p.276.

Le vin et l'alcool, seuls plaisirs des classes laborieuses, sont présents dans La Comédie humaine à chaque moment où les ouvriers apparaissent. Tantôt réconforts d'un moment, ils sont le plus souvent montrés comme l'instrument de la dégénérescence humaine. De retour du château où Mouche et Fourchon ont visiblement bien profité de la générosité de la comtesse qui avait ordonné qu'on les fasse déjeuner: «Ah! ils se sont pansés! cria la vieille Tonsard à sa belle-fille, ton père est rouge comme un gril, et le petit brésil comme un sarment.»<sup>677</sup> C'est en effet très jeunes que les enfants commencent à boire, et à boire assez pour être saouls. C'est le cas de Mouche qui pourtant reste assez conscient pour ne pas perdre la notion de ses intérêts:

- Qu'est-ce qu'on a donc donné à mon père pour sa loutre, mon bibi? disait la belle cabaretière à Mouche.  
 Quoique succombant sous une digestion pénible et l'oeil troublé par deux bouteilles de vin, Mouche, assis sur les genoux de la Tonsard, pencha la tête sur le cou de sa tante et lui répondit finement à l'oreille: «Je ne sais pas, mais il a de l'or!... Si vous voulez me crânement nourrir pendant un mois, peut-être bien que je découvrirai sa cachette, il en a eune!»<sup>678</sup>

La nécessité de trouver sa nourriture et l'abus de l'alcool détruisent les sentiments, mais aussi la spontanéité de l'enfant. Celui-ci vieillit donc prématurément, que ce soit moralement ou physiquement. Il est facile de prédire que des enfants élevés comme Mouche paraîtront vieux à vingt ans, déjà

---

<sup>677</sup> Pay., IX, p.229.

<sup>678</sup> Pay., IX, p.230-231.

ravagés par l'alcool! Cette «maturité» du malheur apprend aux enfants à tromper, à mentir, à jouer l'enfant si besoin est, pour obtenir ce qu'il convoite.

Le vin délie la langue, ce phénomène est connu, mais les ouvriers pensent aussi qu'il donne de l'esprit: «Écoutez le vieux, il est saoul! dit Tonsard, il a deux fois plus de malice, il a la sienne et celle du vin...»<sup>679</sup> L'esprit du vin, pour Fourchon, c'est la haine politique du riche et l'encouragement à l'émeute. Nourri des restes du château, Fourchon goûte au vin d'Alicante qui fait venir à son esprit cette pensée profonde: «Cré vin! . . . Décidément le vin d'Espagne enfonce le vin cuit!... Faut faire une révolution rien que pour vider les caves!»<sup>680</sup>

Par ailleurs, les amitiés se nouent et se dénouent autour d'un verre de vin aussi: «Vermichel et Fourchon, liés par une amitié qui comptait vingt ans de bouteille, constituaient presque une raison sociale.»<sup>681</sup> Cette association n'est pas du goût de la femme de l'ami de Fourchon, «Mme Vermichel, une terrible antagoniste de la philosophie rabelaisienne»:

Cette virago à moustaches, large d'un mètre, d'un poids de cent vingt kilogrammes, et néanmoins agile, avait établi sa domination sur Vermichel, qui, battu par elle pendant ses ivresses, la laissait encore faire quand il était à jeun.<sup>682</sup>

---

<sup>679</sup> Pay., IX, p.233; voir aussi p.117 et 123.

<sup>680</sup> Pay., IX, p.230.

<sup>681</sup> Pay., IX, p.85-86.

<sup>682</sup> Pay., IX, p.99.

Dans les milieux populaires, l'eau-de-vie et le vin mènent à la violence, cause supplémentaire de la dégénérescence. Ils mènent aussi à la débauche et peuvent servir à cette fin comme le suggère Fourchon au domestique des Aigues: «C'est une fière ribaude, Catherine, reprit le vieillard, elle aime le Malaga, il faut lui dire de venir en chercher aux Aigues, imbécile!»<sup>683</sup> Catherine et François Tonsard essaient aussi de maîtriser la Péchina par ce moyen comme nous l'avons déjà vu.

La vie des ouvriers est donc une petite vie, allant de jour en jour, sans pensée générale sur l'avenir. Leur espérance de vie est réduite car, s'ils tombent malades, ils n'ont pas les moyens de se soigner. L'ouvrier dépend entièrement de son travail pour vivre: sans travail, c'est l'indigence, la preuve, selon Fourier, de l'échec de la civilisation. Les plaisirs de l'ouvrier sont matériels: alcool, débauche, et ne peuvent être autre chose:

Peut-être l'ouvrier qui meurt vieux à trente ans, l'estomac tanné par les doses progressives de son eau-de-vie, sera-t-il trouvé, au dire de quelques philosophes bien rentés, plus heureux que ne l'est le mercier. L'un périt d'un seul coup et l'autre en détail.<sup>684</sup>

Certes, ils sont soumis tous deux à la condition humaine qui est de périr un jour, mais c'est une bien triste circonstance qui ne satisfait guère son désir d'égalité sociale!

---

<sup>683</sup> *Pay.*, IX, p.107.

<sup>684</sup> *FYO*, V, p.1044.

#### 4.2.4.3 Les paysans

La situation des paysans est assez semblable à celle des ouvriers et nous avons pu constater que Balzac associe souvent les deux groupes. Il se trouve pourtant des différences qui méritent d'être signalées. D'abord il existe de riches fermiers. C'est le cas par exemple du père Léger. Puis il y a des propriétaires terriens pauvres, comme Courtecuisse, plus malheureux encore que les ouvriers agricoles comme nous allons le voir. Nous verrons donc maintenant quelques-unes des spécificités de la vie paysanne dans La Comédie humaine.

À la campagne, la vie semble encore plus tendue qu'en ville. Balzac affirme en effet dans Les Paysans que «ce qui se passe dans cette vallée a lieu partout en France, et tient aux espérances que le mouvement de 1789 a jetées chez les paysans.»<sup>685</sup> Avant la Révolution, il y avait eu de nombreuses jacqueries dans les campagnes françaises, surtout en périodes de famines, mais les rapports entre seigneurs et paysans étaient clairs et l'avenir des paysans était bien cette «vie obscure et végétative. . . . des paysans voués au travail, et qui naissent, labourent, meurent ignorés du monde qu'ils ont nourri.»<sup>686</sup> Cette vie végétative commence par une demeure

---

<sup>685</sup> *Pay.*, IX, p.126.

<sup>686</sup> *DF*, II, p.20.

fonctionnelle, presque une tanière, qui, comme cette dernière, vise à protéger la famille du paysan du froid et à offrir un endroit sûr pour partager la nourriture. Elle comporte aussi ses outils de travail:

Le paysan a pour sa demeure l'instinct que l'animal a pour son nid ou pour son terrier, et cet instinct éclatait dans toutes les dispositions de cette chaumière. . . . À la maison attenait environ un arpent enclos d'une haie vive et plein de vignes, soignées comme le sont celles des paysans, toutes si bien fumées, provignées et bêchées, que leurs pampres verdoient les premiers à trois lieues à la ronde. Quelques arbres, des amandiers, des pruniers et des abricotiers montraient leurs têtes grêles, çà et là, dans cet enclos. Entre les ceps, le plus souvent, on cultivait des pommes de terre ou des haricots. En hâche vers le village, et derrière la cour, dépendait encore de cette habitation un petit terrain humide favorable à la culture des choux, des oignons, de l'ail.<sup>687</sup>

Tous ces aliments entrèrent dans la nourriture du paysan.

L'intérieur de la maison donne lui aussi une idée de ce qui s'y cuisine:

Quoique la batterie de cuisine du paysan consiste ordinairement en deux ustensiles avec lesquels on fait tout, une poêle et un chaudron de fer, par exception, il se trouvait dans cette chaumière deux casseroles énormes accrochées sous le manteau de la cheminée. Malgré ce symptôme d'aisance, le mobilier était en harmonie avec les dehors de la maison. Ainsi, pour contenir l'eau, une jarre; pour argenterie, des cuillers de bois ou d'étain, des plats en terre brune au-dehors et blanche en dedans, mais écaillées et raccommodées par des attaches; enfin, autour d'une table solide, des chaises en bois blanc, et pour plancher de la terre battue. Tous les cinq ans les murs recevaient une couche d'eau de chaux, ainsi que les maigres solives du plafond auxquelles pendent du lard, des bottes d'oignons, des paquets de chandelles et les sacs où le paysan met

---

<sup>687</sup> Pay., IX, p.80-81.

ses graines; auprès de la huche, une antique armoire en vieux noyer.<sup>688</sup>

C'est donc la rusticité qui est de mise ici, et l'on imagine que le service, comme l'alimentation, va être extrêmement simple. Avec une poêle et un chaudron pour tous ustensiles, les possibilités de cuisine sont forcément très réduites et ce sont probablement, comme chez les ouvriers, les ragoûts qui seront la base de l'alimentation paysanne. Dans l'ensemble de la commune de Blangy, en Bourgogne, les demeures se ressemblent toutes, de même que les jardins: «Les jardins, en vrais jardins de paysans, ont de tout: des fleurs, des oignons, des choux et des treilles, des groseillers et beaucoup de fumier.»<sup>689</sup> En Touraine, l'organisation des chaumières est assez semblable:

Soit encore une chaumière avec son jardin plein de choux, sa vigne, ses palis, suspendue au-dessus d'une fondrière, encadrée par quelques maigres champs de seigle, figure de tant d'humbles existences!<sup>690</sup>

Le travail du paysan, au contraire de celui de l'ouvrier, n'est pas régulier, et ses revenus non plus. L'été, il travaille sans relâche, du lever du jour à la tombée de la nuit; mais l'hiver est une époque de repos relatif. La moisson est, de tous les moments de l'année, le plus dur car le paysan doit, en plus du travail lui-même, supporter la chaleur:

Les moissonneurs travaillaient la face cuite par les réverbérations des rayons sur une terre endurcie et sonore, tous muets, la chemise mouillée, buvant de

---

<sup>688</sup> *Pay.*, IX, p.81.

<sup>689</sup> *Pay.*, IX, p.56.

<sup>690</sup> *Lys*, IX, p.1055.

l'eau contenue dans ces cruches de grès rondes comme un pain, garnies de deux anses et d'un entonnoir grossier bouché avec un bout de saule.<sup>691</sup>

Ce travail difficile est soumis aux aléas du climat mais aussi de l'économie. Ainsi les vigneronns d'Issoudun traversent-ils sous la Restauration une période difficile:

À Issoudun, l'avilissement croissant du prix des vins qui se consomment sur place, en satisfaisant ainsi le désir de la bourgeoisie de vivre à bon marché, prépare la ruine des vigneronns, de plus en plus accablés par les frais de culture et par l'impôt.<sup>692</sup>

Plus tard, en Bourgogne, la situation s'arrange: «L'année 1823 avait enrichi les vigneronns, et 1826 devait, par la grande quantité de vin, leur jeter encore beaucoup d'argent.»<sup>693</sup> Ces revenus variables ne garantissent pas, malgré un travail constant, le pain quotidien du paysan qui dépend donc beaucoup de son jardin pour se nourrir, mais aussi de la générosité du seigneur ou du bourgeois au moment du glanage:

Les gens des villes n'imagineraient pas ce qu'est le glanage pour les gens de la campagne, leur passion est inexplicable, car il y a des femmes qui abandonnent des travaux bien rétribués pour aller glaner. Le blé qu'elles trouvent ainsi leur semble meilleur; il y a dans cette provision ainsi faite, et qui tient à leur nourriture la plus substantielle, un attrait inouï. Les mères emmènent leurs petits enfants, leurs filles, leurs garçons, les vieillards; et naturellement ceux qui ont du bien affectent la misère. On met pour glaner ses haillons.<sup>694</sup>

---

691 *Pay.*, IX, p.323.

692 *R.*, IV, p.361.

693 *Pay.*, IX, p.312.

694 *Pay.*, IX, p.323.

Cet attrait s'explique en fait aisément: tandis que l'argent se dévalue et ne permet pas toujours d'acheter du blé ou du pain, comme la famine de 1789 à Paris en témoigne, le blé et les autres céréales obtenus en glanant sont des valeurs sûres, des garanties que l'on aura de quoi se nourrir car, il s'agit bien, comme Balzac le souligne d'ailleurs, d'obtenir ainsi leur «nourriture la plus substantielle.» Porter des haillons un jour pour aller glaner n'est sans doute pas une grande escroquerie, surtout si on la compare à celles des nombreux spéculateurs de La Comédie humaine toujours prêts à affamer le peuple. Le comte de Montcornet est sans doute dans son droit en empêchant les moins pauvres de glaner, mais son droit justifie-t-il des mesures si répressives qu'elles encouragent la révolte des paysans? N'aurait-il pas mieux valu modifier progressivement les attitudes en compensant ces nouveaux règlements par quelques mesures de générosité?

Les céréales que les paysans glanent ainsi sont le seigle, l'orge, le blé dont ils font du pain. Les plats en usage dans la campagne, ce sont les civets, les matelotes, les omelettes accompagnées de divers légumes ou viandes, surtout du lard, les plats en sauce ou ragoûts mijotés longuement sur le feu. Ce sont les plats que prépare la Tonsard au Grand-I-Vert.<sup>695</sup> Les desserts, lorsqu'il y en a, se composent de fruits ou de laitages, et ces repas s'accompagnent généralement de vin: «Dans la campagne le vin n'est que d'une seule qualité mais il

---

<sup>695</sup> *Pay.*, IX, p.87.

se vend sous deux espèces: le vin au tonneau, le vin bouché.»<sup>696</sup> Il se sert avec les repas, entre les repas en signe de convivialité, et bien sûr aux fêtes. Comme les ouvriers, les paysans aiment faire la fête à toutes les occasions qui se présentent. C'est ainsi que, amnistiés par Montcornet,

les conspirateurs de Blangy restèrent dans le cabaret de Couches, où les délinquants délivrés employaient à boire l'argent qu'ils emportaient pour vivre en prison, et les gens de Blangy furent naturellement de la noce, car les gens de la campagne appliquent le mot de noce à toutes les réjouissances. Boire, se quereller, se battre, manger et rentrer ivre et malade, c'est faire la noce.<sup>697</sup>

On voit que cette conception des loisirs est très proche de celle des ouvriers. Les paysans ne font par ailleurs pas plus de manières qu'eux, Courtecuisse, lorsqu'il boit, faisant «claquer sa langue contre son palais en reposant son verre sur la table.»<sup>698</sup> Il faut dire que les paysans n'ont pas plus de chances de réussite sociale que les ouvriers, même s'il existe quelques exceptions notables comme le père Léger.

Le père Léger, locataire d'une ferme depuis 1799, a bénéficié des progrès de l'agriculture et fait des profits imprévisibles. D'ailleurs fin en affaires, il s'entend avec Moreau, le régisseur de Presle, et avec le notaire pour faire payer au comte de Sérisy cent mille francs de plus que la valeur réelle de la ferme des Moulineaux que celui-ci veut

---

<sup>696</sup> Pay., IX, p.94-95.

<sup>697</sup> Pay., IX, p.317-318.

<sup>698</sup> Pay., IX, p.228.

acheter. Dans cette histoire, le stratagème échoue, mais nous savons qu'il y en a eu d'autres qui, eux, ont réussi. Là encore, nous observons que ce n'est pas par le travail et des transactions honnêtes que les riches de ce milieu se sont enrichis. Le père Léger a été habile de deux façons: il a résisté au désir d'être propriétaire et a préféré louer ses terres à bas prix, en tirant ainsi quelques bénéfices; il a investi ces bénéfices dans des opérations financières, dans des spéculations et non dans la terre, son outil de travail. Il a alors gagné bien plus qu'il ne l'aurait jamais fait en achetant ses terres et, à l'époque où nous le rencontrons, il est gros et gras, mange à sa faim, et même plus, en buvant des bons vins. Il peut maintenant acheter si le coeur lui en dit: il peut payer sans faire de dettes.

Courtecuisse, au contraire, renvoyé par Montcornet de sa fonction de garde-chasse, a juste de quoi verser quelques sous sur l'achat d'une ferme en empruntant le reste du prix à Rigou. Il a sans doute le statut de propriétaire, mais sa vie n'est guère enviable:

Vieilli, maigre, hâvre, il offrait à tous les yeux une leçon terrible qui n'éclairait personne. «Il a voulu monter plus haut que l'échelle, disait-on à ceux qui plaignaient l'ex-garde-chasse en accusant Rigou. Il a voulu devenir bourgeois!» En effet, Courtecuisse en achetant le domaine de la Bâchellerie avait voulu passer bourgeois, il s'en était vanté. Sa femme allait ramassant des fumiers! Elle et Courtecuisse se levaient avant le jour, piochaient leur jardin richement fumé, lui faisait rapporter plusieurs moissons, sans parvenir à payer autre chose que les intérêts dus à Rigou pour le restant du prix. . . . Mme Courtecuisse, qui, jadis, se permettait de

temps en temps une bouteille de vin cuit et des rôties, ne buvait plus que de l'eau. Courtecuisse n'osait plus entrer, la plupart de temps, au Grand-I-Vert, de peur d'y laisser trois sous. Destitué de son pouvoir, il avait perdu ses franches lippées au cabaret, et il criait, comme tous les niais, à l'ingratitude. Enfin, à l'instar de presque tous les paysans mordus par le démon de la propriété, devant des fatigues croissantes, la nourriture décroissait.<sup>699</sup>

Ce cas est exemplaire. Le paysan qui a de l'ambition est immédiatement réprimé et remis «à sa place.» Pour le bonheur des riches, il faut que le pauvre reste sans ambitions: il s'agit donc de réprimer les ambitieux afin de décourager d'autres tentatives éventuelles. Il s'agit de transmettre l'idée que, monter dans l'échelle sociale, cela ne se fait pas. Malgré leur courage et leur travail, M. et Mme Courtecuisse ne parviennent pas à produire de quoi se nourrir eux-mêmes, une fois payés les intérêts de leur dette. Chose exceptionnelle à la campagne, ils doivent même boire de l'eau!

L'ennemi, pour Courtecuisse, c'est le riche: il n'y a pas de distinction entre Montcornet qui l'a chassé de sa charge et Rigou qui le saigne en intérêts. Il apporte donc son exemple pour renforcer la haine du riche que partagent déjà les paysans et les ouvriers attablés au cabaret:

L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées. . . . Par la nature de leurs fonctions sociales, les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage. . . . Dans ce cabaret, vrai nid de vipères, s'entretenait donc, vivace et venimeuse, chaude et

---

<sup>699</sup> Pay., IX, p.224-225.

agissante, la haine du prolétaire et du paysan contre le maître et le riche.<sup>700</sup>

Il faut dire qu'à maintes occasions, ceux-ci leur ont donné des preuves de leur indifférence et de leur arrogance. Les paysans se sentent donc vis-à-vis d'eux comme une simple pâture à consommer, comme l'explique Catherine à la Péchina: «Les bourgeois nous aiment, eux, comme ils aiment la cuisine, il leur faut de nouvelles platées tous les jours.»<sup>701</sup> Cette remarque qualifie particulièrement bien Rigou, à la recherche constante de très jeunes filles pour satisfaire son libertinage<sup>702</sup> comme il satisfait sa gourmandise. Mais elle qualifie aussi le bourgeois prédateur par nature puisqu'il fait des profits sur le travail de l'ouvrier ou du paysan, en les exploitant, et en les faisant souffrir dans leur chair puisqu'ils ne reçoivent même pas de quoi se nourrir correctement. Les images alimentaires servent ici à faire ressortir l'avidité du prédateur qu'est le riche: «Aujourd'hui une dent demain une oreille, s'ils pouvaient trouver une sauce pour manger nos fressures comme celles des veaux, ils mangeraient du chrétien!»<sup>703</sup>

Comme chez J.-J. Rousseau, les riches sont vus par les paysans comme des profiteurs et les lois comme des instruments à leur service. Le doute est donc très fort chez les paysans en ce qui concerne la valeur des institutions. À Blondet qui

---

700 *Pay.*, IX, p.91.

701 *Pay.*, IX, p.208.

702 *Pay.*, IX, p.203.

703 *Pay.*, IX, p.324.

suggère à Fourchon de choisir un état, l'armée par exemple, ce dernier répond: «Et à quoi nous sert l'armée? à faire vivre les colonels par le soldat, comme le bourgeois vit par le paysan.»<sup>704</sup>

Il n'y a donc pas d'issue: c'est la misère ou l'immoralité. Pour respecter les lois, disent les paysans, «faut-il que nous mourions de froid et que nous ne cuisions point notre pain?»<sup>705</sup> Dans ce contexte, l'immoralité est une révolte, elle n'est pas le fruit d'un vice comme dans les classes riches. C'est une révolte, tout comme l'émeute qui se prépare au cabaret, «la salle de conseil du peuple.»<sup>706</sup> La lutte s'organise, l'expédition punitive aura lieu:

Pendant cette scène, Catherine Tonsard était en sentinelle à la porte du cabaret afin d'être en mesure de prévenir les buveurs de se taire s'il passait quelqu'un. Malgré leurs jambes avinées, ils s'élançèrent plutôt qu'ils ne sortirent du cabaret, et leur ardeur belliqueuse les dirigea vers Couches en suivant la route qui, pendant un quart de lieue, longeait les murs des Aigues.<sup>707</sup>

C'est au cabaret que la nature de l'expédition punitive se décide aussi:

Il y aura du sang répandu! dit Nicolas d'un air sombre en se levant après avoir bu toute une bouteille de vin que Catherine lui avait entonnée afin de l'empêcher de parler. Si vous voulez m'écouter, on descendra Michaud!<sup>708</sup>

---

704 *Pay.*, IX, p.119.

705 *Pay.*, IX, p.221.

706 *Pay.*, IX, p.221.

707 *Pay.*, IX, p.315.

708 *Pay.*, IX, p.234.

Michaud se retrouve donc le bouc-émissaire de ces gens: garde des Aigues, il les empêche de ramasser du bois dans la forêt et de braconner; il touche ainsi à leur bien-être et à leur nourriture. Homme intègre et incorruptible, Michaud ne se laisse pas acheter comme Courtecuisse auparavant. Ancien militaire, il met à son devoir la même ardeur qu'il mettait au combat. D'ailleurs, c'est la guerre entre les maîtres et les paysans et c'est à Michaud que revient le rôle de la répression. C'est donc à lui que les paysans veulent s'en prendre, à lui qui soutient l'opresseur, le plus gros propriétaire de la commune. Ne pas glaner sur les terres des Aigues, c'est en effet perdre tous les suppléments de nourriture qui se rattachent à cette activité car les petits propriétaires se respectent entre eux: «Les autres propriétaires étaient paysans, et entre eux ils ne se mangeaient point.»<sup>709</sup> Ce que les paysans reprochent aux propriétaires des Aigues, c'est donc d'être rentier, c'est-à-dire d'avoir le profit du travail de la terre sans en avoir la souffrance. Puisqu'ils ont les moyens de ne pas travailler, sans doute est-il normal, dans l'esprit de cette population, qu'ils aident les paysans à se nourrir. Le jour du glanage, les adversaires sont en présence:

La grande propriété, les fermiers, les travailleurs et les pauvres, toute la campagne était en présence, la question sociale se dessinait nettement, car la faim avait convoqué ces figures provocantes.<sup>710</sup>

---

709 *Pay.*, IX, p.322.

710 *Pay.*, IX, p.324.

La faim, cette grande peur de l'humanité, n'est-elle pas absurde chez celui qui produit la nourriture? La faim est un paradoxe à la campagne, elle ne peut créer que des situations tragiques. Ainsi les vieillards, que nous avons vus malheureux et entièrement dépendants de leurs enfants en ville ont une situation encore moins enviable à la campagne. Il y a d'abord les enfants qui profitent de leurs parents, quel que soit leur âge, comme Bonnébault qui, non seulement ne travaille pas mais prend l'argent de sa mère, l'une des plus vieilles femmes du village: «Mon gars me mange tout, et je sommes forcée de cacher ce peu de blé pour avoir du pain l'hiver.»<sup>711</sup>

Plus tard, les deux vieilles Bonnébault et Tonsard se disputent pour savoir laquelle aura le privilège d'aller en prison pour la somme de cinq cents francs. La Tonsard n'a certes pas à redouter la prison, alors qu'elle dort sur de la paille, dans un grenier. Mais quand ils ne peuvent plus travailler, le sort des vieux est encore bien pire que la prison, comme l'explique l'abbé Brossette à Blondet:

De l'autre côté du bassin de l'Avonne, les vieillards impotents tremblent de rester à la maison, car alors on ne leur donne plus à manger; aussi vont-ils aux champs tant que leurs jambes peuvent les porter; s'ils se couchent, ils savent très bien que c'est pour mourir, faute de nourriture.<sup>712</sup>

Ainsi l'arrestation de la vieille Tonsard, à soixante-dix ans, est une fête: «Le soir de l'arrestation, Bonnébault vint au

---

<sup>711</sup> Pay., IX, p.325.

<sup>712</sup> Pay., IX, p.204.

cabaret du Grand-I-Vert, où toute la famille était joyeuse.»<sup>713</sup>  
 Dans ce contexte, toutes les valeurs se trouvent faussées, et il devient tout à fait évident que les valeurs de la société n'ont été créées que pour le bénéfice des classes dirigeantes qui détiennent la légitimité, et non pour les paysans, comme l'explique Fourchon à la comtesse:

Moi le paresseux, le fénéant, l'ivrogne, . . . eh bien, qué différence y a-t-il donc entre moi et ce brave, s't'honnête père Niseron. . . ? Il ne sait pas ce qu'est un verre de vin, il est sobre comme un apôtre, il enterre les morts et moi je fais danser les vivants. . . . Que le paysan vive de bien ou de mal faire, à vout idée, il s'en va comme il est venu, dans des haillons, et vous dans de beaux linges.<sup>714</sup>

Les paysans, les ouvriers, les pauvres et les mendiants «ont tous un rêve, une espérance, un bonheur: le jeu, la loterie ou le vin.»<sup>715</sup> Mais les rêves ont aussi leurs barrières sociales, comme la moralité. L'être humain est, dans l'oeuvre de Balzac, entièrement déterminé par son milieu social. C'est donc sur les conditions d'existence des milieux sociaux qu'il faut agir si l'on veut soigner les plaies de la société, il faut agir globalement, et non sur l'individu, comme l'ont fait les philanthropes et les Églises jusqu'alors:

N'en déplaise aux faiseurs d'idylles ou aux philanthropes, les gens de la campagne ont peu de notions sur certaines vertus; et chez eux, les scrupules viennent d'une pensée intéressée, et non d'un sentiment du bien ou du beau; élevés en vue de la pauvreté, du travail constant, de la misère, cette

---

713 *Pay.*, IX, p.337.

714 *Pay.*, IX, p.117.

715 *Fe.*, V, p.816.

perspective leur fait considérer tout ce qui peut les tirer de l'enfer de la faim et du labeur éternel comme permis, surtout quand la loi ne s'y oppose point. S'il y a des exceptions, elles sont rares. La vertu, socialement parlant, est la compagne du bien-être, et commence à l'instruction.<sup>716</sup>

Toute utopie sociale, tout espoir de guérison de la société, devra prendre en considération cette constatation. Balzac se rapproche par là de ses contemporains: Fourier, Saint-Simon, Leroux, mais aussi Marx et Engels. C'est par son impartialité, malgré des idées connues, qu'il apparaît comme un sociologue avant la lettre, comme l'historien des moeurs, selon sa terminologie:

L'historien ne doit jamais oublier que sa mission est de faire à chacun sa part; le malheureux et le riche sont égaux devant sa plume; pour lui le paysan a la grandeur de ses misères, comme le riche a la petitesse de ses ridicules; enfin le riche a des passions, le paysan n'a que des besoins, le paysan est donc doublement pauvre; et si, politiquement, ses agressions doivent être impitoyablement réprimées, humainement et religieusement, il est sacré.<sup>717</sup>

Dans ce triste tableau d'une société qui s'entredévore, un rêve émerge pourtant, celui d'une coopération pour le bien de tous. Pour sa mise en oeuvre, elle demande grandeur d'âme et respect de l'être humain, quelle que soit sa place dans la société. Le modèle, c'est celui que nous propose Mme de Mortsauf avec ses paysans, et que Balzac étend à la région entière, nous en faisant un tableau idyllique:

---

<sup>716</sup> R, IV, p.392.

<sup>717</sup> Pay., IX, p.65.

Nous arrivâmes à l'époque des vendanges, qui sont en Touraine de véritables fêtes. Vers la fin du mois de septembre, le soleil moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir à craindre ni le hâle ni la fatigue. Il est plus facile de cueillir les grappes que de scier les blés. Les fruits sont tous mûrs. La moisson est faite, le pain devient moins cher, et cette abondance rend la vie heureuse. Enfin les craintes qu'inspirait le résultat des travaux champêtres où s'enfouit autant d'argent que de sueurs, ont disparu devant la grange pleine et le cellier prêt à s'emplir. La vendange est alors comme le joyeux dessert du festin récolté, le ciel y sourit toujours en Touraine, où les automnes sont magnifiques. Dans ce pays hospitalier, les vendangeurs sont nourris au logis. Ces repas étant les seuls où ces pauvres gens aient, chaque année, des aliments substantiels et bien préparés, ils y tiennent comme dans les familles patriarcales les enfants tiennent aux galas d'anniversaire. Aussi courent-ils en foule dans les maisons, où les maîtres les traitent sans lésinerie. La maison est donc pleine de monde et de provisions. Les pressoirs sont constamment ouverts. Il semble que tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui, touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. D'ailleurs, autre cause de plaisir, les rangs sont confondus: femmes, enfants, maîtres et gens, tout le monde participe à la divine cueillette.<sup>718</sup>

Tous les éléments sont en effet réunis ici pour donner naissance à un monde meilleur. Mais la limite en est toujours le bon vouloir d'un maître tout-puissant.

---

<sup>718</sup> *Lys*, IX, p.1059-1060.

### 4.3 Autres représentations

#### 4.3.1 L'étranger et les étrangers

À cette époque des romans de Balzac, les étrangers sont nombreux, particulièrement à Paris. Leur présence est due, selon Vautrin, à l'immoralité de la France où la réputation est simplement une affaire d'argent:

Si toutes les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leur rang un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son infamie.<sup>719</sup>

Il y a donc une présence, en France, de personnages venant de l'étranger.

L'Angleterre est ainsi représentée par trois personnages: Melmoth, Lady Dudley et la comtesse de Brandon. La description que Balzac nous présente de Melmoth montre qu'il avait bien peu d'estime pour la gastronomie anglaise et doutait même de la capacité des Anglais d'apprécier un bon repas:

Cet homme puait l'Anglais. . . . Il devait si promptement digérer sa nourriture qu'il pouvait sans doute manger incessamment, sans jamais faire rougir

---

<sup>719</sup> PG, III, p.143.

le moindre linéament de ses joues. Une tonne de vin de Tokay nommé vin de succession, il pouvait l'avaler sans faire chavirer ni son regard poignardant qui lisait dans les âmes, ni sa cruelle raison qui semblait toujours aller au fond des choses. Il avait un peu de la majesté fauve et tranquille des tigres.<sup>720</sup>

C'est le flegme qui domine chez cet Anglais, flegme qui n'exclut pas l'appétit ni même la voracité du prédateur. Ce même trait apparaît chez Lady Dudley, comparée par Balzac à une lionne,<sup>721</sup> à un tigre,<sup>722</sup> puis à un bourreau.<sup>723</sup> Malgré le jeu de l'amour qu'elle pratique avec succès, c'est une femme non seulement flegmatique mais tout à fait insensible et froide, comme l'explique Félix de Vandenesse:

Le luxe est en France l'expression de l'homme, la reproduction de ses idées, de sa poésie spéciale; . . . mais ce luxe anglais dont les recherches m'avaient séduit par leur finesse était mécanique aussi! Lady Dudley n'y mettait rien d'elle, il venait des gens, il était acheté. Les mille attentions caressantes de Clochegourde étaient, aux yeux d'Arabelle, l'affaire des domestiques; à chacun d'eux son devoir et sa spécialité. Choisir les meilleurs laquais était l'affaire de son majordome, comme s'il se fût agi de chevaux. Cette femme ne s'attachait pas à ses gens, la mort du plus précieux d'entre eux ne l'aurait point affectée, on l'eût à prix d'argent remplacé par quelque autre également habile.<sup>724</sup>

Le luxe de la table va de pair avec les autres: il suffit de choisir le meilleur cuisinier qui saura préparer ce qu'il faut pour qu'une femme de son rang soit admirée de tous. Tout, chez

---

720 *Mel.*, X, p.350.

721 *Lys*, IX, p.1147.

722 *Lys*, IX, p.1177.

723 *Lys*, IX, p.1185.

724 *Lys*, IX, p.1190.

Arabelle, est dans l'apparence, mais celle-ci attire, elle est comme un aimant pour Félix, sensible même à sa froideur:

Les fortifications d'acier poli élevées autour d'une femme anglaise, encagée dans son ménage par des fils d'or, mais où sa mangeoire et son abreuvoir, où ses bâtons et sa pâture sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits.<sup>725</sup>

L'originalité de l'Angleterre, c'est malgré une insensibilité générale, la tentative constante de réveiller les sens par tout ce que la matière peut offrir. Le sens général des moeurs anglaises, selon Félix:

N'est-ce pas la divinisation de la matière, un épicurisme défini, médité, savamment appliqué? Quoi qu'elle fasse ou dise, l'Angleterre est matérialiste, à son insu peut-être. . . . Elle possède au plus haut degré cette science de l'existence qui bonifie les moindres parcelles de la matérialité, qui fait que votre pantoufle est la plus exquise pantoufle du monde, qui donne à votre linge une saveur indicible, qui double de cèdre et parfume les commodes; qui verse à l'heure dite un thé suave, savamment déplié, . . . qui fait de la matière une pulpe nourrissante et cotonneuse, brillante et propre au sein de laquelle l'âme expire sous la jouissance, qui produit l'affreuse monotonie du bien-être, donne une vie sans opposition dénuée de spontanéité et qui pour tout dire vous machinise.<sup>726</sup>

Dans cette vie engourdie par le confort, il faut de l'imprévu pour réveiller les sens, qu'ils soient physiques tels le goût ou affectifs comme l'amour. Ainsi Lady Arabelle «voulait du poivre, du piment pour la pâture du coeur, de même que les Anglais veulent des condiments enflammés pour réveiller leur

---

<sup>725</sup> *Lys*, IX, p.1142.

<sup>726</sup> *Lys*, IX, p.1145.

goût.»<sup>727</sup> L'amour est, chez Lady Dudley, un besoin matériel tout à fait comparable au besoin de s'alimenter. Si elle trouve une pâture à son goût, elle tend les filets à sa proie: aucune excuse n'aura raison de son désir, pas plus que le chasseur affamé n'aura de compassion pour l'animal à portée de son fusil. L'idée que Félix ne l'aime pas ne la tourmente absolument pas.

Une fois sa proie choisie, elle s'entend avec ses hôtes pour être placée de façon à mener sa bataille:

Sa qualité lui ouvrait tous les salons, et avec cette adresse que les femmes déploient pour obtenir ce qui leur plaît, elle se faisait placer à table par la maîtresse de maison auprès de moi; puis elle me parlait à l'oreille.<sup>728</sup>

Lady Arabelle va donc jusqu'à l'impolitesse pour compromettre Félix. Plus tard, elle s'efforce de faire tomber «les barrières exigées par la jurisprudence des salons» et que Félix avait d'abord réclamées pour que le monde ne soit pas dans le secret de ses amours:

Arabelle n'adoptait pas ces idées bourgeoises, elle s'y était pliée pour me plaire; semblable au bourreau marquant d'avance sa proie afin de se l'approprier, elle voulait me compromettre à la face de tout Paris pour faire de moi son sposo.<sup>729</sup>

Lady Arabelle est d'abord et avant tout un prédateur, une chasserresse dont l'amant joue le rôle d'une souris dans les

---

727 *Lys*, IX, p.1143.

728 *Lys*, IX, p.1144.

729 *Lys*, IX, p.1185.

pattes d'un chat. Ses paroles sont aussi blessantes, mordantes et dangereuses que son comportement: «La langue d'une Anglaise spirituelle ressemble à celle d'un tigre qui emporte la chair jusqu'à l'os en voulant jouer.»<sup>730</sup> Félix dit encore que Lady Arabelle «aimait à déchirer, à mordre, non pour s'amuser mais pour satisfaire un goût,»<sup>731</sup> et qu'elle «était toujours insatiable comme une terre sablonneuse.»<sup>732</sup> Ainsi, malgré les apparences d'une passion dévorante, elle ne parvient pas à se faire aimer de Félix comme Mme de Mortsauf. Celui-ci estime en effet que «Lady Arabelle contente les instincts, les organes, les appétits, les vices et les vertus de la matière subtile dont nous sommes faits; elle était la maîtresse du corps. Mme de Mortsauf était l'épouse de l'âme.»<sup>733</sup> Dans sa lutte contre sa rivale, Lady Arabelle compare l'amour à un repas, et compare le repas proposé par Mme de Mortsauf avec le sien:

Crois-tu qu'il soit digne d'une femme de faire avaler à un homme des tartines beurrées de vertu pour lui persuader que la religion est incompatible avec l'amour? . . . Là, tu n'auras que d'excellents sandwichs apprêtés par la main de ta servante Arabelle, de qui toute la morale sera d'imaginer des caresses qu'aucun homme n'a encore ressenties et que les anges m'inspirent.<sup>734</sup>

Finalement Félix ne peut croire à un amour qui apparaît ou disparaît sur commande. Il conclut en effet, changeant de registre pour la métaphore, que «la femme qui sait jeter son

---

730 *Lys*, IX, p.1177.

731 *Lys*, IX, p.1188.

732 *Lys*, IX, p.1189.

733 *Lys*, IX, p.1146.

734 *Lys*, IX, p.1177.

amour comme un vêtement fait croire qu'elle peut en changer.»<sup>735</sup> Comme la «lionne qui a saisi dans sa gueule et rapporté dans son antre une proie à ronger,»<sup>736</sup> Arabelle dévore Félix et détruit son avenir. C'est en effet par son action, quoique indirecte, que Félix perdra Mme de Mortsau. Il aura donc été doublement sa proie: en en étant l'amusement d'un moment, puis en lui faisant perdre l'épouse de son âme.

Malgré des généralisations souvent abusives sur la nature des peuples, Balzac présente parfois des personnages qui ne correspondent pas du tout à ses affirmations. C'est le cas de la comtesse de Brandon, l'une des femmes les plus élégantes du dernier bal de Mme de Beauséant en 1819, qui vit ses derniers jours à la Grenadière, près de Tours, en compagnie de ses enfants. Peut-être la comtesse a-t-elle vécu de la passion de Lady Arabelle, mais chez elle la sensibilité est évidente: elle la tue. Nous ne savons de sa vie que le fait que ses enfants sont adultérins, des enfants de l'amour et non du devoir,<sup>737</sup> et que Lord Brandon a juré de se venger.<sup>738</sup>

La vie qu'elle mène à la Grenadière sous le nom de Mme Willemsens est douce et régulière: «Le temps destiné au premier déjeuner de ses enfants et à leur récréation était employé par Mme Willemsens à sa toilette,»<sup>739</sup> puis elle assistait aux

---

735 *Lys*, IX, p.1187.

736 *Lys*, IX, p.1147.

737 *Gr.*, II, p.440.

738 *PG*, III, p.266.

739 *Gr.*, II, p.431.

leçons de ses fils et «le dîner venait; puis le jeu, la promenade; enfin, le soir, les leçons s'apprenaient.»<sup>740</sup> Et au fil des repas, les jours s'écoulaient, toujours semblables, jusqu'à ce que finalement la maladie l'emporte.

Pour représenter l'Allemagne, nous ne trouvons à cette période que le ministre allemand qui dîne chez Florine en compagnie du duc de Rhétoré. Nous savons peu de choses des goûts de cet homme si ce n'est qu'il «ne soupe jamais sans effroi avec des journalistes français.»<sup>741</sup> Aussi, dès que la soirée tourne à l'orgie, il s'esquive.<sup>742</sup>

Le Portugal apparaît pour la première fois à cette époque de La Comédie humaine par la présence du marquis d'Ajuda-Pinto, l'amant de Mme de Beauséant. C'est un homme peu sincère qui manque d'ailleurs de franchise. Le jour de la signature de son contrat de mariage, il refuse d'aller au théâtre avec elle sous prétexte «qu'il dîne chez l'ambassadeur d'Angleterre.»<sup>743</sup> C'est ainsi qu'il laisse à la duchesse de Langeais le soin de prévenir son amie que c'est en réalité chez sa fiancée qu'il doit dîner.

L'aristocratie espagnole n'est pas vue non plus avec beaucoup d'indulgence. Sa seule représentante est en effet la marquise

---

740 *Gr.*, II, p.432.

741 *IP*, V, p.402.

742 *IP*, V, p.408.

743 *PG*, III, p.107.

de San-Réal, qui n'est d'ailleurs qu'à demi espagnole, et Paquita, son esclave. La marquise apparaît comme un monstre, comme le dit Paquita à de Marsay: «Eh bien, si tu m'abandonnes à la fureur du monstre qui me dévorera, que ta sainte volonté soit faite.»<sup>744</sup> Ce monstre garde son esclave prisonnière en plein coeur de Paris, dans un hôtel protégé par des moyens inhabituels, comme l'explique Laurent, le domestique de de Marsay:

La fruitière d'en face m'a dit qu'on lâchait pendant la nuit, dans les jardins, des chiens dont la nourriture est suspendue à des poteaux, de manière qu'ils ne puissent pas y atteindre. Ces damnés animaux croient alors que les gens susceptibles d'entrer en veulent à leur manger, et les mettraient en pièces. Vous me direz qu'on peut leur jeter des boulettes, mais il paraît qu'ils sont dressés à ne rien manger que de la main du concierge.<sup>745</sup>

La marquise met à sa vengeance de tels raffinements que de Marsay et Ferragus, venus venger Henri, entendent Paquita pousser des cris qui «eussent attendri des tigres,»<sup>746</sup> et font dire à de Marsay: «Je crois qu'elle la fait cuire à petit feu.» En fait, c'est au poignard qu'elle la tue, si bien qu'à l'arrivée des deux hommes, «elle était trop enivrée de sang chaud, trop animée par la lutte, trop exaltée pour apercevoir Paris entier, si Paris avait formé un cirque autour d'elle.»<sup>747</sup> Après ce meurtre, la marquise retourne en Espagne, où elle compte s'enfermer dans le couvent de Los Dolores.

---

<sup>744</sup> *FYO*, V, p.1099.

<sup>745</sup> *FYO*, V, p.1068-1069.

<sup>746</sup> *FYO*, V, p.1106.

<sup>747</sup> *FYO*, V, p.1107.

En dehors d'Aquilina qui se dit piémontaise mais dont les origines sont douteuses, il y a, à Paris, pour représenter l'Italie, un vieux Vénitien du nom de Facino Cane. Aveugle, musicien, nous le rencontrons à la noce des amis de Mme Vaillant où il joue de la clarinette et boit du vin. Ce vieil homme appartient à la famille des princes de Varèse<sup>748</sup> et c'est à la suite d'une triste aventure qu'il se retrouve à Paris, dans un hospice d'aveugles. La nuit est alors totale pour lui, sans espoir de retour. Il vit comme ses amis, au jour le jour. Aussi lorsque le narrateur engage la conversation avec lui, ses compagnons le mettent en garde: «Ne lui parlez pas de Venise, me dit le violon, ou notre doge va commencer son train, avec ça qu'il a déjà deux bouteilles dans le bocal, le prince!»<sup>749</sup> En France, personne ne croit à son histoire; alors il boit, comme les ouvriers, pour oublier. Mais devant l'intérêt du narrateur, «il ne songeait plus à boire, il refusa par un geste le verre de vin que lui tendait le vieux flageolet, puis il baissa la tête.»<sup>750</sup> Alors Facino Cane nous transporte en Italie, à l'époque de la splendeur de Venise, splendeur qu'il n'est pas le seul à regretter, comme nous le constatons dans Massimilla Doni.

---

748 *Do*, X, p.544.

749 *FC*, VI, p.1024.

750 *FC*, VI, p.1025.

En effet, nous serions tentée de dire: «Il était une fois Venise, la ville des princes...» Le rêve de Facino Cane est bien passé: en 1820, Emilio, le nouveau prince de Varèse, n'a pas le train de vie d'un prince des Mille et une Nuits. Au contraire, son style de vie est un complet paradoxe:

Être prince et avoir quinze cents francs de rente. .  
 . . Vivre sur un pilotis en bois de Campêche estimé  
 près d'un million et ne pas avoir de mobilier. . . .  
 Voir dans une des plus magnifiques églises de Venise  
 ses ancêtres sculptés sur leurs tombeaux en marbres  
 précieux . . . et ne pouvoir vendre à l'Angleterre un  
 Memmi de marbre pour donner du pain au prince de  
 Varèse! Genovese, le fameux ténor, aura, dans une  
 saison, pour ses roulades le capital de la rente avec  
 laquelle vivrait heureux un fils des Memmius,  
 sénateurs romains, aussi anciens que les César et les  
 Sylla. Genovese peut fumer un houka des Indes, et le  
 prince de Varèse ne peut consommer des cigares à  
 discrétion!<sup>751</sup>

Il faut dire que pendant cette période d'occupation de Venise par l'Autriche, être ténor était une meilleure garantie d'avenir qu'être prince. Emilio Memmi doit donc compter les quelques sous dont il dispose et organiser sa vie selon ses moyens, avec l'aide heureusement de ses amis et notamment de la Cataneo:

Il fallait y faire son seul repas, le souper, car son argent passait à son habillement et à son entrée à la Fenice. Encore était-il obligé de préserver cent francs par an pour le vieux gondolier de son père, qui, pour le mener à ce prix, ne vivait que de riz. Enfin il fallait aussi pouvoir payer les tasses de café noir que tous les matins il prenait au café Florian pour se soutenir jusqu'au soir dans une excitation nerveuse, sur l'abus de laquelle il

---

<sup>751</sup> Do, X, p.550-551.

comptait pour mourir, comme Vendramin comptait, lui, sur l'opium.<sup>752</sup>

Ce café, qui est employé comme une drogue, le prince aurait sans doute pu le prendre chez lui à moins cher, mais aller au café Florian a l'importance, à Venise, de dîner en ville à Paris: cela confère un statut social et devient, avec le temps, un besoin:

Le café Florian est à Venise une indéfinissable institution. Les négociants y font leurs affaires, et les avocats y donnent des rendez-vous pour y traiter leurs consultations les plus épineuses. Florian est tout à la fois une bourse, un foyer de théâtre, un cabinet de lecture, un club, un confessionnal, et convient si bien à la simplicité des affaires du pays que certaines femmes vénitiennes ignorent complètement le genre d'occupations de leurs maris, car s'ils ont une lettre à faire, ils vont l'écrire à ce café. Naturellement les espions abondent à Florian, mais leur présence aiguise le génie vénitien, qui peut dans ce lieu exercer cette prudence autrefois si célèbre. Beaucoup de personnes passent toute leur journée à Florian; enfin Florian est un tel besoin pour certaines gens, que pendant les entractes, ils quittent la loge de leurs amis pour y faire un tour et savoir ce qui s'y dit.<sup>753</sup>

Le café Florian est donc un lieu privilégié d'interaction sociale et un lieu de rencontre pour toutes les classes de la société. Un prince, même destitué, ne peut donc pas s'abstenir d'y aller, tout comme à l'opéra qui est l'autre institution de Venise.

L'opéra n'est pas seulement un temple pour la musique, c'est aussi un lieu de rencontre, des amis, bien sûr, mais

---

<sup>752</sup> Do, X, p.551.

<sup>753</sup> Do, X, p.579.

aussi du monde en général, monde social et monde politique, riches et pauvres. Les riches louent de loges, comme à Paris, mais les loges italiennes possèdent une atmosphère qui leur est propre:

Ces loges, qui peuvent contenir environ huit à dix personnes, sont tendues en riches étoffes de soie, les plafonds sont agréablement peints et allégés par des couleurs claires, enfin les boiseries sont dorées. On y prend des glaces et des sorbets, on y croque des sucreries, car il n'y a plus que les gens de la classe moyenne qui y mangent.<sup>754</sup>

En Italie aussi, les pratiques alimentaires trahissent donc l'appartenance sociale, mais aussi nationales puisque c'est par leurs glaces et sorbets que les Italiens sont réputés, à l'étranger également. À Paris, c'est par exemple Tortoni qui représente son pays sur ce plan. Dans les loges de l'opéra Fenice,

la musique et les enchantements de la scène sont purement accessoires, le grand intérêt est dans les conversations qui s'y tiennent, dans les grandes petites affaires de coeur qui s'y traitent, dans les rendez-vous qui s'y donnent, dans les récits et les observations qui s'y parfilent.<sup>755</sup>

Autrement dit, l'intérêt est surtout dans l'interaction car «le théâtre est la réunion économique de toute une société.»<sup>756</sup>

Les pauvres, qu'il s'agisse de nobles ruinés ou de pauvres depuis toujours, ne peuvent se permettre les loges: ils

---

754 Do, X, p.569.

755 Do, X, p.569.

756 Do, X, p.569.

doivent, comme Capraja, autre noble vénitien, se contenter du parterre, où les spectateurs «s'asseyent toujours au hasard.»<sup>757</sup> Le parterre, très attentif au spectacle, réagit beaucoup, faisant savoir aux artistes s'il est content de la représentation ou non: «Le parterre entier causait comme on cause à la Bourse, il en résultait un bruit qui devait étonner un Français habitué au calme des théâtres de Paris.»<sup>758</sup>

L'interaction se fait donc sur fond de musique, entrecoupée de friandises ou de visites au café Florian. Toute la vie de Capraja, qui n'est pas aussi pauvre qu'il le laisse paraître, s'organise ainsi:

Capraja se montrait sous les procuraties vers dix heures du matin, sans qu'on sût d'où il vint, il flânait dans Venise et s'y promenait en fumant des cigares. Il allait régulièrement à la Fenice, s'asseyait au parterre, et dans les entractes venait à Florian, où il prenait trois ou quatre tasses de café par jour. . . . Douze cents francs satisfaisaient à tous ses besoins, il ne faisait qu'un seul repas chez un pâtissier de la Merceria qui lui tenait son dîner prêt à une certaine heure sur une petite table au fond de sa boutique; la fille du pâtissier lui accommodait elle-même des huîtres farcies, l'approvisionnait de cigares et avait soin de son argent.<sup>759</sup>

Comme le prince de Varèse, ce noble vénitien vit pauvrement. Mais il s'agit là d'un choix, non d'un besoin. Cet homme dont la famille n'existe plus, ne cherche pas à recréer ce que l'histoire a détruit. Il ne croit pas à l'avenir de

---

757 *Do*, X, p.586.

758 *Do*, X, p.600.

759 *Do*, X, p.580-581.

l'aristocratie vénitienne et préfère vivre pour la musique, son seul plaisir. Assez riche tout de même pour ne pas avoir à travailler, il se complaît à la Fenice, où il ne prend pas de loge pour ne pas avoir à recevoir. Parfaitement libre, il se trouve dans tous les épisodes et à tous les moments où il est question de musique. Il partage cette passion de la musique avec Cataneo, le mari de Massimila Doni. Ce duc sicilien d'origine napolitaine est lui très riche; mais après avoir abusé de tous ses sens, il ne trouve plus de plaisir que dans la musique:

Vous eussiez deviné le grand seigneur qui, riche dès sa jeunesse, avait vendu son corps à la Débauche pour en obtenir des plaisirs excessifs. La Débauche avait détruit la créature humaine et s'en était fait une autre à son usage. Des milliers de bouteilles avaient passé sous les arches empourprées de ce nez grotesque, en laissant leur lie sur les lèvres. De longues et fatigantes digestions avaient emporté les dents. Les yeux avaient pâli à la lumière des tables de jeu. Le sang s'était chargé de principes impurs qui avaient altéré le système nerveux, Le jeu des forces digestives avait absorbé l'intelligence.<sup>760</sup>

Nous voyons que, riche ou pauvre, vénitienne ou sicilienne, l'aristocratie italienne est en bien mauvais état, ce que les indications alimentaires permettent de rapporter fidèlement: les pauvres ne font qu'un repas, les riches s'adonnent à la débauche et perdent ainsi leur santé et leur intelligence. Au touriste gastronome, Balzac suggère tout de même quelques spécialités italiennes: les huîtres farcies et les glaces. Mais chez Cataneo, c'est la gastronomie française

---

<sup>760</sup> Do, X, p.555-556.

qui est à l'honneur. Ainsi, lorsque Emilio Memmi rentre chez lui et trouve son palais tout illuminé et sa table mise, il croit qu'une fée a réalisé son rêve d'un coup de baguette, mais c'est Cataneo qui a joué le rôle de la fée:

Le prince Emilio crut son rêve réalisé par un coup de baguette. . . . Cette chambre était si délicieusement belle, si bien pomponnée, si coquette, pleine de recherches si gracieuses, qu'il s'alla plonger dans une bergère de bois doré devant laquelle on avait servi le souper froid le plus friand; et, sans autre forme de procès, il se mit à manger. . . . Et il mangeait à se faire hair d'un millionnaire malade qui l'aurait vu dévorant ce souper, et il buvait à torrents un excellent vin de Porto. . . . Quand le prince eut bu la bouteille de vin de Porto, mangé la moitié d'un poisson et quelques fragments d'un pâté français, il éprouva le plus violent désir de se coucher. Peut-être était-il sous le coup d'une double ivresse.<sup>761</sup>

Nous constatons que ce repas, quoique léger et original dans sa composition, ne comprend que des éléments réputés: le vin de Porto, le pâté français qui est probablement du foie gras, et un poisson dont nous ne savons rien mais qui doit être là pour la couleur locale, les habitants de Venise comme de Sicile devant aimer les produits de la mer. Plus tard, tandis que Cataneo s'installe dans le palais d'Emilio, il ne lésine pas sur les dépenses:

Cataneo faisait richement les choses. . . . Il avait fait venir le mobilier du palais, un cuisinier français, des vins de tous les pays. Aussi croyez-vous que le souper fut royalement servi.<sup>762</sup>

---

<sup>761</sup> *Do*, X, p.553-554.

<sup>762</sup> *Do*, X, p.615.

À ce souper, qui fait suite à une représentation à la Fenice, sont invités le ténor Genovese et la Tinti qu'il faut réconcilier car leur querelle risque de nuire à la saison d'opéra de Venise, ce qui ne se peut pas!. Il y a aussi Capraja le mélomane et Vendramin, l'ami d'Emilio qui s'était chargé de la transaction de louer son palais pour lui tandis qu'il était chez Massimila Doni. Le duc invite aussi Emilio:

«Mon prince, disait le duc à l'oreille d'Emilio, venez souper avec moi. Quand on prend à un pauvre Napolitain sa femme et sa maîtresse, on ne peut lui rien refuser.»

Cette bouffonnerie napolitaine, dite avec le bon ton aristocratique, arracha un sourire à Emilio qui se laissa prendre par le bras et emmener.<sup>763</sup>

Quant au peuple italien, il apparaît peu ici, la seule mention qui en est faite porte sur le gondolier d'Emilio qui ne se nourrit que de riz pour rester au service du prince. Il ne s'agit toutefois pas d'un choix mais d'une nécessité. Le seul groupe non aristocratique que nous rencontrons, c'est celui des artistes. Le talent de ces artistes leur donne, selon Balzac, en accord sur ce point avec les Italiens, une supériorité au moins égale à celle de la naissance. De la Tinti, Capraja dit:

Elle est comme cette belle plante indienne qui s'élanche de terre, ramasse dans l'air une invisible nourriture et lance, de son calice arrondi en spirale blanche, des nuées de parfums qui font éclore des rêves dans notre cerveau.<sup>764</sup>

---

<sup>763</sup> Do, X, p.614.

<sup>764</sup> Do, X, p.605.

La musique a donc un pouvoir hallucinogène comme une drogue ou le vin. Sa qualité, en tant qu'artiste, l'élève bien au-delà de son milieu d'origine. En effet, «cette illustre cantatrice était une simple servante d'auberge»<sup>765</sup> avant que Cataneo ne remarque sa voix merveilleuse. Elle a alors douze ans. Il la fait élever, lui donne les meilleurs professeurs de chant et en fait une grande artiste. L'art, en Italie comme en France, passe par le mécénat d'aristocrates ou de bourgeois débauchés... Mais en Italie, «toute passion porte son excuse avec elle,» comme l'explique Massimila au médecin français venu soigner Cataneo:

Dans notre pays, il se voit d'étranges choses, monsieur! Vendramin vit d'opium, celui-ci vit d'amour, celui-là s'enfonce dans la science, la plupart des jeunes gens s'amourachent d'une danseuse, les gens sages thésaurisent; nous nous faisons tous un bonheur ou une ivresse.<sup>766</sup>

Et nous rejoignons ainsi le monde de La Comédie humaine et de ses héros que la passion fait vivre et mourir, en France comme en Italie. Érigée en système, la passion italienne exprime la pensée philosophique de Balzac et le fondement des luttes qui font rage dans la société. Il s'agit cependant des passions réprimées, de celles que Fourier aimerait voir disparaître au bénéfice des passions rendues utiles à la société car adaptées aux besoins de celle-ci.

---

<sup>765</sup> Do, X, p.549.

<sup>766</sup> Do, X, p.573.

On peut constater par ailleurs que Balzac ne fait pas toujours allusion à la façon de se nourrir des étrangers. L'Espagne, par exemple, ne nous est pas présentée par ses habitudes alimentaires alors que plusieurs personnages de cette période en sont originaires. Il y a là une surprise chez un auteur qui utilise tellement la nourriture pour caractériser ses personnages. Cette absence s'explique sans doute par le manque d'expérience directe de la nourriture de ces pays, Balzac n'ayant jamais été en Espagne. La mode supplée à cette lacune en ce qui concerne l'Angleterre, mais non pour l'Espagne.

#### 4.3.2 La distinction Paris-Province du point de vue de l'alimentation

Cette distinction, que nous avons eu l'occasion d'apercevoir aux périodes précédentes, devient encore plus nette sous le règne de Louis XVIII. En effet, non seulement nous disposons d'un plus grand nombre de romans susceptibles de transmettre des renseignements sur la province, mais aussi c'est à ce moment que les restaurants prennent véritablement de l'importance pour la caractérisation sociale des personnages de La Comédie humaine. Nous étudierons donc parallèlement la distinction Paris-province et celle des restaurants parisiens et des cafés ou auberges de province. Nous avons déjà été amenée à présenter quelques éléments de cette distinction, notamment dans la partie sur les aristocrates, mais nous aimerions ici en faire la synthèse, pour l'ensemble de la société et non seulement pour une classe.

Il existe en France deux arts culinaires distincts, l'un provincial et l'autre parisien. Tous deux font partie intégrante de la gastronomie française et même du grand art de la cuisine. La différence entre ces deux types de cuisine se situe plutôt au niveau de la présentation. À Paris, le luxe et la recherche du nouveau et de l'extraordinaire. À la province,

la fraîcheur des produits et la science transmise par la tradition.

Paris, par son caractère cosmopolite, offre au gastronome des plaisirs sans fin. Les restaurants sont là en effet pour proposer à leurs clients ce qui se fait de mieux, non seulement dans les diverses provinces de France, mais aussi à l'étranger. Les vins du monde entier y abondent, la recherche culinaire que représente le grand artiste Carême triomphe, les plus belles porcelaines s'y retrouvent accompagnées du cristal étincelant des verres et des carafes et de l'argenterie sculptée. Les fleurs, les fruits, décorent une salle à manger bien éclairée.

L'aristocrate qui voyage à Paris va à l'Hôtel du Bon La Fontaine comme Mlle Armande<sup>767</sup> ou à l'Hôtel du Gaillard-Bois comme Mme de Bargeton.<sup>768</sup> Ces deux hôtels visent toutefois une clientèle plus simple, de négociants et d'ecclésiastiques, selon Clouzot et Valensi.<sup>769</sup> Ceci explique sans doute la déception de Lucien relativement à cet hôtel.

Le Rocher de Cancale est probablement le plus prestigieux des restaurants de cette époque. Les aristocrates y sont clients: de Marsay, Paul de Manerville, Rastignac dans les dernières années du règne de Louis XVIII. Lucien s'y réconcilie avec Mme de Bargeton et du Châtelet; ce dernier, le vidame de Pamiers, d'Esgrignon, la duchesse de Maufrigneuse y sont aussi

---

<sup>767</sup> CA, V, p.1042.

<sup>768</sup> IP, V, p.257.

<sup>769</sup> Clouzot et Valensi, p.134.

clients. Ils y dégustent des «repas exquis» où sans doute les huîtres et autres fruits de mer, la spécialité de ce restaurant, devaient tenir une bonne place. Ce restaurant du Paris réel, comme la plupart des restaurants de La Comédie humaine, servait en outre des pâtés chauds aux cailles et au vin de Malaga «dignes de la table des dieux,» le meilleur poisson de mer de Paris, la meilleure volaille, le tout accompagné d'excellents vins.<sup>770</sup> Il avait aussi une spécialité de jambon aux épinards et de vol-au-vent à la crème.<sup>771</sup> Grimod de La Reynière dit encore que c'est le «rendez-vous journalier de tous ceux qui veulent faire une chère excellente et salubre.»<sup>772</sup> Quant à Frédéric Soulié, il dit que Borel voyait «venir à lui tout ce qui aime bien manger et tout ce qui sait manger. Il y a dans sa cuisine une force et une grâce surprenante.»<sup>773</sup>

Véry est sans doute aussi cher et aussi réputé que le Rocher de Cancale, mais il n'est pas fréquenté, à l'époque qui nous intéresse, par les aristocrates. Lucien de Rubempré s'y initie à la gastronomie parisienne: huîtres d'Ostende, un poisson, une perdrix, un macaroni, des fruits, le tout accompagné de Bordeaux.<sup>774</sup> Le bourgeois Camusot y invite ses

---

770 Grimod de La Reynière. «Itinéraire nutritif» L'Almanach des Gourmands, p.250.

771 Patrice Boussel. Les Restaurants dans La Comédie humaine (Paris: Éditions de la Tournelle, 1950), p.77.

772 La Reynière, p.251.

773 Cité par Boussel, p.82-83.

774 *IP*, V, p.271.

amis<sup>775</sup> et les journalistes Lucien et Lousteau y boivent leurs derniers sous après avoir perdu au jeu.<sup>776</sup> Grimod de La Reynière y remarque surtout le décor. C'est un restaurant, dit-il, «où l'acajou, les glaces, le marbre et le bronze étale à l'envie leurs richesses dans l'attente des amateurs et méritent à ce local la réputation d'être le plus somptueux de Paris.»<sup>777</sup>

Proche en qualité, le restaurant des Trois Frères Provençaux qui sont «renommés pour leurs ragoûts à l'ail et leurs excellentes brandades de Merluche,»<sup>778</sup> morue émiettée et mêlée à de l'huile d'olive et à de l'ail pilé. Robert, le propriétaire du restaurant choisi pour l'inauguration du journal légitimiste Le Réveil, est réputé quant à lui pour toutes ses préparations de boeuf. Ces restaurants constituent les «astres resplendissants» autour desquels gravitent les «planètes secondaires.»<sup>779</sup>

Le Café Anglais, qui est en réalité un restaurant, est situé comme nous l'avons vu dans la Chaussée d'Antin. Ouvert en 1802 après la paix d'Amiens, c'était, d'après Castelot «un temple de la gastronomie.»<sup>780</sup> Toutefois, il n'est mentionné qu'à peine par Briffaut et seulement pour ses déjeuners.<sup>781</sup> Le Café de Foy au contraire est très prisé par La Reynière, comme

---

775 *IP*, V, p.430.

776 *IP*, V, p.511.

777 La Reynière, p.220.

778 La Reynière, p.236.

779 Briffaut, p.152.

780 Castelot, p.23.

781 Briffaut, p.151.

le Café Zoppi, situé dans le Quartier Latin, qui sert «les meilleures glaces en tasses au Faubourg Saint-Germain.»<sup>782</sup> Tanrade est réputé pour ses sirops<sup>783</sup> et le Café de la Rotonde est l'un des plus réputés de Paris selon René Guise.<sup>784</sup> Frascati est, comme Tortoni, réputé pour ses pâtisseries, mais aussi comme salle de jeu.

Ce qui distingue les restaurants de la première catégorie de ceux de la seconde, c'est la formule proposée aux consommateurs. Tandis que chez Véry ou au Rocher de Cancale, les clients choisissent leur menu à la carte, ceux du Cadran-Bleu par exemple, ont la possibilité de choisir un menu à prix fixe. Le Cadran-Bleu est réputé pour ses huîtres, ses croûtes aux champignons<sup>785</sup> et ses repas de noces (bourgeoises): les menus à prix fixes permettaient aux bourgeois de prévoir la dépense de la fête, préoccupation inexistante chez les aristocrates. Dans ces restaurants, l'espace est aussi plus réduit. D'autres restaurants ont la faveur des bourgeois de cette époque: ce sont Rolland, où Pillerault offre ses dîners trimestriels, et le café Voltaire où Finot dîne encore plusieurs fois par semaine vers 1822. Le Petit Rocher de Cancale, fréquenté par Claude Vignon, devait être de cette qualité aussi. Au Puits Sans Vin, quoique classé par Fernand

---

<sup>782</sup> La Reynière, p.285.

<sup>783</sup> La Reynière, p.243.

<sup>784</sup> R, IV, p.338, note 1.

<sup>785</sup> PG, V, p.143.

Lotte parmi les restaurants à quatre étoiles, n'est pas mentionné par les gastronomes de l'époque, comme la plupart des restaurants de cette catégorie d'ailleurs. Comme c'est le valet de de Marsay qui le fréquente, nous le croyons mieux placé ici. Mme Gruget n'aime pas Franconi parce qu'on n'y parle pas<sup>786</sup> mais nous ne savons pas ce qu'on y mange.

Aucun hôtel n'est mentionné pour les bourgeois en voyage, en dehors de ceux mentionnés plus haut et fréquentés par des aristocrates, et du Lion d'Argent, qui est un relais de voitures de poste, le relais de Pierrotin. La clientèle bourgeoise peut aussi préférer les pensions bourgeoises telles que la pension Vauquer ou la pension Buneaud, ou bien la table d'hôte de la rue de Beaune. Pour Briffaut pourtant, «les tables d'hôte ne sont qu'une chose indécise et dont le nom n'a aucune signification.<sup>787</sup> Ce sont des lieux que le goût ne visite qu'en passant.»<sup>788</sup> Quant à la pension bourgeoise, elle «est infestée par deux harpies: la prétention et l'ennui.»<sup>789</sup>

Les cafés, dans cette catégorie, sont souvent politiques: ils rassemblent une clientèle de même tendance, parfois de même profession. Le café David rassemble les commerçants du Marais, le café Lemblin et le café Minerve,<sup>790</sup> les libéraux et les bonapartistes. Le premier est selon La Reynière, réputé pour

---

<sup>786</sup> Fe., V, 871.

<sup>787</sup> Briffaut, p.141.

<sup>788</sup> Briffaut, p.143.

<sup>789</sup> Briffaut, p.144.

<sup>790</sup> R, IV, p.308.

ses punchs.<sup>791</sup> Le café Turc est un lieu de promenade<sup>792</sup> et le café de l'Échiquier est voisin du Lion d'Argent dont il reçoit les clients.<sup>793</sup>

Les étudiants et les intellectuels pauvres du Quartier Latin doivent quant à eux se contenter d'établissements du dernier ordre. Lucien habite un hôtel garni rue de Cluny. Le dîner, souvent le seul repas de la journée, même si, selon Lousteau, ce n'en est pas un,<sup>794</sup> se prend chez Flicoteaux, «l'immortel Flicoteau (sic), dont la dynastie a fondé son fief près de la place de la Sorbonne.»<sup>795</sup> Balzac décrit longuement l'établissement de ce bienfaiteur de la jeunesse studieuse:

Flicoteaux est un nom inscrit dans bien des mémoires. Il est peu d'étudiants logés au Quartier-Latin pendant les douze premières années de la Restauration qui n'aient fréquenté ce temple de la faim et de la misère. Le dîner, composé de trois plats, coûtait dix-huit sous, avec un carafon de vin ou une bouteille de bière, et vingt-deux sous avec une bouteille de vin. Ce qui, sans doute, a empêché cet ami de la jeunesse de faire une fortune colossale, est un article de son programme imprimé en grosses lettres dans les affiches de ses concurrents et ainsi conçu: PAIN À DISCRÉTION, c'est-à-dire jusqu'à l'indiscrétion. Bien des gloires ont eu Flicoteaux comme père nourricier. . . . La devanture à petits carreaux . . . [possède] cet air ancien et respectable qui annonçait un profond dédain pour le charlatanisme des dehors, espèce d'annonce faite pour

---

791 La Reynière, p.234.

792 IP, V, p.463.

793 DV I, p.744.

794 IP, V, p.348.

795 Briffaut, p.172.

les yeux aux dépens du ventre par presque tous les restaurateurs d'aujourd'hui.<sup>796</sup>

L'aspect de l'établissement est en contraste avec celui des autres restaurants. Ceux-ci tentent en effet de tromper le client en lui présentant des gibiers empaillés, de faux poissons et ce que Balzac appelle des «postmeurs,» aliments morts qui ne serviront pas à la cuisine au contraire des «primeurs» que le client souhaite. Il y a chez Flicoteaux, en plus du pain et des trois plats, un dessert, et c'est lui qui se trouve exposé dans la devanture:

L'honnête Flicoteaux exposait des saladiers ornés de maint raccommodage, où des tas de pruneaux cuits réjouissaient le regard du consommateur, sûr que ce mot, trop prodigué sur d'autres affiches, dessert, n'était pas une charte. Les pains de six livres, coupés en quatre tronçons, rassuraient sur la promesse du pain à discrétion.<sup>797</sup>

L'intérieur s'harmonise avec l'extérieur:

Cet établissement célèbre consistait alors en deux salles disposées en équerre, longues, étroites et basses, éclairées l'une sur la place de la Sorbonne, l'autre sur la rue Neuve de Richelieu; toutes deux meublées de tables venues de quelque réfectoire abbatial, car leur longueur a quelque chose de monastique, et les couverts y sont préparés avec les serviettes des abonnés passées dans des coulants de moiré métallique numérotés. Flicoteaux I<sup>er</sup> ne changeait ses nappes que tous les dimanches.<sup>798</sup>

---

796 IP, V, p.294.

797 IP, V, p.294-295.

798 IP, V, p.295.

La nourriture, copieuse et nourrissante, est aussi la moins chère: tous les aliments populaires, ceux qui tiennent au corps, dominant donc:

Les mets sont peu variés. La pomme de terre y est éternelle. . . . Elle s'y produit depuis trente ans sous cette couleur blonde affectonnée par Titien, semée de verdure hachée. . . . Les côtelettes de mouton, les filets de boeuf sont à la carte de cet établissement ce que les coqs de bruyère, les filets d'esturgeon sont à celle de Véry, des mets extraordinaires qui exigent la commande dès le matin. La femelle du boeuf y domine, et son fils y foisonne sous les aspects les plus ingénieux. Quand le merlan, les maquereaux donnent sur les côtes de l'Océan, ils rebondissent chez Flicoteaux. Là, tout est en rapport avec les vicissitudes de l'agriculture et les caprices des saisons françaises. . . . L'étudiant parqué dans le Quartier-Latin y a la connaissance la plus exacte du Temps: il sait quand les haricots et les petits pois réussissent, quand la Halle regorge de choux, quelle salade y abonde, et si la betterave a manqué.<sup>799</sup>

La clientèle, la même que celle de Tabar, aussi nommé dans Illusions perdues, y est généralement sombre, de mise négligée. Les habitués peuvent se lier d'amitié, mais celle-ci ne se scelle véritablement qu'ailleurs: «dans les cafés voisins aux flammes d'un punch liquoreux ou à la chaleur d'une demi-tasse de café bénie par un gloria quelconque.»<sup>800</sup> Elle s'épanouit aussi dans d'autres restaurants où l'on a plus de plaisir à discuter autour de la table. C'est ainsi que Lucien invite d'Arthez chez Édouard et y dépense douze francs, au lieu des dix-huit sous du dîner de Flicoteaux. Mais, «pendant ce dîner, Daniel livra le secret de ses espérances et de ses études à

---

<sup>799</sup> IP, V, p.295-296.

<sup>800</sup> IP, V, p.296.

Lucien.»<sup>801</sup> Toutefois, nous ne savons pas de quoi se compose le dîner qu'ils y ont pris. La cave de ce restaurant était, semble-t-il, renommée.<sup>802</sup>

Il reste à la population ouvrière de Paris les marchands de vin, pour les repas pris en dehors de chez eux et pour les fêtes, et les cabarets pour les autres occasions. Parmi ceux-ci, l'estaminet est probablement le moins recommandable. Philippe Bridau va fumer à l'Estaminet hollandais avant de rentrer chez lui,<sup>803</sup> et Mistigris estime que le mot «ratatouille» s'emploie dans les meilleures sociétés, celles par exemple de l'estaminet de la Poule-Noire, qui n'existe pas dans le Paris réel, mais montre que les deux mots s'associent dans l'esprit de l'artiste pour exprimer les bas-fonds de la société. Par ce simple mot, Oscar trahit donc ses origines sociales.<sup>804</sup>

Paris, par son gigantisme, peut aussi offrir l'allure d'un monstre qui attire à lui tous les produits des régions avoisinantes, à une distance d'environ quarante lieues. «Là, cessent les exploitations agricoles, dont les produits trouvent à Paris des débouchés certains.»<sup>805</sup> Ces exploitations doivent suivre le rythme de la consommation quotidienne, rythme qui ne leur permet pas de faire les choses en détail, comme le montre

---

801 *IP*, V, p.313-314.

802 *IP*, V, p.313, note 2.

803 *R*, IV, p.308.

804 *DV* I, p.801.

805 *Pay.*, IX, p.141.

la demeure de Vergniaud.<sup>806</sup> Il en est de même rue Perrin-Gosselin:

Il y grouille un nombre infini de marchandises hétérogènes et mêlées, puantes et coquettes, le hareng et la mousseline, la soie et les miels, les beurres et les tulles, surtout beaucoup de petits commerces dont ne se doute pas plus Paris que la plupart des hommes ne se doutent de ce qui se cuit dans leur pancréas. . . . Là se tient le gros des denrées vendues en détail aux halles.<sup>807</sup>

Cette image annonce de toute évidence celle que Zola a exploitée dans son roman Le Ventre de Paris. Effectivement, tout ce qui a trait aux activités visant à nourrir les habitants de Paris peut se comparer à l'action de quelque organe de digestion; or, lorsque l'individu à nourrir a un tel appétit, comment ne pas y voir un monstre, qui de plus, peut même être capricieux?

Un jour il mange du sucre d'orge à pleines mains, à pleines lèvres; hier, il achetait du papier Weynen, aujourd'hui le monstre a mal aux dents et s'applique un alexipharmaque sur toutes ses murailles; demain il fera des provisions de pâte pectorale.<sup>808</sup>

La mode joue donc un rôle sur son appétit et sur ce qu'il consomme, de même que l'appartenance à un quartier prédispose à certaines consommations, comme à certaines attitudes:

À Paris, les différents sujets qui concourent à la physionomie d'une portion quelconque de cette monstrueuse cité s'harmonient admirablement avec le caractère de l'ensemble. Ainsi portier, concierge ou

---

806 *Col.*, III, p.337.

807 *CB*, VI, p.114.

808 *Fe.*, V, p.822-823.

suisse, quel que soit le nom donné à ce muscle essentiel du monstre parisien, il est toujours conforme au quartier dont il fait partie, et souvent il le résume. Brodé sur toutes les coutures, oisif, le concierge joue sur les rentes dans le Faubourg Saint-Germain, le portier a ses aises dans la Chaussée d'Antin, il lit les journaux dans le quartier de la Bourse, il a un état dans le faubourg Montmartre. La portière est une ancienne prostituée dans le quartier de la prostitution; au Marais, elle a des moeurs, elle est revêche, elle a ses lubies.<sup>809</sup>

Ainsi, «Paris est un étrange gouffre: on y trouve à dîner pour dix-huit sous, et le plus simple dîner d'un restaurant élégant coûte cinquante francs.»<sup>810</sup> Il n'y a donc pas la moindre stabilité dans cette ville et le prix n'est pas fonction de la qualité ni de la quantité, mais du quartier et du prestige qu'il détient, de même que les établissements qui s'y trouvent. À l'hôtel du Gaillard-Bois, il se mêle ainsi une certaine mesquinerie bourgeoise, la volonté de faire des profits plutôt que de satisfaire les clients:

Mme de Bargeton le fit éveiller pour dîner, il s'habilla précipitamment en apprenant l'heure, et trouva Louise dans une de ces ignobles chambres qui sont la honte de Paris, où malgré tant de prétentions à l'élégance, il n'existe pas encore un seul hôtel où tout voyageur puisse retrouver son chez-soi. . . . Lucien ne pouvait pas se plaindre: Gentil et Albertine les servaient. Le dîner n'avait plus ce caractère d'abondance et d'essentielle bonté qui distingue la vie en province. Les plats coupés par la spéculation sortaient d'un restaurant voisin, ils étaient maigrement servis, ils sentaient la portion congrue.<sup>811</sup>

---

809 *Fe.*, V, p.866-867.

810 *IP*, V, p.292.

811 *IP*, V, p.257.

Ainsi Paris se caractérise par les contrastes: contraste de la misère et de l'opulence, contraste de la veille et du lendemain, tourbillon de la mode, inquiétude des petites choses et indifférence aux grandes. La vie de Paris semble être une tempête perpétuelle qui s'oppose encore au calme de la province:

Paris n'est-il pas un vaste champ incessamment remué par une tempête d'intérêts sous laquelle tourbillonne une moisson d'hommes que la mort fauche plus souvent qu'ailleurs et qui naissent toujours aussi serrés, dont les visages contournés, tordus, rendent par les pores l'esprit, les désirs, les poisons dont sont engrossés leurs cerveaux; non pas des visages, mais des masques: masques de faiblesse, masques de force, masques de misère, masques de joie, masques d'hypocrisie; tous exténués, tous empreints des signes ineffaçables d'une haletante avidité?<sup>812</sup>

À ces masques s'ajoutent les signes sociaux, tels les signes extérieurs de richesse, auxquels l'individu a recours pour se donner un rôle plus prestigieux dans la société mais qui l'épuise encore plus par la nécessité qui en découle de jouer un rôle au-dessus de ses moyens tous les jours et toute la journée, car la société est un public de tous les instants. Le Parisien vit donc au jour le jour:

Indifférent la veille à ce dont il s'enivrera le lendemain, le Parisien vit en enfant quel que soit son âge. Il murmure de tout, se console de tout, se moque de tout, oublie tout, veut tout, goûte à tout, prend tout avec passion, quitte tout avec insouciance.<sup>813</sup>

---

<sup>812</sup> FYO, V, p.1039.

<sup>813</sup> FYO, V, p.1040.

Fatigués, instables, les Parisiens doivent pourtant agir, car c'est le tribut qu'ils ont à payer au monstre qu'ils font vivre:

À Paris, Petits, Moyens et Grands courent, sautent et cabriolent, fouettés par une impitoyable déesse, la Nécessité: nécessité d'argent, de gloire ou d'amusement. Aussi quelque visage frais, reposé, gracieux, vraiment jeune y est-il la plus extraordinaire des exceptions: il s'y rencontre rarement. Si vous en voyez un, assurément il appartient: . . . à une mère de vingt ans, encore pleine d'illusions et qui allaite son premier né; . . . ou, souvent, à un homme de science ou de poésie, qui vit monastiquement en bonne fortune avec une belle idée, qui demeure sobre, patient et chaste; ou à quelque sot, content de lui-même, se nourrissant de bêtise, crevant de santé, toujours occupé à se sourire à lui-même.<sup>814</sup>

Les jeunes gens ne font pas exception à cette règle: «Ils se divisent en deux classes: le jeune homme qui a quelque chose et le jeune homme qui n'a rien; ou le jeune homme qui pense et celui qui dépense.»<sup>815</sup> Malgré tout son luxe, Paris n'est donc pas supérieur à la province, il est différent simplement. Ce luxe n'est même peut-être qu'un moyen d'oublier la tempête quotidienne, à laquelle il contribue pourtant.

En province, la vie conserve des proportions humaines: les gens qui y habitent ont le temps de jouir pleinement des fruits de la nature, qui, d'ailleurs, y sont meilleurs qu'à Paris:

Les Parisiens, habitués à manger de la verdure, des légumes qui accomplissent une seconde végétation exposés au soleil, à l'infection des rues, à la

---

<sup>814</sup> *FYO*, V, p.1052-1053.

<sup>815</sup> *FYO*, V, p.1059.

fermentation des boutiques, arrosés par les fruitières qui leur donnent ainsi la plus trompeuse fraîcheur, ignorent les saveurs exquises que contiennent ces produits auxquels la nature a confié des vertus fugitives, mais puissantes, quand ils sont mangés en quelque sorte tout vifs.<sup>816</sup>

Les apprêts de Paris ont peut-être alors le simple but de cacher la pauvre qualité des produits employés. En province, les produits, frais, sont mijotés, le temps n'ayant pas d'importance, avant d'être dégustés par des convives qui ont aussi le temps de les apprécier:

On ne dîne pas aussi luxueusement en province qu'à Paris, mais on y dîne mieux; les plats y sont médités, étudiés. Au fond des provinces, il existe des carêmes en jupons, génies ignorés, qui savent rendre un plat de haricots digne du hochement de tête par lequel Rossini accueille une chose parfaitement réussie.<sup>817</sup>

En province, les repas sont aussi plus copieux. Pas de «portion congrue» ici mais «des lignes de trente ou quarante plats» qui «durent quatre heures.»<sup>818</sup> Il s'agit là de repas d'apparat bien sûr, mais les repas quotidiens sont eux aussi l'une des grandes activités de la vie de province. Dans La Femme abandonnée, Balzac va même jusqu'à affirmer que le dîner est «l'avenir de la journée de province.»<sup>819</sup> Les convives mangent avec appétit et sans faire de manières.<sup>820</sup> Dans Le Code gourmand, Balzac précise: «En vain Paris tente de tout envahir, de tout centraliser: il est un point sur lequel la province ne

---

816 *Pay.*, IX, p.244.

817 *R.*, IV, p.976.

818 *VF*, IV, p.813.

819 *FA*, II, p.468.

820 *VF*, IV, p.879.

consentira jamais à lui céder la palme: c'est la gastronomie.»<sup>821</sup>

À cette époque de La Comédie humaine, quelques spécialités régionales nous sont aussi proposées. En plus des rillettes et des rillons de Touraine qui font tant envie à Félix de Vandenesse, il y a les massepains d'Issoudun, du Berry, et surtout les vins: de Champagne, de Bordeaux, de Bourgogne essentiellement.

Les auberges, cafés et restaurants, que l'on appelle des restaurats à Angoulême, sont en revanche très décevants. Nous avons déjà vu en détail le café de la Paix de Soulanges et le Grand-I-Vert de Blangy, mais il y a aussi, dans toutes les villes de province comme Issoudun par exemple le café militaire que fréquentent Maxence Gilet et ses amis.

Le voyageur dépend, pour se nourrir ou se reposer, des auberges qui sont aussi des relais de postes. L'auberge de Saint-Denis offre à ses clients des talmouses, sorte de petits pains au fromage blanc, une spécialité régionale. À Saint-Brice, la voiture de Pierrotin s'arrête pour permettre aux voyageurs de déjeuner, mais nous ne savons pas ce qu'ils mangent. Félix et la comtesse de Mortsauf se réfugient une nuit sous la voûte de l'auberge de Ballan, «au grand étonnement des gens de l'hôtellerie qui se demandèrent pourquoi Mme de

---

<sup>821</sup> Code gourmand, p.132.

Mortsauf était à onze heures du soir par les chemins.»<sup>822</sup> Mais nous ne savons rien de la qualité de cette auberge. M. Hochon, lorsqu'il donne ses instructions à son petit-fils, lui recommande de s'arrêter à la dernière auberge du faubourg Bannier, à Orléans, et il ajoute, «fût-ce une auberge à roulier,»<sup>823</sup> ce qui laisse entendre que ce sont les pires! Issoudun a un hôtel, l'hôtel de la poste, dont on ne sait rien, si ce n'est que Maxence y prend une chambre.

Quant aux restaurants, ils sont de qualité variable, mais aucun n'égale les grands restaurants parisiens. Au plus bas de la hiérarchie, il y a le «bouchon» qui est normalement ce qu'on appellerait de nos jours un débit de boisson. Celui de la Cognette se distingue pourtant du fait des qualités de cuisinière de la patronne. Restent deux restaurants cités par Balzac pour illustrer cette époque: la Cloche de l'Houmeau où Petit-Claud organise le banquet en l'honneur de Lucien, et le restaurateur Lacroix à Issoudun. Nous avons déjà rapporté le repas organisé pour l'anniversaire du couronnement de l'empereur, repas pendant lequel Philippe Bridau et Maxence Gilet s'affrontent; nous terminerons donc cette partie par le banquet offert à Lucien par ses compatriotes:

Le colonel du régiment en garnison offrit sa musique. Le maître d'hôtel de la Cloche, dont les expéditions de dindes truffées vont jusqu'en Chine et s'envoient dans les plus magnifiques porcelaines, le fameux aubergiste de l'Houmeau, chargé du repas, avait décoré sa grande salle avec des draps sur lesquels

---

<sup>822</sup> *Lys*, IX, p.1171.

<sup>823</sup> *R*, IV, p.

des couronnes de lauriers entremêlées de bouquets faisaient un effet superbe. À cinq heures quarante personnes étaient réunies là, toutes en habit de cérémonie. . . . Quand on se mit à table, l'orchestre militaire commença par des variations sur l'air de Vive le roi, vive la France! . . . À huit heures, un dessert de soixante-cinq plats, remarquable par un Olympe en sucreries surmonté de la France en chocolat, donna le signal des toasts.<sup>824</sup>

Nous remarquons ici le bruit et le clinquant qui caractérise les fêtes bourgeoises et même populaires. En effet, l'orchestre militaire donne à ce banquet des allures de kermesse qui contredisent la soi-disant réputation du maître d'hôtel. L'emploi de draps, plutôt que de nappes, souligne le caractère inhabituel d'un si grand rassemblement dans cette auberge. Quant à la France en chocolat, elle nous paraît un élément prétentieux mais sans garantie de qualité.

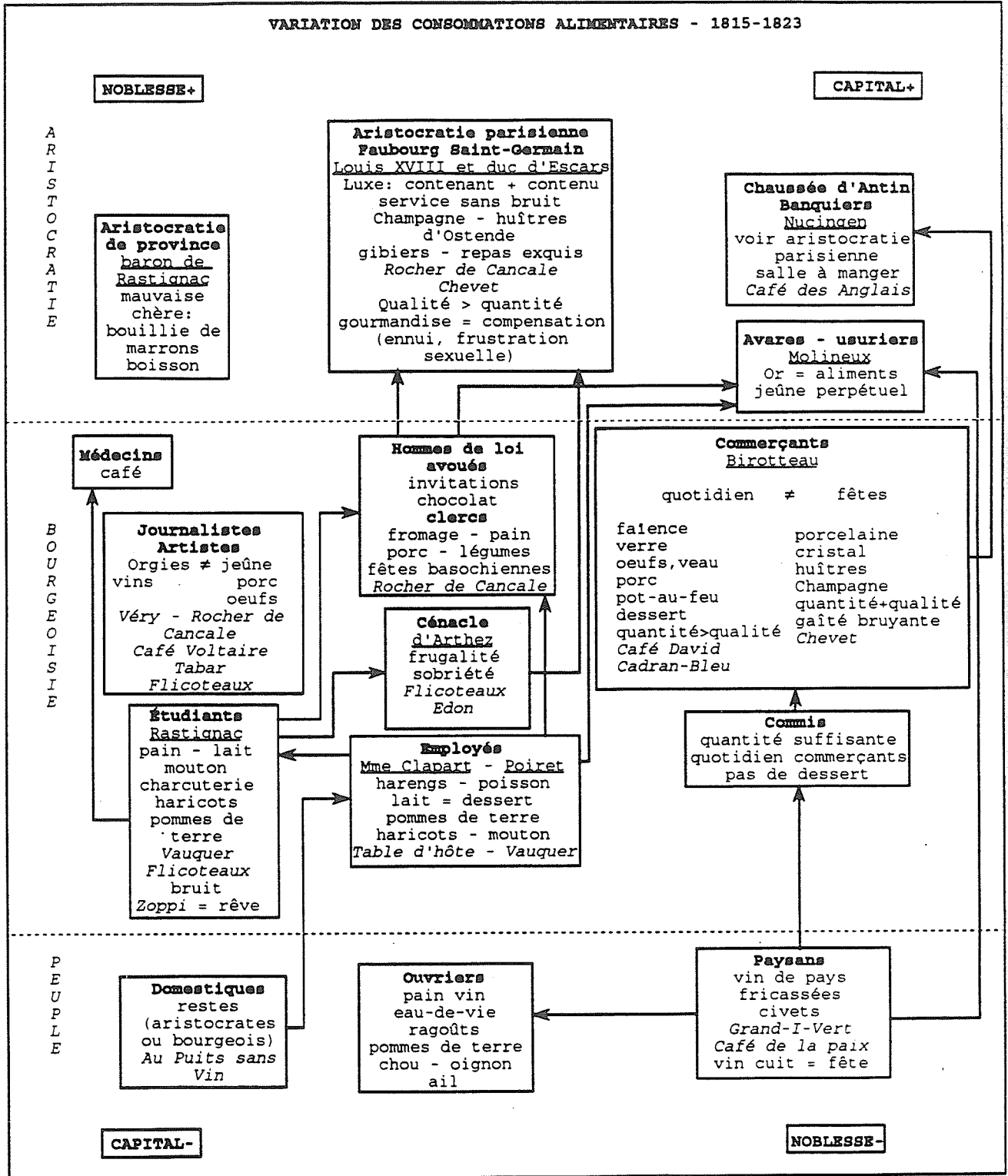
Ça n'est donc pas sur les restaurants et les auberges qu'il faut compter pour faire bonne chère en province et pour goûter aux spécialités régionales mais plutôt sur les hôtes bienveillants qui, comme Mlle Cormon, sont heureux d'offrir à chacun le plat qui l'enchanté et se préoccupent de faire eux-mêmes leurs confitures. Ce sont des petits soins que l'on ne peut prendre qu'en province puisqu'on y dispose de la denrée la plus rare à Paris: le temps.

Pour conclure sur ce chapitre, nous aimerions proposer un tableau, inspiré de ceux que Pierre Bourdieu présente dans La

---

<sup>824</sup> *IP*, V, p.667.

Distinction, tableau des variations des consommations alimentaires des groupes sociaux rencontrés sous Louis XVIII. Le fait même de pouvoir créer un tel tableau apporte la preuve incontestable que l'alimentation permet de caractériser les groupes sociaux et les personnages qui en font partie. Les flèches indiquent par ailleurs à quels groupes sociaux les personnages d'un groupe donné peuvent espérer s'intégrer, dans le désir qu'a chacun d'eux de faire mieux que ses parents.



**Conclusion**

En mangeant, l'homme apprend un système social et y adhère.

Frédéric Lange. Manger ou les jeux et les creux du plat.  
Paris: Seuil, 1975; p.24.

Il est donc une science sociale  
à refaire en entier.

Balzac. Louis Lambert. XI,  
p.654.

Au terme de cette étude, il apparaît donc nettement que Balzac n'utilise pas la nourriture comme un simple détail réaliste et pittoresque du monde qu'il présente. Celle-ci prend au contraire la dimension que les sociologues modernes de l'école microfonctionnaliste attachent aux détails de la vie quotidienne.

Francis E. Merril, mentionné au premier chapitre de ce travail, appartenait probablement à l'école microfonctionnaliste américaine, mieux connue par les travaux d'Erving Goffman, traduits en français et publiés aux éditions de Minuit dans la collection «Le sens commun» dirigée par Pierre Bourdieu. C'est dire qu'il y a une parenté intellectuelle entre les travaux de Goffman et ceux de Bourdieu. Longtemps négligé en France, le microfonctionnalisme se caractérise par une méthode plutôt analytique qui consiste à construire l'appartenance sociale à partir d'une multitude de détails de la vie quotidienne, détails qui semblent futiles lorsqu'ils sont pris individuellement mais qui constituent pourtant, pour les uns et les autres, l'essentiel de la pratique sociale et déterminent une grande partie de la qualité de la vie.

Au lieu de partir des grands regroupements sociaux, devenus traditionnels depuis Marx et Engels, «grande bourgeoisie,» «moyenne bourgeoisie,» «petite bourgeoisie,» «prolétaires,» le tout réparti en classe dominante et classe dominée, Erving Goffman établit des regroupements plus restreints fondés sur les pratiques sociales et notamment sur l'interaction. Le proverbe qui affirme: «Qui se ressemble s'assemble,» tout en donnant une vision trop sommaire des choses, pourrait servir de point de départ à ces regroupements. Il doit y avoir en effet quelque raison pour que des individus se rencontrent et se côtoient. Il peut s'agir de raisons professionnelles (si on ne choisit pas ses collègues, il faut pourtant apprendre à vivre, à travailler, à interagir avec eux) ou familiales.

L'interaction sociale commence en effet dès qu'il y a deux personnes l'une en face de l'autre, ou «interaction face à face,»<sup>1</sup> à laquelle nous pourrions ajouter à l'époque moderne l'interaction au moyen du téléphone. Dans les deux cas, les deux acteurs en présence se trouvent dans une situation où leurs gestes, leur voix, leurs paroles seront jugés à partir de critères, conscients ou non, inculqués par la pratique sociale. L'interaction à deux est donc vue comme un «système social en miniature»<sup>1</sup> dans lequel l'individu cherche à donner une certaine «expression» de lui-même et à recevoir un certain nombre d'«impressions» de l'interlocuteur. Le même phénomène se

---

<sup>1</sup> Erving Goffman. La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi (Paris: Minuit, 1973), p.21.

reproduit dans les groupes plus larges, devenant toujours plus complexe au fur et à mesure que le nombre augmente. Voici comment Goffman décrit ce phénomène:

Lorsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, celles-ci cherchent à obtenir des informations à son sujet ou bien mobilisent les informations dont elles disposent déjà. Elles s'inquiètent de son statut socio-économique, de ses dispositions à leur égard, de sa compétence, de son honnêteté, etc.<sup>2</sup> . . . À mesure que l'interaction entre les participants progresse, des compléments et des modifications à cet état initial de l'information interviennent; mais il est essentiel que ces développements ultérieurs se rattachent sans contradiction à des positions initiales prises par les différents participants, et même s'édifient sur elles.<sup>3</sup>

L'on voit combien les premières impressions, issues la plupart du temps d'automatismes sociaux acquis inconsciemment, sont fondamentales, et combien l'individu a intérêt, pour parvenir à ses fins, quelles qu'elles soient, de dramatiser son comportement, d'en faire un «rôle,» au sens premier du terme, et de se présenter au monde comme un acteur qui a étudié et répété son rôle se présente à son public. Il s'agit, pour tout dire, de bien jouer «la comédie humaine» qu'est l'interaction sociale. Goffman précise:

La perspective adoptée ici est celle de la représentation théâtrale; les principes qu'on en a tirés sont des principes dramaturgiques. J'examinerai de quelle façon une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, par quels moyens elle oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur eux, et

---

<sup>2</sup> Goffman, p.11.

<sup>3</sup> Goffman, p.19.

quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation.<sup>4</sup>

La Comédie humaine répond, avant l'existence de ce courant sociologique, à cet objectif. Balzac écrit en effet:

Les Études de moeurs représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié.

Cela posé, l'histoire du coeur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires; ce sera ce qui se passe partout.<sup>5</sup>

Or, l'interaction sociale, lorsqu'elle ne se produit pas dans un contexte professionnel, se produit souvent à table. De nos jours encore, le couple apprend à se connaître peut-être à l'occasion d'un dîner aux chandelles, repas en tête-à-tête où chacun se juge et se jauge, et qui déterminera la suite de la relation ainsi établie. Ces repas, nous avons pu le constater aux diverses époques considérées, sont nombreux dans La Comédie humaine, repas qui ont un sens social parce qu'ils confèrent une existence sociale aux personnages qui y participent. Être ou ne pas être quelque chose de social n'est en effet pas indifférent à l'auteur, ni à ses personnages, quelque parti qu'ils choisissent d'ailleurs.<sup>6</sup>

<sup>4</sup> Goffman, p.9 (Préface).

<sup>5</sup> Lettres à Mme Hanska, publiées par Roger Pierrot, Paris: éd. du Delta, t.II, p.269-270.

<sup>6</sup> Voir à ce propos le cas de Ferragus et celui de Mouche dans le quatrième chapitre de ce travail.

Les repas familiaux sont de plus l'occasion d'un partage régulier des petits faits ou des grands drames de la vie quotidienne et intéresse à ce titre les sociologues microfonctionnalistes comme Balzac. Ils constituent, aujourd'hui encore, l'essentiel de l'interaction dans les milieux «occupés» pour peu que ces milieux se préoccupent d'en perpétuer la tradition. Dans La Comédie humaine, la famille se retrouve, pour son bonheur ou son malheur, autour de la table. Chez Birotteau, le repas pris en famille illustre la «douceur du foyer,» paradis perdu par la faute de César alors que la famille doit se séparer pour travailler chacun de son côté et manger de même. À Clochegourde, en revanche, c'est à l'occasion des repas que le comte de Mortsauf fait ses pires scènes à sa femme. La fréquence de l'interaction familiale, autour de la table, détermine donc en grande partie la qualité de la vie du quotidien: le bonheur des Birotteau comme le malheur de la comtesse.

Enfin le repas est le lieu privilégié de l'apprentissage du monde social, comme l'explique Frédéric Lange:

L'enfant, dans la mesure où il est admis à la table des adultes, y apprend le monde, ses règles, ses contraintes et ses faiblesses, comme jamais ailleurs, il ne pourra le faire avec une telle intensité. Découvrir les manières de table, les règles qui régissent les pions-aliments, ustensiles sur la table-damier, c'est apprendre dans le détail les protocoles qui codifient les rapports entre les hommes et leurs manquements.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Frédéric Lange. Manger ou les jeux et les creux du plat (Paris: Minuit, 1973; p.69).

Nous avons vu en quels détails ces manières de table avaient été repérées et classées par Balzac pour donner une vision très profonde, très juste et très précise des classements sociaux, classements qui dépassent la hiérarchie connue des classes traditionnelles pour toucher à toutes les pratiques susceptibles de regrouper des individus: professions, fêtes, loisirs, etc. Le choix des aliments, l'ordonnance du repas, la présentation de la table, le lieu même du repas sont autant d'éléments qui définissent l'appartenance sociale. Si les manières de table définissent ainsi l'appartenance à une classe, l'individu qui veut changer de classe devra donc, comme Lucien de Rubempré, réapprendre, ce deuxième apprentissage étant une imitation parfaitement semblable à celle du comédien qui étudie son rôle d'aristocrate ou de paysan en reproduisant les traits saillants de ces types sociaux. Il pourra alors lui manquer, cela se conçoit, l'authenticité du premier apprentissage.

Le repas, par ailleurs, toujours par sa fréquence et surtout sa régularité, introduit un élément de stabilité temporelle. La Comédie humaine, par la régularité avec laquelle les repas sont mentionnés, parfois uniquement dans un souci de précision temporelle dans des expressions comme «après le dîner,» «pendant le déjeuner,» «à l'heure du souper,» etc., est construite de façon à maîtriser le temps qui passe. Certes Balzac utilise d'autres procédés pour situer l'action: dates précises, termes temporels comme «le mois suivant,» «deux

semaines plus tard,» etc. mais le déroulement des journées suit le rythme des repas, les écarts ayant une signification d'asocialité, comme chez les journalistes et les artistes. Nous avons vu aussi que les horaires des repas n'étaient pas indifférents et variaient en fonction de caractéristiques sociales, de lieu (Paris, province), de classe mais aussi d'âge en ce sens que les habitudes sont déterminées par celles prises à l'époque où le personnage était jeune, habitudes qui peuvent être plus tard en opposition avec de nouvelles habitudes introduites par la mode ou des changements de société. C'est ainsi qu'une nouvelle organisation du travail déplace l'heure du déjeuner de onze heures à midi, ce repas devenant ce qu'on appelle alors un «déjeuner à la fourchette,» tandis que le dîner est lui aussi retardé et passe de trois heures à cinq ou six heures.

Les repas de La Comédie humaine permettent donc un encadrement temporel des romans , de même qu'un encadrement temporel des personnages. Les personnages balzaciens ont une durée sur l'axe du temps déterminée par l'oeuvre de Balzac, durée marquée par les repas comme par autant de bornes. Les sociologues modernes ont eux aussi noté combien les repas, en encadrant la vie quotidienne de chacun d'entre nous, contribuaient à matérialiser le temps:

Tout collabore pour faire du repas une pièce sans faille. Tout, y compris le temps, la régularité et la répétition des prises alimentaires qui renforcent la

stabilité du repas. . . .Manger au cours d'un repas, c'est matérialiser le temps.<sup>8</sup>

Les repas permettent ainsi à Balzac de pétrifier le temps et de le contrôler comme il contrôle ses personnages. Ce contrôle s'exerce sur les événements ponctuels représentés par chacun des romans mais aussi sur l'évolution des événements. Les trois périodes que nous avons étudiées ont en effet permis de montrer que la nourriture et les repas rendaient compte de l'appartenance sociale de façon synchronique (les repas dans une classe donnée à une époque donnée) mais aussi de variations diachroniques (évolution des manières de table, création ou suppression d'un repas comme l'ambigu par exemple). Enfin, un aliment particulier peut servir à marquer le temps qui passe, comme c'est le cas dans Les Chouans, du cidre qui coule goutte à goutte, soulignant le suspense de la situation.<sup>9</sup>

Le temps historique est enfin souligné au moyen des repas qui varient, tant du point de vue des heures que du contenu, en fonction des époques, tandis que le temps littéraire, celui de l'histoire et de sa lecture, s'inscrit entre deux repas, pendant la digestion d'un bon déjeuner et dans l'attente, peut-être, d'un bon dîner:

Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant: «Peut-être ceci va-t-il m'amuser.» Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le

---

<sup>8</sup> Lange, p.31.

<sup>9</sup> Ch., VIII, p.1172.

taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah! sachez-le: ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. All is true, il est si véritable que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son coeur peut-être.<sup>10</sup>

Le temps est donc parfaitement contrôlé par l'auteur, même celui du lecteur, grâce aux repas qui servent toujours de cadre au temps qui passe.

Tant par ses méthodes que par ses observations, Balzac s'apparente donc bien au courant microfonctionnaliste de la sociologie moderne. Balzac, sociologue? La question vaut la peine d'être reposée.

Certes Balzac n'a pas procédé par sondages, même s'il s'est souvent aidé des statistiques naissantes pour élaborer le style de vie de ses personnages.<sup>11</sup> Il n'a pas non plus rapporté des témoignages retranscrits mot à mot de personnes réelles appelées Mme T... ou Mme B... comme on les trouve chez Bourdieu par exemple. Les témoignages recueillis par Balzac sont inscrits dans la vie de ses personnages, vie imaginaire dans un monde réel ou vie réelle dans un monde imaginé... La question reste entière mais ne nous semble plus pertinente à ce moment de notre étude. La perception du monde, qu'il s'agisse de celle des sociologues ou du romancier, nous semble en effet de toutes façons subjective, soumise aux multiples éclairages du vécu de

---

<sup>10</sup> PG, III, p.50.

<sup>11</sup> Voir à ce propos l'article de Pierre Barbéris intitulé «Balzac, le baron Charles Dupin et les statistiques» dans L'Année balzacienne, 1966.

chacun d'entre nous. Pourquoi donc courir après un réel qui nous échappe par la raison même que son existence n'est que le produit d'une vue de l'esprit. Le réel nous semble être plutôt la somme de ces éclairages divers, la relativité des points de vue.

Les sociologues microfonctionnalistes, de même que Bourdieu, réussissent fort bien, à l'aide de leurs nombreux témoignages, à nous montrer que toute conviction, toute idée «personnelle,» et que les goûts eux-mêmes, dépendent des circonstances du vécu de l'individu: l'époque à laquelle il vit, l'environnement social, politique, culturel, une certaine situation historique. Fondamentalement la personnalité d'un être humain est variable, comme sa moralité, selon qu'elle est soumise à des conditions d'existence d'une nature ou d'une autre, selon qu'elle est considérée à partir d'un éclairage ou d'un autre.

Or, c'est précisément ce qui ressort de La Comédie humaine, même lorsqu'on ne s'attache qu'à l'analyse d'un détail de la vie quotidienne, comme les repas et les habitudes alimentaires. Les goûts y varient aussi en fonction du milieu social et de l'époque, en fonction de circonstances professionnelles, comme c'est le cas par exemple chez les journalistes. Les goûts varient et la moralité aussi: nous l'avons vu, certaines classes n'ont tout simplement pas la possibilité de vivre conformément aux préceptes de la moralité. Si un individu appartenant à l'une de ces classes tente ce pari

impossible, il se trouve inévitablement «puni,» directement ou indirectement, comme c'est le cas de Niseron par exemple.

L'observation de Balzac s'attache donc bien au monde qui l'entoure. Il intègre les leçons qu'il tire de cette observation à son oeuvre qui apparaît alors comme une somme d'observations d'ordre sociologique. Finalement on pourrait tirer les mêmes conclusions de ses écrits que des écrits historiques ou autres témoignages «réels,» ces derniers n'étant qualifiés ainsi que parce qu'ils ont été rédigés par des personnes réelles à propos d'événements véritables de leur expérience. Toutefois, chacun sait que de tels témoignages voilent souvent la vérité de façon à donner à l'auteur du témoignage un rôle qu'il n'a pas toujours assumé dans la réalité... L'observation d'un spectateur externe est donc finalement peut-être plus vraie que celle du principal intéressé. Quoi qu'il en soit, elles présentent toutes deux une facette particulière d'un même événement ou d'un personnage, en tenant compte du vécu de celui qui parle et de l'éclairage qui en découle. Ainsi, au terme de cette étude, et à partir des données recueillies sur les habitudes alimentaires des personnages de La Comédie humaine, nous pouvons affirmer que l'oeuvre de Balzac détient une véritable valeur sociologique. Si les personnages ont un nom d'emprunt, si leurs faits et gestes sont le fruit de l'imagination de l'auteur, l'interaction sociale y est intacte, représentative d'une situation véritable que l'on peut constater encore un siècle et

demi plus tard. Il y a une vérité sociologique du texte balzacien, fruit de l'observation et de l'analyse d'un auteur particulièrement perspicace.

D'autres caractéristiques font toutefois de Balzac plus qu'un sociologue, si nous entendons par ce terme le métier de celui qui réalise des sondages et en analyse les données en évitant d'en tirer quelque interprétation que ce soit afin de conserver une objectivité scientifique. Les observations de Balzac sont souvent cruelles, voire acerbes, et ne font preuve d'aucune indulgence vis-à-vis de la nature humaine. Balzac, contrairement à bon nombre de ses contemporains, comme les saint-simoniens par exemple, ne se leurre pas sur la «nature humaine.» Pour lui, la nature humaine est véritablement une nature sociale, pur produit des conditions d'existence, et qui s'exprime généralement de façon animale: manger ou être mangé, voilà le choix qui se présente à l'individu dès qu'il se trouve en société. Cette analyse sans complaisance mène à des questions et à des jugements. Balzac quitte alors la simple observation sociologique pour entrer dans le domaine de la philosophie sociale. S'il décrit la société telle qu'il la perçoit, il n'en approuve pas forcément le fonctionnement. Sans doute les conseils à tirer de ses observations visent-ils en partie à l'adaptation du lecteur à cette société hostile; en effet, le message semble clair: le monde est cruel, il faut se battre pour s'y faire une place (manger) ou bien mourir (être

mangé), mort symbolique qui s'exprime par l'exploitation de l'homme par l'homme. La victime donne son travail, ou son corps, ou même son âme, sa force physique, son courage et ne reçoit pas en échange de quoi subvenir à ses besoins les plus fondamentaux. La victime est à jamais en situation de survie. Ce n'est que par une lutte acharnée qu'elle pourra, peut-être, si les circonstances se révèlent favorables, conjurer le sort.

Pourtant, la plupart du temps, les relations sociales apparaissent comme le fruit non d'une nécessité provenant de la nature humaine mais de circonstances sociales, d'une mauvaise organisation de la société. Il n'est pas vrai de dire que l'être humain est fondamentalement méchant. Sa méchanceté, le plus souvent, est le produit des déboires subis par lui-même ou observés chez d'autres. Une organisation sociale différente entraînerait logiquement d'autres relations, peut-être moins tendues et moins cruelles que celles que l'auteur de La Comédie humaine nous rapporte. Les défauts de la société apparaissent donc comme des plaies, peut-être curables, comme des maladies auxquelles il convient de trouver des remèdes. Parmi ces plaies, la plus grave, qui risque de s'infecter à tout moment comme une gangrène, c'est sans doute la révolution et tout ce qui la caractérise: désordres sociaux, exécutions sommaires, relations sociales paradoxales, instabilité à tous points de vue.

Lorsqu'on analyse La Comédie humaine, il apparaît nettement que ces désordres sociaux ont trois causes:

l'indigence, l'incompétence des dirigeants et l'incapacité des institutions d'apporter le bonheur. C'est à ces maladies de la société que Balzac espère apporter quelque remède.

L'indigence est le premier fléau social. Si elle n'existait pas, la plupart des désordres sociaux pourraient être évités. En revanche, «comment pouvons-nous exiger de malheureux sans pain résignation à leurs peines et respect aux propriétés?» demande le docteur Bénassis à son interlocuteur au cours du repas qu'il partage avec lui dans Le Médecin de campagne.<sup>12</sup> Sans doute faut-il avoir au moins l'espoir de réussir pour entreprendre quelque chose! Or l'analyse de la situation des pauvres, qu'il s'agisse des ouvriers ou des paysans, montre que cet espoir est impossible. Ainsi, la seule réponse aux violences que les riches font aux pauvres, avec l'assentiment des dirigeants et des ecclésiastiques, c'est la violence, soit une violence vengeresse mais isolée comme l'assassinat de Michaud dans Les Paysans soit une violence organisée sous la bannière de quelque revendication révolutionnaire.

En 1789, le peuple affamé s'est rué sur ses oppresseurs, ou sur ceux qui les représentaient: le «boulangier,» la «boulangère,» et le «petit mitron,» soit le roi, la reine et le dauphin. Sous Louis XVIII comme sous Louis-Philippe, le maintien de toute une catégorie de population dans l'indigence est donc vue par Balzac comme une épée de Damoclès, un risque

---

<sup>12</sup> MC, IX, p.460.

imminent de troubles sociaux. Or Balzac a été fortement perturbé par les événements qui se sont produits pendant la Révolution de 1789 et dans les années qui les ont suivis. Si lui-même ne les a pas connus, son père en a été témoin, comme bon nombre d'amis de la famille Balzac. L'image seule de la guillotine a d'ailleurs traumatisé toute une génération comme le montre Daniel Arasse dans son livre intitulé La guillotine et l'imaginaire de la Terreur.<sup>13</sup> Balzac appartient à cette génération et l'image de la tête tranchée renforce bien souvent la cruauté du tableau.<sup>14</sup> À cette image s'ajoute la peur des masses, du peuple devenu inintelligent par la pression du nombre. Quelques cas présentés dans La Comédie humaine sont à ce titre révélateurs. C'est le cas par exemple de Joseph Bridau, accusé à tort d'avoir tenté d'assassiner Maxence Gilet et pris à parti par la population d'Issoudun qui veut le lyncher. La foule, dans l'oeuvre de Balzac, est une masse inintelligente, susceptible de commettre des actes irréparables sans avoir jamais réfléchi à la raison d'être de tels actes. Il suffit qu'un agitateur lance l'idée du crime à commettre et la foule se rue vers sa victime tel un monstre puissant mais stupide qui pleurera peut-être demain de sa colère.

Maintenir l'ordre social, c'est donc d'abord donner au peuple ce qu'il lui faut pour vivre. Pour maintenir l'ordre, la

---

<sup>13</sup> Daniel Arasse. La guillotine ou l'imaginaire de la Terreur (Paris: Flammarion, 1987).

<sup>14</sup> Voir Roland Chollet. «Trophée de têtes chez Balzac.» L'Année balzacienne 1990; p.257-272.

première responsabilité d'un gouvernement sera de nourrir les masses et de lutter par tous les moyens qui s'offrent à lui contre l'indigence. La politique est incontestablement l'un de ces moyens et l'établissement d'une politique de l'alimentation la mesure logique de prévention des troubles sociaux. Nous le savons en effet depuis toujours: «Ventre affamé n'a pas d'oreilles.» Aucun raisonnement ne contiendra une foule affamée. Le maintien de l'ordre passe donc chez Balzac par la prise de mesures de protection sociale.

La deuxième plaie sociale sur laquelle Balzac se penche, c'est l'incompétence des dirigeants, tant des hauts fonctionnaires de l'État, ministres et gouvernants divers que des petits chefs de préfectures ou de municipalités, tout le petit monde des élus locaux et notables divers. Il y a en effet, après la Révolution, une véritable inflation de petits dirigeants qui, en concurrence constante, s'occupent davantage de se faire la guerre que de faire leur travail. Cette inflation est due d'une part à la création d'administrations locales (préfectures et sous-préfectures) sous Napoléon, administrations chargées de transmettre les ordres émanant de l'État; et d'autre part à la création d'une assemblée de représentants chargés de faire valoir les intérêts du peuple au sein d'institutions démocratiques. Les maires sont eux aussi élus et ils administrent leur municipalité au gré du hasard de leur réussite ou de leur échec aux élections.

Cette multitude de petits postes de notables a ouvert des voies nouvelles à la bourgeoisie en mal de prestige qui s'entredévore pour en obtenir les bénéfices. Les élus, la plupart du temps mal préparés à l'administration, le sont fort bien lorsqu'ils s'agit de déterminer quelle décision leur rapportera le plus, soit en statut, soit en pouvoir, soit en argent. Les décisions, prises, on le voit, dans l'intérêt du seul élu et non dans l'intérêt général, pouvaient mener à toutes sortes de petites injustices sociales, trop petites pour que les victimes puissent s'en plaindre mais dramatiques par leur fréquence. De nombreux exemples nous sont offerts de cet état de fait dans La Comédie humaine. Dans Le Médecin de campagne, Gondrin n'a pu, à son retour de Russie, être récompensé de ses services par la pension qu'il mérite car il ne dispose pas des «protections nécessaires» pour que justice soit rendue.<sup>15</sup> Or l'impossibilité d'obtenir justice est un levain pour l'insurrection sociale, comme l'explique Bénassis:

De semblables cruautés administratives fomentent la guerre des pauvres contre les riches, dit le médecin. Les gens auxquels le pouvoir est momentanément confié n'ont jamais pensé sérieusement aux développements nécessaires d'une injustice commise envers un homme du peuple. Un pauvre, obligé de gagner son pain quotidien, ne lutte pas longtemps, il est vrai; mais il parle, et trouve des échos dans tous les coeurs souffrants. Une seule iniquité se multiplie par le nombre de ceux qui se sentent frappés en elle. Ce levain fermente. Ce n'est rien encore. Il en résulte un plus grand mal. Ces injustices entretiennent chez le peuple une sourde haine envers les supériorités sociales. Le bourgeois devient et reste l'ennemi du pauvre, qui le met hors la loi, le trompe et le vole. Pour le pauvre, le vol n'est plus ni un délit, ni un

---

<sup>15</sup> MC, IX, p.458.

crime, mais une vengeance. . . . Puis certaines gens, qui n'ont jamais mesuré l'excès des souffrances, accusent d'excès les vengeances populaires! Mais le jour où le gouvernement a causé plus de malheurs individuels que de prospérités, son renversement ne tient qu'à un hasard; en le renversant, le peuple solde ses comptes à sa manière. Un homme d'État devrait toujours se peindre les pauvres aux pieds de la Justice, elle n'a été inventée que pour eux.<sup>16</sup>

Le système démocratique, par son mouvement même, assure la perpétuité des injustices au lieu de protéger le peuple. La raison que Balzac trouve, pour expliquer ce phénomène, c'est la crainte constante qu'éprouvent les élus de perdre leurs fonctions, perdant ce faisant leur prestige et leur «vache à lait!» S'ils ne sont pas réélus, ils risquent de perdre leur aisance. Ainsi, tandis qu'ils occupent des fonctions de prestige et de responsabilités, ils se ménagent des investissements personnels qui leur permettront de ne pas trop souffrir de la perte éventuelle de leurs fonctions. Le système démocratique encourage donc les élus d'un jour à céder, l'un après l'autre, aux pires abus tandis qu'ils détiennent le pouvoir. Les abus se répètent au rythme des élections, perpétuant le malheur des pauvres. Le sentiment de leur responsabilité vis-à-vis du peuple qu'il représente pourtant, même si celui-ci, trop pauvre, ne l'a pas élu (au XIXe siècle, seuls les propriétaires avaient le droit de voter), ce sentiment est quasiment inexistant, comme Balzac le souligne dans Les Paysans notamment à propos de Rigou.

---

<sup>16</sup> MC, IX, p.460.

Par ailleurs, il semble à Balzac que ces fonctions temporaires ne peuvent attirer qu'un petit esprit de type Gaubertin ou Soudry, car les grands esprits doivent porter leurs ambitions bien au-delà d'un petit mandat d'élu local. Si, par hasard, un grand homme voulait, comme Bénassis, faire du bien dans sa commune, non pour lui-même mais pour sa commune, il aurait certainement bien des difficultés à faire comprendre son plan, car celui-ci ne se fonderait plus sur des intérêts particuliers (ceux que les particuliers comprennent toujours) mais sur l'intérêt général, notion trop abstraite pour l'intelligence de la moyenne des électeurs. Ce n'est donc pas par cette voie que Bénassis va entreprendre de transformer son village, mais par celle que lui offre son métier de médecin.

Ses premières mesures sont très impopulaires et il se trouve confronté à une foule en colère qui ne comprend pas pourquoi il faut expulser les «crétins» de leur maison sans soleil pour leur bien et pour celui des autres habitants du village. Ces individus sont en effet, selon Bénassis, le produit des conditions d'existence de leurs parents, conditions qui se résument par un logis sans soleil, sans air, humide et une alimentation insuffisante et mal équilibrée, ce qui mène à toutes sortes de carences. Il faut raser ces maisons et déplacer les habitants dans la partie aérée et ensoleillée du village, veiller à l'hygiène des maisons et à la qualité de l'alimentation. Toutes ces mesures sont des mesures de médecins, non de politiciens, et il faut à Bénassis des trésors

de patience pour parvenir à obtenir les permis nécessaires. Ensuite, les villageois se rebellent et il doit temporiser avec eux jusqu'à ce que, finalement, ceux-ci se rendent compte que les actions de Bénassis leur sont effectivement favorables. Il faut de la patience, du temps, de la persévérance pour parvenir à introduire des changements à long terme qui amèneront la prospérité de l'ensemble des intéressés; c'est précisément ce que les élus locaux n'ont pas, car une nouvelle élection au milieu d'une réforme peut mettre en péril cette réforme et leurs fonctions. Le système démocratique n'assure donc aucune stabilité, aucune suite dans les décisions qui dépendent des élus locaux. Seuls les problèmes persistent: rien n'est entrepris pour les résoudre car il faut plus de quelques années pour mener à bien une politique qui a l'intérêt général pour objectif.

La France de La Comédie humaine apparaît donc comme un pays ingouvernable: aucun changement profond ne peut y être introduit. Pour qu'un système démocratique fonctionne, il faudrait que le sentiment de l'intérêt général habite non seulement les élus mais aussi les électeurs. Or, les élections s'organisent habituellement autour d'arrangements peu avouables et fondés sur les intérêts particuliers, comme Balzac le montre par exemple dans Albert Savarus. Les élus mis en poste par ce système apparaissent donc pour la plupart comme des hommes à l'esprit étroit, des «médiocrates» chez qui tout est médiocre,

aussi bien les idées que les sentiments, que les connaissances et enfin que les capacités et les compétences.

Les difficultés dues au système politique et au système administratif présentés dans La Comédie humaine, Bénassis réussit à les surmonter à l'échelle d'un village. Mais elles seraient un mur infranchissable pour celui qui voudrait introduire de telles réformes à l'échelle nationale. C'est pour cela sans doute que Le Médecin de campagne est généralement reçu comme une utopie. S'attaquer à un système doit être soit une utopie, soit une entreprise révolutionnaire, ce que Balzac aurait sûrement été le dernier à proposer. Peut-être y a-t-il pourtant quelque moyen de modifier les institutions existantes sans passer par des solutions extrêmes? En fait, Balzac, qui connaissait bien le Droit de la France, croit que l'on pourrait transformer bien des choses par l'introduction de lois bien pensées. Nous l'avons vu plus haut, il pense que la Justice existe pour le peuple, pour que soient évités les débordements des classes dirigeantes. Il croit aussi que les lois du pays doivent garantir le bonheur de la nation. Il décrit en effet, dans La Physiologie du mariage, «le but que ces institutions doivent se proposer: le bonheur.»<sup>17</sup> Par institutions, nous entendons toutes les lois qui régissent la vie sociale et les habitudes, telles le mariage, le travail, la vie politique, l'éducation et bien d'autres choses encore.

---

<sup>17</sup> *Phy.*, XI, p.1005.

Le constat de Balzac est net: aucune de ces institutions ne parvient à apporter le bonheur, pas même le mariage, même s'il s'agit, et les cas sont rares, d'un mariage d'amour. Le mariage est avant tout une «affaire commerciale» comme bien d'autres et les sentiments des principaux intéressés ne sont presque jamais pris en compte, même par ceux-ci. Toutefois, si toutes les circonstances idéales étaient réunies, il n'y aurait encore aucune certitude que le mariage apporterait le bonheur aux époux. La raison de cela, c'est que les circonstances sociales de la vie à deux ne favorisent pas le bonheur.

L'exemple de Laurence Guillaume et de son mariage avec Théodore de Sommervieux est à ce titre révélateur. Les institutions ne tiennent aucun compte des tendances de la nature humaine qui ne vont ni vers la fidélité ni vers la constance. Balzac fait à ce propos le même constat que Charles Fourier: la fréquence des infidélités et des adultères montre que la tendance de l'humanité va vers les amours multiples et non vers l'amour unique. Balzac résume par une affirmation que profère une dame très décolletée de La Physiologie du mariage: «Ma chère, tenez, la morale de tout cela, c'est qu'il n'y a d'heureux que les ménages à quatre,»<sup>18</sup> c'est-à-dire le mari, sa maîtresse, sa femme et l'amant de celle-ci.

Les autres institutions ne valent guère mieux. Idéalement, les classes sociales devraient garantir la stabilité de la société et la paix. Le roi, maître de la loi et de la justice,

---

<sup>18</sup> *Phy.*, XI, p.182.

représentant de Dieu dans son pays, devrait régner en veillant au bien-être du peuple dont il a la responsabilité. S'il accorde des fiefs à ses fidèles serviteurs, c'est pour qu'ils l'aident à accomplir cet immense travail là où lui ne se trouve pas. Ceux-ci doivent donc assurer le bien-être de leurs sujets, tout en les protégeant par la guerre, le cas échéant, des envahisseurs éventuels. La protection du peuple, dans un système féodal, visait, selon Balzac, les deux aspects fondamentaux de l'expérience humaine: la protection externe par la guerre et la protection interne à la communauté en veillant à ce que les besoins fondamentaux des individus soient assurés. Ceux-ci, en paiement ou en remerciement de cette protection, offraient leur force et leur travail, jouant un rôle tout aussi fondamental de maintien de la subsistance. Vue ainsi, la monarchie semble avenante, et tout le monde aurait dû y trouver son bonheur: les seigneurs avaient le prestige et la richesse en échange de leurs responsabilités de faire la guerre ou de rendre la justice en cas de litige; les sujets en contrepartie travaillaient la terre ou se consacraient à quelque industrie utile et avantageuse. Nous savons pourtant que dans les faits, la monarchie n'a pas rempli sa mission mieux que la démocratie.

Dans La Comédie humaine les institutions féodales, ou du moins ce qu'il en reste, côtoient les institutions démocratiques, assurant une plus grande confusion encore dans l'esprit de ceux qui, au lieu de bénéficier des institutions, en souffrent. Les classes sociales, nous en avons donné bien

des exemples au fil de cette étude, sont la cause de heurts sans nombre. Il faut dire que rien ne fonctionne comme prévu: les seigneurs, oisifs, ne cherchent que les plaisirs de la capitale au lieu de prendre au sérieux leurs responsabilités locales. Les paysans et les ouvriers qui dépendent d'eux meurent donc de faim et se font exploiter par eux, ou par leurs régisseurs, ou encore par les bourgeois du lieu. La lutte pour le pouvoir oppose les bourgeois, dont la légitimité est l'argent, aux aristocrates dont la légitimité est la reconnaissance du roi. Chaque classe, ne pensant qu'à elle-même et à ses intérêts, oublie ses responsabilités. Le «contrat social,» celui que Balzac voudrait tant instaurer, est brisé. Aucun bonheur ne peut donc sortir de ce système dont il résulte finalement une lutte sans merci dont la Révolution donne quelque idée, mais dont les pauvres font sans cesse les frais en vivant dans l'indigence.

Issu de la Révolution, le système démocratique aurait peut-être pu donner au peuple une chance de s'exprimer. Mais les luttes politiques sont réservées aux plus riches, aux propriétaires, seuls électeurs. Les partis se regroupent autour des forces sociales: les bourgeois sont généralement libéraux, les aristocrates royalistes, avec des nuances parfois (légitimiste, ultras, etc.). Ces deux classes s'affrontent donc par parti interposé sur la scène politique, oubliant entièrement les laissés-pour-compte de la politique: paysans, ouvriers, petits employés.

La critique de Balzac est donc particulièrement sévère. Sans aller jusqu'au rejet total de la civilisation comme Fourier, il rejoint ce dernier sur bien des points. Balzac reconnaît d'abord le bien-fondé de l'analyse sociale de Fourier qu'il trouve «incontestablement supérieur» à Saint-Simon. S'il ne pouvait, lui le réaliste, adhérer pleinement à un système qui ressort parfois plus au fantastique cosmologique qu'au socialisme, même utopique, il rejoint Fourier au moins sur deux points: ils constatent tous deux l'échec de la société civilisée sur la base même de l'existence de l'indigence; et d'autre part ils s'accordent sur quelques-uns des moyens qu'il faudrait utiliser pour panser les plaies des sociétés civilisées.

Pour Fourier, le plus grand échec des «sciences incertaines,» sciences politiques et morales, c'est de n'avoir «pas même réussi à prévenir l'indigence.»<sup>19</sup> Mais toutes les plaies de la civilisation se résument au fond à une seule: la passion, détournée de ses objets naturels et alors corrompue, devenue mauvaise. Cette passion est souvent aussi la cause des malheurs des personnages balzaciens. Fourier pense toutefois que la passion ne devrait pas mener à de tels drames. Selon ce penseur, l'attraction passionnée est le moteur de l'humanité, moteur qu'il s'agirait d'apprendre enfin à utiliser à des fins

---

<sup>19</sup> Charles Fourier. Théorie des quatre mouvements et des destinées générales (Paris: Pauvert, 1967; Introduction et notes de S. Debout), p.75.

favorables à l'humanité. La passion est en effet source d'énergie et peut contribuer à faire faire de gros progrès dans tous les domaines utiles à la société. Ainsi, les travaux des savants comme Balthazar Claës ou David Séchard devraient être soutenus par les institutions, car il en résulterait un bien pour le domaine auquel la recherche s'applique. Le bonheur de la société selon Fourier pourrait en fait se résumer à ceci: mettre la bonne personne au bon endroit pour qu'elle donne le meilleur d'elle-même, non parce qu'elle le doit mais parce que ça lui plait. Les êtres humains sont tous différents, c'est une réalité qu'il faut accepter et utiliser intelligemment. De même que les molécules s'attirent ou se repoussent selon qu'elles sont complémentaires ou semblables, de même les êtres humains ont des passions complémentaires ou non qui les attirent les uns vers les autres ou les repoussent.

Il s'agit donc pour Fourier de créer des communautés tenant compte de ces passions complémentaires en donnant à leurs détenteurs les responsabilités qui leur conviennent. Le passionné de gastronomie deviendra «gastrosophe» ou cuisinier pour l'ensemble de la communauté. L'artiste en architecture veillera à la beauté du site, si essentielle au bien-être quotidien. Quant aux travaux que personne n'aime faire, il s'agit de les répartir équitablement entre tous les «sociétaires,» ce qui devrait garantir un maximum de deux heures de travail désagréable par jour. La société dont rêve Fourier est donc une société de loisirs, dont les loisirs

seront le plus souvent utiles à l'ensemble soit par le plaisir qu'ils apportent (arts, littérature) soit par le confort qu'ils procurent (inventions, industries, etc.). L'argent est réparti entre chacun des sociétaires en fonction de son mérite et de son utilité, mais tous les sociétaires ont des garanties minimums: logis agréable et confortable, repas équilibré pour garantir la santé (Fourier croit que ce système permettrait aux humains d'atteindre aisément cent quarante ans!) et pris en commun dans un restaurant communautaire dont les cuisiniers seraient des gastronomes passionnés. Ces repas reviendraient beaucoup moins cher à chacun des sociétaires que s'il voulait se les préparer pour lui seul car toutes les étapes de la réalisation de ce repas auraient été partagées au lieu de lui revenir en totalité. Fourier assure ainsi que, dans la résidence communautaire:

On fait une chère si merveilleuse, que pour le tiers des frais que coûte une table de ménage, on trouve dans les sectes un service trois fois plus délicat et plus copieux; de sorte qu'on peut s'y nourrir trois fois mieux, en dépensant trois fois moins que dans un ménage, et éviter encore l'embarras des approvisionnements et préparations.<sup>20</sup>

C'est par ce partage et cette mise en commun que le système de Fourier a pu être placé parmi les socialismes de l'époque, et non par le partage de l'argent. Chaque sociétaire possède en effet des biens différents, il peut être riche ou pauvre, mais chacun a au moins le nécessaire. En fait, il y a autant de degrés de richesse que de passions et l'intérêt est

---

<sup>20</sup> Fourier, p.78.

pris en compte au même titre que les autres passions: «Les membres seront entraînés au travail; par émulation, amour-propre et autres véhicules compatibles avec l'intérêt.»<sup>21</sup>

L'intérêt est en effet vu comme une passion parmi les autres, bonne pourvu qu'elle soit dirigée dans l'intérêt commun. Il s'agit donc de combler d'honneurs et de richesses tous ceux qui assurent la richesse et la prospérité de la communauté. Dans ce système, Desplein étudiant n'aurait pas souffert de la faim et tous les jeunes gens du Cénacle seraient riches. Les mises en commun visent à réduire les coûts et le travail de chacun: «Trois cents familles de villageois associés n'auraient qu'un seul grenier bien soigné au lieu de trois cents greniers mal en ordre.»<sup>22</sup>

Quant à l'autre volet de l'organisation communautaire, dans le système de Fourier, c'est l'éducation qui suit un programme inspiré par la nature des enfants: importance des travaux manuels dans les premières années, apprentissages intellectuels au moyen surtout de la musique et de la cuisine qui doivent leur donner les moyens de raffiner leurs goûts, qu'ils soient concrets ou abstraits:

La cuisine . . . . concurremment à l'opéra, sera dans les premiers âges un ressort fondamental d'enseignement. Elle contribuera à la perfection des sens et c'est un rôle essentiel car, selon Fourier, le plein exercice des facultés sensuelles est la condition d'une vie morale pleine.<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> Fourier, p.76.

<sup>22</sup> Fourier, p.77.

<sup>23</sup> S. Debout, Introduction à Fourier, p.59.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les idées de Fourier, même si nous estimons qu'il serait bon d'entreprendre quelque jour une étude plus approfondie des points de rencontre entre celui-ci et Balzac. Il suffit ici de montrer ceux qui se rapportent plus directement à notre sujet.

Balzac ne va pas aussi loin que Fourier dans sa description de ce que pourrait être un monde meilleur, mais il souligne sans ambiguïté, nous pensons l'avoir montré, la nécessité de nourrir le peuple. Dans les années 1830, un grand débat opposait les partis politiques français relativement à la création d'écoles primaires afin d'instruire les enfants, même ceux de milieux défavorisés. En 1833, le débat se soldera par l'adoption de la loi Guizot, loi qui prévoit la création d'écoles primaires dans toutes les communes de France. Balzac s'est illustré dans ce débat en prenant partie contre la loi Guizot, position que ses détracteurs utiliseront longtemps pour renforcer l'idée que Balzac avait des convictions réactionnaires. En fait, son opposition ne se fondait pas du tout sur de telles convictions, comme nous pouvons le constater dans le texte suivant:

Nous nous occupons beaucoup d'éducation primaire et d'instruction publique: mais avant d'instruire les masses, il faudrait s'inquiéter de la manière dont elles naissent, se rendre compte des éléments.

L'élément des générations est la nourriture de leurs pères.<sup>24</sup>

Il faut donc, avant de prendre des mesures pour instruire le peuple, en prendre d'autres pour le nourrir, en créant une politique de l'alimentation, une telle politique étant indispensable aux enfants que l'on veut instruire. Autrement les enfants, mal nourris, ne sauraient bénéficier de l'instruction offerte par les écoles et tous les efforts fournis pour les instruire seraient perdus, celui de l'instituteur qui ne réussit pas dans sa tâche comme les efforts financiers de l'État qui paie l'instituteur et les ouvriers chargés de construire les écoles. Cette politique de l'alimentation serait d'autant plus efficace qu'elle s'accompagnerait d'une politique relative à l'État civil susceptible d'assurer le suivi des mesures introduites:

Chaque année, depuis trente ans, la France fait un relevé des naissances et cette statistique précieuse annonce combien de filles, combien de garçons; combien ont péri, combien sont vivants, quelle quantité a succombé de tel âge à tel autre. Les autres États européens adoptent aujourd'hui cette mesure si importante à l'Espèce humaine, eh bien, elle n'aura que de niais résultats, tant que l'on n'y joindra pas les données que voici:

inscrire l'âge du père et de la mère  
indiquer si l'enfant est blond ou brun  
noter la couleur des enfants qui meurent  
suivre chaque génération, chaque année pendant dix ans

diviser chaque pays en deux zones: l'humide et la chaude, la septentrionale et la méridionale et en comparer les résultats.

En un mot, le mouvement de la génération dans chaque pays devrait donner lieu à un annuaire composé avec le plus grand soin par un Bureau de savants en

---

<sup>24</sup> «Sur Brillat-Savarin et de l'alimentation dans la génération» texte inédit publié par Rose Fortassier dans L'Année balzacienne, 1968, p.118.

relations administratives sévères avec les employés qui tiennent l'État civil. Les questions les plus importantes relatives à l'éducation publique dépendent de cette création. La nourriture d'un peuple décide de ses destinées: La conquête des Indes et de l'Égypte a eu lieu lorsque les nations ont passé de la viande aux légumes, et aux céréales par suite des cultures qui n'admettaient plus la production de bestiaux, à cause de l'excessive division du sol. Nous sommes dans cette voie-là.<sup>25</sup>

Ce texte nous paraît d'une extrême importance pour élucider la pensée de Balzac tant sur l'alimentation que sur la politique. Il montre que, dans l'esprit de l'auteur, l'amélioration du bien-être social est une condition du bien-être de la nation, mais qu'il doit passer par certaines étapes: il faut d'abord veiller à l'alimentation des parents éventuels et noter sur un registre les caractéristiques spécifiques des enfants qui peuvent renseigner sur leur santé et leur espérance de vie. Le fait d'être blond était, selon lui, un plus mauvais pronostic pour l'avenir que le fait d'être brun, les blonds étant plus faibles, moins résistants à la maladie.<sup>26</sup>

Si les parents sont bien nourris et que les enfants reçoivent eux aussi une nourriture suffisante et adaptée (du blé plutôt que des pommes de terre, assez de viande), ceux-ci seront prêts à absorber les enseignements de l'école. Mais créer l'école primaire pour tous sans créer une politique de l'alimentation, c'est, pour employer une expression populaire, «mettre la charrue avant les boeufs.» Toutefois l'instruction

---

<sup>25</sup> «Sur Brillat-Savarin et de l'alimentation dans la génération» texte inédit publié par Rose Fortassier dans L'Année balzacienne, 1968, p.117-118.

<sup>26</sup> Voir à ce propos l'exemple présenté au chapitre 1.

est nécessaire, et la première instruction devrait peut-être être, comme l'affirme Fourier, l'apprentissage des aliments et de leur préparation.<sup>27</sup> Les nourritures spirituelles, tant intellectuelles que religieuses, pourront ensuite être introduites aux enfants dont les sens ont été préparés aux créations de l'esthétique et aux travaux de la pensée par l'alimentation. Tous les enseignants le savent: on ne peut instruire un enfant affamé, on ne peut lui transmettre les nuances du goût quand ses seules références gustatives sont le croûton du repas... Comment développer l'esprit d'un enfant quand son corps lutte pour survivre?

Finalement le bonheur se trouve dans la stabilité sociale que génère la garantie du pain quotidien, le droit à des loisirs et à l'instruction, le droit surtout de vivre décemment sans avoir à demander la charité, même lorsqu'on est trop vieux pour travailler. Bénassis prévoit ainsi un hospice d'accueil des vieillards devenus incapables de travailler. Il prévoit aussi «un fonds de réserve qui doit permettre un jour à la commune de payer plusieurs bourses à des enfants qui donneraient de l'espérance pour les arts ou pour les sciences.»<sup>28</sup> Il prévoit en un mot divers programmes sociaux visant au bien-être général. L'avenir lui donnera raison: après mille maux et malheurs de l'histoire, de telles mesures ont été prises, insuffisantes pour la plupart et fruit de luttes et de désordres sociaux. Le conseil de Balzac, qui n'est pas plus

<sup>27</sup> S. Debout, Introduction à Fourier, p.59.

<sup>28</sup> MC, IX, p.463.

écouté maintenant qu'il l'a été de son temps, est de prévenir ces désordres en assurant à l'ensemble de la population de quoi vivre et s'instruire. Est-ce une utopie? Contrairement au rêve de Fourier, le rêve de Balzac ne consiste pas à faire tourner les planètes autrement que de la façon que nous connaissons. Il est le fruit d'une pensée généreuse dans un monde cruel, le désir d'une place pour chacun, que l'on soit grand ou petit.

Balzac, contrairement à Fourier, n'a jamais été socialiste; mais sa vision du monde réserve une place appréciable à l'aide sociale. Celle-ci se caractérise par les points suivants:

- politique de l'alimentation garantissant la suffisance de chacun;

- suivi médical de la population, notamment des gens en âge d'avoir des enfants, et de leurs enfants, au moins jusqu'à dix ans. Ceci est tout à fait avant-gardiste, et annonce la Sécurité sociale qui n'existe toujours pas dans la plupart des pays du monde;

- enseignement primaire, puis bourses d'études pour les plus doués, quelle que soit leur appartenance sociale;

- prise en charge des vieillards sans pensions par la société.

Ce programme se distingue de celui de Fourier par son caractère concret, ce que l'on pouvait attendre d'un auteur

«réaliste.» La mise en oeuvre d'un tel programme passe, pour Balzac, par l'établissement d'une société hiérarchisée, stable, dirigée par des «aristocrates» éclairés (intellectuels notamment). Ces aristocrates, au sens large du terme puisqu'ils peuvent inclure les aristocrates de l'esprit, l'abbé Bonnet ou le docteur Bénassis, servent de guide à la population dont ils ont la responsabilité. S'il faut chercher l'utopie balzacienne quelque part, c'est peut-être ici que nous la trouverons: Balzac pense que nous pouvons rétablir le contrat social de la féodalité. Il croit que la société féodale, hiérarchisée et fondée sur la répartition des responsabilités, est le meilleur gage de maintien de l'ordre, pourvu que cette société soit intelligente et assure les besoins fondamentaux de chacun. Alors naîtront d'autres biens, comme dans le village de Bénassis:

Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles. . . Pour moi les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires. . . Qui travaille mange, et qui mange pense.<sup>29</sup>

Le bien-être entraîne aussi les loisirs qui permettent de cultiver les arts et d'acquérir du goût pour le «beau idéal.» Si la société reste hiérarchisée, comme chez Fourier d'ailleurs, c'est qu'il faut permettre à l'ambition de s'exprimer, pourvu que seule l'ambition qui crée un bien social soit récompensée. C'est peut-être en ceci que le marxisme était

---

<sup>29</sup> MC, IX, 418-419.

lui aussi utopique, puisqu'il pensait pouvoir niveler la société en gardant tous les individus à la même hauteur de l'échelle sociale. L'égalité n'est pas naturelle, il vaut mieux, pour la société, qu'une hiérarchie se maintienne à partir du moment où les récompenses vont à ceux qui oeuvrent dans l'intérêt commun.

L'étude de l'alimentation dans La Comédie humaine fait donc apparaître toute une «physiologie du goût» à la mode balzacienne, fondée sur l'appartenance sociale comme chez Pierre Bourdieu, et dépassant largement les goûts alimentaires. En effet, les goûts alimentaires ne sont que la base des autres goûts qui se raffinent parallèlement aux premiers. L'analyse des goûts et des consommations des personnages débouche sur la vision d'un monde meilleur. Le réalisme éclate momentanément pour faire place au «beau idéal» d'une société réformée, à un idéalisme social ancré dans le respect des besoins fondamentaux de l'espèce humaine tout entière, et particulièrement des besoins alimentaires, les premiers à tous points de vue. Est-ce une utopie, ou l'analyse réaliste de la plus criante insuffisance de la civilisation? Nous pouvons encore nous poser la question, alors que les inégalités demeurent et que la famine sévit dans trop d'endroits du monde. Nous devrions considérer l'humanité tout entière à la lumière de cet avertissement, pourtant célèbre, que Balzac et Brillat-Savarin nous donnent tous deux: «Les destinées d'un peuple dépendent et

de sa nourriture et de son régime.»<sup>30</sup> Dans un monde partagé entre la suralimentation et la famine, où partout se posent des problèmes de malnutrition et de carences alimentaires, même dans les pays riches, il semble que l'avenir de l'humanité soit problématique et que les conseils de Balzac gardent toute leur valeur, toute leur saveur, empreinte d'espoir et d'inquiétude.

---

<sup>30</sup> *TEM*, XII, p.309.

## BIBLIOGRAPHIE

## I. OEUVRES DE BALZAC

La Comédie humaine. 12 volumes, Paris: Gallimard, 1976,  
(Bibliothèque de la Pléiade).

Oeuvres diverses. vol.1, Paris: Gallimard, 1990, (Bibliothèque  
de la Pléiade).

La Comédie humaine. 11 volumes, texte établi et préfacé par  
Marcel Bouteron, Paris: Gallimard, 1958, (Bibliothèque  
de la Pléiade).

L'Oeuvre d'Honoré de Balzac. 16 volumes, publiés sous la  
direction d'Albert Béguin et de Jean Ducourneau, Paris:  
Le Club français du livre, 1967.

Correspondance. Éd. Roger Pierrot, Paris: Garnier: t.I (1809-  
juin 1832), 1960; t.II (juin 1832- 1835), 1962; t. III  
(1836-1839), 1964; t.IV (1840- avril 1845), 1966; t.V  
(mai 1845-1850), 1969.

Lettres à Mme Hanska. Éd. Roger Pierrot, Paris: Les  
bibliophiles de l'originale, t.I (1832-1840), 1967; t.II  
(1841-1845), 1968; t.III (1845-1847), 1969; t,IV (1847-  
1848), 1971.

Oeuvres complètes. 28 volumes, édition établie par la Société des études balzaciennes sous la direction de Maurice Bardèche, Paris: Club de L'honnête homme, 1956-1963.

Traité des excitants modernes. Publié en appendice à la Physiologie du goût de Brillat-Savarin, éd. de 1839.

Le gastronome français ou l'art de bien vivre. Par les anciens auteurs du Journal des gourmands. Ouvrage mis en ordre, accompagné de notes, de dissertations et d'observations par M.C... Paris: Charles Béchét, 1828, (Imprimerie Honoré de Balzac).

Code gourmand. Ouvrage attribué à Balzac par Bruce Tolley. Paris: Ambroise Dupont et Cie, 1827.

«Nouvelle théorie du déjeuner» dans Les Parisiens comme ils sont, 1830-1846. Genève: La Palatine, 1947.

«Physiologie gastronomique» T. XIV de L'Oeuvre de Balzac, Paris: Le Club français du livre, 1962-1964.

«La toilette et la gastronomie». Article signé G.V.M. paru dans Le Journal des gens du monde, 16e numéro, 20 mars 1834, et attribué à Balzac par Louis Jaffard. Voir Honoré de Balzac, Journaux à la mer. Paris: Éditions du Conquistador, 1949.

«Traité de la vie élégante,» «Physiologie du rentier de Paris,» «Physiologie de l'employé,» et «Les boulevards

de Paris.» Préface et notes de L. Lumet. Bibliopolis, Édition et librairie, 1911, (Coll. Curiosités littéraires et pays inconnus).

## II. OUVRAGES ET ARTICLES CONSACRÉS À BALZAC.

Abraham, Pierre. Créatures chez Balzac. Paris: Gallimard, 1931.

Adamson, Donald. «*Le Cousin Pons*: a critical study.» Thèse acceptée à l'université d'Oxford, 1961-1962.

- - - «*Le Cousin Pons*, the "paragraphe composé".» The Modern Language Review, April 1964, p.209-213.

- - - The Genesis of *Le Cousin Pons*. Oxford: Oxford University Press, 1966, (Oxford Modern Languages and Literature Monographs).

Allemand, André. Unité et structure de l'univers balzacien. Paris: Plon, 1965, (Histoire des mentalités).

- - - Honoré de Balzac, création et passion. Paris: Plon, 1965, (la Recherche de l'Absolu).

Amossy, Ruth et E. Rosen. «Du banquet au roman "réaliste": La Maison Nucingen,» dans Le Huenen et Perron, Le Roman de Balzac. Montréal: Didier, 1980, p.153-162.

- Andréoli, Max. Le système balzacien. Essai de description synchronique. Lille: Atelier national de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1984.
- - - «La politique rationnelle selon Balzac. Esquisse d'une description synchronique.» L'Année balzacienne, 1980, p.7-35.
- Bachelin, Henri. «Balzac et la table.» Extrait de Grandgousier, revue de gastronomie médicale, no 3, mai 1936, p.165-173.
- Bagge, Dominique. «Le cadre social tracé par l'oeuvre d'un Balzac,» in Les idées politiques en France sous la Restauration. Paris: PUF, 1952, p. 235-245.
- Barbéris, Pierre. Aux Sources de Balzac : les Romans de jeunesse. Préface de Jean A. Ducourneau, Paris: Les bibliophiles de l'originale, 1965, in-16, 453 p.
- - - «Balzac, le baron Charles Dupin et les statistiques.» L'Année balzacienne, 1966, p.67-83.
- - - Balzac, une mythologie réaliste. Paris: Larousse, 1971, (Thèmes et textes).
- - - «Le Père Goriot» de Balzac, Écriture, structure et signification. Paris: Larousse, 1972, (Thèmes et textes).

- - - Mythes balzaciens. Paris: A. Colin, 1972, (Études romantiques).
  - - - Le Monde de Balzac. Paris: Artaud, 1973.
  - - - Lectures du réel. Paris: Éditions sociales, 1973.
  - - - Balzac et le mal du siècle. 1799-1833. 2 volumes, Paris: Gallimard, 1976.
  - - - Le Prince et le Marchand. Paris: Fayard, 1980.
  - - - «Dialectique du prince et du marchand.» Balzac, l'invention du roman, Claude Duchet et al. Paris: Pierre Belfond, 1982.
- Bardèche, Maurice. Balzac, romancier. Paris: Plon, 1940.
- - - Une lecture de Balzac. Paris: Les sept couleurs, 1964.
- Barthes, Roland. S/Z. Paris: Seuil, 1970.
- Barry, Naomi. «The gastronomic world of Balzac.» Gourmet, Sept. 1987, p. 48-52 et 113-117.
- Basset, Nathalie. «Les physiologies au XIXe siècle et la mode. De la poésie comique à la critique.» L'Année balzacienne, 1984, p. 157-172.
- Bastier, Jean. «Les Paysans de Balzac et l'histoire du droit rural.» Revue d'histoire moderne et contemporaine, juil.-sept. 1978, p. 396-418.

Beaujon, Edmond. «Balzac, témoin du monde moderne.» Journal de Genève, 20-21 novembre 1965, p. 1-3.

Béguin, Albert. Balzac visionnaire. Genève: Skira, 1946.

- - - Balzac lu et relu. Paris: Seuil, 1965.

Bellos, David. «Balzac et le fouriérisme en 1841: sur une lettre presque retrouvée.» L'Année balzacienne, 1973, p.53-63.

Bernard, Michel. «La Comédie humaine à table: de l'utilisation romanesque, linguistique et stylistique de l'alimentation dans l'oeuvre d'Honoré de Balzac.» Liège: mémoire dactylographié, 1979.

Bernier, Robert. «Balzac socialiste.» La Revue socialiste, mai 1892, p.1-12.

Berthier, Patrick. «Quelques almanachs de province.» L'Année balzacienne, 1980, p. 279-294.

Bijaoul-Baron, Anne-Marie. «La symbolique des noms chez Balzac.» Vie et Langage, octobre 1974, p. 558-570.

Bonard, Olivier. La peinture dans la création balzacienne. Genève: Droz, 1969.

Bor, Marie. Balzac contre Balzac. Paris: L'Églantine, 1933.

- - - «L'oeuvre révolutionnaire de Balzac.» Europe. juil.-août 1950, p. 182-191.

- Bordeaux, Henri. «Sur deux romans de Balzac.» Revue de Paris, juin 1940, p.407-421.
- Borel, Jacques. Personnages et destins balzaciens. Paris: José Corti, 1959.
- Bornet, R. «La structure symbolique de Séraphîta et le mythe de l'androgyné.» L'Année balzacienne, 1973, p. 235-252.
- Bourget, Paul. «La politique de Balzac,» et «Balzac nouvelliste» in Études et portraits. Paris: Plon, 1906, Tome 3: Sociologie et littérature, p.46-81 et 247-259.
- Boussel, Patrice. Les restaurants dans La Comédie humaine. Paris: Éd. de la Tournelle, 1950.
- Brown, W.J. «Balzac:the meal as Metonym and Index of Social and Economic Spheres.» Fictional Meals and their Function in the French Novel, 1789-1848, Toronto: University of Toronto Press, 1984, ch. 1 p.23-54.
- Bruhat, Jean. «Balzac et la classe ouvrière française.» Europe, janv.-fév. 1965, p. 74-90.
- Brunel, Pierre. «Gambara, ou l'opéra ivre.» Corps écrit, no 13 (L'ivresse), mars 1985, p. 133-139.
- Butler, Ronnie. «La Noblesse d'Empire dans La Comédie humaine.» L'Année balzacienne, 1983, p. 163-178.

Carofiglio, Vito. «Un dottore in lettere gastrologiche e un "estomac incompris": Balzac e Pons.» Lectures no 2, Gastrologia, sept. 1979, p.89-118.

Castex, Pierre-George. Eugénie Grandet. Paris: Classiques Garnier, 1965.

- - - «L'ascension de Monsieur Grandet.» Europe, 1965, p.247-266.

- - - «Balzac et Brillat-Savarin.» L'Année balzacienne, 1969, p. 7-14.

- - - «L'Univers de La Comédie humaine.» Introduction à La Comédie humaine, Paris: Gallimard, 1976, (Bibliothèque de la Pléiade).

Chevalier, Louis. «La Comédie humaine, document d'histoire?» Revue historique, juil.-sept. 1964, p. 27-48.

Chevallier, Jean-Jacques. «H. de Balzac ou l'ambiguïté de La Comédie humaine» in Histoire de la pensée politique. Paris: Payot, 1984. Tome 3: La grande transition: 1789-1848, p.87-95

Chollet, Roland. «Trophée de tête chez Balzac.» L'Année balzacienne, 1990, p.257-272.

Clark, Priscilla. «Suicide, société et sociologie: de Durkheim à Balzac.» Nineteenth Century French Studies, vol. III, no 3 et 4, 1975, p.200-212.

Clouzot H. et R. H. Valensi. Le Paris de la Comédie humaine.  
Paris: Le Goupy, 1926.

Cornilleau, Robert. Balzac, écrivain social. Pages choisies,  
introduction et notes par R. C. Paris: éd. SPES, s.d.

Courtine, Robert-J. Balzac à table. Paris: éditions Robert  
Laffont, 1976.

- - - «Plaisirs de la cuisine mis en histoire. À table avec  
M. de Balzac.» La Nouvelle critique, no 98, novembre  
1976, p. 87-89.

Curtius, Ernst-Robert. Balzac. Trad. H. Jourdan, Paris:  
Grasset, 1933.

Davey, Lynda. «Sémiotique de l'aliment dans le roman français  
du XIXe siècle.» Thèse de doctorat, Université de  
Montréal, 1989.

David, Gérard. «L'idée de bonheur dans La Comédie humaine».  
L'Année balzacienne, 1966, p. 309-356.

Defourneaux, M. «Balzac, sociologue.» Bulletin de l'Institut  
français en Espagne, no 42, mai 1950, p. 100-103.

Delafaye, François. «La sociologie de Balzac.» Mémoire de  
Philosophie, Faculté des Lettres et Sciences humaines de  
Lyon, 1970.

- Dino, Guzino. «L'aspect historique et social des types chez Balzac.» Europe, janv.-fév. 1965, p.295-302.
- Donnard, Jean-Hervé. Balzac, les réalités économiques et sociales dans la Comédie humaine. Paris: Armand Colin, 1961.
- - - «Les Paysans et La Terre.» L'Année balzacienne, 1975, p. 125-142.
- Duchet, Claude (dir.). Revue des sciences humaines. Numéro spécial sur Balzac, tome XVII, no 175, juil.-sept. 1979.
- - - (dir.). Balzac, l'invention du roman. Colloque de Cerisy, Paris: Pierre Belfond, 1982.
- Dupuis, Danielle. «La poésie de la toilette féminine chez Balzac et quelques-unes de ses implications.» L'Année balzacienne, 1984, p.173-196.
- - - «Variations sur le thème des bijoux dans La Comédie humaine.» L'Année balzacienne, 1984, p.197-224.
- - - «Toilette féminine et réalisme balzacien.» L'Année balzacienne, 1986, p.115-138.
- Engels, Friedrich. «Lettre à Miss Harkness.» Avril 1888.
- Épistémon. «Balzac gourmand et apologiste de la gourmandise.» Grandgousier. no 3, mai 1936, p.131-139.

- Falconer, Graham. «L'entrée en matière chez Balzac: prolégomènes à une étude sociocritique.» La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto: Samuel Stevens Hakkert & Company, 1975, p. 129-150.
- Fargeaud, M. «Les Balzac et les Vauquer.» L'Année balzacienne, 1960, p.125-134.
- Fernandez, Ramon. Balzac ou l'envers de la création romanesque. Paris: Grasset, 1980.
- Fess, Gilbert. The Correspondance of Physical and Material Factors with Character in Balzac. Philadelphia: Publications of the University of Pennsylvania, 1924, Department of Romanic Languages and Literatures, No 10.
- Fischer, Jan O. «Réalisme et procédés.» Europe, janv.-fév. 1965, p.221-224.
- - - «"La politique n'a rien à faire dans la littérature," le problème de l'indépendance de l'écrivain à l'époque de Stendhal et de Balzac, double sens du mot "politique".» Septième journée du Stendhal-Club sur Stendhal et Balzac. Aran: Éditions du Grand-Chêne, 1972, p. 29-50.
- - - «Réalisme et "conception du monde" chez Balzac: problèmes de méthode.» L'Année balzacienne, 1974, p.265-280.

- - - Époque romantique et réalisme. Praha: Univerzita Karlova, 1977.
- Flat, Paul. «Les idées de Balzac sur l'amour et la société.» La Revue de Paris, no 5, 1er avril 1894, p.140-164.
- Fortassier, Rose. «Sur Brillat-Savarin et de l'alimentation dans la génération.» Texte inédit de Balzac présenté par R. F. dans L'Année balzacienne, 1968, p. 105-119.
- - - Les mondains de La Comédie humaine. Paris: Klincksieck, 1974.
- Frapplier-Mazur, Lucienne. «Balzac et les images reparaissantes. Lumière et flamme dans La Comédie humaine.» Revue des sciences humaines, janv.-mars 1966, pp.45-80.
- - - «Espace et regard dans La Comédie humaine.» L'Année balzacienne, 1967, p. 325-338.
- - - «Texte métaphorique et réalité romanesque.» L'Année balzacienne, 1972, p. 309-321.
- - - «Balzac et l'androgynisme dans La Comédie humaine.» L'Année balzacienne, 1973, p. 253-277.
- - - L'expression métaphorique dans La Comédie humaine. Paris: Klincksieck, 1976.

- - - «Circuit de l'orgie chez Balzac.» Colloque international sur L'histoire et la théorie de la parodie, Kingston, Ontario, 8-10 oct. 1981.
- Gaillard, Françoise. «La cinétique aberrante du corps social au temps de Balzac.» Littérature no 58, mai 1985, p. 3-18.
- Garnand, Harry J. The Influence of Walter Scott on the Works of Balzac. New York: Columbia University, 1926.
- Gautier, Théophile. Honoré de Balzac. Paris: Poulet-Malassis, 1859.
- Garrett, Helen T. Clothes and character. The function of dress in Balzac. Philadelphia, 1941.
- Gendzier, Stephen J. «L'interprétation de la figure humaine chez Diderot et chez Balzac.» L'Année balzacienne, 1962, p. 181-193.
- Giraud, Raymond. The Unheroic Hero in the Novels of Stendhal, Balzac and Flaubert. Brunswick, New Jersey: Rutgers University Press, 1957.
- Gozlan, Léon. Balzac chez lui. Paris: Michel Lévy frères, 1862.
- - - Balzac en pantoufles. Réédition, Paris: Lemercier, 1926, c1886.

Ghesquières, Jean-Pierre. «Balzac: la province dans La Comédie humaine.» Thèse de doctorat de troisième cycle en histoire, Université de Bordeaux, 1972.

Guise, René. «Le roman-feuilleton et la vulgarisation des idées politiques et sociales sous la Monarchie de Juillet.» Romantisme et politique 1815-1851, colloque de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, 21, 22 et 23 avril 1966.

Guyon, Bernard. La pensée politique et sociale de Balzac. Paris: A. Colin, 1967.

Hinz, Evelyn J. (ed.). «Diet and Discourse: Eating, Drinking and Literature.» Mosaic, a Journal for the Interdisciplinary Study of Literature, Summer-Fall 1991.

Hoffmann, Léon-François. «Les métaphores animales dans Le Père Goriot.» L'Année balzacienne, 1963, p.91-105.

- - - Répertoire géographique de La Comédie humaine. Paris: Corti, 1965.

Imbert, Patrick. Sémiotique de la description balzacienne. Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978.

Jacolin, François. «Les Paysans et l'état social des campagnes de l'Yonne sous la Restauration.» L'Année balzacienne, 1974, p. 133-150.

Jeannot, André. «Essai sur l'hypomanie balzacienne. Étude psychopathologique d'H. de Balzac.» Thèse de médecine de l'Université de Nancy, 1976.

Johannet, René. L'évolution du roman social au XIXe siècle.  
Reims: Action populaire, s.d.

Kennett, William T.E. «Balzac et le déterminisme psychophysologique de Cabanis.» Unpublished doctoral dissertation, Princeton University, 1941.

Kiryu, Kazuo. «Les personnages et le milieu chez Balzac.» Conférence de janvier 1963 du Groupe d'études balzaciennes de Tokyo.

Klose, Jutta. Tafelfreud und Liebesleid in der Bourgeoisie.  
«Essen und trinken» bei Balzac, Flaubert und Zola.  
Frankfurt am Main: Verlag Peter Lang GmbH, 1987.

Labouret, Mireille. «L'aristocratie balzacienne: du blason au bestiaire.» L'Année balzacienne, 1985, p. 285-298.

Lamartine, Alphonse de. Portraits et salons romantiques.  
Réédition, Paris: Le Goupy, 1927.

Laubriet, Pierre. «L'élaboration des personnages dans César Birotteau.» L'Année balzacienne, 1964, p.251-270.

Lebrun, Myriam. «Le monde étudiant dans La Comédie humaine.»  
Mémoire de maîtrise, Paris-III, 1977.

Lécuyer, Maurice A. F. Balzac et Rabelais. Paris: Société «Les Belles Lettres,» 1956.

Le Huenen, R. et Paul Perron. Balzac, sémiotique du personnage romanesque: l'exemple d'Eugénie Grandet. Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1980.

- - - Le Roman de Balzac. Montréal: Didier, 1980.

Leroy, Maxime. «Balzac et le romanesque social.» Hommes et Mondes, no 37, août 1949, p.611-621.

Le Yaouanc, Moïse. Nosographie de l'humanité balzacienne. Paris: Librairie Maloine, 1959.

- - - «Le plaisir dans les récits balzaciens.» L'Année balzacienne, 1973, p. 201-233.

Lock, Peter W. "Hoarders and Spendthrifts in La Comédie humaine". The Modern Language Review, volume LXI, Jan. 1966, p.29-41.

Longuaud, Émile. Dictionnaire de Balzac. Paris: Hachette, 1969.

Lotte, Fernand. «Balzac et la table dans La Comédie humaine.» L'Année balzacienne, 1962, p.119-181.

Louis, Paul. Les types sociaux chez Balzac et Zola. Paris: Aux éditeurs associés, les éditions du monde moderne, 1925, (Les Essais du XXe siècle, no 3).

Lukàcs, Georg. Balzac et le réalisme français. Paris: Maspero, 1967.

Macherey, Pierre. «Histoire et roman dans Les Paysans de Balzac.» Sociocritique. Paris: Nathan, 1979, p.137-146.

Mauclair, Camille. «Le paysan et l'ouvrier dans le roman contemporain français.» La Revue des revues d'Europe et d'Amérique, 15 mai 1899, p.388-396

Maurois, André. Prométhée ou la Vie de Balzac. Paris: Hachette, 1965.

Marceau, Félicien. Balzac et son monde. Paris: Gallimard, 1970.

McVicker, Cecil D. «Foods and stimulants in the writings of Honoré de Balzac.» Thèse dactylographiée, University of Missouri, 1953.

- - - «Narcotics and Excitants in the Comédie humaine.» Romance Notes no 11, 1969, p. 291-301.

Meininger, Anne-Marie. «Réalisme et réalités.» Europe, janv.-fév. 1965, p. 179-188.

Merrill, Francis E. «Balzac as Sociologist : A Study in the Sociology of Literature.» Sociology and Social Research, Jan. 1966, p. 148-159.

Métadier, Paul. Balzac au petit matin. Note liminaire par  
André Maurois. Genève: La Palatine, 1964.

- - - «Balzac, précurseur de la caractérologie.» L'Année  
balzacienne, 1965, p. 309-316.

Mitterand, Henri. «À propos du style de Balzac.» Europe, 1965,  
p.145-161.

- - - Le discours du roman. Paris: PUF, 1980.

Mozet, Nicole. La ville de province dans l'oeuvre de Balzac.  
Espace romanesque, fantasmes, idéologie. Paris: Société  
d'édition d'enseignement supérieur, 1982.

Nykrog, Per. La pensée de Balzac dans La Comédie humaine.  
Essai de quelques concepts clés. Copenhague: Munksgaard,  
1965.

Paris, Jean. «Modèles balzaciens.» La lecture sociocritique du  
texte romanesque. Toronto: Samuel Stevens Hakkert &  
Company, 1975, p. 151-164.

Patterson, Suzanne ( vicomtesse Jean-Louis de Courson ).  
«Cooking with Balzac.» Réalités, no 276 (édition  
anglaise) p.86-89.

Pichois, Claude. Philarète Chasles et la vie littéraire au  
temps du Romantisme. 2 vol., Paris: J. Corti, 1965.

Pierrot, Roger. «La pensée politique, sociale et économique de Balzac.» Revue politique et parlementaire, économique et financière, no 757, juin 1965.

Poulet, Georges. «Balzac.» Études sur le temps humain. Volume II: La Distance intérieure. Paris: Plon, 1952, p.122-193.

- - - «Espace et temps balzaciens.» L'Oeuvre de Balzac, tome X, Paris: Club français du livre, 1967, p.I - XXVI.

Pradalié, Georges. Balzac historien. La société de la Restauration. Paris: PUF, 1955.

Prioult, A. «À l'ombre des presbytères.» L'Année balzacienne, 1960, p.185-188.

Pugh, Anthony R. Balzac's recurring characters. Toronto: University of Toronto press, 1974.

Regard, Maurice. «Exemple de critiques historiques sur un roman de Balzac. Modeste Mignon (du manuscrit à l'imprimé) (résumé)». Literary history and literary criticism, (Acts of the 9th Congress, International Federation for Modern Language and Literature) New York: New York University Press, 1965.

Richard, Jean-Pierre. Études sur le romantisme. Paris: Seuil, 1970.

- - - «Balzac, de la force à la forme.» Poétique 1, 1970,  
p.10-24.

Roux, Fernand. Balzac juriconsulte et criminaliste. Paris:  
Dujarric et Cie, 1906.

Rudich, Linda. «Balzac et Marx: Théorie de la valeur.» La  
lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto:  
Samuel Stevens Hakkert & Company, 1975, p. 63-78.

Surville, Laure de. Balzac, sa vie et ses oeuvres. Paris:  
Librairie nouvelle, 1858.

Toda, Michel. «Balzac pour la défense du trône et de l'autel.»  
Le choc, no 4, mars 1988, p. 74-76.

Toldo, Pietro. «Rabelais et Honoré de Balzac.» Revue des  
études rabelaisiennes, III, 1905, p. 117-137.

Tolley, Bruce. «Balzac et la doctrine saint-simonienne.»  
L'Année balzacienne 1973, p. 159-167.

Treban, Yves-Marie. «Honoré de Balzac ou le gourmand  
désargenté.» Le choc, no 4, mars 1988, p. 77-78.

Trousseau, Raymond. Balzac, disciple et juge de Jean-Jacques  
Rousseau. Genève: Droz, 1983.

Vannier, Bernard. L'inscription du corps : Pour une sémiotique  
du portrait balzacien. Paris: Klincksieck, 1972.

Verdier, Philippe. «Balzac révolutionnaire.» Idées, no 4, fév. 1942, p. 28-39.

Vienney, Claude. Initiation à l'économie politique par l'analyse de texte: Le Médecin de campagne de H. de Balzac. La Hune 33470 Gujan-Mestras: Éditions Intermedio, 1977.

Vladimirova, M.-M. «La critique littéraire marxiste en France (1954-1964) et la littérature française.» Thèse soutenue à l'Université d'État Gorki, juillet 1966.

Werdet, E. Portrait intime de Balzac. Paris: Silvestre, 1859.

Whitaker, Thomas R. «The drinkers and History: Rabelais, Balzac and Joyce.» Comparative Literature, XI, 1960, p.157-164.

Wurmser, André. La Comédie inhumaine. Paris: Gallimard, 1964.

Yücel, Tahsin. Figures et messages dans la Comédie humaine. Tours: Mâme, 1972 (1973).

Zélicourt, Gaston de. «Balzac historien.» Bulletin de la Librairie ancienne et moderne, no 178, déc. 1975, p. 249-253.

Ziver, Marianne A. «Balzac: quelques types nationaux.» Thèse de maîtrise, Lamar State College, Vanderbilt University, Texas, 1966.

## OUVRAGES ET ARTICLES DIVERS

Accardo, Alain. Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social. Bordeaux: Le Mascaret, 1983.

Arasse, Daniel. La guillotine ou l'imaginaire de la Terreur. Paris: Flammarion, 1987.

- - - Le détail. Paris: Grasset, 1991.

Aron, Jean-Paul. Essai sur la sensibilité alimentaire à Paris au XIXe siècle. Paris: A. Colin, 1967.

- - - Le Mangeur au XIXe siècle. Paris: Laffont, 1973.

Bagge, Dominique. «Le socialisme individualiste de Fourier.»  
Les idées politiques en France sous la Restauration.  
Paris: PUF, 1952, p. 335-363.

Bakhtine, Mikhaïl. L'oeuvre de Francois Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance.

Traduction par Andrée Robel, Paris: Gallimard, 1970.

- - - Esthétique et théorie du roman. Traduction par Daria Olivier, Paris: Gallimard, 1978.

Barthes, Roland. Mythologies. Paris: Seuil, 1957.

-- - - Système de la mode. Paris: Seuil, 1967.

- Benassar, B., J. Goy et al. «Histoire de la consommation.»  
Annales Économies Sociétés Civilisations, mars-juin  
1975, p. 402-631.
- Bernier, Georges. Antonin Carême (1783-1833). La sensualité  
gourmande en Europe. Paris: Grasset, 1989.
- Bertall et Paul Gavarni. Bertall et Gavarni dans Le diable à  
Paris. Genève: Éditions de l'Agora, 1985, (Grands  
illustrateurs).
- Blond, Georges et Germaine. Histoire pittoresque de notre  
alimentation. Paris: Fayard, 1961.
- Boileau, Nicolas. L'Art poétique. Dans Oeuvres complètes,  
Paris: Gallimard, 1966, (Bibliothèque de la Pléiade).
- Bonnet, Jean-Claude. Grimod de La Reynière: Écrits  
gastronomiques. Paris: Éditions Christian Bourgeois,  
1978.
- - - «Le système de la cuisine et du repas chez Jean-  
Jacques Rousseau.» Poétique, 22, 1975.
- - - «Le réseau culinaire dans L'Encyclopédie» Annales  
1976, p.891-911.
- Bourdieu, Pierre. «Éléments d'une théorie sociologique de la  
perception artistique.» Revue internationale de Sciences  
sociales, vol. XX, 1968, no 4, p. 640-664.

- - - La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement. Paris: Éditions de Minuit, 1970.
- - - La distinction. Critique sociale du jugement. Paris: Éditions de Minuit, 1979.
- - - Le sens pratique. Paris: Éditions de Minuit, 1980.
- - - Ce que parler veut dire. Paris: Fayard, 1982.
- - - Questions de sociologie. Paris: Éditions de Minuit, 1984.
- - - Homo academicus. Paris: Éditions de Minuit, 1984.

Bourgin, Hubert. Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français. Paris: Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1905.

Briffaut, Eugène. Paris à table. Ill. par Bertall (1846).  
Réédition, Paris-Genève: Slatkine, 1980.

Brillat-Savarin, Jean-Anthelme. La Physiologie du goût.  
Réédition, Paris: Pigoreau, 1865, c1825.

Burnand, Robert. La Vie quotidienne en France en 1830. Paris: Hachette, 1943.

Cabanis, P. J. G. Rapport du physique et du moral de l'homme.  
2 vol., Paris: Librairie Victor Masson, 1855.

- - - Oeuvres complètes de Cabanis. Paris: Bossanges frères,  
1924.

Caillet, Émile. La tradition littéraire des Idéologues.  
Philadelphia: American Philosophical Society, 1943.

Carême, Antonin. L'Art de la cuisine française au XIXe siècle.  
Paris: Dentu, 1847, c1833.

Castelot, André. L'histoire à table. Paris: Librairie  
académique Perrin, 1972.

Charlety, Sébastien. Histoire du Saint-Simonisme, 1825-1864.  
Paris: Paul Hartman, 1931.

Châtelet, Noëlle. Le corps à corps culinaire. Paris: Seuil,  
1977.

Chevalier, Louis. Classes laborieuses, classes dangereuses à  
Paris pendant la première moitié du XIXe siècle. Paris:  
Hachette, 1984, c1978.

Clark, Priscilla P. «The Bourgeois in the French Novel, 1789-  
1848.» Columbia University Ph.D, 1967.

- - - The Battle of the Bourgeois: The Novel in France,  
1789-1848. Paris: Didier, 1973.

Coser, Lewis A., ed. Sociology Through Literature. Englewood  
Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall Inc., 1963.

- Courtine, Robert-J. La gastronomie. Paris: PUF, 1970, (Que sais-je? no 1373).
- Cros, Edmond. Théorie et pratique sociocritiques. Montpellier: Centre de recherches sociocritiques, 1983.
- - - «Sociocritique et génétique textuelle.» Degrés, été-aut.1986, p.d1-d13.
- Crouzet, Maurice. Histoire générale des civilisations. Paris: P.U.F., 1957-1968.
- Daumier, Honoré. Physiologies et physionomies. Genève: Éditions de l'Agora, 1985, (Grands illustrateurs).
- Dictionnaire encyclopédique Quillet-Grolier. Paris-Montréal: Quillet-Grolier, 1972.
- Duchet, Claude. «Romans et objets: l'exemple de Madame Bovary.» Europe, sept.-nov. 1969, p. 172-201.
- - - «Réflexions sur les rapports du roman et de la société.» Roman et société, Société d'histoire littéraire de la France, Paris: A. Colin, 1973, p. 63-73.
- - - (dir.). Sociocritique. Paris: Nathan, 1979.
- Duby, Georges et Robert Mandrou. Histoire de la civilisation française. Paris: Armand Colin, 1968, (Collection U).

- Dumont, Fernand. «La sociologie comme critique de la littérature» in Littérature et société canadiennes-françaises, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 225-240.
- Drouin, Jean-Claude. «Les utopies de droite au lendemain de la Révolution de 1830.» Romantisme et politique 1815-1851, École Normale de Saint-Cloud, Paris: A. Colin, 1969, p. 199-211.
- Encyclopedia Universalis. Paris: Universalis, 1990.
- Evans, David Owen. Le roman social sous la Monarchie de Juillet. Paris: PUF, 1934.
- - - Le socialisme romantique: Pierre Leroux et ses contemporains. Paris: Librairie Marcel Rivière et Cie, 1948.
- Fourier, Charles. Oeuvres complètes de Charles Fourier. Paris: Éditions Andropos, 1967.
- - - Théorie des Quatre mouvements et des destinées générales. Introduction et notes de S. Debout, Paris: Pauvert, 1969, c1834.
- François, Michel (dir.). La France et les Français. Paris: Gallimard, 1972, (Bibliothèque de la Pléiade).
- Freud, Sigmund. L'Interprétation des rêves. Réédition, Paris: France-Loisirs, 1989.

Gaillard, Françoise. «Lecture idéologique du texte: Armance de Stendhal.» La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto: Samuel Stevens Hakkert & Company, 1975, p. 15-37.

Gillet, Philippe. Le goût et les mots. Littérature et gastronomie (14e-20e siècles). Paris: Payot, 1987.

Godwin, Parke. A Popular View of the Doctrines of Charles Fourier. New York: J. S. Redfield, Clinton Hall, 1844.

Goffman, Erving. La mise en scène de la vie quotidienne. I: La présentation de soi. Paris: Minuit, 1973.

Goldmann, Lucien. Le Dieu caché. Paris: Gallimard, 1955.

- - - Pour une sociologie du roman. Paris: Gallimard, 1964.

Grand Dictionnaire Robert de la langue française. Paris: Robert, 1985.

Grand Larousse de la langue française. Paris: Larousse, 1976.

Green, André. «Cannibalisme: réalité ou fantasme agi.» Nouvelle Revue de psychanalyse, no 6, Destins du cannibalisme, automne 1972, p. 27-52.

Grimod de la Reynière, Laurent. Manuel des Amphitryons. Réédition, Paris: Métailié, 1983, c1808.

- - - L'Almanach des Gourmands. Paris: Maradan, 1803 à 1812.

- - - «Itinéraires nutritifs.» L'Almanach des Gourmands,  
1803, p.207-299.
- Guy, Christian. Une histoire de la cuisine. Paris: Productions  
de Paris, 1962.
- - - La Vie quotidienne de la société gourmande au XIXe  
siècle. Paris: Hachette, 1971.
- - - Almanach historique de la gastronomie française.  
Paris: Hachette, 1981.
- - - Histoire de la gastronomie en France. Paris: Nathan,  
1985.
- Hegel. L'Esthétique. Paris: P.U.F., 1967.
- Jameson, Frederic. «L'Inconscient politique.» La lecture  
sociocritique du texte romanesque. Toronto: Samuel  
Stevens Hakkert & Company, 1975, p. 39-48.
- - - The Political Unconscious - Narrative as a Socially  
Symbolic Act. Ithaca: Cornell University Press, 1985, c  
1981.
- Jauss, Hans Robert. Pour une esthétique de la réception.  
Paris: Gallimard, 1987, c1978.
- Labracherie, Pierre. La Vie quotidienne de la bohème  
littéraire au XIXe siècle. Paris: Hachette, 1967.

Lange, Frédéric. Manger ou les jeux et les creux du plat.

Paris: Seuil, 1975.

Lanson, Gustave. Histoire de la littérature française. Paris:

Hachette, 1959.

Lejeune, Philippe. Le Pacte autobiographique. Paris: Seuil,

1975.

Leroy, Maxime. Histoire des idées sociales en France. Paris:

Bibliothèque des idées, 1962.

Lévi-Strauss, Claude. Anthropologie structurale. Paris: Plon,

1958.

- - - L'origine des manières de table. Paris: Plon, 1968.

- - - Anthropologie structurale deux. Paris: Plon, 1973.

Luckàcs, Georg. La Théorie du roman. Berlin-Spandau: Gonthier,

1963, «Collection Médiations».

Marx, Karl. L'Idéologie allemande. Paris: Éditions sociales,

1968.

Matoré, Georges. Le Vocabulaire et la société sous Louis-

Philippe. Genève: Droz, 1951.

- - - Méthode en lexicologie. Paris: Didier, 1953.

Montaigne, Michel de. Essais. Dans Oeuvres complètes, Paris:

Gallimard, 1967, (Bibliothèque de la Pléiade).

- Montesquieu Charles Louis de Secondat, baron de. Lettres persanes. Réédition, Paris: Garnier-Flammarion, 1964.
- Moulin, Léo. L'Europe à table. Introduction à une sociologie des pratiques alimentaires en Occident. Paris, 1975.
- Nisbet, Anne-Marie et Victor-André Massena. L'Empire à table. Paris: Adam Biro, 1988.
- Pellarin, Charles. Charles Fourier. Paris: Librairie sociale, 1839.
- Pelletier, Jacques. Le social et le littéraire. Anthologie. Montréal: Université du Québec à Montréal, 1984, «Les Cahiers du département d'études littéraires».
- Poirier, Jean (dir.). Histoire des moeurs. Paris: Gallimard, (Encyclopédie de la Pléiade). Tome I: Les coordonnées de l'homme et la culture matérielle (1990); tome 2: Modes et modèles (1991); tome 3: Thèmes et systèmes culturels (à paraître).
- Pouillon, Jean. «Manières de table, manières de lit.» Nouvelle Revue de psychanalyse, no 6, Destins du cannibalisme, automne 1972, p. 9-25.
- Proust, Marcel. Sodome et Gomorrhe. Dans À la recherche du temps perdu, tome II, Paris: Gallimard, 1969, (Bibliothèque de la Pléiade).

- Rabelais, François. Le Cinquième Livre. Paris: Gallimard, 1969.
- Revel, Jean-François. Un festin en paroles. Histoire de la sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours. Paris: J.-J. Pauvert, 1979.
- - - La sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours. Paris: Suger, 1985.
- Richard, Jean-Pierre. Littérature et sensation. Paris: Seuil, 1954.
- - - Études sur le romantisme. Paris: Seuil, 1970.
- Rousseau, Jean-Jacques. Julie ou la Nouvelle Héloïse. Réédition, Paris: Garnier, 1960.
- Sand, Christiane. À la table de George Sand. Paris: Flammarion, 1987.
- Tadié, Jean-Yves. La Critique au XXe siècle. Paris: Belfond, 1987.
- Tannahill, Reay. Food in History. New York: Stein and Day, 1973.
- Wood, John. «Sondage dans le roman français du point de vue social (1789-1830).» Revue d'histoire littéraire de la France, LIV, janv.-fév. 1954, p. 32-48.

Zima, Pierre V. Pour une sociologie du texte littéraire.

Paris: Union Générale d'Éditions, 1978.

- - - «Towards a sociology of Fictional Texts.» New  
Comparisons, no 5, summer 1988, p. 57-74.